

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

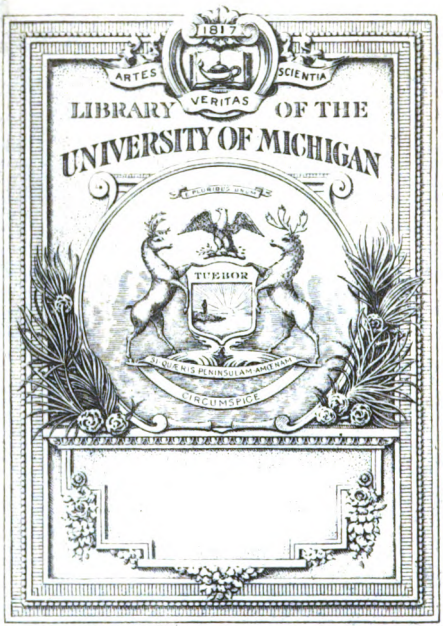
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 495635



Digitized by Google

840.6
M558

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
AOUST. 1758.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google



Digitized by Google

Consistoriet
Registr.
7-10-31

24009

AVERTISSEMENT.

LE *Bureau du Mercure est chez M.* LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. MARMONTEL, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On ſupplie les perſonnes des provinces d'envoyer par la poſte, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en ſoit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne ſeront pas affranchis, reſteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le ſieur Lutton; & il obſervera de reſter à ſon Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque ſemaine, après-midi.

On prie les perſonnes qui envoient des Livres, Eſtampes & Muſique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut ſe procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainſi que les Livres, Eſtampes & Muſique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Feſſard & Marcenay.

Le *Nouveau Choix* ſe trouve auſſi au Bureau du Mercure. Le format, le nombre de volumes, & les conditions ſont les mêmes pour une année.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

PLUS cet Ouvrage devient intéreſſant pour les Gens de Lettres, plus il ſemble devoir mériter la confiance & l'attention du public. Il étoit difficile qu'un ſeul homme, réduit à ſes reſſources particulieres, & au concours accidentel de quelques Pieces fugitives, donnât tous les mois un bon Livre de la nature de celui-ci; mais ſi nos Ecrivains, nos Artiſtes célebres, daignent contribuer à le rendre tel qu'il doit être, le ſuccès n'en eſt plus douteux. Sa forme le rend ſuſceptible de tous les genres d'agrément & d'utilité, & les talens n'ont ni fleurs, ni fruits dont le Mercure ne ſe couronne. Littéraire, civil & politique, il recueille, il extrait, il annonce; il embraſſe toutes les productions du génie & du goût; il eſt comme le rendez-vous des Sciences & des Arts, & le canal de leur commerce.

Les progrès qu'il a fait ſous mes prédéceſſeurs, l'ont mis au point de pouvoir

Digitized by Google

être dans mes mains la plus belle portion du patrimoine des Lettres, si mes facultés répondoient à mon zele, & si mon zele étoit secondé. C'est un champ qui peut devenir de plus en plus fertile, & par les soins de la culture, & par les richesses qu'on y versera. La culture est mon travail personnel : il ne sera point épargné. Quant aux richesses que je dois faire valoir, c'est à la Société littéraire à les répandre.

En deux mots, le Mercure peut être considéré, ou comme extrait, ou comme recueil. Comme extrait, c'est moi qu'il regarde ; comme recueil, son succès dépend des secours que je recevrai.

Dans la partie critique, l'homme estimable à qui je succede, sans oser prétendre à le remplacer, me laisse un exemple d'exactitude & de sagesse, de candeur & d'honnêteté, que je me fais une loi de suivre. Mon premier devoir est de rendre compte de l'opinion du public ; mais l'opinion n'est pas toujours unanime, & dans le cas de partage, on me permettra de peser les voix.

Digitized by Google

Pour la maniere dont je dois parler d'après moi-même, mes engagemens sont pris d'avance, & je suis bien sûr de n'y manquer jamais. En donnant l'article *Extrait*, & l'article *Critique* de l'Encyclopédie, je ne prévoyois pas que mes regles me seroient un jour appliquées; mais quand je l'aurois prévu, je n'en aurois pas été moins sévere; & quoique je ne me connoisse ni l'envie, ni le talent de nuire, il est heureux que je me sois donné un frein, en condamnant publiquement ce que je ne dois pas imiter.

Je me propose de parler aux Gens de Lettres, le langage de la vérité, de la décence & de l'estime, & mon attention à relever les beautés de leurs ouvrages, justifiera la liberté avec laquelle j'en observerai les défauts. Je sçais mieux que personne, & je ne rougis point de l'avouer, combien un jeune Auteur est à plaindre, lorsqu'abandonné à l'insulte, il a assez de pudeur pour s'interdire une défense personnelle. Cet Auteur, quel qu'il soit, trouvera en moi, non pas un vengeur passion-

Digitized by Google

né, mais, selon mes lumieres, un apprécieateur équitable.

Une ironie, une parodie, une raillerie, ne prouvent rien, & n'éclairent personne. Ces traits amusent quelquefois : ils sont même plus intéressans pour le bas peuple des lecteurs, qu'une critique honnête & sensée. Le ton modéré de la raison n'a rien de consolant pour l'envie, rien de flatteur pour la malignité, mais mon dessein n'est pas de prostituer ma plume aux envieux & aux méchans. Peut-être enfin, trouverai-je dans l'étude de l'art & de la nature, dans l'examen & la comparaison des divers moyens d'intéresser & de plaire, dans le développement des ressorts de l'esprit & de l'ame, de quoi suppléer à des ressources que je mépriſe, & que je m'interdis.

Je ne doute pas que dans les combats d'opinions, dont le Mercure est comme la lice, les Auteurs ne se prêtent au dessein que j'ai de n'offenser personne. Je les invite à s'abstenir, soit dans l'attaque, soit dans la défense, de tout ce qui ressemble

Digitized by Google

à l'invective : une injure n'eſt pas une raiſon.

A l'égard de la partie collective de cet Ouvrage, quoique je me propoſe d'y contribuer autant qu'il eſt en moi, ne fût-ce que pour remplir les vuides, je ne compte pour rien ce que je puis. Tout mon eſpoir eſt dans la bienveillance & les ſecours des Gens de Lettres, & j'oſe croire qu'il eſt fondé. Si quelques-uns des plus eſtimables n'ont pas dédaigné de confier au Mercure les amuſemens de leurs loiſirs, ſouvent même les fruits d'une étude ſérieuſe, dans le temps que le ſuccès de ce Journal n'étoit qu'à l'avantage d'un ſeul homme ; quels ſecours ne dois-je pas attendre du concours des talens intéreſſés à le ſoutenir ? Le Mercure, je le répete, n'eſt plus un fonds particulier : c'eſt un domaine public, dont je ne ſuis que le cultivateur & l'économe. Il fait la richeſſe des uns, l'eſpérance des autres, & pour peu que les Gens de Lettres ſoient unis, il doit leur être cher à tous. Puiſſai-je, avec leur ſecours, remplir les vues d'un Miniſtre bienfaiſant & ſage,

Digitized by Google

qui daigne compter parmi les devoirs de l'homme d'Etat, le soin d'encourager les talens à l'entrée de la carriere, & de les récompenser au terme de leurs travaux !

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
AOUST. 1758.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LA CAGE ET LES FILETS,
FABLE.

Deux Bergeres, pour faire usage
De l'amusement des beaux jours,
Alloient chasser dans le bocage
Ces Oiseaux qu'on appelle Amours.

Doris, d'une course rapide,
Osa, sans crainte, en approcher :

Digitized by Google

Eglé d'un pas lent & timide,
Dans un buiſſon fut ſe cacher.

De Filets l'une environnée,
Vouloit enlever tout l'Eſſain ;
L'autre, dans ſes vœux plus bornée,
N'avoit qu'une Cage à la main.

Bientôt auprès de nos Bergeres
Tout le peuple aîlé répandu,
Vola ſur les branches légeres
Du piege qu'on avoit tendu.

Doris en vit approcher mille ;
Aucun d'eux ne s'y hazarda :
Dans ſa Cage, Eglé plus habile,
En prit un ſeul, qu'elle garda.

EPITRE

De M. le C. de S. à Madame la D. Oſſol.

L'AMOUR eſt une tyrannie :
Je ſuis libre, & je fais ſerment
De n'aimer jamais de ma vie ;
Pas même vous, belle Emilie.
Et ni la puiſſante magie
De cet œil noir & pétillant,
Que vous fixez ſi tendrement,

Digitized by Google

Ni toute la coquetterie
Du bout de votre nez charmant ;
Ni ce teint frais, vif, éclatant,
Nourri de lait & d'ambroiſie,
Cet incarnat ſur ce beau blanc,
Que m'offre une joue arrondie
Par la main du Dieu d'Idalie,
Chef-d'œuvre de ſa fantaiſie
Qu'il baiſoit en la façonnant ;
Ni cet air fin, noble, décent,
Cet air heureux, intéreſſant,
Plein d'une douce rêverie ;
Ce port, ce maintien raviſſant,
Ce jeu de phyſionomie,
Ce je ne ſçais quoi qui plaît tant,
Cet accord & cette harmonie,
Ce tout, cette grace infinie,
La même, & qui pourtant varie
A chaque trait s'aſſortiſſant ;
Ni cette voix au ſon touchant,
Ni cet eſprit vif & plaiſant,
Aiſé, naturel, amuſant,
Dont l'étincellante ſaillie,
N'eſt que le feu du ſentiment ;
Ni cet agréable folie,
Dont vous égayez le moment
Noirci par la mélancolie ;
Ni ce cœur, hélas ! trop conſtant,
Simple, ouvert, ſans déguiſement ;

Digitized by Google

Sans artifice, ſans envie,
Sincere ſans étourderie,
Délicat ſans raffinement;
Ce cœur à qui le mien ſe lie....
Qu'ai-je dit? ah! belle Emilie,
Je ſerai, malgré mon ſerment,
Tyranniſé toute ma vie.

LES DEUX INFORTUNÉES,

CONTE MORAL.

DANS le couvent de la Viſitation de Cl... s'étoit retirée depuis peu la Marquiſe de Clarence. Le calme & la ſérénité qu'elle voyoit régner dans cette ſolitude, ne rendoient que plus vive & plus amere la douleur qui la conſumoit. Qu'elles ſont heureuſes, diſoit-elle, ces colombes innocentes qui ont pris leur eſſor vers le Ciel! La vie eſt pour elles un jour ſans nuages: elles ne connoiſſent du monde ni les peines, ni les plaiſirs.

Parmi ces filles pieuſes dont elle envioit le bonheur, une ſeule nommée Lucile, lui ſembloit triſte & languiſſante. Lucile, encore dans le printems de ſon âge, avoit ce caractere de beauté qui eſt l'image d'un cœur ſenſible; mais la douleur & les lar-

Digitized by Google

mes en avoient terni la fraîcheur, semblable à une rose que le soleil a flétrie, & qui laisse encore juger, dans sa langueur, de tout l'éclat qu'elle avoit le matin. Il semble qu'il y ait un langage muet pour les ames tendres. La Marquise lut dans les yeux de cette aimable affligée, ce que personne n'y avoit apperçu. Il est si naturel aux malheureux de plaindre & d'aimer leurs semblables ! Elle se prit d'inclination pour Lucile, & l'amitié qui dans le monde est à peine un sentiment, est une passion dans les cloîtres. Bientôt leur liaison fut intime ; mais des deux côtés une amertume cachée en empoisonnoit la douceur : elles étoient quelquefois une heure entiere à gémir ensemble, sans oser se demander la confidence de leurs peines. La Marquise enfin rompit le silence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargneroit peut-être bien des ennuis : nous étouffons nos soupirs l'une & l'autre. L'amitié doit-elle avoir des secrets pour l'amitié ? A ces mots, le rouge de la pudeur anima les traits de Lucile, & le voile de ses paupieres se déploya sur ses beaux yeux. Ah ! pourquoi, reprit la Marquise, pourquoi cette rougeur est-elle un effet de la honte ? c'est ainsi que le sentiment du bonheur devroit colorer la beauté. Parlez,

Digitized by Google

Lucile, épanchez votre cœur dans le sein d'une amie, plus à plaindre que vous sans doute, mais qui se consoleroit de son malheur, si elle pouvoit adoucir le vôtre.. Que me demandez-vous, Madame ? je partage toutes vos peines, mais je n'en ai pas à vous confier. L'altération de ma santé cause seule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins insensiblement, &, grace au Ciel, mon terme approche. Elle dit ces dernieres paroles avec un sourire dont la Marquise fut pénétrée. C'est donc là, lui dit-elle, votre unique consolation ? Impatiente de mourir, vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuse. Depuis quand êtes-vous ici ?. depuis cinq ans, Madame.. Est-ce la violence qui vous y a conduite ?. Non, Madame, c'est la raison, c'est le Ciel même qui a voulu attirer mon cœur tout à lui.. Ce cœur étoit donc attaché au monde ?. Hélas ! oui, pour son supplice.. Achevez.. Je vous ai tout dit.. Vous aimiez, Lucile, & vous avez pu vous ensevelir ! est-ce un perfide que vous avez quitté ?. C'est le plus vertueux, le plus tendre, le plus estimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage : vous voyez les larmes criminelles qui s'échappent de mes yeux : toutes les plaies de mon cœur se sont ouvertes à cette

Digitized by Google

idée.. Non, ma chere Lucile, il n'eſt plus temps de nous rien taire. Je veux pénétrer juſques dans les replis de votre ame, pour y verſer la conſolation : croyez-moi, le poiſon de la douleur ne s'exhale que par les plaintes ; renfermé dans le ſilence, il n'en devient que plus dévorant.. Vous le voulez, Madame ? hé bien, pleurez donc ſur l'infortunée Lucile, pleurez ſa vie, & bientôt ſa mort.

A peine je parus dans le monde, que cette beauté fatale attira les yeux d'une jeuneſſe imprudente & légere, dont l'hommage ne put m'éblouir. Un ſeul, dans l'âge encore de l'innocence & de la candeur, m'apprit que j'étois ſenſible. L'égalité d'âge, la naiſſance, la fortune, la liaiſon même de nos deux familles, & plus encore un penchant mutuel, nous avoient unis l'un à l'autre : mon amant ne vivoit que pour moi. Nous voyions avec pitié ce vuide immenſe du monde, où le plaiſir n'eſt qu'une ombre, où l'amour n'eſt qu'une lueur : nos cœurs pleins d'eux-mêmes.... Mais je m'égare. Ah ! Madame, quel ſouvenir m'obligez-vous à rappeller... Eh quoi ! mon enfant, te reproches-tu d'avoir été juſte ? Quand le Ciel a formé deux cœurs vertueux & ſenſibles, leur fait-il un crime de ſe chercher, de s'attirer, de ſe

Digitized by Google

captiver l'un l'autre ; & pourquoi les auroit-il donc faits ?... Il l'avoit formé sans doute avec plaisir, ce cœur dans lequel le mien se perdit ; où la vertu devançoit la raison ; où je ne voyois rien à reprocher à la nature. Ah, Madame ! qui fut jamais aimée comme moi ! Croiriez-vous que j'étois obligée d'épargner à la délicatesse de mon amant l'aveu même de ces légeres inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour. Il se fût privé de la lumiere, si Lucile en eût été jalouse. Quand il appercevoit dans mes yeux quelqu'impression de tristesse, c'étoit pour lui l'éclipse de la nature entiere : il croyoit toujours en être la cause, & se reprochoit tous mes torts.

Il n'est que trop facile de juger à quel excès devoit être aimé de tous les hommes le plus aimable. L'intérêt qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt divisa nos familles : un procès fatal, intenté à ma mere, fut pour nous l'époque & la source de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parens s'éleva entre nous comme une éternelle barriere : il fallut renoncer à nous voir. La Lettre qu'il m'écrivit ne s'effacera jamais de ma mémoire.

« Tout est perdu pour moi, ma chere

» Lucile : on m'arrache mon unique bien.
» Je viens de me jetter aux pieds de mon
» pere, je viens de le conjurer, en le bai-
» gnant de mes larmes, de renoncer à ce
» procès funeſte ; il m'a reçu comme un
» enfant. J'ai proteſté que votre fortune
» m'étoit ſacrée, que la mienne me ſeroit
» odieuſe. Il a traité mon déſintéreſſement
» de folie. Les hommes ne conçoivent pas
» qu'il y ait quelque choſe au deſſus des
» richeſſes. Et qu'en ferai-je, ſi je vous
» perds ? Un jour, dit-on, je m'applaudi-
» rai que l'on ne m'ait pas écouté. Si je
» croyois que l'âge, & ce qu'on appelle la
» raiſon, pût juſques-là dégrader mon
» ame, je ceſſerois de vivre dès à préſent,
» effrayé de mon avenir : non, ma chere
» Lucile, non, tout ce que je ſuis eſt à
» vous. Les loix auroient beau m'attribuer
» une partie de votre héritage ; mes loix
» ſont dans mon cœur, & mon pere y eſt
» condamné. Pardon mille fois des cha-
» grins qu'il vous cauſe. A Dieu ne plaiſe
» que je faſſe des vœux criminels : je re-
» trancherois de mes jours pour ajouter
» à ceux de mon pere ; mais ſi jamais je
» ſuis le maître de ces biens qu'il accu-
» mule, & dont il veut m'accabler mal-
» gré moi, tout ſera bientôt réparé. Ce-
» pendant je ſuis privé de vous. On diſpo-

Digitized by Google

» ſera peut-être du cœur que vous m'avez » donné. Ah ! gardez-vous d'y conſentir » jamais : penſez qu'il y va de ma vie, » penſez que nos ſermens ſont écrits dans » le Ciel. Mais réſiſterez-vous à la volonté » impérieuſe d'une mere ? Je frémis : raſ- » ſurez-moi, au nom de l'amour le plus » tendre. »

Vous lui répondîtes ſans doute ?. Oui ; Madame, mais en peu de mots.

« Je ne vous reproche rien, je ſuis mal- » heureuſe, mais je ſçais l'être : apprenez » de moi à ſouffrir. »

Cependant le procès étoit engagé, & ſe pourſuivoit avec chaleur. Un jour, hélas ! jour terrible ! comme ma mere liſoit en frémiſſant un Mémoire publié contr'elle, quelqu'un demanda à me parler. Qu'eſt-ce ? dit-elle, faites entrer. Le Domeſtique interdit, héſite quelque temps, ſe coupe dans ſes réponſes, & finit par avouer qu'il eſt chargé d'un billet pour moi.... Pour ma fille ! & de quelle part ? J'étois préſente, jugez de ma ſituation ! jugez de l'indignation de ma mere en entendant nommer le fils de celui qu'elle appelloit ſon perſécuteur ! Si elle eût daigné lire ce billet qu'elle renvoya ſans l'ouvrir, peut-être en eût-elle été attendrie ; elle eût vu

Digitized by Google

du moins que rien au monde n'étoit plus pur que nos ſentimens : mais ſoit que le chagrin où ce procès l'avoit plongée, ne demandât qu'à ſe répandre, ſoit qu'une ſecrete intelligence entre ſa fille & ſes ennemis, fût à ſes yeux un crime réel, il n'eſt point d'opprobres dont je ne fus accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mere, & je ſubis l'humiliation de ſes reproches, comme ſi je les avois mérités. Il fut décidé ſur le champ que j'irois cacher dans un cloître, ce qu'elle appelloit ma honte & la ſienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut défenſe de me laiſſer voir perſonne, & j'y fus trois mois entiers, comme ſi ma famille & le monde avoient été anéantis pour moi. La premiere & la ſeule viſite que je reçus, fut celle de ma mere : je preſſentis dans ſes embraſſemens, l'arrêt qu'elle venoit me prononcer. Je ſuis ruinée, me dit-elle dès que nous fûmes ſeule : l'iniquité a prévalu, j'ai perdu mon procès, & avec lui, tout moyen de vous établir dans le monde. Il reſte à peine à mon fils de quoi ſoutenir ſa naiſſance. Pour vous, ma fille, c'eſt ici que Dieu vous a appellée, c'eſt ici qu'il faut vivre & mourir : demain vous prenez le voile. A ces mots appuyés d'un ton froidement abſolu, mon cœur fut ſaiſi, & ma

Digitized by Google

langue glacée ; mes genoux ployerent ſous moi, & je tombai ſans connoiſſance. Ma mere appella du ſecours, & ſaiſit cet inſtant pour ſe dérober à mes larmes. Revenue à la vie, je me trouvai environnée de ces filles pieuſes, dont je devois être la compagne, & qui m'invitoient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état ſi fortuné pour une ame innocente & libre, n'offrit à mes yeux que des combats, des parjures & des remords. Un abîme alloit s'ouvrir entre mon amant & moi ; je me ſentois arracher la plus chere partie de moi-même ; je ne voyois plus autour de moi que le ſilence & le néant ; & dans cette ſolitude immenſe, dans cet abandon de la nature entiere, je me trouvois en préſence du Ciel, le cœur plein de l'objet aimable qu'il falloit oublier pour lui. Ces ſaintes filles me diſoient, de la meilleure foi, tout ce qu'elles ſçavoient des vanités du monde ; mais ce n'étoit pas au monde que j'étois attachée : le déſert le plus horrible eût été pour moi un ſéjour enchanté, avec celui que je laiſſois dans ce monde, qui ne m'étoit rien.

Je demandai à revoir ma mere : elle feignit d'abord d'avoir pris mon évanouiſſement pour un accident naturel. Non, Madame, c'eſt l'effet de la ſituation vio-

Digitized by Google

lente où vous m'avez mise ; car il n'eſt plus temps de feindre. Vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter : mais, ma mere, ne m'avez-vous conçue dans votre ſein que comme une victime dévouée au ſupplice d'une mort lente ? & à qui me ſacrifiez-vous ? ce n'eſt point à Dieu. Je ſens qu'il me rejette : il ne veut que des victimes pures, des ſacrifices volontaires ; il eſt jaloux des offrandes qu'on lui fait, & le cœur qui ſe donne à lui, ne doit plus être qu'à lui ſeul. Si la violence me conduit à l'autel, le parjure & le ſacrilege m'y attendent... Que dites-vous, malheureuſe ?... Une vérité terrible que m'arrache le déſeſpoir : oui, Madame, mon cœur s'eſt donné ſans votre aveu : innocent ou coupable, il n'eſt plus à moi ; Dieu ſeul peut rompre le lien qui l'attache... Allez, fille indigne, allez vous perdre : je ne vous connois plus.. Ma mere, au nom de votre ſang, ne m'abandonnez pas ; voyez mes larmes, mon déſeſpoir ; voyez l'enfer ouvert à mes pieds.... C'eſt donc ainſi qu'un amour funeſte te fait voir l'aſyle de l'honneur, le port tranquille de l'innocence ? Qu'eſt-ce donc que le monde à tes yeux ? apprends que ce monde n'a qu'une idole : c'eſt l'intérêt. Tous les hommages ſont pour les heureux : l'oubli, l'abandon, le

Digitized by Google

mépris sont le partage de l'infortune.

Ah! Madame, séparez de cette foule corrompue celui.... celui que vous aimez, n'est-ce pas? Je vois ce qu'il a pu vous dire.. Il n'est point complice de l'iniquité de son pere; il la désavoue; il vous plaint; il veut réparer le tort qu'on vous fait.. Promesses vaines, discours de jeune homme, qui sera oublié demain. Mais fût-il constant dans son amour, & fidele dans ses promesses; son pere est jeune: il vieillira, car les méchans vieillissent; & cependant l'amour s'éteint, l'ambition parle, le devoir commande; un grade, une alliance, une fortune viennent s'offrir, & l'amante crédule & trompée, devient la fable du Public. Voilà le sort qui vous attendoit; votre mere vous en a sauvée. Je vous coûte aujourd'hui des larmes; mais vous me bénirez un jour. Je vous laisse, ma fille: préparez vous au sacrifice que Dieu vous demande. Plus ce sacrifice sera pénible, & plus il sera digne de lui.

Que vous dirai-je, Madame? il fallut m'y résoudre. Je pris ce voile, ce bandeau; j'entrai dans la voie de la pénitence; & pendant ce temps d'épreuve, où l'on est libre encore, je me flattai de me vaincre moi-même, & je n'attribuai mon irrésolution & ma foiblesse qu'à la funeste liberté de

Digitized by Google

de pouvoir revenir sur mes pas. Il me tardoit de me lier par un serment irrévocable. Je le fis ce serment ; je renonçai au monde: c'étoit peu de chose. Mais hélas ! je renonçai à mon amant, & c'étoit plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux, mon ame errante sur mes levres, sembloit prête à m'abandonner. A peine avois-je eu la force de me traîner au pied des autels: mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mere vint à moi transportée d'une joie cruelle. Pardonne-moi, mon Dieu: je la respecte, je l'aime encore, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir. Ces paroles de Lucile furent coupées par ses sanglots, & deux ruisseaux de larmes inonderent son visage.

Le sacrifice étoit consommé, reprit-elle, après un long silence : j'étois à Dieu, je n'étois plus à moi même. Tous les liens des sens devoient être rompus : je venois de mourir pour la terre ; j'osois le croire ainsi. Mais quelle fut ma frayeur, en rentrant dans l'abîme de mon ame ! J'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux & coupable, l'amour honteux & désespéré, l'amour révolté contre le ciel, contre la nature, contre moi-même, consumé de regrets, déchiré de remords, & transformé en rage. Qu'ai-je fait, m'écriai-je mille

Digitized by Google

fois, qu'ai-je fait ! Ce mortel adoré, que je ne devois plus voir, s'offrit à ma pensée avec tous ses charmes. Le nœud fortuné qui devoit nous unir, tous les instans d'une vie délicieuse, tous les mouvemens de deux cœurs que le trépas seul eût séparés, se présenterent à mon ame éperdue. Ah ! Madame, quelle image désolante ! Il n'est rien que je n'aie fait pour l'effacer de mon souvenir. Depuis cinq ans je l'écarte & la revois sans cesse : en vain je m'arrache au sommeil qui me la retrace ; en vain je me dérobe à la solitude où elle m'attend ; je la retrouve au pied des autels, je la porte au sein de Dieu même. Cependant ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le temps, la raison, la pénitence, ont affoibli les premiers accès de cette passion criminelle : mais une langueur douloureuse a pris la place. Je me sens mourir à chaque instant, & le plaisir d'approcher du tombeau est le seul que je goûte encore.

Oh ! ma chere Lucile, s'écria Madame de Clarence, après l'avoir entendue ! Qui de nous est la plus à plaindre ? L'amour a fait vos malheurs & les miens : mais vous avez aimé le plus tendre, le plus fidele, le plus reconnoissant des hommes ; & moi, le plus perfide, le plus ingrat, le plus

Digitized by Google

cruel qui fût jamais. Vous vous êtes donnée au ciel ; je me suis livrée à un lâche : votre retraite a été un triomphe ; la mienne est un opprobre : on vous pleure, on vous aime, on vous respecte ; l'on m'outrage, & l'on me trahit.

De tous les amans, le plus passionné avant l'hymen, ce fut le Marquis de Clarence. Jeune, aimable, séduisant à l'excès, il annonçoit le naturel le plus heureux. Il promettoit toutes les vertus, comme il avoit toutes les graces. La docile facilité de son caractere recevoit si vivement l'impression des sentimens honnêtes, qu'ils sembloient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut hélas ! trop aisé de m'inspirer l'amour qu'il avoit lui-même, ou qu'il croyoit avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages, s'accordoient avec ce penchant mutuel ; & mes parens, qui l'avoient vu naître, consentirent à le couronner. Deux ans se passerent dans l'union la plus tendre. Oh Paris ! Oh théâtre des vices ! Oh funeste écueil de l'amour, de l'innocence & de la vertu ! Mon mari, qui jusqu'alors n'avoit vu ceux de son âge qu'en passant, & pour s'amuser, disoit-il, de leurs travers & de leurs ridicules, respira insensiblement le poison de leur exemple. L'appareil bruyant

Digitized by Google

de leurs rendez-vous insipides, les confidences mystérieuses de leurs aventures, les récits fastueux de leurs vains plaisirs, les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes, exciterent d'abord sa curiosité. La douceur d'une union innocente & paisible n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avois que les talens que donne une éducation vertueuse; je m'apperçus qu'il m'en desiroit davantage. Je suis perdue, dis-je en moi-même; mon cœur ne suffit plus au sien. En effet son assiduité ne fut dès-lors qu'une bienséance: ce n'étoit plus par goût qu'il préféroit ces doux entretiens, ces tête à tête délicieux pour moi, au flux & au reflux d'une société tumultueuse. Il m'invita lui-même à me dissiper, pour l'autoriser à se répandre: je devins plus pressante, je le gênois. Je pris le parti de le laisser en liberté, afin qu'il pût me souhaiter & me revoir avec plaisir, après une comparaison que je croyois devoir être à mon avantage: mais de jeunes corrupteurs se saisirent de cette ame, par malheur trop flexible; & dès qu'il eut trempé ses levres dans la coupe empoisonnée, son ivresse fut sans remede, & son égarement sans retour. Je voulus le ramener; il n'étoit plus temps. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je; & quoiqu'il me soit affreux de

Digitized by Google

me voir enlever un époux qui faiſoit mes délices, c'eſt plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'eſt pas. De faux biens, de honteux plaiſirs ne rempliront jamais votre ame. L'art de ſéduire & de tromper eſt l'art de ce monde qui vous enchante; votre épouſe ne le connoît point, vous ne le connoiſſez pas mieux qu'elle, ce manege infâme n'eſt pas fait pour nos cœurs: le vôtre ſe laiſſe égarer dans ſon ivreſſe; mais ſon ivreſſe n'aura qu'un temps: l'illuſion ſe diſſipera comme les vapeurs du ſommeil; vous reviendrez à moi; vous me retrouverez la même; l'amour indulgent & fidele vous attend au retour: tout ſera oublié. Vous n'aurez à craindre de moi ni reproche, ni plainte. Heureuſe, ſi je vous conſole de tous les chagrins que vous m'aurez cauſés! Mais vous, qui connoiſſez le prix de la vertu, & qui en avez goûté les charmes, vous, que le vice aura précipité d'abîme en abîme, vous, qu'il renverra peut-être avec mépris, cacher auprès de votre épouſe les jours languiſſans d'une vieilleſſe prématurée, le cœur flétri par la triſteſſe, l'ame en proie aux cruels remords, comment vous réconcilierez-vous avec vous-même? comment pourrez-vous goûter encore le

Digitized by Google

plaisir pur d'être aimé de moi ? Hélas ! mon amour même fera votre supplice. Plus cet amour sera vif & tendre, plus il sera humiliant pour vous. C'est là, mon cher Marquis, c'est là ce qui me désole & m'accable. Cessez de m'aimer, j'y consens; je vous le pardonne, puisque j'ai cessé de vous plaire; mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendresse, & soyez du moins tel que vous n'ayez point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous, ma chere Lucile, une plaisanterie fut sa réponse. Il me dit que je parlois comme un ange, & que cela méritoit d'être écrit. Mais voyant mes yeux se remplir de larmes, Ne fais donc pas l'enfant, me dit-il : je t'aime, tu le sçais; laisse moi m'amuser de tout, & sois sûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquerent pas de m'instruire de tout ce qui pouvoit me désoler & me confondre. Hélas ! mon époux lui-même se lassa bientôt de se contraindre & de me flatter.

Je ne vous dirai point, ma chere Lucile, tout ce que j'ai souffert d'humiliations & de dégoûts. Vos peines auprès des miennes vous sembleroient encore légeres. Imaginez, s'il est possible, la situation d'une ame vertueuse & passionnée, vive & délicate à l'excès, qui reçoit tous les jours

Digitized by Google

de nouveaux outrages de celui qu'elle aime uniquement ; qui vit pour lui ſeul encore, quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, ſacrifiée par mon mari, je dévorois ma douleur en ſilence ; & ſi j'étois l'objet des railleries de quelques ſociétés ſans mœurs, un Public plus compatiſſant & plus eſtimable, me conſoloit par ſa pitié. Je jouiſſois du ſeul bien que le vice n'avoit pu m'ôter, d'une réputation ſans tache. Je l'ai perdue, ma chere Lucile. La méchanceté des femmes, que mon exemple humilioit, n'a pu me voir irréprochable. On a interprété, comme on a voulu, ma ſolitude & ma tranquillité apparente : on m'a donné le premier homme qui a eu l'impudence de laiſſer croire qu'il étoit bien reçu de moi. Mon mari, pour qui ma préſence étoit un reproche continuel, & qui ne ſe trouvoit pas encore aſſez libre, a pris, pour s'affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu'on lui a préſenté, & m'a exilée dans l'une de ſes terres. Inconnue au monde, loin du ſpectacle de mes malheurs, j'avois du moins dans ma ſolitude la liberté de répandre des larmes ; mais le cruel m'a fait

Digitized by Google

annoncer que je pouvois choisir un couvent; que la terre de Florival étoit vendue, & qu'il falloit m'en retirer.... Florival! interrompit Lucile toute émue... C'étoit mon exil, reprit la Marquise.. Ah! Madame, quel nom vous avez prononcé!. Le nom que portoit mon époux avant d'acquérir le Marquisat de Clarence.. Qu'entends-je! Oh ciel! oh juste ciel! est-il possible, s'écria Lucile, en se précipitant dans le sein de son amie?. Qu'avez-vous donc, quel trouble, quelle soudaine révolution! Lucile, reprenez vos sens.. Il n'est que trop vrai: Quoi! Madame, Florival est donc le perfide, le scélérat qui vous trahit & vous deshonore!. vous est-il connu?. C'est lui, Madame, que j'adorois, que je pleure depuis cinq ans, lui, qui auroit eu mes derniers soupirs! Que dites-vous?. C'est lui, Madame: hélas! quel eût été mon sort! A ces mots, Lucile se prosternant le visage contre terre: oh mon Dieu, dit-elle, oh mon Dieu! c'est vous qui me tendiez la main. La Marquise confondue ne pouvoit revenir de son étonnement. N'en doutez pas, dit-elle à Lucile, les desseins du ciel sont marqués visiblement sur nous: il nous réunit, il nous inspire une confiance mutuelle, il ouvre nos cœurs l'un à l'autre, comme

Digitized by Google

deux sources de lumiere & de consolation. Eh bien, ma digne & tendre amie, tâchons d'oublier ensemble, & nos malheurs, & celui qui les cause.

Dès ce moment la tendresse & l'intimité de leur union furent extrêmes : leur solitude eut pour elles des douceurs qui ne sont connues que des malheureux. Mais bientôt après, ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçoit les jours du Marquis. Ses égaremens lui coûtoient la vie. Au bord du tombeau il demandoit sa vertueuse épouse. Elle s'arrache des bras de sa compagne désolée ; elle accourt, elle arrive ; elle le trouve expirant. Oh vous, que j'ai tant & si cruellement outragée, dit-il, en la reconnoissant ! voyez le fruit de mes désordres ; voyez la plaie épouvantable dont la main de Dieu m'a frappé ! Si je suis digne encore de votre pitié, élevez au ciel une voix innocente, & présentez-lui mes remords. Sa femme éperdue voulut se jetter dans son sein. Eloignez-vous, lui dit-il, je me fais horreur ; mon souffle est le souffle de la mort. Et après un long silence, me reconnois-tu dans l'état où m'a réduit le crime ? Est-ce là cette ame pure, qui se confondoit avec la tienne ? Est-ce là cette moitié de toi-même ? Est-ce là ce lit nuptial, qui me reçut digne de

Digitized by Google

toi ? Perfides amis, déteſtables enchanteresſes, venez, voyez & frémiſſez ! Oh mon ame ! qui te délivrera de cette priſon hideuſe ? Monſieur, demandoit-il à ſon Médecin, en ai-je pour long-temps encore : mes douleurs ſont intolérables... Ne me quitte pas, ma généreuſe amie ; je tomberois ſans toi dans le plus affreux déſeſpoir... Mort cruelle, acheve, acheve d'expier ma vie. Il n'eſt point de maux que je ne mérite ; j'ai trahi, deshonoré, perſécuté lâchement l'innocence & la vertu même.

Madame de Clarence, dans les convulſions de ſa douleur, faiſoit à chaque inſtant de nouveaux efforts pour ſe précipiter ſur ce lit, d'où l'on tâchoit de l'éloigner. Enfin le malheureux expira, les yeux attachés ſur elle, & ſa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La ſeule conſolation dont Madame de Clarence fut capable, étoit la confiance religieuſe que lui inſpiroit une ſi belle mort. Il fut, diſoit-elle, plus foible que méchant, & plus fragile que coupable. Le monde l'avoit égaré par les plaiſirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé, il lui pardonne. Oui, mon époux, mon cher Clarence, s'écrioit-elle, dégagé des liens du ſang & du monde,

Digitized by Google

tu m'attends dans le sein de ton Dieu !

L'ame remplie de ces saintes idées, elle vint se réunir à son amie, qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle & vertueuse. Elles pleurerent ensemble pour la derniere fois ; & quelque temps après Madame de Clarence consacra à Dieu, par les mêmes vœux que Lucile, ce cœur, ces charmes, ces vertus dont le monde n'étoit pas digne.

VERS écrits au bas d'une tête de Pallas ; singuliérement bien dessinée par un Enfant de 8 ans, qui joint à la plus jolie figure, des talens fort au dessus de son âge.

Pallas doit oublier l'injure
Que lui fit le Berger Paris.
L'Amour dessine sa figure,
Cela vaut bien la pomme accordée à Cypris.

Digitized by Google

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

Vous avez préſens, Monſieur, les Dialogues compoſés par quelques-uns de nos plus illuſtres Auteurs. Tous ſont écrits en proſe; les matieres ſçavantes & quelquefois abſtraites, qui y ſont traitées, ne comportant guere une autre maniere d'écrire.

J'ai penſé qu'en faiſant parler des perſonnages connus, par un caractere mêlé de ſérieux & d'enjouement, ou par des bons mots, ou par des paſſions qui donnent lieu à des tableaux agréables, la poéſie pourroit être heureuſement employée, & même prêter une grace de plus à l'art du Dialogue. Je vous envoie quelques eſſais en ce genre. Je ſuis perſuadé que bien d'autres Gens de Lettres s'empreſſeront de concourir à remplir le Livre pour la formation duquel le Miniſtere vient de faire choix de vous. Cet Ouvrage ne peut prendre entre vos mains que plus de conſiſtance, & mériter mieux l'empreſſement du Public éclairé. Vous connoiſſez les ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

DEMONCRIF.

A Vichy.

Digitized by Google

La nouvelle forme de ces Dialogues pleins de gaieté & de philoſophie, rend la ſcene plus animée entre des perſonnages qui ſe ſuccedent, qu'elle n'a coutume de l'être entre des interlocuteurs permanens; & c'eſt une nouveauté qui ne peut manquer de réuſſir. Elle n'a point d'exemple chez les Anciens, & les Modernes qui les ont imités, n'avoient pas riſqué juſqu'à préſent ce changement de ſcenes dans le Dialogue: je ne connois qu'un eſſai du même genre; il eſt dans le porte-feuille de l'un de nos meilleurs Poëtes. Ceux qui ont entendu les Dialogues voluptueux d'Ema & Azor, ont dû ſentir, comme on l'éprouve ici, combien cette ſucceſſion de perſonnages contribue à étendre la ſphere du dialogue, & à le rapprocher de la poéſie dramatique.

Digitized by Google

DIALOGUE PREMIER.

DIOGENES. MYCION, Marchand d'Eſclaves. DENIS, de Syracuſe. NÉARQUE, Comédien célebre.

MYCION.

DIVIN Mercure ! enfin, ton aide & ma prudence
M'ont remis un tréſor dont il faut profiter :
Oui, je vais acquérir une richeſſe immenſe ;
En vendant ce Captif que je viens d'achepter.
Il paroît ; on l'entoure, & tout bas chacun cauſe ;
Sans oſer lui parler, tant ſon mérite impoſe.
Il ſe tait : ah ! combien la foule augmentera,
Lorſque ſon grand eſprit ſe manifeſtera !
Pour gîte, nuit & jour, pour maiſon de plaiſance,
Il ne veut qu'un tonneau ; modique eſt la dépenſe.
Quelqu'un paroît : ſort de ton tonneau, vien.
Comment ! par Jupiter, ce ſont des gens de marque ;
Denis de Syracuſe, & le fameux *Néarque*,
Cet excellent Comédien.
Allons, fais toi valoir.

DIOGENES.

Je n'épargnerai rien :
Vous venez m'acheter ? parlez . . .

Digitized by Google

DENIS.

Cela peut être.

DIOGENES.

Mais me conviendrez-vous pour Maître ?

DENIS.

Eſclave, apprens que je ſuis Roi.

DIOGENES.

Dites, Tyran.

DENIS.

Qu'entends-je ?

DIOGENES *à Néarque.*

Et vous ?

NEARQUE.

Et moi ?
Si je ne ſuis pas Roi, j'ai l'art de le paroître ;
Si bien qu'on s'y méprend, dit-on.

DIOGENES.

Hé bien, tenez, tous deux, aux yeux de la raiſon,
Vous êtes, à vrai dire, autant Roi l'un que l'autre.

DENIS.

Vous comparez ſon art ?...

DIOGENES.

Je le préfere au vôtre.
Syracuſe étoit libre, elle ſubit vos loix ;
Votre pouvoir eſt-il l'ouvrage de ſon choix ;
Ou le droit de votre naiſſance ?
Bien différent de lui, la funeſte ſcience

Digitized by Google

D'envahir, d'enchaîner par cent forfaits divers ;
Seule établit votre puiſſance :
La ſcene où vous brillez, n'offre que des revers.
Vos talens ſont l'orgueil, la force, l'inclémence ;
Vos triſtes ſpectateurs gémiſſent dans les fers :
Vous régnez par l'effroi, lui, par le don de plaire.
Tyran ingénieux, dont l'art ſçait nous ſaiſir,
Il impoſe aux eſprits un tribut volontaire,
Inſéparable du plaiſir.
La crainte par cet art, la douleur nous eſt chere ;
De tous nos ſentimens ſage dépoſitaire,
Au portrait des vertus il ſçait nous attendrir,
Et ſur l'horreur du vice exciter la colere.
Sa tyrannie enfin, & ſon regne enchanteur ;
Eſt d'amuſer l'eſprit & corriger le cœur.
Je l'eſtime, & je vous mépriſe.

DENIS.

Qu'oſe dire ce fou ?

MYCION.

Ce n'eſt qu'une mépriſe.
Il dormoit à l'inſtant... Un reſte de vapeur...
Çà, que deſtinez-vous à ce grand Diogenes ?

DENIS.

La mort ou les plus rudes chaînes :
Adieu.

MYCION *à Néarque.*

Je vois que vous voulez l'avoir :
Combien payerez-vous ce fameux perſonnage ?

Digitized by Google

NEARQUE.

Acquérir un tel bien n'eſt pas en mon pouvoir.
Quel Acteur ! comme il ſçait ennoblir l'eſclavage !

MYCION *à Diogenes.*

Miſérable ! on te fuit ! Je ſuis au déſeſpoir :
Tu m'as volé.

DIOGENES.

Volé ?

MYCION.

Dis, Philoſophe inique,
Si la moindre pudeur avoit pu t'arrêter,
Tu m'aurois averti, quand je vins t'acheter,
Que ton eſprit mordant, que ton humeur cynique
Te faiſoient partout déteſter.
Comme j'ai de l'honneur, j'agis ſans défiance ;
En augmentant le prix j'obtiens la préférence,
Et par l'événement je vois qu'on m'a dupé.

DIOGENES.

Je te plains.

MYCION.

Oui, tu m'as trompé.
Je te croyois un perſonnage
De débit, point du tout ; l'impudent a la rage
De ne vomir que fiel contre le genre humain.
Je voudrois le revendre, & je l'expoſe en vain ;
Je perds l'argent & l'étalage.

Digitized by Google

DIOGENES.

L'admirable reproche ! hé ! me ſuis-je maſqué ;
Lorſqu'au marché d'*Egyne* on m'expoſoit en vente ?
L'eſprit libre & l'ame contente ;
Je n'ai vu que des fous, & je m'en ſuis moqué.
La lanterne à la main, au milieu de la foule,
J'allois cherchant un homme, & je le cherche encor.

MYCION.

J'ai cru qu'il me vaudroit une montagne d'or ;
Tout mon édifice s'écroule.
Eſclave indigne !

DIOGENES.

Allons, gronde à loiſir ;
L'injuſtice m'amuſe,

MYCION.

Affronteur !

DIOGENES.

Hé ! courage ;
Qui m'auroit dit que l'eſclavage
M'auroit cauſé tant de plaiſir ?

MYCION.

Je ſens que ma fureur s'irrite
De ſon inſolente gaîté.
D'où te vient tant d'orgueil ? animal effronté ;
Qui n'a pas aſſez de mérite
Pour être deux fois acheté.

Digitized by Google

DIOGENES

Oh ! je n'ai point de vanité.
Tu fais un plaisant personnage.
Qui croiroit, à le voir, le cœur gros de soupirs ;
Que c'est moi, que le sort outrage.
Il est libre, & je sers ; j'aime mieux mon partage :
Je n'éprouve que l'esclavage,
L'imbécile a les déplaisirs.

MYCION.

Je touche à ma perte certaine :
Vous me voyez en pleurs tombant à vos genoux :
Prenez pour un moment un langage plus doux ;
Afin qu'une autre dupe vienne,
Et que je puisse enfin me défaire de vous.

DIOGENES.

Tu m'attendris, que je t'embrasse, écoute.
Reprends l'espérance, crois moi :
Tu trouveras dans cette Isle, sans doute,
Quelqu'habitant tout aussi sot que toi.

Le second Dialogue au Mercure prochain.

Digitized by Google

EPITRE

*A Madame de V***, par M. P***.*

PEUT-ON rimer pour une belle,
Sans lui parler un peu d'amour ?
Ne me faites point de querelle,
Si je vous en parle en ce jour.

La fiction nous eſt permiſe :
En intéreſſant elle inſtruit.
Je vais, puiſque l'on m'autoriſe,
Vous conter la Fable qui ſuit :

Le petit lutin de Cythere,
Etoit un jour à vos genoux.
Je ne ſçais ce qu'il vouloit faire
D'un carquois qu'il mit près de vous.

J'avois ſouffert ſous ſon empire :
Pour me venger, je m'approchai,
Puis de ſes traits, ſans lui rien dire,
Je me ſaiſis, & les cachai.

Le fripon les trouva bien vîte.
Mieux que toi, dit-il, je m'y prends ;
Et j'en vais mettre un dans un gîte
Qui le gardera plus long-temps.

Digitized by Google

Il dit ; & ſoudain la vengeance
Lui mettant une fleche en main,
Malgré toute ma réſiſtance,
Le cruel m'en perça le ſein.

J'ignorois de quelle fabrique
Sortoit le trait victorieux ;
Mais ce que j'éprouve, m'indique
Qu'Amour l'avoit pris dans vos yeux.

Car depuis ce moment funeſte,
Je reſſens pour vous tant d'ardeur,
Que pour toute autre il ne me reſte
Qu'indifférence & que froideur.

Votre chiffre, par ma houlette,
Eſt gravé ſur tous les ormeaux,
Et par le ſeul nom de Liſette,
J'éveille aujourd'hui les échos.

Les biens que le plus on eſtime,
Sans vous n'ont point d'attraits pour moi :
Vos yeux ſont tout ce qui m'anime ;
Je ne vis que quand je vous voi.

Du ſort la rigueur inflexible,
Peut à ſon gré m'oter le jour ;
Mais il tenteroit l'impoſſible,
S'il vouloit m'ôter mon amour.

Digitized by Google

De ma promeſſe, objet aimable,
Ce récit m'a plus qu'acquitté :
Je n'avois promis qu'une fable,
Et j'ait dit une vérité.

Mais voyez un peu le délire
D'un peuple qu'on nomme Rimeur,
Et quel détour il prend pour dire :
Je vous aime de tout mon cœur.

PORTRAITS

Tirés d'un Manuſcrit, par le Solitaire de Bretagne.

I. LA on voyoit la Coquetterie avec une robe parſemée de clinquant. Sa démarche étoit vive & légere, comme celle de Flore, quand elle agace le zéphyr ſur l'émail des prairies. Le miel étoit ſur ſes levres nuancées de minauderies, & l'abſynthe dans ſon cœur. Tantôt ſes yeux étinceloient des éclairs ſéduiſans du deſir, tantôt ils ſe couvroient du nuage touchant de la langueur. Les agaceries pétillantes animoient quelquefois ſon teint du vif éclat des roſes; quelquefois il étoit coloré de l'incarnat trop doux, mais trop impoſteur de la ſenſibilité. Ses cheveux flottoient au gré des

Digitized by Google

caprices mutins, freres des zéphyrs inconſtans. Ses mains portoient un réſeau délié, tiſſu de manege & de ſtratagêmes, & l'agitoient perpétuellement ſur un eſſain folâtre de petits êtres tranſparens, pêtris de frivolités, qui ſe trouvoient tout d'un coup abattus à ſes pieds dans l'attitude du dépit, de l'eſclavage & du déſeſpoir. Telles les trois filles dangereuſes d'Acheloüs attiroient le voyageur avide de plaiſir, par les ſons enchanteurs mais perfides de leur voix mélodieuſe, & lui tendoient un piege funeſte.

II. Ici marchoit d'un pas faſtueux la Pruderie couverte d'un voile brodé d'impoſtures & de ſimagrées. Son regard étoit fier & impérieux. L'éloge de la vertu, & la critique du vice, repoſoient alternativement ſur ſes levres auſteres. Son teint ſcrupuleux ne ſe coloroit jamais qu'au pinceau ſimulé de la pudeur ou de la colere, quand l'équivoque déliée venoit indiſcrétement pétiller autour d'elle, avec ſon double viſage. On voyoit à ſes pieds un débris immenſe des fleches de l'Amour, qu'elle ſe glorifioit d'avoir vu ſe briſer contre l'égide impénétrable de ſa ſageſſe. La chaſte Reine des bois l'auroit priſe elle-même pour la plus fidelle de toutes ſes Prêtreſſes, ſi une ſolitude conſtruite du triple airain de l'hy-

Digitized by Google

pocrisie, avoit pu la garantir de l'indiscrétion de quelques Satyres qu'elle y avoit souvent renfermés pour célébrer de profanes mysteres, & qui dans leurs danses folâtres avoient tout révélé à la Déesse. Ainsi l'épouse du fils de Saturne faisoit retentir l'Olympe du fracas de sa sagesse, & donnoit en secret la naissance au Dieu de la guerre.

III. D'un autre côté, sous un berceau délicieux, formé par la main des Hyades bienfaisantes, paroissoit la tendre Sensibilité ornée des bandelettes de la Candeur, telle qu'on voit une jeune habitante de Paphos porter sur l'autel de l'Amour une offrande sincere.

Ses genoux chancelans annonçoient l'agitation & l'inquiétude de son cœur. Sa bouche charmante étoit le temple de l'aimable vérité. La douce langueur de ses yeux intéressoit pour elle; & quand l'ambroisie précieuse des larmes si rares de la tendresse, baignoit son teint coloré de pudeur & d'émotion, quelques ames sensibles se précipitoient pour les recueillir & en faire leurs plus cheres délices. Ses cheveux parfumés de myrthes étoient légérement agités par une petite troupe de soupirs touchans. Ce n'étoit qu'à elle qu'il étoit réellement permis de se parer de la blancheur

Digitized by Google

cheur des lys, mêlée à l'éclat des roſes : emblême trop profane d'une paſſion innocente. Le cortege impoſteur des ſinges du ſentiment ne l'entoura jamais. Un ſeul Amour ſans aîles, ſans frivolité, ſans faſte & ſans minauderies, étoit proſterné à ſes genoux tremblans, qu'il tenoit étroitement embraſſés, & lui juroit une tendreſſe digne d'elle & de la jalouſie des immortels. Telle la tendre Pſyché jouit en ſecret des hommages du fils de Vénus même, & ne chercha ni dans l'infidélité, ni dans l'oſtentation, le bonheur qui excita la jalouſie de cette Déeſſe.

IV. Sur le lieu le plus éminent de la lice, on voyoit enfin la Galanterie promener ſon viſage d'airain. Le ciniſme de la licence ombrageoit ſa tête de ſon pennage orgueilleux ; la Hardieſſe, mere du vice, régnoit dans ſes yeux impudens, comme dans ceux des Bacchantes échevelées, quand, un tyrſe à la main, elles fouloient aux pieds les ſages loix de la Pudeur. Sa demi-robe ſemblable à celles des Filles de Sparte, quand, preſque nues, elles alloient diſputer le prix des exercices gymniques, étoit parſemée des couleurs de la débauche ; le feu des peintures dangereuſes ſortoit de ſa bouche impure, comme les flammes de l'Etna, pour le malheur de ceux

Digitized by Google

qui l'environnent. Une Jeuneſſe novice, portant d'une main la torche ardente de la paſſion aveugle, & de l'autre, le frêle roſeau de l'inexpérience, alloit en foule porter dans le gouffre de la corruption les tendres fruits de l'Education, les racines déliées de la Vertu, & les fleurs délicates de la Santé.

EPITRE

A M. Pepin de Maiſon-Neuve, Capitaine de Vaiſſeaux, Commandant pour le Roi au Havre.

Vous, qui, par un rare aſſemblage,
Uniſſez la valeur d'Hector
A la prudence du vrai Sage
Qu'Homere nous peint dans Neſtor;

Vous venez de nous apprendre dans une Lettre modeſte, que les ennemis éternels du nom François, nos dangereux voiſins, ont quitté vos côtes, & qu'ils ſont rentrés dans leurs ports après être venu conſidérer pendant deux jours celui du Havre, ſans oſer y deſcendre. Ainſi des trois mots fameux de Céſar, ils ne pourront s'appliquer que les deux premiers,

Digitized by Google

veni, vidi. Mais, Monsieur, vous nous laissez ignorer la cause d'un retour si précipité, & pourquoi la terreur s'est emparé tout à coup de ces Insulaires, dont la flotte orgueilleuse sembloit vouloir envahir tous nos ports. A mon tour, Monsieur, je suis charmé de vous annoncer le sujet de ce prompt départ,

Par la voix d'un Triton échappé de nos ports,
Ils ont sçu que la ville où tendoient leurs efforts,
Par vous gardée & défendue,
Au prix de tout leur sang ne seroit point rendue;
Que le bronze homicide hérissoit tous vos forts;
Que déja la foudre entendue,
Bientôt sur leurs vaisseaux vomiroit mille morts;
Que la vigilance assidue,
Nuit & jour veilloit sur vos bords.

Le Dieu ne fut point cru; les Chefs de la flotte doutant de la fidélité de cette relation, voulurent s'en convaincre par eux-mêmes,

L'un d'eux, par le secours d'un verre favorable,
Vous distingua, vous vit ardent infatigable,
Tantôt de vos remparts visiter les contours,
Examiner de leurs détours
Le labyrinthe impénétrable;
Et tantôt établir sur le haut de vos tours,
L'appareil le plus formidable:

Digitized by Google

Ici donnant à tout un ordre invariable,
On vous voyoit ranger, redoubler les secours;
Et rendre de vos murs l'accès impraticable.
A cet aspect, aux pavillons épars,
L'observateur s'écrie: O vous, de mes hazards
Fideles compagnons! fuyons de cette rade;
Que notre flotte rétrogade,
Et revole vers nos remparts.
Ne tentons point ici plus long-temps la fortune;
Du Guerrier que je vois, la prudence importune,
D'un projet confondu m'annonce le malheur.
Oser surprendre sa valeur,
C'est vouloir triompher de Mars & de Neptune.

Voilà au vrai, Monsieur, la cause de la retraite précipitée de nos ennemis.

O toi, qui jamais ne sommeilles,
Messagere de l'univers,
Ardente Renommée, annonce ces merveilles
Aux extrêmités des deux mers!
De l'époux d'Orithie enfans tumultueux,
Disperſez ces nefs vagabondes,
Et de vos cavernes profondes
Que les souffles impétueux
Fassent descendre au sein des ondes
Ces coupables présomptueux.
Mais plutôt sur notre rivage
Puissent-ils revenir! non plus en ennemis;
Et recevoir enfin, par les mains de Louis,

Digitized by Google

D'une éternelle paix l'inviolable gage.
Qu'ils remportent, nouveaux Jasons,
Pour le bonheur du monde & celui de leur isle,
De l'olivier chéri, le rameau plus utile
Que la plus riche des toisons.

DESAULX, Chanoine de Reims.

VERS

De M. l'Abbé de Lattaignant, à M. le Maréchal-Duc de Richelieu, en lui envoyant ses Poésies.

CHARMANT Héros de qui ma voix
A célébré plus d'une fois,
L'amour, la gloire & le courage,
Recevez mon nouvel hommage,
Et sou vepez-vous qu'autrefois
De vous plaire j'eus l'avantage;
Que vous aimiez tant mes chansons;
Quand je mêlois mes tendres sons
A ceux de l'aimable Lisette.
Mais peut-être, me dira-t'on,
Que Colin a pu trouver bon
D'être chanté sur ma musette;
Et pour le vainqueur de Mahon;
Qu'il faut emboucher la trompette.

Digitized by Google

VERS

A M. le Maréchal-Duc de Biron, par le même.

Si c'étoit un sûr privilege,
Pour compter sur votre bonté,
Que d'avoir autrefois été
Votre camarade au college,
Je pourrois sans témérité,
Seigneur, vous offrir ces sornettes,
Et ce recueil de chansonnettes,
Que le seul plaisir m'a dicté.
Mais tout a bien changé de face
Depuis que je vous ai quitté;
Et des Héros de votre race,
Suivant toujours la noble trace,
Avec tant de rapidité,
Et si haut vous êtes monté,
Que je vous ai perdu de vue:
C'est ce qui fait ma retenue,
Et que sans m'être présenté,
De loin je vous ai respecté.
Admirateur de votre gloire,
Quand, dans les champs de la victoire,
Vous vous êtes tant signalé;
Alors seulement j'ai mêlé
Les foibles sons de ma musette

Digitized by Google

A cette héroïque trompette
Digne de chanter vos exploits,
Que la renommée aux cent voix,
Faisant plus de bruit qu'un tonnerre,
Annonçoit à toute la terre.
Pour moi, je suis toujours resté
A peu près à la même place,
Dans ma paisible obscurité,
Et loin du sommet du Parnasse.
Si vous daignez baisser les yeux,
Vous m'y verrez toujours joyeux,
Toujours faisant des vers lyriques;
Mais comme nous devenons vieux,
Ce ne sont plus que des cantiques.
Je me rappelle avec plaisir
Les jours de notre adolescence:
Je prévoyois un avenir
Dont vous rempliſſez l'espérance,
Et je n'ai point trop présumé
D'un astre dont j'ai vu l'aurore.
Partout je vous vois estimé;
Je vous respecte & vous honore.
Mais peut-on vous avoir aimé,
Et ne vous pas aimer encore?

Digitized by Google

Le mot de l'Enigme du ſecond Mercure de Juillet eſt *la Cire*. Celui du Logogryphe eſt *Agriculture*.

ENIGME.

On me vit autrefois blanche, droite, brillante:
On me donnoit alors une place éminente.
De femelle je ſuis devenu maſculin,
Petit, ſombre, puant, en un mot ſi vilain,
Qu'on ne me laiſſe pas terminer ma carriere:
C'eſt à qui le premier m'ôtera la lumiere.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.
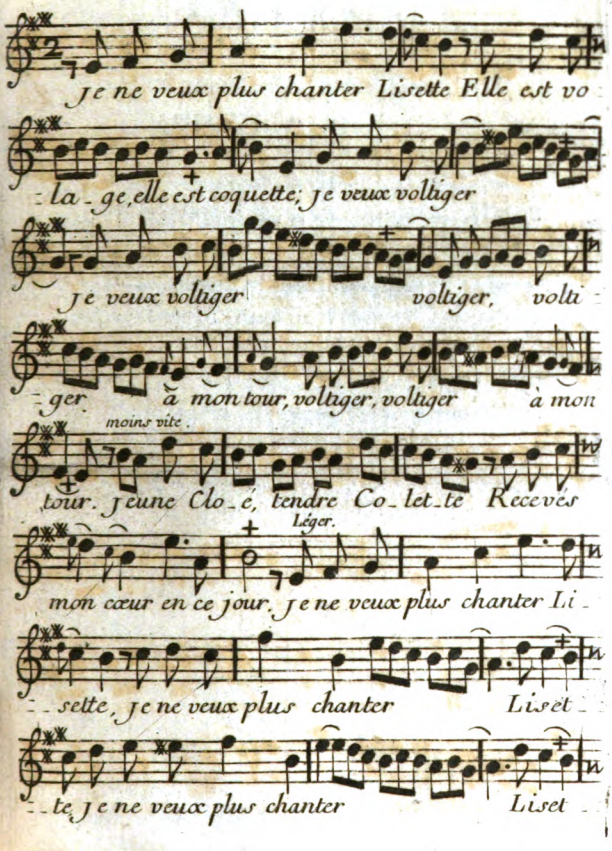
Je fais presque en tous lieux le tourment de l'enfance.
Est-on jeune, on m'oublie ; est-on vieux, on m'encense.
Je porte dans mon sein mon ennemi mortel ;
Il veut m'anéantir, & mon malheur est tel,
Qu'en le perdant, je perds presque toute existence.
Déja de mes dix pieds huit sont en sa puissance :
Mais il m'en reste deux qui peuvent aisément,
Suivant qu'ils sont placés, être pris pour deux cent.

Digitized by Google
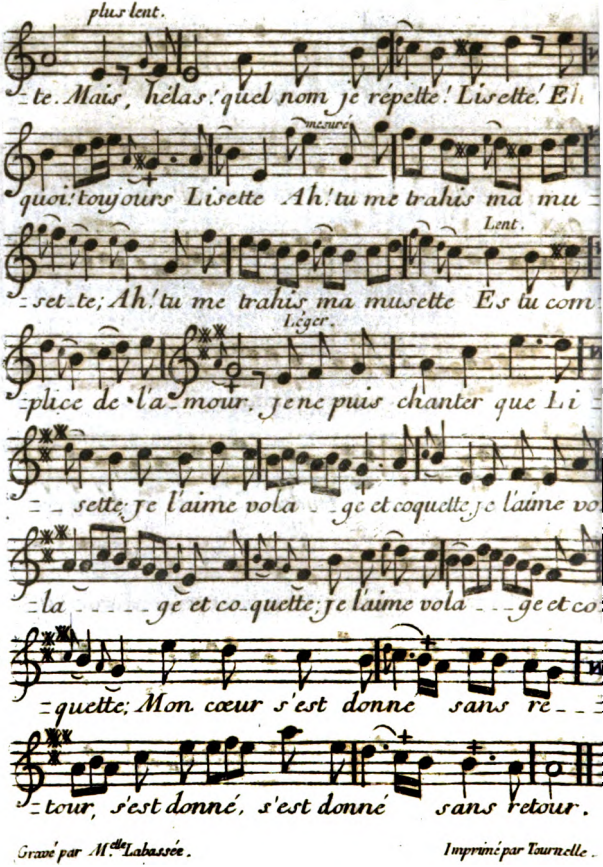
CHANSON.

Je ne veux plus chanter Liſette :
Elle eſt volage, elle eſt coquette ;
Je veux voltiger à mon tour.
Jeune Cloé, tendre Colette,
Recevez mes vœux en ce jour :
Je ne veux plus chanter Liſette.
Mais, hélas ! quel nom je repete !
Liſette ! hé quoi ! toujours Liſette !
Ah ! tu me trahis, ma muſette :
Es-tu complice de l'Amour ?
Je ne puis chanter que Liſette ;
Je l'aime volage & coquette :
Mon cœur s'eſt donné ſans retour.

Digitized by Google



Digitized by Google



Gravé par Mlle Labassée. Imprimé par Tournelle.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

VOYAGE d'Italie par M. Cochin, Secretaire de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

Rien n'eſt ſi facile en apparence que de juger les productions des Arts, qui ont pour objet l'imitation de la nature. Tout le monde voit la nature, tout le monde prétend la bien voir, & chacun ſe croit en état d'en apprécier l'imitation. De-là vient qu'en Poéſie, en Peinture, en Sculpture, il y a tant de prétendus connoiſſeurs & ſi peu de véritables juges. L'amateur *le plus* éclairé a beſoin encore, s'il eſt permis de le dire, des yeux de l'Artiſte, ſurtout en voyageant dans des pays où regne une vieille prévention pour les curioſités qu'ils renferment. Ce n'eſt point là qu'un obſervateur trouvera des guides fideles : chaque ville par intérêt, ou par vanité, lui exagere le prix de ce qu'elle poſſede, & l'on regarderoit comme un mauvais citoyen celui qui déceleroit les imperfec-

Digitized by Google

tions d'un morceau que le préjugé auroit rendu célebre.

Il faut, pour écrire l'hiſtoire des Arts, comme celle des Nations, avoir le monde pour patrie. C'eſt avec cette liberté philoſophique, appuyée de la juſte confiance, que doit avoir en écrivant, l'homme qui traite de ce qu'il ſçait bien, que M. Cochin nous a rendu compte des beautés qu'il a obſervées. Son livre devroit être intitulé, Elémens du gout en fait de Peinture & de Sculpture. Voici comment & dans quelles circonſtances il a été compoſé.

M. le Marquis de Marigny, nommé par le Roi en 1746, à la ſurvivance de la place de Directeur & Ordonnateur général de ſes Bâtimens, remplie alors par M. de Tournehem, crut avec raiſon, dit M. Cochin, qu'après avoir paſſé trois années à prendre toutes les connoiſſances relatives à cette place, il ne pouvoit mieux les perfectionner que par un examen réfléchi de toutes les beautés de ce genre, que l'Italie renferme dans ſon ſein.

Il fit choix de M. Soufflot & de M. Cochin pour l'accompagner dans ſon voyage. Le recueil d'obſervations qui ſuit, ajoute M. C, ſur les belles choſes qu'on voit en Italie, eſt l'abrégé des réflexions que nous faiſions enſemble pour les apprécier à leur juſte valeur.

Digitized by Google

Il étoit naturel que ce Recueil, fait sous les yeux de M. le Marquis de Marigny, fût publié sous ses auspices. M. Cochin, en le lui dédiant, s'est souvenu de la maxime de la Bruyere : *Eloge d'épithetes, mauvais éloge.* C'est par les faits qu'il l'a loué, d'accord avec la voix publique.

L'Auteur nous prévient dans sa Préface, qu'il n'a pas prétendu rendre un compte exact de toutes les belles choses que l'on voit en Italie ; que les notes, qu'on l'engage à publier, n'étoient faites que pour lui ; qu'il y a de beaux morceaux sur lesquels il n'a pas eu le temps d'écrire ses observations ; que divers accidens lui ont fait perdre une partie de celles qu'il avoit recueillies ; qu'enfin il n'a rien écrit sur les belles choses qu'on trouve à Rome, par la raison qu'elles sont en trop grand nombre, & que le temps lui a manqué. « On y voit, dit-il ailleurs, tant de restes » d'architecture antique, & de si beaux » monumens de celle des derniers siecles ; » les Eglises, ainsi que les Palais, y sont » ornés avec tant de profusion des plus » beaux morceaux de Sculpture & de Peinture de ces mêmes siecles, qu'il eût fallu » un temps très-considérable pour écrire » seulement quelques notes sur chaque » chose : je crus devoir employer le séjour

Digitized by Google

» que je pourrois faire dans cette Ville, & » deſſiner. »

Ce Recueil eſt diviſé en trois volumes, & chaque volume en deux parties. La premiere contient les beautés de Turin, de Milan, de Plaiſance, de Parme, de Regio, de Modene, de Ravenne & de pluſieurs autres Villes d'Italie. Quelques-unes des notes faites ſur les derniers articles de cette premiere partie, ayant été perdues, on s'eſt ſervi pour les rétablir, d'un ancien livre intitulé, *Nouveau Voyage d'Italie*, imprimé à Lyon en 1699. Tout ce qui eſt en italique, depuis *Imola* juſques à *Capoue*, eſt tiré de ce livre, dont toutefois M. Cochin ne garantit point les indications.

La deuxieme partie contient Naples, Portici, Pouzzoles, Ronciglione, Caprarola, Viterbe & Sienne.

La troiſieme, Florence & ſes environs, Piſtoya, Luques, Pize & Livourne.

La quatrieme, Bologne & Ferrare.

La cinquieme, Veniſe.

La ſixieme, Padoue, Vicence, Véro-ne, Mantoue, Crémone, Breſcia, Bergame, Pavie & Genes. On y a joint Toulon, Marſeille & Nimes.

Ceux qui cherchent des deſcriptions brillantes, peuvent ſe diſpenſer de lire ces études. Le deſſein de l'Auteur eſt d'inſtrui-

Digitized by Google

re ; non d'amuſer, d'apprécier & non de décrire ; il s'eſt même interdit les termes détournés & vagues, pour n'employer que ceux de l'art, préférant avec raiſon la juſteſſe à l'élégance dans un Ouvrage qui doit préſenter à l'eſprit des idées claires & préciſes. Il ne s'eſt étendu que ſur les morceaux qui demandoient quelques détails. Ce qui ne méritoit que d'être indiqué l'a été d'un ſeul trait de plume : ce Recueil n'eſt donc pas ſuſceptible d'extrait ; mais nous donnerons dans les volumes ſuivans, les articles des Théâtres, & ceux des Ecoles de Peinture & de Sculpture d'Italie, pour exemples de la maniere de voir & d'écrire de l'Auteur.

Essai ſur l'Amélioration des terres, par M. Patullo. *A Paris*, chez *Durand*, in-12.

C'eſt un étranger qui nous donne des préceptes d'agriculture, mais un étranger devenu François, & qui regarde ſon aſyle comme ſa véritable patrie.

Son Livre eſt dédié à Madame la Marquiſe de Pompadour. La bienfaiſance & l'humanité ſont les objets de ſon hommage. Il n'a pas craint d'expoſer dans ſon épitre le tableau de nos campagnes, & l'état déplorable de l'agriculture en France. « De cet art, dit-il, le nourriſſier des arts,

Digitized by Google

» & qui les tient tous à ſes gages ; de cet
» art ſans lequel les hommes répandus en
» petit nombre ſur la ſurface de la terre,
» diſputeroient encore la proie aux tigres,
» & le gland aux ſangliers.

» On ne peut, ajoute-t'il, comparer
» ſans étonnement l'importance de l'agri-
» culture avec l'abandon où elle eſt ré-
» duite. Vous le ſçavez, Madame, vous,
» qui interrogez la vérité, & qui l'encou-
» ragez à répondre.

» Quelques citoyens éclairés tendent la
» main au laboureur, & tâchent de le ra-
» nimer par le ſecours de leurs lumieres ;
» mais la ſpéculation eſt inutile où la pra-
» tique ne peut s'exercer. Ce ſont les ri-
» cheſſes du laboureur, qui produiſent les
» riches moiſſons. Il n'y a point de ſecrets
» de fertiliſer les campagnes ſans des tra-
» vaux qui les préparent, ſans des trou-
» peaux qui les engraiſſent, ſans des beſ-
» tiaux qui les labourent, ſans un com-
» merce facile & avantageux, qui aſſure
» au cultivateur la récompenſe de ſes ſoins,
» la rentrée de ſes fonds & un bénéfice
» proportionné aux riſques de ſes avances.

» Que ne m'eſt-il permis, Madame, de
» développer à vos yeux ces idées élémen-
» taires de l'économie politique, vous ver-
» riez les produits de la terre ſe diviſer

Digitized by Google

» dans les mains du laboureur, en frais de » culture & en revenus; les frais, ſe diſtri- » buer aux habitans de la campagne; les » revenus, ſe répandre par les dépenſes » des propriétaires, dans toutes les claſſes » de l'Etat: vous verriez ces mêmes ri- » cheſſes, après avoir animé le commerce, » la population, l'induſtrie, retourner » dans les mains du cultivateur, pour être » employées à la réproduction; vous re- » connoîtriez que c'eſt à la plénitude de ce » reflux périodique des revenus de l'Etat » vers leur ſource, qu'on doit attribuer » leur renouvellement perpétuel; & que » c'eſt à cette circulation ralentie, inter- » rompue ou détournée, qu'on doit attri- » buer leur dépériſſement. »

L'Ouvrage de M. Patullo eſt diviſé en deux parties. La premiere donne les détails des opérations de culture qu'il propoſe, & le *calcul* de leurs produits: la ſeconde traite des avantages qui peuvent en réſulter dans l'économie politique, & de divers points qui intéreſſent en général la proſpérité de l'agriculture.

Premiere Partie. Les opérations de culture ſe réduiſent à cinq articles:

1°. La rectification de toutes les terres par leur mêlange, & la juſte application des divers engrais connus.

Digitized by Google

1°. La clôture des terres & leurs divisions, à quelques usages qu'on les destine.

3°. L'emploi de la moitié ou des deux tiers de ces terres en herbages artificiels.

4°. La nourriture des bestiaux sur les fermes.

5°. La succession alternative de la culture d'herbage en labour, & de labour en herbage : méthode qui entretient & augmente la fertilité.

M. P. avoue qu'aucun de ces principes n'est nouveau en France ; que dans un Livre intitulé, *Théâtre d'Agriculture*, écrit en 1600, & dédié à Henri IV, par le sieur de Serres, Seigneur de Pradel, sa méthode est expressément recommandée, & que l'Auteur paroît avoir connu tout ce qu'on sçait encore de mieux en agriculture ; mais ce Livre est un *in folio* de plus de mille pages, qui n'a point été lu. M. Patullo réduit l'exposition de ses principes à moins de 80 pages *in*-12.

Il prétend qu'il y a très peu de terres qui ne contiennent dans leur sein des engrais propres à en améliorer la surface, sans le secours étranger du fumier : tels sont les marnes, les terres à foulon, les craies, les glaises, l'argille, & en général presque toute espece de terre d'une qualité opposée à celle qu'on veut améliorer. La ma-

Digitized by Google

nière la plus facile d'en découvrir les différentes couches, est d'y appliquer la sonde ; ce qui se fait à très peu de frais.

« Un champ rendu fertile par ce mêlange des terres, s'épuiseroit bientôt, si » le fumier ne réparoit continuellement » ses pertes ; il seroit même très-difficile » de se remettre de cette espece d'épuisement. ». *Note de M. L. R.*

Les engrais étrangers sont la vase des étangs & des rivieres, celle de la mer, ses herbages, ses sables même, &c. L'Auteur nous reproche d'employer le fumier avant qu'il soit mûr ; il en prescrit le mêlange avec de la terre d'une qualité, comme je l'ai dit, opposée à celle qu'on veut fumer. Il regarde la marne comme le meilleur de tous les engrais ; mais il en distingue de trois especes, la moëlleuse, la glaiseuse & la sablonneuse, dont il détermine l'application.

« La méthode de mêler la terre avec le » fumier, est sans doute excellente, on » l'emploie dans les jardins ; mais en grand » elle est très-coûteuse, & ne peut guere » s'appliquer qu'aux terres voisines de l'étable. » *Note de M. L. R.*

Il passe à la clôture des terres en fossés bordés de haies vives, & il y trouve trois avantages : 1°. de préserver les grains &

Digitized by Google

les herbages de toute espece de dégât : 2°. de les mettre à l'abri des rigueurs de l'hyver, & des vents froids du printems : 3°. d'essuyer les terres par l'écoulement des eaux dans les fossés.

Pour cela, c'est peu d'enclorre un domaine, il veut qu'il soit divisé en enclos ; & pour exemple, il propose trois divisions d'une ferme de 300 arpens : les planches en sont gravées à la fin du Livre.

« Les clôtures proposées ont beaucoup » d'inconvéniens : les racines des épines » & des arbres, épuisent la terre fort au » loin. Le voisinage des ormes est sensi- » blement nuisible à quarante pieds de » distance. L'ombre des haies retarde la » maturité des grains, & les expose à la » rouille : d'ailleurs qui peut rassembler » dans une enceinte d'une certaine éten- » due, des héritages morcelés ? » *Note de M. E. R.*

Il distingue quatre especes de terre, & prescrit la culture qui convient à chacune d'elles, en faisant succéder le labour à l'herbage, & l'herbage au labour. Les herbages qu'il recommande sont des prairies artificielles, en treffle, en luzerne, en sainfoin. L'auteur entre dans le détail de la culture, de la qualité & du produit de ces herbages : il conseille le treffle pour les

Digitized by Google

terres fortes, la luzerne pour les moyennes, le sainfoin pour les plus légeres.

Je crois devoir ajouter encore aux observations de M. Patullo, sur la culture des herbages, quelques remarques qui me viennent de gens très-versés dans cette partie.

« Le treffle est une des meilleures nourritures que nous ayons pour les bestiaux: » donné en verd, il est humectant, rafraîchissant, adoucissant & nourrissant: » on ne peut guere en fixer la coupe, elle » dépend du degré de froid ou de chaleur » du printems. Pour le donner en verd, » il faut le couper avant qu'il fleurisse, » & attendre qu'il soit en graine, si l'on » veut en faire du foin: des trois coupes, » la premiere est la seule qui soit bonne » pour les chevaux. *M. J.*

» Le *Lolium* est ce que nous appellons » *Ivraie*. Quoique les bestiaux le mangent » en verd, c'est une mauvaise nourriture: » la quantité en peut être pernicieuse aux » bestiaux, comme le mêlange avec le » bled en est pernicieux à l'homme. *M. J.*

» La durée de la *luzerne* depend de la » qualité du terrein, & de l'influence du » climat: sa premiere coupe est un des » meilleurs foins que nous ayons pour les » chevaux, pourvu qu'on ne la donne

» qu'après les premieres gelées. Donnée
» en verd, elle les gonfle sans les engraiſ-
» ſer; donnée à ſec, & mêlée avec de la
» paille menue ou de la paille de pois, elle
» les engraiſſe beaucoup. *M. J.*

» Le conſeil de ſemer le treffle & la lu-
» zerne vers la fin d'Août, ſeroit excellent
» ſi l'on pouvoit garantir que le temps ſera
» doux pendant l'automne. Il faut mettre
» à l'abri la récolte préſente, avant d'en
» préparer une autre, & dans les meilleu-
» res provinces de France, cela n'eſt pas
» fait, année commune, avant le 8 Sep-
» tembre. On ne peut donc ſemer qu'a-
» lors: mais ſi la terre eſt ſeche, le labour
» eſt mauvais, & ces graines qui deman-
» dent à n'être que légérement couvertes,
» ne doivent être ſemées que ſur un bon
» labour; ſi le temps eſt humide, il
» arrive des gelées blanches qui nuiſent
» beaucoup au treffle & à la luzerne: quel-
» ques gelées de ſuite peuvent même les
» faire périr. L'Auteur conſeille, en pa-
» reil cas, de les ſemer au mois d'Avril;
» mais il y a même inconvénient. On ne
» peut ſemer avec quelque ſûreté, que
» vers la fin de Mai, lorſque la terre n'eſt
» pas trop humide; mais alors la premiere
» récolte eſt très foible, & ne doit point
» entrer en ligne de compte. *M. L. R.*

Digitized by Google

Le sainfoin est coupé trop tard dans quelques endroits de la France ; mais ce n'est que dans les plaisirs du Roi. M. Patullo prétend que le foin monté en graine est sans saveur & sans vertu, en quoi il est formellement contredit par l'un des hommes expérimentés dont je donne ici les notes. « Il en est, dit-il, du foin, comme de » tous les végétaux ; il faut que chacun ait » acquis son degré de maturité : or le foin » n'est mûr que lorsqu'il est en graine. Il » est vrai que si la premiere coupe des plan- » tes se fait dans leur degré de maturité, le » regain sera moins fort ; mais la premiere » coupe, qui est l'essentielle, seroit moins » forte elle-même, & le foin beaucoup » moins succulent, si elle étoit prématurée. » *M. J.*

M. Patullo n'établit point le calcul des produits sur une économie de spéculation, mais sur l'usage reçu en France ; & il s'en rapporte, pour l'évaluation des frais, à l'article *Fermier* de l'Encyclopédie, morceau dont il fait le plus digne éloge. Il suppose une ferme de trois cens arpens de terre, dont le bail seroit de six ans. Si les terres en sont bonnes, le produit total des six années sera de . . 101, 375 liv.

La dépense totale (y compris le fermage, les impôts, l'intérêt de l'argent avancé, les faux frais & petits accidens), sera

Digitized by Google

pour six ans, de . . . 65, 250 liv.
Le bénéfice net, de . 36, 125 liv.
Si les terres sont médiocres ou légeres, le produit annuel sera de . . 13016 liv.
La dépense annuelle, de . . 6750 liv.
Le produit net, de . . . 6266 liv.

Y a-t'il, conclut M. Patullo, y a-t'il au monde aucun commerce, aucune occupation dont on puisse espérer la fortune que promet une agriculture bien conduite? & toutefois est-il un genre de vie accompagné de plus de douceur, d'innocence & de solide satisfaction? Il prévoit les difficultés qu'on peut lui faire, mais il les prévient en portant les frais au plus haut prix, & les revenus au plus bas. Il se relâche même de sa méthode, & permet les jacheres pour donner quelque chose au préjugé, en se ménageant toutefois des récoltes de légumes, au lieu des récoltes de grain. Au reste, il regarde comme une erreur pernicieuse, ce principe de nos Fermiers, *qu'on ne peut faire trop de froment.* « Ce sont, » dit-il, ces récoltes de grains trop succes» sives sur les terres mal cultivées, qui » les épuisent; & ce sont les années en pâ» tures & en prés naturels ou artificiels, » qui les améliorent par le double moyen » du repos & du fumier des bestiaux qu'on » y fait paître. Plus on fera d'abord de ces

herbages

» herbages artificiels, plus l'amélioration » ira vîte. » Il desire que l'on emploie les fourrages à nourrir des bestiaux sur les lieux mêmes, par la raison qu'on en retire le double avantage des engrais des terres, & de la vente des bestiaux dont il prescrit la nourriture.

« Mais, dans les dépenses, l'Auteur ne » compte jamais que deux chevaux pour » une charrue : or il est certain que les » terres fortes en exigent quatre, & les » moyennes deux, pour être bien labou- » rées. *M. L. R.*

» S'il y a du gazon mêlé dans un her- » bage qu'on défriche, ce qui arrive pres- » que toujours, un labour en automne, & » quatre mois de jachere, ne suffiront pas » pour détruire ce gazon : ainsi le second » labour, donné en Avril, mettra la fri- » che dessus, & les pois seront mal semés. » Je n'ai pas d'expérience pour les navets. *M. L. R.*

» L'Auteur recommande souvent de don- » ner deux labours en automne, mais je » ne vois pas le temps de les placer : cela » est impossible dans les climats où la ré- » colte est tardive, comme en Norman- » die. Si la récolte n'est finie qu'au 15 » Septembre, il n'y aura pas assez d'inter- » valle entre ce temps & celui des semail-

Digitized by Google

» les : or si les deux labours ne sont pas
» faits, il en résultera un nouvel ordre de
» choses, & la nécessité de nouveaux cal-
» culs. *M. L. R.*

» Au reste ce Livre est plein d'excellens
» principes ; il annonce le bon citoyen ;
» on y sent presque partout l'esprit du cul-
» tivateur éclairé. Il est surtout recom-
» mandable par les grandes vues politi-
» ques qui sont à la fin. » *M. L. R.*

Il ne m'appartient pas d'ajouter à ces éloges, mais la premiere Partie de ce Livre me semble un tissu de préceptes fondés sur des faits ; c'est le tableau de la nouvelle culture en Angleterre ; c'est le résultat des épreuves faites en France dans les terreins les moins fertiles, & il n'y a qu'une obstination aveugle qui puisse refuser de se rendre à l'évidente utilité de la plûpart des procédés de cette méthode nouvelle.

L'Auteur cependant veut qu'on ne gêne personne. « Il faut, dit-il, que chacun
» fasse librement & hardiment l'emploi de
» son terrein, qu'il juge clairement lui de-
» voir rapporter davantage, sans jamais
» dire : Si tout le monde en fait autant,
» qu'en ferons-nous ? ou ; Si personne n'en
» seme, où en trouverons nous ? Dans un
» pays abondant comme la France, où tout
» doit se communiquer, on doit trouver

Digitized by Google

» de tout avec ſon argent ; toute produc-
» tion doit prendre naturellement le ni-
» veau de ſon prix, proportionné à ſon
» utilité, rareté, difficulté, & tout ſage
» laboureur doit donner la préférence à la
» culture de l'eſpece de production dont
» le prix combiné avec la nature de ſon
» terrein, & avec les frais, lui promet le
» plus de profit. »

La ſuite au prochain Mercure.

CHYMIE métallurgique, dans laquelle on trouvera la théorie & la pratique de cet art, avec des expériences ſur la denſité des alliages des métaux & des demi-métaux, & un Abrégé de Docimaſtique, avec figures, par M. C. E. Gellert, Conſeiller des mines de Saxe, & de l'Académie Impériale de Peterſbourg, Ouvrages traduits de l'Allemand, en deux volumes *in*-12. *A Paris*, chez *Briaſſon*, 1758.

La Métallurgie, ou l'art de travailler les métaux & les mines, eſt une des plus importantes & des plus difficiles parties de la Chymie ; c'eſt elle qui nous fournit les moyens de mettre à profit les ſubſtances que la nature a renfermées dans le ſein de la terre, objet devenu néceſſaire, puiſque les hommes ſont convenus d'attacher aux métaux un très-grand prix. En effet c'eſt

Digitized by Google

à cet art que plusieurs pays de l'Europe doivent une grande partie de leur bien-être & de leur commerce. Personne n'ignore les avantages que la Suede, l'Angleterre, l'Allemagne, & surtout la Saxe, retirent depuis plusieurs siecles des travaux de la Métallurgie, malheureusement trop négligés parmi nous. Cependant, malgré l'importance & l'utilité de la matiere, il manquoit un Ouvrage élémentaire, qui contînt un système suivi de cet art. M. Gellert a senti ce défaut. S'étant trouvé chargé d'enseigner la Métallurgie à des jeunes gens que le Roi de Sardaigne avoit envoyés en Saxe pour s'en instruire, il vit qu'il n'y avoit point encore d'ouvrage en ce genre qui pût servir de guide, c'est ce qui l'a déterminé à composer en Allemand le Livre dont on nous donne aujourd'hui la traduction. L'Auteur a donc cherché à rapprocher tout ce qui étoit épars dans les écrits des Métallurgistes les plus célebres, tels que Becher, Stahl, Henckel, Pott, Marggraff, &c. Il y a joint les observations que lui ont présentées les expériences que son état l'a mis à portée de faire. En puisant dans ces sources il a formé un système lié de Métallurgie, propre à faire connoître les découvertes qui ont été faites jusqu'à présent dans cet art pénible. On voit par-là

Digitized by Google

que la traduction d'un pareil Ouvrage doit intéreſſer également l'utilité & la curioſité du Public François, qui a été long-temps privé d'écrits ſur une matiere ſi importante. Cette traduction eſt dûe à une perſonne zélée pour les progrès de la Chymie, de l'Hiſtoire naturelle, & des arts en général, & qui nous a déja fait connoître pluſieurs Ouvrages intéreſſans en ce genre, ſans vouloir être connue elle-même, ſe dérobant à la célébrité qu'elle mérite, avec autant de ſoin que d'autres la recherchent, & ſouvent ſans la mériter.

On trouvera dans le premier volume de cet Ouvrage la théorie & les principes généraux de la Métallurgie. Dans la premiere diviſion, l'Auteur donne une deſcription abrégée des terres, des pierres, des métaux, des mines, en un mot de toutes les ſubſtances du regne minéral, qui ſont les ſujets des opérations de la Métallurgie. Enſuite il donne une idée générale des agens, au moyen deſquels elle opere, qui ſont le feu, l'air, l'eau & la terre, les diſſolvans & les vaiſſeaux de la Chymie. Le tout eſt accompagné de planches, dans leſquelles on a repréſenté pluſieurs fourneaux. Parmi ces planches, celle qui paroîtra la plus intéreſſante aux connoiſſeurs, eſt celle de la table de la diſſolution des corps, dans

Digitized by Google

laquelle on verra que l'Auteur a réuni sous un même point de vue les effets des différentes substances, lorsqu'elles sont mises en dissolution. Ce volume est terminé par la traduction d'un Mémoire très-curieux de M. Gellert, tiré des Commentaires de l'Académie Impériale de Petersbourg. Les expériences qui y sont contenues, tendent à détruire une erreur introduite par Archimede dans la Physique, & depuis adoptée généralement par tous les Physiciens. Cette erreur consiste à juger de la nature des alliages métalliques, à l'aide de la balance hydrostatique. C'étoit à la Chymie qu'il étoit réservé de découvrir la fausseté de la supposition qui avoit donné lieu à ce préjugé. A la fin de ce Mémoire l'Auteur a réuni dans une table les effets de l'aimant sur le fer, lorsqu'il est allié dans des proportions différentes avec d'autres substances métalliques.

Le second volume contient la pratique de la Métallurgie, c'est-à-dire l'application des principes qui ont été établis dans la premiere partie. Les différentes opérations y sont présentées sous le nom de *problêmes*, & la maniere de les faire, sous le nom de *solutions*. L'Auteur a mis à la suite de chaque opération des remarques, dans lesquelles il cherche à développer les causes des phé-

Digitized by Google

nomenes qui se présentent, & à en expliquer les raisons. Ces observations d'un homme versé dans son art, font la partie la plus intéressante de l'Ouvrage. Ce volume est terminé par des *élémens de Docimastique*, ou de l'art d'essayer les mines, pour sçavoir les métaux qu'elles contiennent. On verra que l'Auteur a fait usage des lumieres que le célebre M. Cramer avoit déja jettées sur cet art difficile. Il y a joint un très-grand nombre d'opérations & de remarques, qui sont les fruits de ses propres travaux & de ses recherches.

On ne peut donner un extrait plus détaillé d'un Ouvrage qui est l'assemblage d'une infinité d'opérations; elles me paroissent utiles à toutes les personnes qui s'occupent de la Chymie, de la Physique, de l'Histoire naturelle & des arts, & surtout à celles qui travaillent sur les métaux, qui y trouveront des secours qu'elles chercheroient vainement ailleurs.

Nouvelles Lettres Angloises, ou Histoire du Chevalier Grandisson, par l'Auteur de Paméla & de Clarisse, tomes troisieme & quatrieme. A *Amsterdam*.

Dans les quatre premiers volumes de ce Roman, l'on a vu Miss Biron partir du château de Selby pour Londres, avec Ma-

Digitized by Google

dame Reves sa cousine ; arrivée à Londres, ajouter à ses conquêtes celle du Chevalier Hargrave Pollexen, jeune homme violent & superbe, qui, désespéré de ses refus, l'enleve au sortir du bal, la fait d'abord conduire à Podington, village à un mille de Londres ; là, s'efforce en vain d'obtenir qu'elle consente à l'épouser, & résolu de l'y contraindre, va s'enfermer avec elle dans sa maison de campagne, où sans témoins & sans obstacles il sera libre de tout oser.

Comme il s'éloignoit avec sa proie, on l'a vue délivrée par le Chevalier Charles Grandisson, qui, frappé des cris d'une inconnue, l'arrache des mains de ce ravisseur forcené, & l'emmene au château du Comte de L**, époux de Miss Caroline sa sœur. Dans cet asyle respectable on a vu Miss Biron liée de la plus étroite amitié avec la famille de son Libérateur, passer de la reconnoissance à l'admiration, de l'admiration à l'amour le plus tendre pour le plus vertueux des hommes. Tel est le précis des quatre premiers volumes. L'histoire de la famille de Grandisson, les aventures du Chevalier, les épreuves auxquelles sa vertu a été mise, & tous les détails de société, dont l'action principale est entrecoupée, en sont comme les épisodes.

Digitized by Google

Juſques-là Miſſ Biron n'a que l'inquiétude de ſçavoir ſi elle eſt aimée de celui qu'elle admire & qu'elle aime : mais dans les volumes ſuivans ſa ſituation devient plus pénible. Sir Charles, dans ſes Voyages d'Italie, a inſpiré la paſſion la plus violente & la plus malheureuſe, à une jeune perſonne d'une haute naiſſance, d'une beauté ſinguliere, & d'une vertu égale à ſa beauté (Clémentine della Porretta). La piété, la ſenſibilité, la fierté, compoſent ſon caractere. La religion eſt l'obſtacle qui s'oppoſe à l'union d'un proteſtant avec une catholique, & l'attachement à leurs principes eſt invincible des deux côtés.

Clémentine eſt tombée dans une mélancolie qui va juſqu'au délire. Sa famille, après avoir tout tenté inutilement pour réſoudre Sir Charles à changer de croyance, l'a laiſſé partir de Boulogne, & retourner dans ſa patrie. Il apprend que l'altération de la ſanté de Clémentine ne laiſſe plus pour elle, à ſa famille déſolée, d'autre eſpoir de guériſon que de le rappeller en Italie. Le cœur du meilleur & du plus généreux des hommes en eſt déchiré de douleur. Quelle épreuve pour Miſſ Biron ! « Je vais, dit-elle » à Madame Selby, t. 3, lettre LIX, je vais » m'efforcer de voir avec indifférence celui

Digitized by Google

» que nous avons tous admiré, que nous » avons étudié depuis quinze jours sous » tant de différentes faces, le chrétien, le » héros, l'ami, ah! Lucile, l'amant de » Clémentine, le modeste & généreux » bienfaiteur, le modele de la bonté & » de toutes les vertus ».

Le Chevalier confie à Miss Biron la lettre qui l'invite à retourner en Italie. Toute la famille de Clémentine est dans la plus profonde affliction. Son frere, l'ami intime de Sir Charles, qui lui a sauvé la vie comme il alloit expirer sous les coups des assassins, Jéronimo, dans l'état où l'ont mis ses blessures, ne demande qu'à rendre les derniers soupirs dans les bras de son ami. Clémentine enfermée dans le château d'une barbare parente, y a souffert mille cruautés; sa mere l'en a retirée, & l'a fait conduire à Naples, où elle est encore. Miss Biron, faisant violence à son amour, prévient le Chevalier sur la résolution qu'il a dû prendre de partir; il lui avoue qu'elle est prise. « Mon cœur n'étoit pas sans émo- » tion, ma chere Lucile, dit-elle dans sa » lettre: mais j'en suis fâchée pour mon » cœur, & ma raison n'en a pas moins été » pour Sir Charles.

Grandisson laisse en Angleterre deux jeunes beautés, les plus tendres, les plus

Digitized by Google

vertueuſes du monde, & qui l'aiment paſſionnément. L'une eſt Charlote Biron; l'autre, Emilie Jervins, dont il eſt tuteur. Il arrive à Boulogne, avec un Médecin Anglois pour Clémentine, & un Chirurgien appellé Lwther, pour ſon ami Jéroronimo, & ramene la conſolation & la ſanté dans la famille de Della Porretta, dont il réunit enfin les vœux & les ſuffrages par le charme de ſes vertus. Son mariage avec Clémentine ne ſouffre plus aucun obſtacle. Les articles en ſont réglés. Le plus eſſentiel eſt la liberté de religion pour l'un & l'autre. Clémentine remiſe par degrés du trouble & de l'abattement où le chagrin l'avoient plongée, n'a plus que ſon cœur à conſulter, & que ſon penchant à ſuivre: mais effrayée du danger d'être unie à un hérétique, dont l'aſcendant ſur ſon ame ne lui eſt déja que trop connu, elle ſe refuſe à ce mariage qui fait l'objet de tous ſes deſirs, & demande à ſe retirer dans un cloître; réſolution violente, qui déſeſpere ſa famille.

Ce récit eſt entremêlé de la peinture des ſituations diverſes, où les nouvelles d'Italie mettent l'ame de Charlote Biron, d'Emilie Jervins, & de leurs amis d'Angleterre.

Le Chevalier s'abſente quelque temps

de Boulogne. La raison & la santé de Clémentine s'affermissent pendant ce voyage. Il la revoit plus tranquille, plus résolue que jamais; & après avoir obtenu qu'elle suspende quelque temps encore le dessein qu'elle a pris d'embrasser l'état religieux, il part comblé d'éloges, & pénétré de reconnoissance, digne des regrets & de l'admiration d'une famille dont il a fait le malheur & la consolation.

Clémentine est adorée du Comte de Belvedere : mais elle ne veut rien entendre avant que le Chevalier Grandisson se soit engagé de son côté. Elle a besoin de cet exemple. Il reçoit des lettres d'Italie, qui le pressent de le donner. Ce motif le détermine à demander la main de Miss Biron. Il l'obtient. Cette nouvelle répand la joie dans les deux familles d'Angleterre. L'ingénue & tendre Emilie s'en réjouit aussi, mais en versant des larmes. Cette charmante pupile étoit amoureuse de son tuteur, sans le sçavoir. Elle s'en apperçoit enfin, & l'avoue à Miss Biron, en la suppliant d'obtenir de Sir Charles qu'il lui permette de se retirer au château de Selby. Toutes les scenes d'Emilie avec Miss Biron, sont d'une délicatesse & d'une naïveté admirables.

Les préliminaires du mariage de Miss Biron avec Sir Charles, ont des longueurs

fatiguantes. L'un des rivaux de Grandisson, appellé Greville, veut s'opposer à son hymen. C'est une répétition des emportemens de Sir Hargrave, mais avec moins de noblesse encore. Celui-ci est confondu, comme le premier, par la générosité de Grandisson. L'hymen s'acheve, & le Traducteur a cru nous devoir épargner les circonstances de la fête. Emilie se retire au château de Selby, accompagnée par un digne ami de Grandisson, appellé Belcher, qui est épris des charmes de la jeune pupile.

Tout à coup on apprend que la malheureuse Clémentine s'est échappée de Boulogne, & s'est embarquée pour l'Angleterre : elle arrive à Londres, le Chevalier va la recevoir, & la conduit chez Myledy L** sa sœur. L'indécence de cette démarche est sauvée par les sentimens nobles & vertueux que l'Auteur y a répandus avec beaucoup d'art ; les parens de la fugitive ne tardent point à venir après elle ; le Comte de Belvedere lui-même les accompagne en Angleterre ; ainsi tous les Acteurs intéressans se trouvent réunis dans les dernieres scenes : les entrevues de Clementine avec sir Charles & Miss Biron, & sa réconciliation avec ses parens, forment des tableaux très-pathétiques. Enfin par un stratagême assez puerile dont s'avise M. Lw-

Digitized by Google

ther, l'esprit de Clementine reprend sa sérénité naturelle; » tout séjour lui devient » égal avec sa famille, le célibat & la vie » religieuse ne lui paroissent plus les seuls » états qu'elle puisse aimer..... Si c'est » au mariage qu'elle est destinée, elle se » réduit à supplier qu'il soit différé d'un » an.... Sir Charles & son épouse sont » pour elle ce que le monde a de plus par- » fait... Elle voit leur bonheur avec » joie.... elle ne veut point être accusée » d'ingratitude pour le Comte de Belve- » dere; elle rend justice à son mérite; elle » sent tout le prix de ses soins & de sa » constance. » Ce caractere n'est pas net: il manque de naturel & d'ensemble.

M. Belcher demande la main d'Emilie, le tuteur donne son consentement à la recherche de son ami. « Que j'aime cette » Emilie, écrit Mylady Grandisson à Ma- » dame Selby sa tante! Je n'oublierai ja- » mais les tendres émotions qu'elle m'a » causées; je l'aime pour son ingénuité, » son ame sensible, ses manieres caressan- » tes, en un mot pour elle-même, je l'ai- » me pour moi, &c. » Il n'est point de lecteur qui ne tienne le même langage.

Emilie & Belcher, deux cousines de Miss Biron & leurs amans, se rendent au Château de Grandisson. Sir Charles y don-

Digitized by Google

ne les plus galantes fêtes ; cependant la Marquise, mere de Clémentine, est dans un état de langueur qui les allarme ; elle a de fréquentes foiblesses : l'un de ces accidens se termine par une crise violente, qui la met au bord du tombeau ; la désolation succede à la joie ; on accourt ; Clémentine se prosterne auprès du lit de sa mere expirante. » Chere fille, lui dit la » Marquise, idole de la tendresse d'une » mere, je meurs, vous le voyez ; ne ren» drez-vous pas mes derniers momens heu» reux ? &c. » Clémentine entend le sens de ces paroles, & se tournant vers le Marquis son pere, les joues baignées de pleurs : « Vous l'ordonnez donc, Monsieur ? » C'est votre volonté comme celle de ma » mere ? Puis, sans attendre sa réponse, » Monsieur, dit-elle au Comte de Belve» dere, si vous me jugez digne de vous, » je vous donne mon cœur & ma main. » A ces mots l'excès de la joie cause à la Marquise une révolution soudaine, qui détruit le principe caché de ses suffocations, & qui la rappelle à la vie. Jéronimo est aussi subitement guéri des suites douloureuses de ses blessures par la vertu de l'électricité.

L'Auteur a raison de dire que ce jour étoit fait pour les miracles. Dès ce mo-

Digitized by Google

ment le calme & la félicité regnent dans le Château de Grandiſſon : l'on ſe propoſe d'y célébrer quatre mariages : celui d'Emilie & celui de Clémentine ſont du nombre. Le Comte a fait élever ſécrétement pour cette fête dans le parc même de Grandiſſon, un magnifique Temple conſacré à l'Amitié : il y conduit la nombreuſe aſſemblée, & là il prononce ces paroles, dont tous les cœurs ſont attendris. « Murs » naiſſans, voûtes muettes, mais témoin » de ma reconnoiſſance pour tant de bien» faits, & de mon admiration pour tant » de vertus, c'eſt à ces Divinités que je » vous conſacre ſous le tendre & reſpecta» ble nom d'amitié : elles y ſeront hono» rées juſqu'à mon dernier ſoupir. Ja» mais je ne ferai de ſéjour au Château de » Grandiſſon, l'héritage de mes peres, ſans » venir paſſer ici quelques momens avec » la plus chere moitié de moi-même, & » tous les amis que j'y pourrai raſſembler, » pour y adorer au fond de mon cœur » tout ce que je reſpecte & que j'aime : » ainſi le Ciel puiſſe m'écouter à la dernie» re heure de ma vie. »

Que l'on me permette quelques réflexions, & ſur le genre de ces Romans en lettres, & ſur la maniere de peindre & de raconter, qui caractériſent leur Auteur M. Richardſon.

Digitized by Google

L'avantage de ce genre eſt de mettre le récit en ſcene, & de donner pour auditeurs à celui qui raconte, des perſonnages intéreſſés. La narration en eſt plus vive & plus touchante, l'effuſion des ſentimens plus naturelle, le Lecteur plus attentif, plus impatient, plus ému ; car il ſe met tour à tour à la place de l'Acteur qui parle, & de celui qui écoute ; il oublie l'Auteur, il s'oublie lui-même ; il ne voit & il n'entend que les perſonnages qui ſont en ſcene ; ce qui fait le charme de l'illuſion.

Les inconvéniens qu'on y trouve, ſont les longueurs & les redites : mais j'oſe avancer que ces défauts ſont de l'Auteur, & non du genre. Rien n'eſt moins impoſſible que de les éviter dans des lettres, comme dans un ſimple récit.

M. L. P. dans ſa traduction, nous en a épargné un grand nombre : mais tandis que les uns ſe plaignent encore qu'il n'ait pas été plus ſévere, d'autres lui reprochent les retranchemens qu'il a faits comme autant de larcins, & tous ont raiſon dans leur ſens. Du reſte, quel que ſoit le ſtyle de l'Original Anglois, j'oſe croire qu'il n'a rien perdu, en paſſant dans notre Langue, par une plume ſi abondante, ſi naturelle & ſi facile.

Quant à la maniere de l'Auteur ori-

Digitized by Google

ginal, je ne crois pas que notre siecle ait un pinceau plus vrai, plus délicat, plus animé. On ne lit pas, on voit ce qu'il raconte : mais ce qu'il raconte n'est pas toujours digne d'être peint. Son talent prodigieux à rendre sensibles tous les détails d'une action, l'engage dans des longueurs dont l'ennui va quelquefois jusqu'à l'impatience: on jette le Livre, mais on le reprend, & il attache, quoiqu'il impatiente, ou plutôt il n'impatiente que par la raison qu'il attache; car rien n'est plus inquiétant qu'une action intéressante qui ne court point au dénouement. Ce n'est pas que des repos bien ménagés ne contribuent beaucoup eux-mêmes à l'illusion & à l'intérêt. Il est certain que la vie privée a peu de ce qu'on appelle coups de théâtre, & beaucoup de ces situations plus familieres, qui font tableau. On ne reconnoîtroit pas la société dans une succession rapide d'événemens inattendus. Ces événemens, pour être amenés naturellement, exigent que les intervalles en soient remplis par les circonstances d'une vie tranquille. Mais celles-ci doivent tenir aux incidens qui les suivent ou qui les précedent. Elles servent à marquer les caracteres, à développer les sentimens, à fonder les situations, & tout ce qui n'a pas l'un de ces effets, doit paroître froid, languis-

Digitized by Google

sant & superflu. C'est ce que les uns veulent qu'on retranche, tandis que les autres exigent qu'on ne leur déguise rien. Cela dépend de la disposition des esprits, & du plus ou moins de curiosité qu'on peut avoir de connoître les mœurs nationnales, & le génie d'un Ecrivain.

Dans le Roman de Grandisson, la plûpart des personnages n'ont point de caractere marqué : au moins ne les distingue-t'on que par de légeres touches. Des amans de Miss Biron, l'un est insolent, l'autre est flatteur, le troisieme respectueux : mais ces nuances sont trop foibles ou trop peu marquées. Dans le nombre il n'y a de saillant que le caractere impétueux & fier de Sir Hargrave Pollexen, & le caractere accompli de Sir Charles. La famille de Miss Biron, & celle de Grandisson, se ressemblent ; c'est la même bonté, la même pureté de mœurs : mais si le tableau en est moins frappant, il faut convenir qu'il en est plus vrai. Les contrastes recherchés ressemblent trop aux études d'un Peintre. L'Auteur a réservé ces fortes oppositions pour les figures principales : c'est la magie de l'ordonnance. Ainsi, tandis qu'on voit sur les premiers plans Miss Biron entre le sage Grandisson & le forcené Hargrave,

Digitized by Google

on apperçoit dans le lointain les parens de cette fille adorée dans l'inquiétude & dans l'affliction, mais ſans aucun jeu d'attitudes qui détourne notre attention du premier grouppe du tableau.

Obſervons cependant que lorſqu'il manque à ces fonds un premier grouppe qui les anime, le coloris en paroît fade, & la compoſition monotone. C'eſt encore un reproche que l'on a fait à l'Auteur de Paméla, & qui ſe renouvelle par intervalles à la lecture de Grandiſſon. Mais perſonne ne peut nier que la plûpart de ces ſituations qui ſemblent froides & ſtériles par elles-mêmes, ne ſoient ici maniées avec une délicateſſe & une habileté qui les rendent vives & fécondes. Je n'en citerai que deux exemples : l'un eſt le combat qui ſe paſſe dans l'ame de Miſſ Biron, entre la curioſité de lire une lettre de ſon amant, adreſſée au Docteur Barlet, & la répugnance à violer la foi du ſecret en liſant une lettre ſurpriſe, tome 2, lettre XLVIII ; l'autre exemple eſt un entretien de Miſſ Biron avec Miſſ Jervins, pupile du Chevalier, & dont elle a été jalouſe : même tome, lettre LI.

Des ſituations plus théâtrales y ſont traitées avec autant de vérité que de force : telle eſt la déſolation de la famille de Miſſ Biron, après ſon enlévement, tome 1,

Digitized by Google

lettres XV, XVI, XVII; la scene de Hargrave, avec cette vertueuse fille, dans la maison de Madame Auberry, au village de Podington, tome 2, lettre XIX; la scene de Sir Thomas Grandisson, avec ses deux filles, tome 2, lettres XXXVIII, pag. 43; la désolation de la famille de Clémentine autour de cette infortunée; le courage de Miss Biron au milieu de ses amis, à la nouvelle du mariage de Clémentine avec le Chevalier Grandisson. Tous ces morceaux sont des coups de maître.

A l'égard des mœurs, il n'y en eut jamais de plus nobles ni de plus pures : il n'est pas possible de rendre l'honnêteté, l'innocence & la vertu plus intéressantes, plus aimables que dans les personnages de Miss Biron, de Miss Jervins & du Chevalier Grandisson; l'enthousiasme de l'honneur & de la piété, plus touchant que dans Clémentine, quelque inférieur que soit ce caractere à ceux que je viens de citer. Mais au milieu de tous ces personnages, celui de Grandisson domine avec une supériorité qui ne se dément jamais. Ce calme & cette élévation d'ame sans ostentation, sans foiblesse, est un chef-d'œuvre de philosophie, un modele de sagesse & de bonté d'autant plus utile, que les épreuves qui le font éclater sont pour la plûpart des

Digitized by Google

circonſtances aſſez familieres de la vie privée. Quelques perſonnes trouvent ce caractere trop compoſé & trop peu naturel : Grandiſſon eſt à la vérité un homme rare, en ce qu'il a toutes les vertus ſans aucun mêlange de vices ; mais ſes principes ſont ſi ſimples, ſes actions en découlent avec tant d'aiſance, elles s'enchaînent ſi naturellement l'une avec l'autre, que l'admiration qu'il inſpire ne prend rien ſur la vraiſemblance. Hélas! notre ſiecle a vu réaliſer ce caractere dans le jeune Comte de Giſors, que la France vient de pleurer.

En général le charme de ce Roman conſiſte dans la délicateſſe & la vérité des peintures, ſon défaut, dans des peintures trop détaillées de toutes les circonſtances d'une action dont elles ralentiſſent la marche : c'eſt ainſi que deux ſituations touchantes à la vérité l'une & l'autre, l'aliénation d'eſprit de Clémentine, & la réſolution qu'elle a priſe de ne pas épouſer un homme qu'elle adore, mais dont les principes ſont différens des ſiens, rempliſſent ſeules deux volumes, même dans la traduction abrégée de M. L. P.

Je crois devoir prévenir ceux de nos jeunes Ecrivains qu'attachera cette lecture, d'éviter comme un écueil l'exemple ſéduiſant de ces peintures trop prolongées. Ici

Digitized by Google

l'Auteur, avant de s'y livrer, a pris pour centre de l'intérêt général, des situations d'une force & d'une chaleur peu communes : ces situations répandent leur pathétique sur tous les détails qui les environnent ; mais il ne falloit pas moins que l'influence continue d'une action vive & touchante par elle-même pour ranimer à chaque instant l'attention du lecteur, refroidie par la lenteur de la narration.

POESIES de M. l'Abbé de Lattaignant, en quatre volumes *in*-12, nouvelle édition. *A Londres*, & se trouvent *à Paris*, chez *Ducheſne*, Libraire, rue S. Jacques.

Toute poésie doit peindre la situation de celui qui parle ; l'ode doit peindre l'ivresse du génie ; le poëme épique, l'inspiration ; l'élégie, la douleur ; ainsi par degrés jusqu'à la poésie familiere qu'on appelle *de société*. Celle-ci doit être le langage d'un homme aimable au milieu du monde, causant, badinant, contant avec une gaieté décente, sans étude & sans prétention. La négligence lui sied bien, mais la négligence même a ses graces. Qu'il soit simple & naturel. Rien d'affecté, rien de pénible : des fleurs, des images ; mais les images & les fleurs qui se présentent sur son chemin. S'il a l'air de les chercher,

Digitized by Google

s'il fait le poëte, il sort du vrai. La vérité de situation a fait le mérite de Chaulieu, de Chapelle, de ceux qui depuis les ont surpassés, à la tête desquels est M. de Voltaire, le modele de la poésie familiere comme de la poésie héroïque. Parmi ces Ecrivains aimables, le public compte avec justice M. l'Abbé de Lattaignant; ses épîtres & ses chansons ont une facilité ingénieuse, qui les fait lire avec plaisir, même après qu'elles ont perdu le mérite de l'à-propos: semblables à ces portraits que l'on estime comme tableaux, sans en avoir vu les modeles.

Mais la familiarité a sa noblesse, comme la négligence a ses graces: c'est ce que l'Auteur a oublié quelquefois, & l'on en sera peu surpris si l'on fait attention que la plûpart de ses poésies lui ont échappé dans le tumulte de la société, & dans le libre essor de la joie.

DISSERTATION sur le véritable Auteur du Livre de l'Imitation de Jésus Christ, pour servir de réponse à celle de M. l'Abbé Valart, par un chanoine régulier de Sainte Géneviéve. *A Paris*, chez *P. G. Cavelier*, rue Saint Jacques, aux Lys d'or.

Est ce le Bénédictin Gersen, ou le Chanoine régulier Thomas Akempis, qui est l'Auteur

Digitized by Google

l'Auteur de ce Livre pieux? Cette queſtion, peu intéreſſante pour le public, a cauſé la plus vive diſpute dans le dernier ſiecle, entre les Bénédictins & les Chanoines réguliers. C'eſt la même conteſtation qui ſe renouvelle; mais nous ſommes dans un temps où les diſputes de mots ſont réléguées dans les écoles. L'Imitation de Jéſus-Chriſt eſt un excellent Livre : le nom de l'Auteur n'y fait rien.

HISTOIRE du Dioceſe de Paris, par M. l'Abbé Lebeuf, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, tomes 13, 14, 15. *A Paris*, chez *Prault*, pere, quai de Gevres, au Paradis. (J'en rendrai compte dans le prochain volume.)

LE Génie de Monteſquieu. *A Amſterdam*, & ſe trouve à *Paris*, chez *Claude Hériſſant*, fils, rue Notre-Dame. (L'extrait dans le Mercure ſuivant.)

ENCYCLOPÉDIE portative, ou Science univerſelle à la portée de tout le monde, par un Citoyen Pruſſien. *A Berlin*; & ſe trouve à *Paris*, chez *Claude Hériſſant*, fils, rue Notre-Dame, à la Croix d'or & aux trois Vertus.

Ce Livre eſt une Table méthodique de tous les objets de nos connoiſſances : il

Digitized by Google

embraſſe Dieu, l'homme, le monde; en Dieu, l'exiſtence, l'eſſence, les attributs, &c.; dans l'homme, l'ame, le corps, &c.; dans le monde, la terre, l'air, le firmament, & chacune de ces idées collectives, diviſée de branche en branche, mais ſans aucun autre détail que les ſimples dénominations. Il indique ce que l'homme doit étudier & connoître; mais après l'avoir lu, on ne connoît rien. Cependant ce tableau immenſe n'a pu être ainſi développé que par un vrai Philoſophe.

L'OYE enlevée, poëme héroïque, en ſix chants. *A Amſterdam*; & ſe trouve à *Paris*, chez *Leclerc*, quai des Auguſtins, à la Toiſon d'or.

MANUEL des Dames de Charité. *A Paris*, chez *Debure* l'aîné, quai des Auguſtins. (L'avis au public dans le prochain volume.)

DISSERTATION ſur la petite-vérole; » dans laquelle on prouve que cette mala- » die n'eſt pas dangereuſe, & dans laquelle » on donne en même temps les moyens » de prévenir les dommages qu'elle fait à la » beauté. » *A Paris*, chez *Antoine Boudet*, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques, à la Bible d'or.

Digitized by Google

L'Auteur commence par s'élever contre l'inoculation ; méthode inhumaine, s'il faut l'en croire. Il attribue enſuite la malignité de la petite-vérole naturelle à la frayeur qui dérange la machine, ralentit la circulation, ſupprime la tranſpiration, & rend l'éruption plus difficile. C'eſt l'imagination qui eſt bleſſée, & c'eſt elle qu'il faut guérir. Comme on peut avoir peur, ou de mourir de la petite-vérole ou d'en être défiguré. Il eſſaye 1°. de démontrer que la petite-vérole eſt une criſe *bénigne ſalutaire & parfaite*, qu'elle eſt épidémique & *non contagieuſe*, & que les funeſtes effets qu'on lui attribue viennent des maladies avec leſquelles la petite-vérole eſt ſouvent compliquée. Cependant il la range dans la claſſe des maladies aiguës, mais *ſeulement par rapport à ſa durée.* Il défend la purgation dans le commencement de la maladie, par la raiſon que les purgatifs donnent aux humeurs une direction toute oppoſée à l'effort que fait la nature dans le moment de l'éruption. *Quò natura vergit, eò ducendum.*

2°. Il attribue les traces qui reſtent ſur la peau à l'âcreté corroſive de la matiere qui ſéjourne ſous les puſtules ; & pour en prévenir l'effet, il propoſe de percer inférieurement chaque puſtule avec une ai-

Digitized by Google

guille d'or ou d'argent. Cette opération faite à propos prévient auſſi le reflux dangereux du pus dans la maſſe du ſang. Il ſe fait à lui-même quelques difficultés qu'il détruit, ou qu'il croit détruire. Mais la plus forte ſubſiſte encore, c'eſt l'expérience. La petite-vérole ſe communique, elle eſt donc contagieuſe; la petite-vérole naturelle, ſimple ou compliquée, tue beaucoup de monde, il eſt donc très-dangereux d'attendre qu'elle vienne naturellement. On connoît depuis long temps l'expédient de percer les puſtules, & un très grand nombre de perſonnes ne laiſſent pas d'en être marquées. Ce préſervatif n'eſt donc pas auſſi efficace que l'Auteur veut le faire entendre, ou bien toute la médecine eſt inexcuſable de ne l'avoir pas employé.

Essai hiſtorique ſur le Louvre (1), *in*-12. *A Paris*, chez *Pierre Prault*, quai de Gêvres.

Poſſunt qui poſſe videntur Tacit.

Ce mot de Tacite que l'Auteur a pris pour épigraphe eſt vrai, ſurtout par rapport aux Arts.

Il étoit comme décidé que le Louvre ne ſeroit jamais que de ſuperbes ruines. M. le Marquis de Marigni n'a été effrayé

(1) Ce morceau eſt revendiqué, mais par un Anonyme. En pareil cas, l'on doit ſe nommer.

Digitized by Google

ni des difficultés qu'il avoit à vaincre, ni du temps que cet édifice demandoit pour être achevé. Il a présenté au Roi les vœux de la Nation, la nécessité indispensable de divers établissemens dont le Louvre pouvoit tenir lieu, & qui partout ailleurs exigeroient des frais immenses. Il a concilié dans son projet la magnificence & l'économie; & dans les temps les plus difficiles, il est parvenu à commencer du moins la restauration de ce somptueux monument. On a saisi cette circonstance pour donner au Public un Essai historique sur la construction du Louvre.

Sous le nom de *Louvre*, on a souvent confondu le palais des Tuileries avec le Louvre même, & celui-ci avec l'ancien château dont il a pris la place. Pour lever l'équivoque, l'Auteur de cet Essai distingue l'ancien Louvre, le vieux Louvre & le nouveau Louvre.

Il fixe l'époque de la construction de l'ancien Louvre au regne de Philippe-Auguste, fondé sur ce passage de Pigagnol de la Force : « Il est constant que sous Philippe-Auguste le Louvre étoit un château. » Dans ce même emplacement avoit été une Louveterie, & c'est de *Lupara* que le Louvre a tiré son nom. La grande tour du Louvre servoit, sous Phi-

Digitized by Google

lippe-Auguſte, de dépôt pour le tréſor royal, les titres & archives de la Couronne. Elle étoit hors de Paris, dans une plaine, ſur le bord de la riviere, & entourée de foſſés. Nos Rois en firent une priſon.

L'ancien Louvre étoit un château de forme gothique & irréguliere. Il avoit la même enceinte que celui d'à préſent. Dans l'une des tours de ce château étoit la bibliotheque de Charles V, compoſée de 900 volumes, *laquelle*, dit Germain Brice, *étoit la mieux conditionnée & la plus nombreuſe de ſon temps*. C'étoit beaucoup en effet, remarque l'Auteur, pour un Prince à qui le Roi Jean, ſon pere, n'avoit légué que vingt volumes.

Le vieux Louvre fut conſtruit à la place de l'ancien, ſous le regne de François Ier. Ce Prince fit venir à grands frais d'Italie Jean-Baptiſte Serlio, le plus célebre Architecte de l'Europe. Ses plans ne furent pas goûtés. Un François, Pierre Leſcot, connu ſous le nom de l'Abbé de Clugni, l'emporta ſur ce Concurrent. L'édifice fut commencé ſur ſes deſſeins en 1528. Il conſiſtoit en deux corps de bâtimens. La principale entrée faiſoit face à la riviere. Henri II fit continuer ces bâtimens. Sous Louis XIII, Jacques le Mercin les reprit

Digitized by Google

au pavillon, qui eſt au deſſus de la porte du côté des Tuileries. Il y joignit le bâtiment qui eſt du côté de la rue S. Honoré, parallele à celui de l'Abbé de Clugni. Les Cariatides qui ornent la porte du côté de la rue Froidmanteau, ſont un des chefs-d'œuvres de Sarrazin. Louis XIV, jaloux de ſurpaſſer les Rois ſes Prédéceſſeurs, fit choix du célebre Chevalier Bernin pour achever le Louvre. Mais Claude Perrault, Médecin de la Faculté de Paris, propoſa le deſſein de la magnifique colonnade vis-à-vis S. Germain l'Auxerrois. Un François pour la ſeconde fois l'emporta ſur un Italien. « La mort de M. de Colbert & les » longues guerres que Louis XIV eut à » ſoutenir ſur la fin de ſon regne, retar- » derent encore l'exécution de cet ouvrage. » Ce chef-d'œuvre de l'art attendoit pour » toucher à ſa perfection le regne de notre » auguſte Monarque. »

L'Auteur donne enſuite une idée du palais des Tuileries, qu'il appelle le nouveau Louvre, bâti d'abord ſous François premier vers l'an 1519, mais reconſtruit ſous la Régence de Catherine de Médicis, d'après les deſſeins de Jean Bulland & de Philibert de Lorme. Ce bâtiment ſe terminoit aux deux petits pavillons. Les deux grands corps & les deux pavillons des ex-

Digitized by Google

trêmités n'ont été bâtis que ſous Louis XIV. L'Auteur obſerve même que la partie du milieu élevée ſous Catherine de Médicis, n'avoit ni la forme, ni les ornemens qui la décorent aujourd'hui. Henri III, Henri IV & Louis XIV, ont fait exhauſſer & orner ces bâtimens, dont les beautés ſe ſont multipliées ſuivant les progrès des arts & du goût. L'on ſçait que le jardin des Tuileries fut fait ſur les deſſeins de le Nautre.

L'Auteur ajoute quelques anecdotes ſur la galerie du Louvre commencée ſous Henri IV, prolongée ſous Louis XIII, & finie ſous Louis XIV.

On deſireroit que dans ſon Eſſai il eût marqué avec un peu plus de netteté & de préciſion, quelles ſont les parties de l'édifice du Louvre exécutées en tel ou tel temps, & par tel ou tel Architecte, de maniere qu'on pût ſuivre de l'œil le récit de l'Hiſtorien, & voir clairement où les travaux ont commencé, & où ils ont fini ſous chaque regne.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

MATHÉMATIQUES.

DISCOURS Préliminaire (1) *de M. d'Alembert, à la tête de ſon Traité de Dynamique* (2).

LA certitude des Mathématiques eſt un avantage que ces ſciences doivent principalement à la ſimplicité de leur objet. Il faut avouer même, que comme toutes les parties des Mathématiques n'ont pas un objet également ſimple, auſſi la certitude proprement dite, celle qui eſt fondée ſur des principes néceſſairement vrais & évidens par eux-mêmes, n'appartient ni également, ni de la même maniere à toutes

(1) On ſçait combien les Préfaces que M. d'Alembert met à la tête de ſes Ouvrages ſont intéreſſantes & lumineuſes; & ce n'eſt pas la premiere fois que le Mercure s'en eſt enrichi.

(2) *Dynamique*, ſcience du mouvement des corps qui agiſſent les uns ſur les autres.

Digitized by Google

ces parties. Plusieurs d'entr'elles, appuyées sur des principes physiques, c'est-à-dire sur des vérités d'expérience, ou sur de simples hypotheses, n'ont, pour ainsi dire, qu'une certitude d'expérience, ou même de pure supposition. Il n'y a, pour parler exactement, que celles qui traitent du calcul des grandeurs, & des propriétés générales de l'étendue, c'est-à-dire l'Algebre, la Géométrie & la Méchanique, qu'on puisse regarder comme marquées au sceau de l'évidence. Encore y a-t'il dans la lumiere que ces Sciences présentent à notre esprit, une espece de gradation, &, pour ainsi dire, de nuance à observer. Plus l'objet qu'elles embrassent est étendu, & considéré d'une maniere générale & abstraite, plus aussi leurs principes sont exempts de nuages, & faciles à saisir. C'est par cette raison que la Géométrie est plus simple que la Méchanique, & l'une & l'autre moins simples que l'Algebre. Ce paradoxe ne paroîtra point tel à ceux qui ont étudié ces Sciences en Philosophes : les notions les plus abstraites, celles que le commun des hommes regarde comme les plus inaccessibles, sont souvent celles qui portent avec elles une plus grande lumiere. L'obscurité semble s'emparer de nos idées à mesure que nous examinons dans un objet

plus de propriétés ſenſibles : l'impénétrabilité, ajoûtée à l'idée de l'étendue, ſemble ne nous offrir qu'un myſtere de plus ; la nature du mouvement eſt une énigme pour les Philoſophes ; le principe métaphyſique des loix de la percuſſion ne leur eſt pas moins caché ; en un mot plus ils approfondiſſent l'idée qu'ils ſe forment de la matiere & des propriétés qui la repréſentent, plus cette idée s'obſcurcit, & paroît vouloir leur échapper ; plus ils ſe perſuadent que l'exiſtence des objets extérieurs, appuyée ſur le témoignage équivoque de nos ſens, eſt ce que nous connoiſſons le moins imparfaitement en eux.

Il réſulte de ces réflexions, que, pour traiter, ſuivant la meilleure méthode poſſible, quelque partie des Mathématiques que ce ſoit (nous pourrions même dire quelque Science que ce puiſſe être), il eſt néceſſaire non ſeulement d'y introduire & d'y appliquer, autant qu'il ſe peut, des connoiſſances puiſées dans des Sciences plus abſtraites, & par conſéquent plus ſimples, mais encore d'enviſager de la maniere la plus abſtraite & la plus ſimple qu'il ſe puiſſe, l'objet particulier de cette Science ; de ne rien ſuppoſer, ne rien admettre dans cet objet, que les propriétés que la Science même qu'on traite y ſup-

Digitized by Google

poſe. Delà réſultent deux avantages ; les principes reçoivent toute la clarté dont ils ſont ſuſceptibles : ils ſe trouvent d'ailleurs réduits au plus petit nombre poſſible, & par ce moyen ils ne peuvent manquer d'acquérir en même temps plus d'étendue, puiſque l'objet d'une Science étant néceſſairement déterminé, les principes en ſont d'autant plus féconds, qu'ils ſont en plus petit nombre.

On a penſé depuis long temps, & même avec ſuccès, à remplir dans les Mathématiques une partie du plan que nous venons de tracer : on a appliqué heureuſement l'Algebre à la Géométrie, la Géométrie à la Méchanique, & chacune de ces trois Sciences à toutes les autres, dont elles ſont la baſe & le fondement. Mais on n'a pas été ſi attentif, ni à réduire les principes de ces Sciences au plus petit nombre, ni à leur donner toute la clarté qu'on pouvoit deſirer. La Méchanique ſurtout, eſt celle qu'il paroît qu'on a négligée le plus à cet égard : auſſi la plûpart de ſes principes, ou obſcurs par eux-mêmes, ou énoncés & démontrés d'une maniere obſcure, ont-ils donné lieu à pluſieurs queſtions épineuſes. En général, on a été plus occupé juſqu'à préſent à augmenter l'édifice qu'à en éclairer l'entrée ; & on a penſé

Digitized by Google

principalement à l'élever, ſans donner à ſes fondemens toute la ſolidité convenable.

Je me ſuis propoſé, dans cet Ouvrage, de ſatisfaire à ce double objet, de reculer les limites de la Méchanique, & d'en applanir l'abord; & mon but principal a été de remplir en quelque ſorte un de ces objets par l'autre, c'eſt à-dire non ſeulement de déduire les principes de la Méchanique des notions les plus claires, mais de les appliquer auſſi à de nouveaux uſages; de faire voir tout à la fois, & l'inutilité de pluſieurs principes qu'on avoit employés juſqu'ici dans la Méchanique, & l'avantage qu'on peut tirer de la combinaiſon des autres, pour le progrès de cette Science; en un mot, d'étendre les principes en les réduiſant. Telles ont été mes vues dans le Traité que je mets au jour. Pour faire connoître au lecteur les moyens par leſquels j'ai tâché de les remplir, il ne ſera peut-être pas inutile d'entrer ici dans un examen raiſonné de la Science que j'ai entrepris de traiter.

Le mouvement & ſes propriétés générales, ſont le premier & le principal objet de la Méchanique: cette Science ſuppoſe l'exiſtence du mouvement, & nous la ſuppoſerons auſſi comme avouée & reconnue de tous les Phyſiciens. A l'égard de la

Digitized by Google

nature du mouvement, les Philoſophes ſont au contraire fort partagés là-deſſus. Rien n'eſt plus naturel, je l'avoue, que de concevoir le mouvement comme l'application ſucceſſive du mobile aux différentes parties de l'eſpace indéfini, que nous imaginons comme le lieu des corps; mais cette idée ſuppoſe un eſpace dont les parties ſoient pénétrables & immobiles: or perſonne n'ignore que les Cartéſiens (Secte qui à la vérité n'exiſte preſque plus aujourd'hui) ne reconnoiſſent point d'eſpace diſtingué des corps, & qu'ils regardent l'étendue & la matiere comme une même choſe. Il faut convenir qu'en partant d'un pareil principe, le mouvement ſeroit la choſe la plus difficile à concevoir, & qu'un Cartéſien auroit peut-être beaucoup plûtôt fait d'en nier l'exiſtence, que de chercher à en définir la nature. Au reſte, quelque abſurde que nous paroiſſe l'opinion de ces Philoſophes, & quelque peu de clarté & de préciſion qu'il y ait dans les principes métaphyſiques ſur leſquels ils s'efforcent de l'appuyer, nous n'entreprendrons point de la réfuter ici: nous nous contenterons de remarquer, que pour avoir une idée claire du mouvement, on ne peut ſe diſpenſer de diſtinguer, au moins par l'eſprit, deux ſortes d'étendue: l'une qui

Digitized by Google

soit regardée comme impénétrable, & qui constitue ce qu'on appelle proprement les corps; l'autre qui, étant considérée simplement comme étendue, sans examiner si elle est pénétrable ou non, soit la mesure de la distance d'un corps à un autre, & dont les parties envisagées comme fixes & immobiles, puissent servir à juger du repos ou du mouvement des corps. Il nous sera donc toujours permis de concevoir un espace indéfini comme le lieu des corps, soit réel, soit supposé, & de regarder le mouvement comme le transport du mobile d'un lieu dans un autre.

La considération du mouvement entre quelquefois dans les recherches de Géométrie pure: c'est ainsi qu'on imagine souvent les lignes, droites ou courbes, engendrées par le mouvement continu d'un point, les surfaces par le mouvement d'une ligne, les solides enfin par celui d'une surface. Mais il y a entre la Méchanique & la Géométrie cette différence, non seulement que dans celle-ci, la génération des figures par le mouvement est, pour ainsi dire, arbitraire, & de pure élégance, mais encore que la Géométrie ne considere dans le mouvement que l'espace parcouru, au lieu que dans la Méchanique on a égard de plus au temps que le mobile emploie à parcourir cet espace.

Digitized by Google

On ne peut comparer enſemble deux choſes d'une nature différente, telles que l'eſpace & le temps ; mais on peut comparer le rapport des parties du temps avec celui des parties de l'eſpace parcouru : le temps, par ſa nature, coule uniformément, & la Méchanique ſuppoſe cette uniformité. Du reſte, ſans connoître le temps en lui-même, & ſans en avoir de meſure préciſe, nous ne pouvons repréſenter plus clairement le rapport de ſes parties, que par celui des portions d'une ligne droite indéfinie. Or l'analogie qu'il y a entre le rapport des parties d'une telle ligne, & celui des parties de l'eſpace parcouru par un corps qui ſe meut d'une maniere quelconque, peut toujours être exprimé par une équation : on peut donc imaginer une courbe, dont les abſciſſes repréſentent les portions du temps écoulé depuis le commencement du mouvement, les ordonnées correſpondantes déſignant les eſpaces parcourus durant ces portions de temps. L'équation de cette courbe exprimera, non le rapport des temps aux eſpaces, mais, ſi on peut parler ainſi, le rapport du rapport que les parties de temps ont à leur unité, à celui que les parties de l'eſpace parcouru ont à la leur ; car l'équation d'une courbe peut être conſidérée, ou comme exprimant

Digitized by Google

le rapport des ordonnées aux abſciſſes, ou comme l'équation entre le rapport que les ordonnées ont à leur unité, & le rapport que les abſciſſes correſpondantes ont à la leur.

Il eſt donc évident que par l'application ſeule de la Géométrie & du calcul, on peut, ſans le ſecours d'aucun autre principe, trouver les propriétés générales du mouvement, varié ſuivant une loi quelconque. Mais comment arrive-t-il que le mouvement d'un corps ſuive telle ou telle loi particuliere? C'eſt ſur quoi la Géométrie ſeule ne peut rien nous apprendre, & c'eſt auſſi ce qu'on peut regarder comme le premier problême qui appartienne immédiatement à la Méchanique.

On voit d'abord fort clairement, qu'un corps ne peut ſe donner le mouvement à lui-même: il ne peut donc être tiré du repos, que par l'action de quelque cauſe étrangere. Mais continue-t'il à ſe mouvoir de lui-même, ou a-t'il beſoin pour ſe mouvoir de l'action répétée de la cauſe? Quelque parti qu'on pût prendre là-deſſus, il ſera toujours inconteſtable que l'exiſtence du mouvement étant une fois ſuppoſée ſans aucune autre hypotheſe particuliere, la loi la plus ſimple qu'un mobile puiſſe obſerver dans ſon mouvement, eſt la loi

Digitized by Google

d'uniformité, & c'eſt par conſéquent celle qu'il doit ſuivre, comme on le verra plus au long dans le premier Chapitre de ce Traité. Le mouvement eſt donc uniforme par ſa nature : j'avoue que les preuves qu'on a données juſqu'à préſent de ce principe, ne ſont peut-être pas fort convaincantes. On verra dans mon Ouvrage les difficultés qu'on peut y oppoſer, & le chemin que j'ai pris pour éviter de m'engager à les réſoudre. Il me ſemble que cette loi d'uniformité eſſentielle au mouvement conſidéré en lui-même, fournit une des meilleures raiſons ſur leſquelles la meſure du temps, par le mouvement uniforme, puiſſe être appuyée. Auſſi j'ai cru devoir entrer là-deſſus dans quelque détail, quoiqu'au fonds cette diſcuſſion puiſſe paroître étrangere à la Méchanique.

La *force d'inertie*, c'eſt-à-dire, la propriété qu'ont les corps de perſévérer dans leur état de repos ou de mouvement, étant une fois établie, il eſt clair que le mouvement, qui a beſoin d'une cauſe pour commencer au moins à exiſter, ne ſçauroit non plus être accéléré ou retardé que par une cauſe étrangere. Or quelles ſont les cauſes capables de produire ou de changer le mouvement dans les corps? Nous n'en connoiſſons juſqu'à préſent que de deux

Digitized by Google

sortes : les unes se manifestent à nous en même temps que l'effet qu'elles produisent, ou plutôt dont elles sont l'occasion. Ce sont celles qui ont leur source dans l'action sensible & mutuelle des corps, résultante de leur impénétrabilité. Elles se réduisent à l'impulsion & à quelques autres actions dérivées de celle-là. Toutes les autres causes ne se font connoître que par leur effet, & nous en ignorons entiérement la nature. Telle est la cause qui fait tomber les corps pesans vers le centre de la terre, celle qui retient les planetes dans leurs orbites, &c.

Nous verrons bientôt comment on peut déterminer les effets de l'impulsion & des causes qui peuvent s'y rapporter. Pour nous en tenir à celles de la seconde espece, il est clair que lorsqu'il est question des effets produits par de telles causes, ces effets doivent toujours être donnés indépendamment de la connoissance de la cause, puisqu'ils ne peuvent en être déduits. C'est ainsi que sans connoître la cause de la pesanteur, nous apprenons par l'expérience que les espaces décrits par un corps qui tombe, sont entr'eux comme les quarrés des temps. En général, dans les mouvemens variés, dont les causes sont inconnues, il est évident que l'effet produit par

Digitized by Google

la cauſe, ſoit dans un temps fini, ſoit dans un inſtant, doit toujours être donné par l'équation entre les temps & les eſpaces. Cet effet une fois connu, & le principe de la force d'inertie ſuppoſé, on n'a plus beſoin que de la Géométrie ſeule, & du calcul, pour découvrir les propriétés de ces ſortes de mouvemens. Pourquoi donc aurions-nous recours à ce principe dont tout le monde fait uſage aujourd'hui, que la force accélératrice ou retardatrice eſt proportionnelle à l'élément de la vîteſſe ; principe appuyé ſur cet unique axiome vague & obſcur, que l'effet eſt proportionnel à ſa cauſe. Nous n'examinerons point ſi ce principe eſt de vérité néceſſaire ; nous avouerons ſeulement que les preuves qu'on en a apportées juſqu'ici, ne nous paroiſſent pas hors d'atteinte. Nous ne l'adopterons pas non plus, avec quelques Géomètres, comme de vérité purement contingente ; ce qui ruineroit la certitude de la Méchanique, & la réduiroit à n'être plus qu'une ſcience expérimentale. Nous nous contenterons d'obſerver que vrai ou douteux, clair ou obſcur, il eſt inutile à la Méchanique, & que par conſéquent il doit en être banni.

Nous n'avons fait mention juſqu'à préſent, que du changement produit dans la

Digitized by Google

vîteſſe du mobile par les cauſes capables d'altérer ſon mouvement, & nous n'avons point encore cherché ce qui doit arriver, ſi la cauſe motrice tend à mouvoir le corps dans une direction différente de celle qu'il a déja. Tout ce que nous apprend dans ce cas le principe de la force d'inertie, c'eſt que le mobile ne peut tendre qu'à décrire une ligne droite, & à la décrire uniformément : mais cela ne fait connoître ni ſa vîteſſe, ni ſa direction. On eſt donc obligé d'avoir recours à un ſecond principe : c'eſt celui qu'on appelle la compoſition des mouvemens, & par lequel on détermine le mouvement unique d'un corps qui tend à ſe mouvoir ſuivant différentes directions à la fois, avec des vîteſſes données. On trouvera dans cet Ouvrage une démonſtration nouvelle de ce principe, dans laquelle je me ſuis propoſé, & d'éviter toutes les difficultés auxquelles ſont ſujettes les démonſtrations qu'on en donne communément, & en même temps de ne pas déduire d'un grand nombre de propoſitions compliquées un principe qui, étant l'un des premiers de la Méchanique, doit néceſſairement être appuyé ſur des preuves ſimples & faciles.

Comme le mouvement d'un corps qui change de direction peut être regardé

Digitized by Google

comme composé du mouvement qu'il avoit d'abord, & d'un nouveau mouvement qu'il a reçu, de même le mouvement que le corps avoit d'abord, peut être regardé comme composé du nouveau mouvement qu'il a pris, & d'un autre qu'il a perdu. Delà il s'ensuit que les loix du mouvement changé par quelques obstacles que ce puisse être, dépendent uniquement des loix du mouvement détruit par ces mêmes obstacles; car il est évident qu'il suffit de décomposer le mouvement qu'avoit le corps avant la rencontre de l'obstacle, en deux autres mouvemens tels que l'obstacle ne nuise point à l'un, & qu'il anéantisse l'autre. Par-là on peut non seulement démontrer les loix du mouvement changé par des obstacles insurmontables, les seules qu'on ait trouvées jusqu'à présent par cette méthode; on peut encore déterminer dans quel cas le mouvement est détruit par ces mêmes obstacles. A l'égard des loix du mouvement changé par des obstacles qui ne sont pas insurmontables en eux-mêmes, il est clair par la même raison qu'en général il ne faut pour déterminer ces loix qu'avoir bien constaté celles de l'équilibre.

Or quelle doit être la loi générale de l'équilibre des corps? Tous les Géometres conviennent que deux corps dont les direc-

Digitized by Google

tions ſont oppoſées, ſe ſont équilibre quand leurs maſſes ſont en raiſon inverſe des vîteſſes avec leſquelles ils tendent à ſe mouvoir : mais il n'eſt peut-être pas facile de démontrer cette loi en toute rigueur, & d'une maniere qui ne renferme aucune obſcurité : auſſi la plûpart des Géometres ont-ils mieux aimé la traiter d'axiome, que de s'appliquer à la prouver. Cependant, ſi l'on y fait attention, on verra qu'il n'y a qu'un ſeul cas où l'équilibre ſe manifeſte d'une maniere claire & diſtincte: c'eſt celui où les maſſes des deux corps ſont égales, & leurs vîteſſes égales & oppoſées. Le ſeul parti qu'on puiſſe prendre, ce me ſemble, pour démontrer l'équilibre dans les autres cas, eſt de les réduire, s'il ſe peut, à ce premier cas ſimple & évident par lui-même. C'eſt auſſi ce que j'ai tâché de faire : le Lecteur jugera ſi j'y ai réuſſi.

Le principe de l'équilibre, joint à ceux de la force d'inertie & du mouvement compoſé, nous conduit donc à la ſolution de tous les problêmes où l'on conſidere le mouvement d'un corps en tant qu'il peut être altéré par un obſtacle impénétrable & mobile, c'eſt-à-dire, en général, par un autre corps, à qui il doit néceſſairement communiquer du mouvement pour conſerver au moins une partie du ſien. De ces

Digitized by Google

principes combinés on peut donc aiſément déduire les loix du mouvement des corps qui ſe choquent d'une maniere quelconque, ou qui ſe tirent par le moyen de quelque corps interpoſé entr'eux, & auquel ils ſont attachés.

Si les principes de la force d'inertie, du mouvement compoſé & de l'équilibre, ſont eſſentiellement différens l'un de l'autre, comme on ne peut s'empêcher d'en convenir; & ſi d'un autre côté ces trois principes ſuffiſent à la Méchanique, c'eſt avoir réduit cette ſcience au plus petit nombre de principes poſſible, que d'avoir établi ſur ces trois principes toutes les loix du mouvement des corps dans des circonſtances quelconques, comme j'ai tâché de le faire dans ce Traité.

A l'égard des démonſtrations de ces principes en eux-mêmes, le plan que j'ai ſuivi pour leur donner toute la clarté & la ſimplicité dont elles m'ont paru ſuſceptibles, a été de les déduire toujours de la conſidération ſeule du mouvement enviſagé de la maniere la plus ſimple & la plus claire. Tout ce que nous voyons bien diſtinctement dans le mouvement d'un corps, c'eſt qu'il parcourt un certain eſpace, & qu'il emploie un certain temps à le parcourir. C'eſt donc de cette ſeule idée qu'on doit

Digitized by Google

doit tirer tous les principes de la Méchanique, quand on veut les démontrer d'une maniere nette & préciſe : ainſi on ne ſera point ſurpris qu'en conſéquence de cette réflexion j'aie, pour ainſi dire, détourné la vue de deſſus les *cauſes matrices*, pour n'enviſager uniquement que le mouvement qu'elles produiſent ; que j'aie entiérement proſcrit les forces inhérentes au corps en mouvement, êtres obſcurs & métaphyſiques, qui ne ſont capables que de répandre les ténebres ſur une ſcience claire par elle-même.

La ſuite au prochain Mercure.

MEDECINE.

LETTRE à l'Auteur du Mercure, ſur une guériſon de morſure de vipere.

MONSIEUR, le 9 de ce mois ayant attrapé une vipere (1), j'en fus mordu vive-

(1) Le lieu eſt borné du Couchant au Levant par une chaîne de côteaux. La partie ſupérieure de celui de la gorge de Znetz, qui regarde le *Sud-ſud-eſt*, eſt garnie de broſſailles & de genievre. C'eſt le ſeul endroit que je connoiſſe dans ce canton, où il ſe trouve des viperes. L'on m'en a-

Digitized by Google

ment ; ce qui a donné lieu à l'observation suivante, dont je vous prie de vouloir faire part au public : elle intéresse trop l'humanité pour la taire.

Le crochet droit de la mâchoire supérieure de la vipere, me fit, à nu, une ponction de deux lignes de profondeur, perpendiculairement dans le milieu de la seconde phalange de l'index de la main droite du côté du pouce : il en sortit sur le champ du sang abondamment. La nature de l'animal, & les suites fâcheuses que sa morsure pouvoit occasionner, me firent faire dans un instant mille réflexions. Isolé dans la campagne, je me décidai à faire une ligature au bas du doigt avec un brin de paille d'avoine, qui fut ce qui s'offrit d'abord. Je suçai la plaie fortement, appuyant avec les dents incisives, pour exprimer tout le sang & la lymphe, espérant qu'ils serviroient de véhicule pour pousser au dehors le virus. De retour à la maison, je renouvellai avec un cordon de soie la ligature qui s'étoit défaite ; le sang extravasé dans la piquûre, m'en fit connoître la situation : je fis de bas en haut, avec une lancette, une incision pour dilater la plaie, & faciliter l'issue des humeurs. Il

apporté depuis mon accident trois dont une avoit onze, & l'autre treize vipéraux prêts à naître.

Digitized by Google

s'étoit élevé à la partie supérieure du doigt, deux ampoulles telles que celles qu'occasionne l'application des cantharides; je les ouvris, il en sortit une eau très-rousse; après avoir encore légérement sucé, j'appliquai sur le tout de la cendre (1); je l'y laissai pendant le temps de mon dîné. J'eus une légere douleur au palais, qui se passa en mangeant; le reste du jour j'eus la tête embarrassée, & voyant qu'il ne survenoit aucun autre accident, je lavai la plaie & n'y mit rien plus: elle s'est réunie sans aucun topique, & je n'ai pas eu le moindre accident depuis. Voilà, Monsieur, un remede sûr, simple, facile, & dont tout le monde peut faire usage. Les personnes de la campagne, qui, comme moi, se trouveront dénuées de secours dans une aussi fâcheuse conjoncture, pourront par eux-mêmes se procurer le même avantage.

(1) La cendre étoit le seul alkali dont je pusse faire usage; je m'en servis avec d'autant plus de confiance, que les lymphes animales volatilisent les alkali fixes, & que l'alkali volatil est un remede spécifique contre les accidens de la morsure de la vipere. J'en avois guéri un homme en 1745, par le moyen de l'eau de Luce faite avec l'huile de Suecin & l'alkali volatil, remede que j'ai essayé avec succès sur les chiens soumis à mes expériences en 1743 & 1744, & recommandé depuis peu dans le Journal de Médecine.

Digitized by Google

Les citadins se prépareront avec succès aux remedes généraux, peut-être nécessaires à ceux qui sont plus mal constitués que nous autres paysans.

Les secours & l'agrément que je tire à la campagne de la lecture de votre Mercure, me forcent de me dire avec reconnoissance, Monsieur, &c.

GRIGNON.

CHYMIE.

LETTRE à M.... Docteur en Médecine de la Faculté de Rheims, sur les Eaux Minérales de Sainte-Reine des Grands Cordeliers; par M.... Chirurgien.

MONSIEUR, vous serez sans doute surpris de recevoir une observation de Chymie d'un homme à qui, par état, cette partie de la Médecine n'est pas tout à fait dévolue, mais voulant remplir avec une sorte de distinction la place que j'occupe, j'ai cru que des notions préliminaires sur la matiere médicale, devoient faire mon premier objet; successivement m'est venue l'envie d'acquérir quelques connoissances de cette Chymie, partie si précieuse de

l'art de guérir. La premiere opération qui se trouva soumise à ma curiosité, fut la pierre infernale, comme étant plus à mon usage; delà je fis des dissolutions, des vitrifications, &c. enfin un domestique me présenta une bouteille contenant dans le fond un sel bien cristallisé, & portant écrits ces mots, *Eau minérale de Sainte Reine aux Grands Cordeliers, 15 sols la bouteille.* Il me dit que son maître éprouvoit des effets admirables de cette eau; dès l'instant je formai le dessein de l'analiser. D'ailleurs, animé par l'effet qui m'étoit annoncé, & confirmé par le malade qui, après m'avoir détaillé tous les signes de la maladie, me dit qu'avant de se mettre à l'usage de ces eaux, la digestion étoit troublée, étant rempli d'obstructions; la transpiration, habituellement abondante chez lui, supprimée, réduit enfin à un état où tous les remedes de la médecine paroissoient échouer, il lui restoit encore beaucoup de ses accidens lorsque je le vis. Son médecin insista beaucoup sur la continuation de ces eaux de Sainte Reine: je vous avoue ingénuement, Monsieur, que ces eaux étant tombées dans un discrédit étonnant, je n'y eus pas beaucoup de foi, mais je me sçais bon gré de ma faute, puisqu'elle m'a appris à respecter le profond sçavoir dans

une guériſon auſſi inattendue, & que mon peu d'expérience ne me permettoit pas d'eſpérer. Arrivé chez moi, mon premier ſoin fut de tenter l'analiſe de ſel : je paſſe le procédé comme étant fort inutile à notre objet. Je fus flatté d'y découvrir un principe ſulfureux, un ſel participant du nitre & du bitume ; je me fis conſtater la réalité de mon expérience par un médecin fort éclairé dans cette partie, qui, après m'avoir donné ſon approbation, m'apprit qu'il exiſtoit un petit écrit en forme d'inſtruction, que l'on diſtribue au couvent des grands Cordeliers, aux perſonnes qui font uſage de ces eaux ; j'y vis avec ſatisfaction que je ne m'étois pas trompé dans mon opération, puiſque M. Malouin, Docteur en médecine de la Faculté de Paris, homme connu par les excellens Ouvrages dont il a enrichi la République des Lettres, ainſi que par les ſçavans Mémoires qu'il a donnés à l'Académie des Sciences dont il eſt membre, dit, & voici ſes propres paroles : *Son principe minéral eſt sélénitique & bitumineux, ce qui la rend apéritive & adouciſſante, & préférable, même pour boiſſon ordinaire, à toutes les autres eaux, par ſa légéreté.* Il infere enſuite quantité de conſéquences néceſſaires en faveur de cette eau, qu'il appuye d'une multipli-

Digitized by Google

cité d'expériences qu'une longue pratique lui a fait faire dans les maladies des reins, de la vessie, dans celles de la matrice, dans toutes les affections vaporeuses des femmes, dans les maladies hypocondriaques, en un mot dans toutes les occasions où il est question de lever les obstructions des viscères, ainsi que le prouve mon observation, de même que pour les estomacs délicats, où les eaux ne peuvent passer à cause de leur pesanteur. Si mon exposé ne vous paroît pas aussi correct & méthodique que je l'aurois souhaité, passez-moi cela en faveur d'une partie que je n'ai pas coutume de traiter; mais j'ai quelques observations chirurgicales, dont j'aurai l'honneur de vous faire part, & qui seront détaillées avec plus d'exactitude, comme appartenant à l'art que je professe. J'ai l'honneur d'être, &c.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale de Nîmes.

L'Académie tint son assemblée publique le 12 Mai dernier, dans la salle de l'Hôtel de Ville. MM. les Officiers municipaux y assisterent. M. l'Evêque de Nîmes, en qualité de Protecteur, y présida.

Digitized by Google

M. Séguier, Directeur, ouvrit la séance par la lecture d'un Mémoire, dans lequel, après avoir fait un parallele exact & raisonné des antiquités de France & d'Italie, il conclut que si l'on excepte la seule ville de Rome, l'Italie ne l'emporte point sur la France, & que celle-ci posséde un plus grand nombre de monumens anciens.

M. Salles récita une Ode intitulée, *les malheurs de la vengeance.*

D. d'Olive, Religieux de la Congrégation de Saint Maur, lut ensuite une analyse de l'Œlectre de Sophocle.

M. Meynier, Chancelier, termina la séance par un discours, dans lequel, après avoir comparé le dix-septieme siecle avec le dix-huitieme, il prouve contre les détracteurs de ce dernier, & malgré leurs assertions, que le goût n'y est point tombé en décadence.

SÉANCE PUBLIQUE

De la Société Littéraire de Châlon-sur-Marne.

La Société Littéraire de Châlons-sur-Marne a tenu, le 6 Septembre 1757, une séance publique, dans laquelle M. Fradet a lu un Essai sur l'état des sciences en France, & sur les écoles où on les enseignoit

Digitized by Google

en Champagne dans le douzieme siecle, avec quelques recherches historiques sur Adalgise, qui vivoit dans ce siecle.

M. Meunier, une Ode sur le vrai bonheur.

M. Delapagerie, un Mémoire sur la culture des mauvaises terres de Champagne.

M. Derclye, une Dissertation sur les honneurs, les privileges & les charges attachés aux Pairies, & sur l'époque de l'érection de la Pairie de Châlons.

M. Gelée, un Mémoire sur les qualités d'une fontaine minérale, découverte à Ambonnai, à quatre lieues de Châlons.

La même Société Littéraire de Châlons-sur-Marne a tenu, le 14 Mars 1758, une séance publique, dans laquelle M. Fradet a lu un Mémoire contenant des recherches historiques & critiques sur la vie & les œuvres de Salomon Jarry, Juif Champenois, du douzieme siecle.

M. Derclye, une Dissertation sur l'institution des Comtes, sur les honneurs, les droits & les devoirs attachés à leur dignité, & sur le temps auquel le Comté de Châlons a été réuni au Siege Episcopal.

M. l'Abbé Beschefer, des recherches historiques sur la vie de Guilbert, Evêque de Châlons, & sur la forme de procéder à l'élection des Evêques dans le 9e siecle.

SUJETS proposés par l'Académie Royale des Sciences & Beaux Arts établie à Pau, pour trois Prix, qui seront distribués le premier Jeudi du mois de Février 1759.

L'Académie ayant jugé à propos de réserver les deux prix qu'elle avoit à distribuer cette année, en donnera trois en 1759. Les deux à des Ouvrages en prose, qui seront au plus d'une demi-heure de lecture, & qui auront pour sujets, l'un, *pourquoi les hommes les plus distingués par la naissance & par les richesses, sont si souvent Littérateurs de profession, & presque jamais Artistes?* Et l'autre, *est-il plus difficile d'éclairer les hommes que de les conduire?*

Le troisieme prix sera pour un Ouvrage de poésie de cent vers au plus, sur ce sujet, *la renaissance des Lettres en Europe, dans le seizieme siecle.*

Il sera fait de chaque Ouvrage deux exemplaires, qui seront adressés à M. de Pomps, Secretaire de l'Académie.

On n'en recevra aucun après le mois de Novembre, & s'ils ne sont affranchis des frais du port.

Les Auteurs mettront à la fin de leur Ouvrage une sentence; ils la répéteront au dessus d'un billet cacheté, dans lequel ils écriront leurs noms, avec leur adresse.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

*DISSERTATION sur l'effet de la Lumiere dans les Ombres, relativement à la peinture, par M. C*****.*

Si l'expérience & la raiſon avoient beſoin d'autorités, il en eſt peu qui, en fait de deſſein, euſſent autant de poids dans l'opinion des Artiſtes, que celle du célebre Auteur de la Diſſertation ſuivante.

S'il eſt avantageux à ceux qui ſe deſtinent aux arts fondés ſur le deſſein, d'en trouver dans divers Auteurs les principes généraux, il ſemble que lorſqu'il eſt queſtion d'un principe moins connu, ou qui n'eſt pas univerſellement accordé, c'eſt une raiſon de plus pour en traiter & pour en donner l'explication & les preuves. Si

Digitized by Google

celui que j'avance ici est certain, comme je le crois, j'ai dû me hâter de le publier en faveur de ceux qui ne feroient pas ces réflexions d'eux-mêmes, & qu'elles peuvent éclairer. Je le tiens de M. de Largilliere. Les profondes réflexions de ce grand Peintre, qui l'ont rendu si sçavant dans la partie de la Peinture, que nous nommons le *clair-obscur*, ont été le fondement de presque toutes les connoissances que notre Ecole moderne possede dans cette science.

Le principe dont il est question est celui-ci : *les ombres les plus fortes en obscurité ne doivent point être sur les devants du tableau, au contraire les ombres des objets qui sont sur ce premier plan, doivent être tendres & réfletées, & les ombres les plus fortes & les plus obscures doivent être aux objets qui sont sur le second plan.*

Je me sers des expressions de premier & de second plan, qui sont assez usitées parmi les Artistes, & qui supposent le terrein, depuis le bord du tableau jusqu'à l'horizon, divisé en trois ou quatre parties, par rapport à l'enfoncement perspectif qu'il présente à l'œil.

Cette proposition peut d'abord paroître fort singuliere, & contraire à l'opinion commune; & ce qui m'a engagé à l'approfondir, c'est l'opposition que j'ai trouvée

Digitized by Google

dans plusieurs Artistes à adopter ce sentiment. Je déférerois sans balancer à la supériorité de leurs lumieres, s'il étoit possible de se refuser à ce qu'on croit voir évidemment & presqu'invariablement dans la nature.

J'avertis que dans tout ce que je dirai pour prouver cette vérité, je fais abstraction des couleurs particulieres de chaque objet, & que je suppose la nature d'une seule couleur, pour ne faire attention qu'à l'effet que produisent les rayons de la lumiere, & à l'obscurité plus ou moins grande des ombres.

Ainsi, quand je dis qu'une ombre est plus forte qu'une autre, je n'entends pas dire qu'elle soit plus forte de couleur, mais seulement plus forte d'obscurité.

En conséquence du principe que j'ai exposé, & en supposant les objets d'une même couleur ou approchante, si l'on considere une muraille fuyante, ombrée, & portant aussi dans toute sa longueur une ombre sur le terrein; je dis que ces ombres, loin de s'affoiblir en s'éloignant, vont au contraire en augmentant de force & d'obscurité, plus elles s'éloignent de nos yeux: cette augmentation se continue même jusqu'à une distance assez grande.

Si l'on considere une allée d'arbres

Digitized by Google

fuyante, on y trouvera le même effet, si elle n'est pas continuée jusqu'à une distance très-éloignée : les ombres des derniers arbres seront les plus fortes, & celles des arbres du commencement de l'allée seront très reflétées & vagues. Il en sera de même des troncs, qui, étant de même couleur à peu près les uns que les autres, donnent lieu de s'assurer encore mieux de la vérité de ce principe, si l'on y voit (comme cela arrive en effet) que plus ils s'éloignent, plus ils acquierent de force d'obscurité.

On appercevra la même chose dans l'Architecture, & très-sensiblement, à cause de l'uniformité de sa couleur. Ainsi supposez une colonnade qui ait plusieurs rangs de colonnes, les uns derriere les autres, l'ombre de la premiere colonne se tire en clair sur l'ombre de la seconde, celle-ci est plus tendre que celle de la troisieme, & ainsi de toutes les autres dont la force de l'ombre, quant à l'obscurité, augmente à mesure qu'elles s'enfoncent, jusqu'à une distance assez grande, où cette gradation change & devient dans un sens contraire, c'est-à-dire, où les ombres s'affoiblissent en s'éloignant.

Enfin on peut se convaincre de la vérité de ce principe, en examinant dans cette idée toutes les vues d'une grande étendue

Digitized by Google

qu'on peut rencontrer. Cet effet y eſt beaucoup plus ſenſible que ſi on le cherchoit dans des objets qui euſſent peu de diſtance entr'eux. Alors cette gradation, bien qu'elle y fût, pourroit n'être pas viſible à ceux qui partiroient d'un principe contraire.

Je ſuppoſe auſſi parler à ceux qui ont la vue aſſez longue pour diſtinguer les objets à une diſtance éloignée; car ceux qui ne voient pas de loin, ne ſeroient pas à portée de ſe convaincre ſur la nature avec autant d'évidence. L'ombre la plus forte pour eux ſeroit à une diſtance ſi proche, que la dégradation qu'il y auroit entre cette ombre & celle d'un objet plus prochain, ne ſeroit preſque pas ſenſible, & les laiſſeroit toujours libres de douter de la vérité de ce principe.

La preuve la plus complette ſeroit de le faire voir, en raiſonnant la nature devant les yeux: mais étant privé de cet avantage, j'entrerai dans quelques détails ſur le méchaniſme de la lumiere, par lequel j'eſpere de prouver que non ſeulement le principe d'effet de lumiere, que j'ai annoncé, eſt vrai, mais même qu'il l'eſt néceſſairement. Cette matiere eſt un peu abſtraite, & les preuves dont j'ai cru devoir m'appuyer, ſont fondées ſur des idées qui ne ſont peut-

Digitized by Google

être pas également familieres à tous les jeunes Artiſtes : mais je crois que l'habitude de conſidérer la lumiere, en ſe fondant ſur quelques principes faciles à comprendre, & de la ſuivre enſuite dans ſes diverſes manieres d'éclairer les objets, peut être d'une grande utilité à ceux qui deſirent d'acquérir la connoiſſance du *clair-obſcur*, qui eſt une ſcience toute de réflexion.

Je reprends le premier exemple que j'ai cité d'une longue muraille fuyante, entiérement ombrée, & portant dans toute ſa longueur une ombre ſur le terrein, & je dis que l'ombre de la muraille va en ſe fortifiant, plus elle s'éloigne, & qu'il en eſt de même de l'ombre portée ſur le terrein.

Pour le prouver, je poſe pour baſe de mon raiſonnement quelques maximes, qui, étant reçues d'un conſentement général, peuvent paſſer pour des vérités inconteſtables.

1°. Que nous ne voyons la couleur & la forme des objets de la nature, que par la réflexion de la lumiere qui les frappe, qui ſe réfléchit, & qui vient en peindre une image au fond de nos yeux. Ainſi, dans la privation de toute lumiere, quoique les objets exiſtent autour de nous, nous ne les voyons point; & ce ne peut être que parce

Digitized by Google

qu'ils ne nous renvoient point de rayons de lumiere qui nous les peignent.

2°. Que c'eſt la plus ou moins grande quantité de ces rayons, & la force plus ou moins grande avec laquelle ils frappent nos yeux, qui produit en nous la ſenſation de lumiere plus ou moins vive. Ainſi la diminution de la lumiere détruit la netteté & l'éclat des images qu'elle peint à nos yeux.

3°. Que l'action des rayons de la lumiere s'affoiblit par la diſtance qu'elle a à parcourir. Un flambeau, à une diſtance très éloignée, ne nous paroît pas auſſi brillant que lorſqu'il eſt proche.

4°. Que la lumiere perd conſidérablement de ſa force à chaque fois qu'elle ſe réfléchit; ce qui fait que, quoique nous voyons diſtinctement une lumiere très-éloignée de nous, nous ne voyons pas néanmoins les objets qu'elle éclaire autour d'elle, parce que les rayons de lumiere, que ces objets réfléchiſſent, ne peuvent point arriver juſqu'à nous, ou ils y arrivent ſi foibles, qu'ils ne peuvent affecter nos yeux d'une maniere qui nous ſoit ſenſible. Or ce qui eſt vrai d'une lumiere telle que celle d'un flambeau, eſt auſſi vrai de la lumiere du ſoleil, quoique dans une proportion différente.

Digitized by Google

On peut comparer l'action de la lumiere au mouvement d'une balle de billard, qui, étant pouſſée, va frapper une bande qui la renvoie contre une autre, d'où elle eſt encore renvoyée contre une troiſieme. Chaque fois qu'elle eſt renvoyée par quelque bande, elle perd de ſa force, tant qu'enfin elle s'arrête d'elle-même, quoiqu'elle n'ait pas parcouru, à beaucoup près, un chemin auſſi long qu'elle auroit fait ſi elle n'avoit rencontré aucun obſtacle.

La réflexion de la lumiere a cependant cette différence, qu'un ſeul rayon de lumiere, quelque délié qu'on le conçoive, doit être regardé comme une gerbe de rayons qui, en ſe réfléchiſſant, ſont renvoyés à la ronde, tellement que la lumiere qui tombe ſur la pointe d'une aiguille, eſt réfléchie tout à l'entour, & cette pointe eſt viſible par l'action de cette lumiere réfléchie aux yeux de tous ceux qui la regardent. Il n'y a que les corps polis qui réfléchiſſent dans une ſeule direction.

La lumiere part du ſoleil, & va frapper directement ſur le terrein. Ce terrein la réfléchit en tous ſens; une partie des rayons vient à nos yeux, & y peint l'image de ce terrein. Cette image eſt vive & lumineuſe, parce que cette lumiere n'a encore ſouffert qu'une premiere réflexion.

Digitized by Google

Une autre partie des rayons qui ſont renvoyés par ce terrein, va frapper contre la muraille, & l'éclaire : c'eſt ce que nous appellons *reflet*. Si ces rayons qui éclairent la muraille, n'étoient pas renvoyés une ſeconde fois juſqu'à nos yeux, nous ne verrions point la muraille, ou du moins nous la verrions parfaitement obſcure, & nous n'y diſtinguerions rien : mais ces rayons qui ont d'abord été réfléchis par le terrein, le ſont une ſeconde fois par la muraille, & viennent juſqu'à nos yeux y peindre la muraille, les pierres qui la compoſent, & les autres détails qui peuvent s'y rencontrer. Cependant ces rayons ont été réfléchis deux fois ; ils ſont affoiblis : c'eſt pourquoi la muraille nous paroît plus obſcure que le terrein éclairé, qui nous envoie ſa lumiere par une réflexion ſimple.

De ces rayons qui ſont réfléchis pour la ſeconde fois par la muraille, une partie eſt renvoyée ſur le terrein ombré, & delà ſe réfléchit encore vers nos yeux par une troiſieme réflexion, & y peint la partie du terrein qui eſt dans l'ombre portée, & les objets qui s'y trouvent. Mais ces rayons n'étant renvoyés à nos yeux que par une troiſieme réflection, ſont très-foibles, & l'image qu'ils peignent eſt fort obſcure.

Digitized by Google

C'est la cause de cette regle de clair obscur, *que l'ombre portée est toujours plus forte que l'ombre des corps qui la portent*,

Les deux ombres, de la muraille & du terrein sur lequel elle porte ombre, nous paroîtroient encore plus obscures qu'elles ne nous le paroissent, si elles ne recevoient point d'autre lumiere que celle dont nous venons de parler, d'autant plus qu'étant réfléchie deux ou trois fois, elle devient très-foible. Mais il s'y joint une autre lumiere qui vient de tout le ciel; elle est moins vive que celle du soleil: cependant elle est assez forte, puisqu'elle suffit pour nous faire voir distinctement tous les objets, lorsque le soleil est caché par les nuages. Cette lumiere frappe à peu-près également sur l'ombre de la muraille, & sur l'ombre portée; de-là elle revient à nos yeux par une premiere réflexion, nous éclaire toutes ces ombres, & diminue la différence d'obscurité qu'il y auroit entr'elles.

C'est par les diverses réflexions de ces différentes lumieres que nous voyons ces ombres. Or nous avons dit que les rayons s'affoiblissent par la distance qu'ils ont à parcourir avant que d'arriver à l'œil. Donc les rayons qui viennent des parties de la muraille, les plus proches, ont plus de

Digitized by Google

force que ceux qui viennent des parties les plus éloignées. S'ils ont plus de force, ils sont plus lumineux, & nous font voir ces parties prochaines de la muraille plus claires & plus détaillées que les parties qui sont plus éloignées.

La lumiere de *reflet*, qui vient des objets ombrés dans l'éloignement, n'a pas assez de force pour affecter nos yeux; c'est pourquoi nous voyons ces objets ombrés très-obscurs, par masses & sans aucun reflet, par conséquent plus noirs & plus forts d'ombres qu'ils ne seroient, s'ils étoient rapprochés sur le devant, où ils seroient éclairés par des lumieres de reflet, que nous pourrions appercevoir.

L'ombre de la muraille s'obscurcit en s'enfonçant, parce que les lumieres de reflet, qui la rendent visible, deviennent moins sensibles à mesure qu'elles s'éloignent. Il en est de même de l'ombre portée sur le terrein; les rayons de lumiere, qui empêchent qu'elle ne soit parfaitement obscure, la peignent d'autant moins claire à nos yeux, qu'ils viennent de plus loin.

Dans la nature, le terrein est éclairé d'une lumiere égale partout, & le reflet qu'il envoie contre la muraille, est également lumineux dans toute sa longueur: cependant nous ne voyons pas ces ombres

d'un ton égal & ſans dégradation ; car, ſi cela étoit ainſi, nous ne nous appercevrions pas qu'elles fuyent.

Or on ne peut attribuer les différences de tons que nous y voyons, qu'à la force plus ou moins grande dont nos yeux ſont affectés par les rayons de lumiere qui nous font voir ces objets.

D'où je concluds que les ombres des objets médiocrement éloignés, ſont ſourdes & obſcures, & qu'elles deviennent plus tranſparentes, plus vagues & plus reflétées à meſure qu'elles s'approchent de l'œil.

Il paroît s'enſuivre de ce principe que, les ombres augmentant de force à proportion de leur éloignement, celles qui ſont les plus proches de l'horizon, devroient être les plus fortes de tout le tableau, & approcher de l'obſcurité parfaite ; ce qui n'eſt pas dans la nature. Au contraire les objets très-éloignés ont des ombres très-foibles : c'eſt l'air interpoſé entre ces objets & nous qui en affoiblit ainſi les ombres. L'air en effet, quoique fort tranſparent, lorſque ſon volume eſt aſſez conſidérable, eſt un corps capable de réfléchir la lumiere. On peut oppoſer qu'il y a toujours de l'air entre nous & les objets : mais cette difficulté ceſſera, ſi l'on conſidere combien l'air eſt tranſparent lorſque le

Digitized by Google

ciel eſt pur & ſerein; ce qui eſt le cas de ma ſuppoſition. L'obſtable qu'il apporte à la viſion des objets, n'eſt alors ſenſible qu'à une diſtance éloignée, & dans les objets qui ſont proche de nous, il ne doit être compté pour rien.

C'eſt par rapport à cet affoibliſſement cauſé par un grand volume d'air, que j'ai dit qu'après que les ombres des objets ont augmenté de force à proportion de leur éloignement, juſqu'à un certain point que je n'ai point fixé, elles arrivent à ce point où la dégradation commence dans un ſens contraire, c'eſt-à-dire où elles s'affoibliſſent à meſure qu'elles s'éloignent.

Selon ce que j'ai expoſé juſqu'ici, il paroît qu'il y a, dans tous les aſpects de la nature, une certaine ligne enfoncée à quelque diſtance dans le tableau, où ſont les ombres les plus fortes & les plus obſcures du tableau; & qu'enſuite elles diminuent de force, tant en venant ſur le devant qu'en reculant en arriere. Mais il eſt impoſſible de fixer cette diſtance, parce qu'elle varie ſuivant la quantité de vapeurs dont l'air eſt chargé, tellement que j'ai vu dans des jours d'été, ces fortes ombres à plus de quarante toiſes de moi; au lieu que dans de fort beaux jours d'automne, elles paroiſſoient à peine à quatre toiſes.

Digitized by Google

On peut objecter que, puiſqu'il ſe trouve des jours où cette loi eſt ſi peu ſenſible dans la nature, on peut ſe diſpenſer de l'obſerver, & ſuppoſer qu'on peint la nature dans ces momens, puiſque le Peintre eſt maître de prendre tel inſtant de la nature qu'il lui plaît.

Mais pour le faire avec vérité, il faut prendre ces momens avec toutes leurs circonſtances, & dès que l'on ſuppoſe l'air chargé de vapeurs, il faut repréſenter les objets du fond même peu éloignés, comme au travers d'une eſpece de brouillard. Si on les peint diſtincts & formés, on tombe dans la néceſſité de ſuivre cette loi invariable dans la nature éclairée d'un jour pur & ſerein.

De plus, cette loi ſubſiſte toujours dans le rapport qu'il y a des grouppes les uns aux autres, entre leſquels ſouvent on ne ſuppoſe pas une diſtance de plus de cinq ou ſix pieds.

Au reſte je ſuis très-aſſuré que ceux qui voudront conſidérer la nature dans l'intention d'y découvrir ce principe, l'y trouveront preſque invariablement.

Je dis preſqu'invariablement, parce qu'il ſe rencontre des cas où l'effet de la nature eſt différent; mais alors cela eſt occaſionné par d'autres cauſes.

J'en

Digitized by Google

J'en indiquerai quelques-uns pour mettre sur la voie de les découvrir. Si l'on considere un berceau d'arbres, ou l'intérieur d'un bâtiment proche de soi & ombré, qui ne soit éclairé que par des lumieres de réflection, c'est-à-dire où la lumiere qui vient de tout le ciel, ne puisse point entrer, & qu'après cette partie ombrée & prochaine, il se trouve un plan vuide qui reçoive une grande lumiere, alors ces ombres voisines paroîtront les plus fortes, & même plus obscures qu'elles ne le sont, & les ombres des objets qui sont au-delà du plan lumineux, plus foibles, quoiqu'elles ne soient pas éloignées.

La cause de cet effet vient de l'éblouissement que produit dans nos yeux la quantité des rayons renvoyés par ce plan vivement éclairé : c'est une impulsion violente qui en détruit une plus foible. Nos yeux sont moins affectés par les rayons de lumiere réfléchie, que renvoyent les parties ombrées qui sont auprès de nous ; ainsi elles nous paroissent, par opposition, plus obscures qu'elles ne le sont, & plus que celles qui sont au-delà du plan éclairé. Dans ce cas, quoique le jour soit très-pur, les ombres les plus fortes sont fort proches du devant du tableau : il faut néanmoins pour que cet effet arrive, que

Digitized by Google

le ſpectateur ſoit dans la partie ombrée, & à peu de diſtance de ce plan très-éclairé.

Il eſt à remarquer que ce qui arrive dans ce cas n'eſt pas même abſolument contraire au principe que je viens d'établir ; car les plus fortes ombres ne ſont pas pour cela préciſément ſur le devant du tableau, ſeulement elles ſont moins éloignées, & leurs reflets ne ſont pas ſi ſenſibles qu'ils le ſeroient ſans cela.

Si l'on eſt dans une chambre, & que l'on ſoit placé dans la partie la plus éloignée de la fenêtre ; ſi l'on conſidere delà les ombres refletées qui ſont proches de la fenêtre, il arrive alors que ces ombres, quoique plus éloignées, ſont plus refletées que celles qui ſont proches ; mais c'eſt parce que la lumiere ne parvient pas également juſqu'au fond de la chambre : elle eſt plus forte près de la fenêtre, & les reflets qu'elle envoie ſont plus clairs où elle eſt plus forte. C'eſt ce qui n'arrive pas dans les lieux découverts, où, comme nous l'avons dit, la lumiere frappe également partout, & envoye des reflets égaux.

De plus, ſi l'on examine cette chambre en ſe plaçant de maniere qu'on ait la fenêtre de côté, à droite ou à gauche, l'effet des devants plus refletés que les fonds, reparoîtra.

Digitized by Google

Il se trouve quelquefois dans les objets du devant, des ombres, ou plutôt des touches qui l'emportent en force sur les ombres plus éloignées, & on peut s'en procurer, si on le juge nécessaire à l'effet de son tableau; mais il faut que ces forces soient dans des enfoncemens où il ne puisse parvenir aucune lumiere ni du ciel, ni par la réflection des objets d'alentour. Ces touches ou enfoncemens sont rares dans la nature; mais comme il est permis à l'art d'employer tous les secours qu'elle peut lui fournir, il est utile de s'en servir en conservant la vraisemblance & la possibilité.

J'apporterai encore comme une preuve de ce que j'avance, que tous les desseins de vues, de payſages ou autres, qui ont été ombrés d'après nature, sont dans cet effet; même les desseins des Maîtres qui ne l'ont point observé dans leurs tableaux: ils ont été entraînés par la vérité qu'ils avoient devant les yeux, sans peut-être y faire de réflexion.

A la vérité, ne connoissant point cet effet par principe, quelques-uns ont cru qu'il étoit nécessaire d'ajouter sur les devants des touches bien noires, pour les tirer en avant; mais ceux qui pourroient être encore dans cet usage, conviendront,

Digitized by Google

s'ils veulent bien y faire attention, qu'ils mettent ces touches par goût, & sans les voir dans la nature.

C'est même un moyen sûr pour connoître si un dessein a été ombré d'après nature, & sans sortir du lieu; car s'il est ombré totalement dans un effet opposé à celui dont je parle, on peut être certain qu'il a été ombré de pratique, & sans voir la nature.

Dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici, j'ai fait abstraction de toutes les couleurs locales, & j'ai considéré tous les objets de la nature comme s'ils n'en avoient qu'une seule, parce qu'il y a quantité de cas particuliers qui résultent de la différence des couleurs, quoiqu'ils soient cependant toujours soumis à la loi générale; seulement elle est moins sensible alors. Les couleurs les plus claires réfléchissant plus de rayons, & les couleurs brunes en réfléchissant d'autant moins, qu'elles sont plus foncées, si les couleurs brunes se trouvent sur le second plan du tableau, leurs ombres seront encore plus obscures qu'elles ne le seroient; ainsi l'effet dont je parle des ombres éloignées plus fortes, en deviendra encore plus sensible. Si au contraire les couleurs les plus brunes sont sur le devant du tableau, & que les objets qui sont

Digitized by Google

ſur le ſecond plan du tableau ſoient de couleurs claires, alors il arrivera que les ombres les plus fortes du tableau ſeront ſur le devant par cette raiſon de la diverſité des couleurs; mais le principe ſubſiſte également: les couleurs locales claires, qui ſont ſur le ſecond plan, auront toujours des ombres plus obſcures qu'elles n'en auroient eues, ſi elles ſe fuſſent trouvées ſur les devans, & les couleurs brunes, qui ſont ſur les devans, auront des ombres plus reflétées qu'elles n'en auroient eues ſi elles ſe fuſſent trouvées ſur un plan plus éloigné. D'ailleurs il ſe trouve toujours ſur les devans quelques parties de couleurs claires, qui ſont ſoumiſes à la loi générale.

Je ſouhaiterois pouvoir appuyer mon ſentiment de l'autorité des grands Maîtres, mais j'avouerai, que lorſque j'ai conſidéré leurs ouvrages, il ne m'eſt pas toujours venu à l'eſprit d'examiner s'ils avoient travaillé ſuivant ce principe, je ſuis cependant en état d'en citer deux des plus recommandables.

Paul Véroneſe, un des plus grands & des plus intelligens Peintres qu'il y ait jamais eu, ſuit ce principe avec tant d'exactitude, qu'on ne peut point ſuppoſer que ce ſoit par hazard.

Dans tous les tableaux que j'ai vus de

Digitized by Google

ce Maître à Veniſe, j'ai toujours remarqué que les grouppes du devant du tableau ſont traités de reflet. Les touches mêmes qui s'y trouvent, ſont plus foibles que les ombres des grouppes qui ſont ſur le ſecond plan; cependant ceux de ſes tableaux, qui ſont bien conſervés, font un grand effet, & tous les objets paroiſſent à leur place.

Le Guide a ſuivi cette regle dans pluſieurs de ſes tableaux, je ne dirai pas dans tous, car je ne les ai pas tous examiné dans cette idée; cependant il y a lieu de préſumer que ç'a été un de ſes principes d'effet, ſi l'on fait attention que ſes principales figures, placées ſur le devant du tableau, ont toujours des ombres tendres; & que néanmoins pluſieurs de ſes tableaux ont de la force; j'en puis du moins citer un des plus beaux, qui eſt à Boulogne dans l'Egliſe des Mendicanti. Il repréſente Job remis ſur le Thrône. Ce tableau eſt entiérement éclairé ſelon ce principe, & il eſt d'un effet & d'un accord admirables; cette gradation y eſt douce, parce que ce tableau eſt dans ſa maniere claire, mais tous les objets du devant y ſont tendres, & les ombres s'obſcurciſſent & ſe fortifient à meſure qu'elles s'enfoncent dans le tableau. Je ne doute pas qu'il n'y ait eu encore d'au-

Digitized by Google

tres Maîtres, ſurtout parmi les Coloriſtes, qui ayent obſervé cette regle.

Il me ſemble qu'en ſuivant ce principe, il en réſulte pluſieurs avantages pour l'effet d'un tableau.

Je ſuppoſe que des ombres les plus fortes qu'on met ſur les devans d'un tableau, à celles qui ſont les plus foibles à l'horiſon, il y ait une quantité connue de degrés d'affoibliſſement, pour donner à un tableau tout l'enfoncement poſſible : ſi au lieu de mettre cette plus grande force ſur le devant du tableau nous pouvons la mettre ſur un plan plus éloigné, nous aurons toujours cette gradation toute entiere pour les objets qui ſuivent, & nous acquerrons de plus tout le plan qui ſera au devant ; ainſi nous pouvons par ce moyen, produire un effet de perſpective aérienne plus étendu.

Cette intelligence bien entendue, empêcheroit tous les trous de noir & toutes les touches qui embarraſſent l'œil & ôtent le repos & l'accord d'un tableau ; car les ombres fortes étant éloignées ſeroient brunes, par maſſes, ſans aucunes touches ni trous, & les devans étant traités de reflect, n'auroient pas beſoin de touches fort ſenſibles pour faire voir les détails dans leurs ombres.

Digitized by Google

On évite de faire des tableaux noirs & où les ombres soient fort obscures, non-seulement parce qu'ils noircissent encore par l'effet du temps, mais aussi parce qu'ils ne plaisent point au Public, qui veut voir aussi clair dans les tableaux qu'il voit dans la nature. De-là il s'ensuit souvent que, pour vouloir faire des tableaux clairs, on les fait foibles, c'est-à-dire, qu'ils n'ont de force en aucun lieu, & qu'ils font peu d'effet; or il semble que, si l'on se résout à mettre les ombres les plus obscures du tableau à une distance un peu éloignée, on y peut employer l'obscurité la plus forte de la peinture, & conserver des devans vagues & d'une couleur agréable.

Je dois répondre ici à une objection qui se présente naturellement. On peut craindre qu'en suivant ce principe, les devans du tableau ne se tirent pas assez en avant; mais il faut observer que, dans tout ce que j'ai dit, je n'ai point parlé des couleurs particulieres de chaque objet. Quand je dis que les ombres sont foibles & tendres, je ne prétends pas dire que les tons de couleur le soient aussi; au contraire, plus les couleurs sont proches de l'œil, plus elles ont de force & de vivacité, & leur seul éclat peut suffire à faire sentir la distance qui est entre les objets.

Digitized by Google

C'eſt une ſuite du principe dont j'ai parlé ci-devant à l'occaſion de la maniere dont les objets ſe peignent dans nos yeux par les rayons réfléchis de la lumiere.

Les rayons qui viennent peindre les parties lumineuſes des objets éclairés de la lumiere directe, nous tracent une image beaucoup plus vive de la lumiere & de la couleur des objets voiſins, que de ceux qui ſont plus éloignés : ainſi les lumieres s'enfoncent dans le tableau en s'affoibliſſant & en ſe décolorant ; les ombres auſſi en ſe décolorant, en devenant plus griſes & plus obſcures, juſqu'au point où l'interpoſition de l'air commence à produire l'effet contraire.

De plus, il eſt rarement à craindre que les objets qui ſont ſur le devant paroiſſent tenir enſemble, parce qu'on voit le plan & la diſtance qui eſt entr'eux, c'eſt plutôt à ceux qui ſont éloignés qu'on peut craindre l'équivoque ; ſouvent le plan ſe raccourcit tellement, qu'ils ne feroient point paroître de diſtance entr'eux ſans le ſecours de la perſpective aérienne.

Il peut cependant arriver, que ſur les devans du tableau on ne voie point de plan, par exemple, quand on ſuppoſe l'horizon au-deſſous du tableau ; mais alors on voit la diſtance qui eſt entre les

Digitized by Google

têtes ; celles qui sont plus enfoncées dans le tableau, sont plus basses ; d'ailleurs la diminution des figures fait juger de leur distance.

Si toutes les têtes étoient dans l'horizon, & que néanmoins par quelque obstacle on ne vit pas le plan sur lequel sont posées les figures, il ne seroit pas étonnant qu'on jugeât plus difficilement de l'espace qui est entre les objets, puisqu'il faudroit faire des tableaux plus parfaits que la nature pour que cela ne fût pas ainsi : nous jugeons très difficilement dans la nature de la distance d'un objet, lorsque nous ne voyons point de plan entre lui & nous, ou quelque objet considérable qui puisse faire juger par sa différence de grandeur & de couleur de l'espace qui est entre deux.

Il arrive tous les jours aux voyageurs de se croire beaucoup plus proches d'un lieu qu'ils ne le sont en effet, lorsqu'ils ne voyent pas le chemin qui y conduit, ou quelque objet intermédiaire qui puisse assurer leur jugement.

Pour représenter la nature dans ces cas & satisfaire l'œil, il peut être nécessaire d'outrer l'effet de la vivacité des couleurs sur les devans, & de leur amortissement dans les fonds.

Au reste j'avouerai que l'intelligence de

Digitized by Google

lumiere qui réſulte du principe que j'ai poſé, réuſſit difficilement avec le blanc & le noir ſeuls ſans le ſecours des couleurs locales, & qu'on eſt quelquefois obligé d'ajouter aux devans quelques touches ou quelques contours pour les tirer de deſſus leurs fonds. C'eſt une des défectuoſités de la gravure qui fait qu'on ne peut pas toujours rendre exactement le même effet que les tableaux. Mais la peinture ſe ſert, pour perfectionner l'illuſion où elle peut atteindre, de tous les ſecours que la nature emploie pour ſe peindre à nos yeux.

J'ai cru devoir rendre ces réflexions publiques en faveur des Eleves, & je les ſoumets aux jugemens des Artiſtes, qui font maintenant la gloire de notre Ecole, en les priant cependant de ne point précipiter leur jugement, & d'obſerver la nature en conſequence de cette idée avant que de ſe décider. J'ai peine à croire que ce que j'y ai vu invariablement, & que je n'avance qu'après un long examen, puiſſe être une erreur.

Digitized by Google

SCULPTURE.

On vient de découvrir dans l'égliſe paroiſſiale de Saint Roch, une Chaire inventée & exécutée par M. Challe, Sculpteur du Roi, & membre de ſon Académie de Peinture & de Sculpture. Cet Ouvrage d'une nouvelle invention, forme une tribune enrichie de différens ornemens, ſoutenue par quatre ſupports repréſentant les vertus cardinales, la force, la tempérance, la prudence & la juſtice. Le corps de cette tribune eſt orné de trois bas-reliefs: celui du milieu repréſente la charité; ſur les côtés ſont la foi & l'eſpérance; la rampe, dont les ornemens ſont de bronze, eſt exécutée ſur le deſſein du même Auteur. Le couronnement de cette Chaire, repréſente le voile de la vérité, que l'ange de lumiere leve au miniſtre de l'Evangile. Il annonce ſa miſſion par la trompette qu'il tient d'une main; de l'autre il préſente des palmes à ceux que la vérité aura éclairés, & qui auront ſuivi ſa lumiere.

Cette idée, auſſi grande qu'elle eſt juſte, caractériſe le génie du jeune Auteur. Quant à la beauté de l'exécution, le ciſeau de M. Challe a déja fait ſes preuves: je

Digitized by Google

n'en citerai pour exemple, que le médaillon d'Antinoüis.

GRAVURE.

Il paroît une Estampe nouvelle, dont le sujet est *Jupiter & Léda*. Ce morceau est gravé par le sieur Ryland, sur le tableau de M. Boucher: la nouveauté de la disposition du sujet, l'agrément du dessein, & le talent de l'artiste, rendent cette Estampe digne de la curiosité des amateurs. Elle se vend à Paris, chez Buldet, rue de Gêvres, au Grand Cœur. Le prix est de 3 liv.

ARTS UTILES.

MARÉCHALERIE.

DISCOURS prononcé le 17 Juin 1756, par Genson fils, à l'Ecole Royale Militaire, à l'ouverture des premieres leçons d'Osthéologie du Cheval, qu'il donne aux Eleves de cette Ecole Royale.

Messieurs, soit que je me regarde comme citoyen, ou comme artiste, rien de

Digitized by Google

plus honorable, rien de plus intéreſſant pour moi, que les fonctions dont je viens m'acquitter auprès de vous.

Comme citoyen, puis-je aſſez m'applaudir d'avoir à contribuer à l'éducation militaire d'une jeuneſſe dévouée en naiſſant à la gloire du Roi, & à la défenſe de l'Etat? Comme artiſte, pouvois-je recevoir une récompenſe plus flatteuſe, un éloge plus diſtingué, que le choix qu'on a daigné faire de moi, pour m'aſſocier aux ſoins que prennent de vous inſtruire, les hommes ſupérieurs en tout genre, qui dirigent & compoſent cet établiſſement?

Votre principale éducation, Meſſieurs, eſt l'art militaire: tous vos exercices doivent s'y rapporter comme à leur centre, toutes les ſciences qu'on vous enſeigne ſont relatives à cet objet commun, tous les talens que l'on prend ſoin de cultiver en vous, en ſont les branches & les moyens.

L'équitation eſt une partie eſſentielle de vos exercices, & votre Académie eſt dès aujourd'hui une des meilleures de l'Europe; mais il ne ſuffit pas que vous appreniez à monter à cheval, à manier, à conduire, à maîtriſer cet animal ſuperbe, le plus digne eſclave de l'homme, & le plus utile compagnon de ſes travaux, il faut encore que vous en connoiſſiez la ſtructure

Digitized by Google

anatomique, que vous soyez en état d'en appercevoir les bonnes & mauvaises qualités, son âge, ses maladies, son pays natal, ses vices de conformation : rien de tout cela ne doit vous être étranger ; & la médecine équestre, sur laquelle je viens, Messieurs, vous communiquer mes foibles lumieres, est étroitement liée avec l'art de l'équitation.

Il est étonnant que l'art de l'équitation, & du manege, ayant été regardé dans tous les temps comme faisant partie de la noble profession des armes, on ait si fort négligé la santé & la conservation du cheval, si utile & si cher à la Noblesse militaire.

Les nations cultivées ont des Académies pour toutes les sciences & pour tous les arts : la médecine vétérinaire est seule restée dans l'oubli. Il n'en est pas moins vrai que la profession de Maréchal, tient à l'anatomie, à la physique, & à toutes les parties de la médecine.

Le sçavant M. de Buffon fait un reproche aux Médecins de ce qu'aucun d'eux ne s'adonne à la médecine équestre. La raison qui les arrête est bien sensible ; la ferrure est une partie indispensable de la profession du Maréchal, & cette partie exige l'exercice de la main : c'est à quoi un

Digitized by Google

ſpéculateur ne peut ſe réduire, à moins que l'amour de ſon art ne l'éleve au deſſus d'un préjugé difficile à vaincre.

Pour moi, Meſſieurs, qui me fais honneur d'allier les travaux de l'attelier avec ceux du cabinet, & qui, au ſortir de ma philoſophie, ai commencé en même temps l'anatomie & la ferrure, je continuerai de tirer de la théorie & de la pratique, les lumieres réciproques qu'elles ſe communiquent l'une à l'autre, & je viendrai, Meſſieurs, vous en faire part, avec tout le zele d'un ſujet dévoué à tout ce qui peut contribuer à la gloire du Roi, dont vous êtes les enfans adoptifs, & à la proſpérité de l'Etat, dont vous ſerez un jour les colonnes.

Nota. L'Auteur eſt dans ſa dix-neuvieme année.

Digitized by Google

MÉCHANIQUE.

NOUVEAU Métier de Tapiſſerie, par M. de Vaucanſon.

Le vrai moyen d'encourager les grands talens, eſt de les appliquer à de grandes choſes, & c'eſt ainſi qu'un Miniſtere éclairé les fait fleurir à l'avantage de l'Etat.

Si le génie de M. de Vaucanſon n'avoit eu à produire que de frivoles merveilles, il ſe fût bientôt ralenti de lui-même : le point de vue du bien public étoit ſeul digne de l'animer.

On a ſenti de quelle utilité pouvoit être au progrès de l'induſtrie & du commerce, un obſervateur ſi clairvoyant, un inventeur ſi fertile en reſſources. La perfection des manufactures de ſoie, eſt l'objet qu'on lui a propoſé, & l'on ſçait comme il l'a rempli. Les préparations que ſes tours & ſes moulins donnent à nos ſoies, depuis le cocon juſques ſur le métier, ſont telles que les manufactures d'Italie, dont nous avons été ſi long-temps tributaires, n'ont elles-mêmes rien d'égal en beauté, & que

Digitized by Google

pour retenir dans le royaume les millions dont nous avons payés jusqu'ici l'industrie des Piémontois, nous n'avons plus qu'à multiplier les établissemens dont Aubénas est le modele.

Le but de M. de Vaucanson fut toujours de simplifier les opérations, en les rectifiant, de les rendre indépendantes des accidens de la main-d'œuvre, & de réduire au plus petit nombre possible, ces hommes que les atteliers dérobent à la charrue, & qui tombent en non valeur dès que les variations du commerce ralentissent ou suspendent les travaux des manufactures. Il est démontré que la non valeur des hommes est de toutes les pertes la plus funeste pour un Etat; car on lui devient onéreux dès qu'on cesse de lui être utile.

Le succès de M. de Vaucanson, dans ce projet d'économie, a passé l'espérance, l'intention même du Gouvernement, & l'on a été obligé de restreindre l'utilité de ses machines, pour ne pas rendre tout à coup oisives tant de mains industrieuses dont elles auroient tenu lieu.

M. le Marquis de Marigny qui sçait de quel prix peuvent être les loisirs d'un homme de ce génie, lui proposa l'été dernier, d'employer ses momens perdus à corriger

Digitized by Google

les métiers de tapiſſerie de la manufacture des Gobelins, & à réunir en un ſeul les avantages de la baſſe liſſe & de la haute liſſe, en évitant, s'il étoit poſſible, les inconvéniens de l'une & de l'autre. Il n'eſt rien qu'on n'obtienne des talens ſupérieurs, quand on ſçait les traiter avec cette eſtime & cette confiance qui les captivent ſans les aſſervir. L'idée de M. le Marquis de Marigny a été remplie preſque auſſitôt que propoſée : le métier qu'il deſiroit & dont je vais donner une deſcription abrégée, exécute actuellement aux Gobelins, avec une perfection ſurprenante, l'un des plus beaux morceaux du Rubens de notre ſiecle.

Il faut avoir une idée des anciens métiers de baſſe liſſe & de haute liſſe, pour être en état de juger des corrections qu'ils demandoient. La baſſe liſſe ſe travaille comme la toile, ſur un métier horizontal ; la chaîne y eſt contenue entre deux rouleaux : elle ſe partage au moyen des marches, & l'on y paſſe entre les fils des fuſeaux au lieu de navettes. Le tableau d'après lequel on travaille, étoit autrefois coupé par bandes, & placé ſous la chaîne pour être copié. On voit par-là que la baſſe liſſe avoit pluſieurs inconvéniens.

Digitized by Google

1°. On étoit obligé de détruire des tableaux souvent précieux, en les coupant ainsi par bandes.

2°. La tapisserie travaillée à l'envers, représentoit les objets renversés comme l'estampe, avant qu'on eût trouvé le moyen de graver d'après le tableau répété dans un miroir.

3°. La tapisserie étant de deux ou trois aunes de largeur, & posée sur le métier dans une situation horizontale, à trois pieds de terre, il n'étoit pas possible d'observer & de corriger les fautes de coloris & de dessein à mesure qu'elles échappoient à l'ouvrier. Pour éviter ces inconvéniens, on avoit imaginé, sous le regne de Louis XIV, le métier de haute lisse, dans lequel la chaîne est perpendiculaire à l'horizon. On n'y applique point les tableaux sous la chaîne, mais les grands traits y sont crayonnés, & l'ouvrier consulte, pour les détails, l'original qui est placé derriere lui. Par-là les tableaux sont conservés, les objets se trouvent représentés dans leur sens naturel, & l'on peut voir & rectifier les fautes de coloris ou de dessein au même instant qu'elles échappent. Voilà par où les ouvrages de haute lisse ont acquis un si haut degré de beauté : mais, si l'on y gagne

Digitized by Google

du côté de la perfection, on y perd beaucoup pour la commodité & pour la célérité du travail; car les liſſes n'y agiſſent point au moyen du pied; elles ſont placées de maniere que l'ouvrier eſt obligé d'avoir ſans ceſſe une main levée, pour choiſir & tirer les cordons correſpondans aux fils de la chaîne, & qui doivent s'ouvrir pour le paſſage du fuſeau; ce qui exige beaucoup plus de temps & beaucoup plus de fatigue: d'où il réſulte que les ouvrages de haute liſſe ſont d'un tiers plus longs à exécuter, & par conſéquent plus chers que ceux de baſſe liſſe; auſſi cette Manufacture n'a-t'elle pu juſqu'à préſent ſe ſoutenir qu'aux dépens du Roi.

M. Neilſon, Entrepreneur de la Manufacture dans cette partie, encouragé par M. le Marquis de Marigni, avoit eſſayé depuis quelques années, comme il me l'a dit lui-même, de concilier la perfection de la haute liſſe avec les commodités de la baſſe, en ſubſtituant aux bandes du tableau, des deſſeins qui en tenoient lieu, mais dans le ſens renverſé du tableau même, d'où il réſultoit.

1°. Que les tableaux étoient conſervés.

2°. Que la tapiſſerie travaillée à l'envers, ſur un deſſein renverſé, repréſen-

Digitized by Google

toit les objets dans leur disposition naturelle. Mais il restoit l'inconvénient de ne pouvoir observer les progrès de l'ouvrage sous un métier horizontal & immobile ; il étoit réservé à M. de Vaucanson de rendre ce métier versatile à volonté.

M. Soufflot, cet Architecte célebre, chargé du détail de la Manufacture des Gobelins, avoit déja pensé au projet de donner au métier de basse lisse cette faculté de changer de position : mais il falloit trouver le moyen de déplacer facilement deux rouleaux de dix-huit pieds de long sur un pied de diametre, & de conserver, pendant leur mouvement, la chaîne dans une tension égale.

Pour y parvenir, M. de Vaucanson a fait supporter les rouleaux par deux paralleles qui forment avec eux un quarré long, & les deux paralleles par deux boutons de fer, sur lesquels le métier peut tourner comme sur son axe : l'équilibre des deux rouleaux rend ce mouvement très-facile, & un coup de main suffit pour faire prendre alternativement au métier les situations de la haute & de la basse lisse, ou le degré d'inclinaison le plus commode pour l'ouvrier.

Ce moyen si simple & si long-temps

Digitized by Google

inconnu, réunit en un seul métier tous les avantages de la haute & de la basse lisse : mais il ne suffisoit pas pour en éviter tous les inconvéniens ; il restoit à faciliter la tension de la chaîne dans un parallélisme parfait des deux rives.

1°. Dans les anciens métiers la chaîne se tendoit au moyen d'un levier d'abord simple, & appliqué depuis à un treuil : opération pénible & dangereuse, surtout quand la corde qui attachoit le levier au cylindre, ou celle qui l'arrêtoit par l'extrêmité opposée, venoit à casser.

M. de Vaucanson a substitué à ce levier deux vis, qui éloignent ou qui rapprochent le cylindre de derriere du cylindre de devant, selon qu'on veut tendre ou détendre la chaîne. Le cylindre de devant est fixe, & ne peut se mouvoir que sur lui-même. Celui de derriere a la même facilité de tourner sur son axe, & de plus le mouvement progressif, que les vis peuvent lui donner. Pour cet effet M. de Vaucanson a imaginé deux moutons ou bandes de bois, à rainures, qui reçoivent les extrêmités de l'axe de ce cylindre. Chacun de ces moutons glisse dans l'intérieur de chacune des deux paralleles de bois, qui contiennent les deux cylindres, & forment avec

Digitized by Google

eux un quarré long. La couliſſe des moutons eſt fermée par une bande de fer, à l'extrêmité des paralleles: c'eſt là qu'eſt le point fixe de la vis. La vis s'engraine dans l'intérieur du mouton, & le pouſſe en avant, ou l'attire en arriere, ſelon qu'elle tourne en l'un ou l'autre des deux ſens.

On ſçait combien le mouvement des vis eſt facile, & il eſt aiſé de juger combien l'opération de tendre ou de détendre la chaîne devient commode par ce moyen.

2°. Dans les anciens métiers, le levier qui tend la chaîne, n'étant appliqué qu'à l'une des extrêmités du rouleau, il s'enſuit que les deux cylindres qui ne ſont contenus, ni dans leur paralléliſme, ni par leurs extrêmités, ſe trouvent plus rapprochés par un bout que par l'autre, ou que les extrêmités correſpondantes des deux rouleaux ſe déplacent en ſens contraire. Dans l'un & dans l'autre cas les rives de la chaîne étant inégalement ou obliquement tendues pendant le travail, celles de la tapiſſerie ne peuvent manquer d'être inégales ou de biais, quand l'ouvrage ſort du métier.

Pour y remédier, on eſt obligé de couper & de rentraire l'une des bordures à l'aiguille; ce qui exige une opération diſpendieuſe,

Digitized by Google

dieuſe, & ſurtout nuiſible à la perfection de l'ouvrage.

Dans le nouveau métier, le mouvement progreſſif des deux moutons qui portent le rouleau de derriere, étant le même des deux côtés, le paralléliſme des rouleaux eſt exactement conſervé dans la tenſion de la chaîne; les deux rives ont la même longueur, & la piece de tapiſſerie ſort du métier exactement quarrée. Enfin, pour tendre les rouleaux immobiles, quand la chaîne eſt tendue au point qu'on le deſire, deux demi-cercles de fer, attachés aux deux paralleles, embraſſent l'extrêmité des cylindres, & les arrêtent au moyen d'une fiche, qui s'enfonce dans les trous correſpondans du demi-cercle & du cylindre. Ainſi le métier tendu forme un bâtis ſolide & inébranlable, quelque poſition qu'il plaiſe à l'ouvrier de lui donner.

On peut demander ce que deviennent les liſſes quand le métier paſſe de la ſituation horizontale à la perpendiculaire: elles ſe détachent en deſſus & en deſſous; ce qui ſe fait dans un inſtant, & on les rattache avec la même aiſance quand on rétablit le métier dans ſa ſituation horizontale.

On peut demander encore ſi ce nouveau métier coûte beaucoup plus que les anciens:

Digitized by Google

on m'assure qu'il coûtera environ un quart de plus ; ce qui est bien peu de chose en comparaison du temps qu'il épargne, des avantages qu'il réunit, & des inconvéniens qu'il évite.

CHIRURGIE.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, M. Ravaton, Chirurgien-Major de l'Hôpital Militaire de Landau, a fait une découverte très-intéressante pour l'humanité ; il s'est donné tous les soins qu'on peut attendre d'un bon Citoyen pour la faire connoître : il l'a présentée au Ministre de la Guerre, à l'Académie de Chirurgie, qui l'a approuvée. Elle a été insérée dans le Journal de Médecine, du mois de Février, d'où je tire l'extrait que j'ai l'honneur de vous adresser, parce que cette méthode toute excellente qu'elle me paroît, n'a pas été assez examinée ou assez connue, & qu'il n'y a que le Mercure de France qui puisse en la mettant sous les yeux d'un plus grand nombre de Connoisseurs, en faire remarquer tous les avantages.

Digitized by Google

M. Ravaton dit que lorſque la carie, la gangrene, ou la fracture des os du pied, demandent pour leur guériſon l'amputation de cette partie, l'opération s'eſt toujours faite au deſſous du genou, & que le bleſſé étant guéri, marche par le ſecours d'une jambe de bois.

Voilà la méthode dont on s'eſt ſervi juſqu'aujourd'hui pour le traitement de ces maladies.

Pourquoi faut-il que la jambe qui n'eſt affectée d'aucune maladie, devienne la victime des maladies du pied? Cette réflexion a conduit M. Ravaton à tenter de couper la jambe près les malléoles.

Mais comme il ne pouvoit eſpérer de cicatriſer la plaie en pratiquant l'amputation ſuivant l'ancienne méthode, les os n'étant couverts dans cette partie que de la peau & de la membrane adipeuſe; il a employé l'amputation à deux lambeaux qu'il a inventée: elle conſiſte à faire une inciſion tranſverſale autour de la partie, & deux longitudinales qui commencent à quatre pouces au deſſus de celle-ci, & qui viennent s'y réunir, portant la pointe de ſon biſtouri ſur la crête interne du tibia, & de l'autre côté ſur le péroné; ce qui forme deux lambeaux à peu près égaux, qu'il releve ſucceſſivement pour ſcier l'os

Digitized by Google

le plus haut qu'il eſt poſſible : il ramene enſuite les lambeaux qui couvrent exactement le bout des os ; il applique ſon bandage, &c.

L'expoſé ſimple de cette façon d'amputer les extrêmités, paroît avoir tant d'avantages ſur l'ancienne méthode, qu'il me ſemble qu'elle doit emporter tous les ſuffrages.

La ſageſſe des inciſions que nous venons d'expoſer, ont des vues bien plus étendues qu'elles n'en préſentent d'abord à l'eſprit : elles préviennent & empêchent les gonflemens, les fuſées, les dépôts, l'exfoliation des os ; le bout du moignon eſt toujours bien matélaſſé, la cicatrice eſt ſolide ; les ſuppurations ſont moins longues, moins abondantes, & ſe terminent toujours en moins de trois ſemaines ; mais le plus grand de tous les biens, c'eſt que la vie du malade paroît en ſûreté, par le peu d'accidens qui accompagnent cette méthode. Il paroît peu de gonflement, parce que les inciſions latérales dégorgent la partie ; par conſéquent, il ne peut ſe faire de dépôts, ni des fuſées ; les os ne s'exfolient point, parce que les lambeaux les couvrent ſi exactement, que l'air ne peut les frapper : le moignon eſt bien matélaſſé, la cicatrice ſolide par le même prin-

Digitized by Google

cipe, les ſuppurations ſont moins abondantes, & la maladie ſe termine en peu de temps, parce que la plaie n'a que peu de ſurface; & cette même plaie n'a peu de ſurface, que parce que le bout de l'os ne s'y trouve point, & que les lambeaux ſe touchent intimement.

L'amputation faite près les malléoles, eſt moins ſujette aux accidens, que celle qu'on fait ſous le genou; parce qu'il y a une moindre perte de ſubſtance, qu'elle eſt plus éloignée du tronc, que la ſection eſt moins conſidérable, que la plaie a moins de ſurface, que les ſuppurations ſont moins longues, qu'il ne ſe fait point d'exfoliation d'os, & qu'enfin elle ſe termine en moins de temps.

Tout le monde ſçait que les accidens qui emportent les bleſſés les premiers jours de l'amputation, proviennent eſſentiellement de la grandeur de la ſection, de ſa proximité du tronc; d'où ſuit que ceux qui paroiſſent après l'amputation ſous le genou, doivent être plus fâcheux que ceux qui ſuivent celle des malléoles; les autres accidens ſucceſſifs ſont les gonflemens, les dépôts, les fuſées, la longueur des ſuppurations, la néceſſité indiſpenſable de l'exfoliation des os; la difficulté de former la cicatrice, les gales, & les ulce-

Digitized by Google

res qui assiegent le moignon pendant le cours de la vie : ce sont des vérités que personne n'ignore, & qui doivent engager tous les Chirurgiens à abandonner leurs anciens préjugés pour suivre la nouvelle méthode qu'on leur présente.

Mais enfin je suppose que voilà deux blessés guéris, l'un d'une amputation faite sous le genou, & l'autre près les malléoles, qu'il ne soit plus question que de leur fournir des moyens pour les faire marcher. C'est ici précisément où la nouvelle méthode que propose M. Ravaton triomphe pleinement de l'ancienne, même aux yeux des Chirurgiens les plus prévenus.

Le blessé auquel on applique une jambe de bois, après l'amputation sous le genou, ne peut mouvoir cette jambe que par le secours de l'articulation de la cuisse avec la hanche. Si on examine les différens muscles qui concourent à ce mouvement; si l'on compare la foiblesse de ceux qui sont destinés à fléchir cette partie, leurs tendons courts & grêles, avec la force, la masse & les attaches fortes & robustes des extenseurs ; si l'on joint la configuration de la tête de l'os de la cuisse, les mouvemens auxquels cette articulation est destinée, on sentira la gêne, la fatigue, la peine, la douleur & la difficulté qu'un homme doit

Digitized by Google

avoir pendant toute la vie pour se transporter d'un lieu à un autre. Au reste l'expérience journaliere s'accorde si parfaitement avec cette théorie, que l'exposition que j'en fais, peut être regardée comme hors d'œuvre. Pour faire marcher les hoſés, auxquels l'amputation a été faite près les malléoles, M. Ravaton a inventé une bottine composée d'acier & de cuir. La premiere piece de cette botine est un cercle d'acier, mince, figuré en talon de soulier, de quatre pouces d'élévation, auquel cercle sont rivés solidement deux montans d'acier, de quatorze lignes de large, & une ligne & demie d'épaisseur, qui s'élevent jusqu'aux condilles du tibia, & sont terminés par un anneau mobile. Ces montans sont placés, l'un à la partie interne, & l'autre à la partie externe de la jambe, & pliés à ses différens contours, pour qu'ils la touchent intimement.

Il y a deux trous d'un quarré long à chacun des montans d'acier, au dessus du molet de la jambe, qui répondent préciſément à l'endroit où les hommes ont coutume de porter la jarretiere, dans lesquels trous on passe un morceau de cuir très-fort & bien cousu, pour porter cette même jarretiere.

Aux anneaux mobiles sont attachés deux

tirans de cuir, dans lesquels on passe une seconde jarretiere, pour arrêter solidement la bottine au dessus du genou.

Le cercle d'acier, qui forme le talon de la bottine, est traversé dans son milieu par une cheville de fer, bien rivée des deux côtés, qui sert à porter un ressort qui, après avoir fait plusieurs tours autour de cette cheville, sort par un trou placé antérieurement pour se répandre, en forme de patte d'oie, dans un soulier, & jouer la flexion & l'extension du pied.

Le soulier est tenu ferme à la bottine par une vis qui, après avoir passé au milieu de son talon, va se perdre dans un morceau de bois, qui remplit la partie inférieure du cercle d'acier.

Toute cette charpente est couverte de deux pieces de cuir, qui, après avoir enveloppé le talon, s'élevent jusqu'à la hauteur des deux montans d'acier, & y sont arrêtés à travers des petits trous qui régnent sur ses bords. Deux bandes de cuir, placées intérieurement, servent à envelopper entiérement les deux montans d'acier; ce qui forme une bottine, qu'on lasse devant & derriere.

L'objet le plus essentiel qu'on ait à observer pour que le blessé puisse marcher aisément, c'est de prendre ses mesures bien

Digitized by Google

juſtes, afin que la bottine ſoit de même longueur que la jambe ſaine.

Tout ceci bien exécuté, on poſe deux ou trois pelotes de crin dans le fond de la botine, au deſſus de la cheville de fer, qui ſoutient le reſſort, pour que le bout du moignon ſoit appuyé mollement; on place la jambe dans la bottine; on ſerre la jarretiere qui eſt au deſſus du molet; on laſſe la bottine devant & derriere, & on met une ſeconde jarretiere ſur le genou, paſſée dans les tirans de cuir, pour empêcher que la bottine ne quitte la jambe.

Cette bottine ſupporte avec facilité le poids du corps, & ſe prête à tous les mouvemens, dont la jambe peut jouir. Ceci eſt d'autant plus aiſé à ſentir, que l'organe qui ſert à ce mouvement, eſt conſervé dans ſon entier. Tous les muſcles jouiſſent de leurs actions; nul n'eſt gêné dans ſon mouvement; tout s'exécute avec la même promptitude & la même facilité: enfin rien n'eſt ſi ſurprenant que cette heureuſe découverte.

M. Ravaton dit avoir fait cette amputation le 5 Novembre 1757, au nommé Fray, de la compagnie de Barbantane, au régiment de cavalerie de Schomberg, à l'occaſion d'un coup de feu, qui lui fracaſſoit le pied, & ce Cavalier n'a pas voulu quit-

Digitized by Google

ter le service, & marche avec autant de facilité que s'il avoit deux pieds.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L. M.

Le 20 Septembre 1757.



Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

Le 18 Juillet, l'Académie Royale de Muſique a remis au théâtre l'Opera d'*Enée & Lavinie*, mieux exécuté & plus applaudi que jamais. Le morceau de Didon au ſecond acte & le monologue qui le précede ; les deux ſcenes de Lavinie, l'une avec Turnus, l'autre avec Enée. Les airs de danſe & les chœurs des Bacchantes au troiſieme ; le Ballet des armes d'Enée au quatrieme ; celui des peuples Aériens au cinquieme, ſont de nouvelles preuves que la muſique Françoiſe eſt ſuſceptible de tous les caracteres de peinture & d'expreſſion, lorſqu'elle eſt maniée par des Auteurs qui ſçavent exprimer & peindre, & que ſa force ou ſa foibleſſe, ſon abondance ou ſa ſtérilité, ſont dans le génie de celui qui compoſe.

Cet Opera avoit d'abord paru froid, & il avoit dû le paroître. Le rôle de Lavinie, le

Digitized by Google

ſeul qui ſoit en ſituation, n'a été bien ſenti que lorſque Mlle Arnould l'a joué avec cette intelligence, cette nobleſſe, ces graces naturelles & touchantes dont le Public eſt enchanté. Il eſt heureux qu'elle ait riſqué ce que lui inſpiroit la nature avant que d'être intimidée par tous les petits préjugés de l'art. Modele en débutant, elle ranime la ſcene lyrique, & ſemble communiquer ſon ame à celles des Actrices qui ont la modeſtie & le talent de l'imiter. Mlle Arnould s'eſt ſurpaſſée elle-même à la repriſe de Lavinie. Cependant l'accueil le plus flatteur a été pour M. Dauvergne : les applaudiſſemens unanimes & redoublés pendant le cours du ſpectacle & à la fin, ont aſſez marqué la prédilection du Public pour ſa muſique, & l'impreſſion toujours plus vive qu'elle faiſoit ſur les eſprits. Le ſentiment s'éclaire, & ne ſe refroidit point ſur les ouvrages de génie ; & les ſuccès de M. Dauvergne ſont faits pour aller en croiſſant.

On va donner de lui un Ballet intitulé, *les Fêtes d'Euterpe*, compoſé de trois entrées ; les paroles de la premiere ſont priſes dans les Œuvres de M. de Moncrif, la ſeconde eſt l'Aréthuſe de feu M. Dancher avec quelques changemens, la troiſieme eſt de M. Favard. On compte don-

Digitized by Google

ner le 8 de ce mois la premiere représentation de ce Ballet.

COMEDIE FRANÇOISE.

Le sieur Desprez a débuté dans *Mérope*, *Mélanide*, *Mahomet*, *les Dehors Trompeurs*, *Andronic*, *Alzire*, *Rodogune*, *le Glorieux*, *le Joueur*, *le François à Londres*, *l'Oracle*, *Zénéide*, &c. Le Public le voit avec plaisir. Il a de l'intelligence & du feu; mais rien ne peut effacer dans un Acteur les vices naturels de l'organe. Ce Débutant depuis quelques jours a été admis à l'essai.

Le lundi 10 Juillet, on a donné *le Pere désabusé*, piece en un acte de M. Seroux. D'abord le Public y a trouvé des longueurs & quelques traits de ressemblance avec des pieces connues. Les corrections de l'Auteur ont fait disparoître ces défauts, & j'ai vu sa piece favorablement reçue à la seconde représentation. Cependant il a jugé à propos de la retirer à la troisieme. Voici quel en est le sujet.

Geronte prévenu contre son fils Damon, qu'il n'a jamais voulu voir par aversion pour la mere, se trouve avec lui sans le connoître. Le jeune homme gagne son

Digitized by Google

amitié & sa confiance. *Géronte* le consulte sur le moyen de déshériter son fils. Il lui dit ensuite l'expédient qu'il a imaginé lui-même, c'est de se marier une seconde fois. Il a jetté les yeux sur *Julie*, niece de Madame *Argante*, dans la maison de laquelle se passe la scene. Damon est amoureux de *Julie*; mais il n'est connu ni d'elle, ni de sa tante. Il s'est présenté sous le nom de *Valere*, & a fait rechercher *Julie* au nom de *Damon*, supposé absent. Son pere le charge de la disposer à accepter sa main. Damon ne peut se refuser à ses instances, & dit à *Julie*, en présence de son pere, quelques mots qui semblent l'inviter à lui être favorable. *Julie* piquée de voir que son Amant lui parle pour un autre, se déclare en faveur de Damon qu'elle ne connoît pas. Le pere surpris & fâché de la préférence accordée à son fils, desireroit que Valere voulût & pût le supplanter. Celui-ci, comme pour l'obliger, consent à cette tentative. Mais alors Madame *Argante* & *Julie* sçavent que *Valere* est *Damon* lui-même. Sa proposition est acceptée, *Géronte* signe le contrat; & *Damon* se jette aux genoux de son pere, qui lui pardonne. Cette intrigue assez plaisante par elle-même, est égayée encore par la rencontre d'un *Frontin* & d'une *Lisette*, qui se sont

Digitized by Google

épousés il y a quelques années, & qui ne se reconnoissent pas. Ce manque de vraisemblance a passé au théâtre dans la scene de Cléantis & de Strabon; mais il est ici plus frappant encore que dans Démocrite: car *Frontin* qui est méconnu par sa femme, avoue qu'il vient d'être reconnu par son beau-pere, & c'est une circonstance dont l'Auteur n'avoit pas besoin. *Frontin* s'est évadé avec la dot immédiatement après le mariage. Il est actuellement Secretaire de *Damon*, sous le nom de *Bonne-Main*. *Lisette* qui ne sçait ce qu'est devenu son mari, consulte M. *Bonne-Main*, & lui demande si elle peut se remarier sans la certitude d'être veuve. Elle lui conte son histoire; d'abord l'Avocat condamne le fugitif à être pendu; mais au nom de *Frontin* il se radoucit. Il profite de cette circonstance pour interroger *Lisette* sur sa conduite, & sçavoir si elle a été fidelle. Il n'est pas vraisemblable qu'elle se croye obligée de lui répondre sur cet article; cependant elle lui répond, & même assez ingénuement. Elle aime encore son perfide; mais il y a quelque petite chose qu'elle n'avoue qu'à demi. *Frontin* désolé, se retire sans en demander davantage; cependant la reconnoissance & la réconciliation se sont faites derriere le théâtre, &

Digitized by Google

Liſette & *Frontin* ſont réunis au dénouement.

On voit qu'il y a du comique dans les ſituations; il y a auſſi de la vivacité & de la gaieté dans le dialogue.

Le 16, le ſieur Armand rétabli d'une maladie douloureuſe, qui a privé le théâtre pendant neuf mois de ce Comique plein de gaieté, a reparu dans le rôle de Dave, & le Public en a marqué ſa joie par un applaudiſſement général.

On s'eſt plaint quelquefois que la Comédie Françoiſe ſe négligeoit. Ce n'eſt pas à préſent qu'elle mérite ce reproche. Il n'eſt pas poſſible de ſuppléer aux nouveautés qui lui manquent par une plus grande variété, ni par un meilleur choix de pieces anciennes.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le ſamedi 15 Juillet, on a donné pour la premiere fois les *Amours de Pſyché*, Parodie, ou plutôt imitation de l'acte de Pſyché des Fêtes de Paphos. Le foible ſuccès de cette parodie, d'abord en quatre actes, & qu'on a réduite aux deux derniers, a été interrompu à la ſeconde repréſentation, par l'indiſpoſition de l'Actrice

Digitized by Google

qui jouoit le rôle de l'Amour. Le Public veut avec raiſon qu'une parodie ſoit gaie & plaiſante.

Le 20, le ſieur & la Demoiſelle *Déamicie* ont exécuté ſur ce théâtre *gli raggiri d'ella femina ſcaltra*, interméde Italien, ſuivi de la *Serva Padrona*. L'ardeur du Public pour ce Spectacle a bien fait voir que le goût de la muſique Italienne ou plutôt de la bonne muſique (car elle eſt de tous les pays) n'étoit pas affoibli parmi nous; & ce qui prouve que ce goût n'eſt point un fanatiſme, c'eſt que le premier intermede, quoique nouveau, a été peu applaudi, & que le ſecond, quoique très-connu, a eu tout le charme de la nouveauté. L'Actrice & l'Acteur ont réuſſi: l'une a de la fineſſe & de la vivacité; l'autre une expreſſion très-bouffone, mais trop chargée. On s'eſt plaint que la Chanteuſe gâtoit des airs charmans en eux-mêmes, pour vouloir en exagérer l'expreſſion. Tel eſt l'Arriete, *a Zerbina Penſarete*, &c. que la Demoiſelle Tonelli chantoit ſi naturellement.

Digitized by Google

OPERA COMIQUE.

Ce Spectacle ſe reſſent de la mort de ſon Poëte. Il n'a eu depuis ſon ouverture qu'une nouveauté, *La Confidente ſans le ſçavoir*, encore a-t'elle été malheureuſe. Mais on tâche d'y attirer le Public par des Ballets agréables. Celui de la Foire de Bezon eſt un tableau très-amuſant.

Digitized by Google

SUPPLÉMENT
AUX NOUVELLES LITTÉRAIRES.

CLAUDE *Hérissant* débite actuellement un Livre qui a pour titre, *Dissertation physico médicale*, sur les causes de plusieurs maladies dangereuses, & sur les propriétés d'une liqueur purgative & vulnéraire, qui est une Pharmacopée presqu'universelle, dédiée à S. A. E. & R. Madame l'Electrice de Baviere, par Claude Chevalier, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, des cent Suisses de la garde ordinaire du corps de S. M. premier Médecin du corps de S. A E. & R. Madame l'Electrice de Baviere.

A *Paris*, rue neuve Notre-Dame, à la croix d'or, 1758, avec privilege du Roi.

Le premier soin qu'on doit avoir, est de conserver la santé, & de la rétablir lorsqu'elle est en désordre. Le Livre ci-dessus annoncé, en contient les moyens; il offre un remede précieux, recherché, dont les pratiques sont aisées, le prix modique, & le succès assuré. C'est l'ouvrage d'un habile Médecin, consommé dans la pratique,

Digitized by Google

& très connu par ſes talens. Toujours charitable envers les pauvres, il conſacre depuis long temps ſes veilles & ſes travaux au bien commun de la ſociété, & à l'avantage de ſa patrie. Sa réputation & ſa grande expérience lui attirent, à Paris, un concours de malades de tous les pays, & il en eſt peu qui ne trouvent chez lui les remedes à leurs maux. Celui qu'il annonce dans ce Livre eſt un des plus ſinguliers par la variété de ſes effets, étant auſſi ſouverain pour les maladies extérieures qu'intérieures des hommes & des animaux. L'approbation générale qu'a eu cet Ouvrage auſſi tôt qu'il a paru, eſt dûe à la ſolidité des principes qui y ſont établis; & l'empreſſement avec lequel on le demande, ſoit au dedans du royaume, ſoit au dehors, eſt le fruit des guériſons ſingulieres que l'Auteur a opéré ſur tant de malades déſeſpérés. Les lettres qu'il reçoit tous les jours de toutes ſortes de perſonnes, & en particulier des Médecins les plus célebres, font bien voir que la jalouſie n'eſt pas eſſentiellement attachée à leur profeſſion, comme les langues médiſantes le leur imputent. Ces Maîtres de l'art ne ſe laſſent point de publier les effets merveilleux des remedes que ce Livre annonce, & qu'ils ont éprouvés ſur eux-mêmes & ſur leurs malades.

Digitized by Google

Ce Livre qui a 225 pages, & dans lequel on voit l'établiſſement d'une Maiſon de ſanté pour les riches, n'eſt vendu que 24 ſ. broché, afin que tout le monde ſoit à portée de l'avoir. Curés, ſeigneurs de paroiſſe, peres de famille, habitans de la campagne, en un mot tous ceux qui chériſſent la vie & la ſanté dans eux mêmes, & que la tendreſſe ou la charité animent à la conſerver dans les autres, trouveront dans cet Ouvrage les conſeils & les inſtructions les plus ſimples & les plus ſalutaires, & dans le remede, les ſecours les plus efficaces. Mais il n'en n'eſt point, on peut le dire, auxquels il ſoit plus néceſſaire qu'aux gens de guerre, ſur terre & ſur mer, ainſi qu'aux voyageurs. Privés ſouvent dans leurs courſes des ſecours les plus eſſentiels, & ſans ceſſe expoſés à toutes les intempéries de l'air, au changement continuel de nourriture, à la différence des climats & des ſaiſons, ſources funeſtes de tant de maux, n'ont-ils pas l'intérêt le plus marqué à ſe munir également, & du remede qui peut les garantir des maladies, ou faire diſparoître promptement celles dont ils pourroient être attaqués, & du Livre qui en contient les propriétés & la maniere de s'en ſervir?

Digitized by Google

On trouve chez *Giffart*, Libraire à *Paris*, rue Saint Jacques, à Sainte Thérese, les Ouvrages suivans, publiés à la Haye.

Dictionnaire Historique, ou Mémoires Critiques & Littéraires, concernant la vie & les ouvrages de divers Personnages distingués, particuliérement dans la République des Lettres, par Prosper Marchand, *à la Haye*, chez *Pierre de Hondt*, 1758.

Mémoires Militaires, sur les Grecs & les Romains, où l'on a fidélement rétabli, sur le texte de Polybe & des Tacticiens Grecs & Latins, la plûpart des ordres de bataille & des grandes opérations de la guerre, en les expliquant suivant les principes & la pratique constante des Anciens, & en relevant les erreurs du Chevalier Folard & des autres Commentateurs. On y a joint une Dissertation sur l'attaque & la défense des places des Anciens, la Traduction d'Onozander, & celle de la Tactique d'Arrien, & l'analyse de la campagne de Jules-César, en Afrique, avec des notes critiques & des observations militaires, répandues dans tout le cours de l'Ouvrage, qui est enrichi de quantité de plans & de figures soigneusement gravées, deux vol. *in*-4°. par M. Guischardt, Capitaine au bataillon de S. A. S. Monseigneur le Marcgrave de Bade Dourlach, au service de

Digitized by Google

LL. HH. PP. les Seigneurs Etats-Généraux des Provinces-Unies. *A la Haye*, chez *Pierre de Hondt*, 1758.

Essai sur l'Histoire naturelle de la Mer Adriatique, par M. Vitaliano Donati, Professeur à Turin, avec une Lettre du Docteur Léonard Sesler, sur une nouvelle espece de plante terrestre. *A la Haye*, chez *Pierre de Hondt*, 1757, *in*-4°. 4 liv.

Le même Livre, en grand papier, avec des estampes enluminées d'après nature, 15 liv. 15 s.

ADDITION

A L'ARTICLE DES BEAUX-ARTS.

Il paroît une nouvelle Carte de M. d'Anville, de l'Académie royale des Belles-Lettres. Elle représente la *France*, l'*Allemagne*, l'*Italie*, l'*Espagne*, les *Isles Britanniques*; & comme cette Carte est de deux grandes feuilles assemblées, chacun de ces objets s'y trouve aussi amplement figuré que dans la grandeur d'une feuille ordinaire d'Atlas. On la trouve chez l'Auteur, aux galeries du Louvre.

Digitized by Google

Le ſieur le Rouge vient de publier une très-bonne Carte de la baſſe Luſace, d'une grande feuille, levée nouvellement par les Ingénieurs Saxons. Cette Carte a été gravée par P. Schenk, en quatre feuilles, en Hollande. Le Rouge l'a réduit en une feuille, avec le même détail. Plus, un Plan exact de la ville de Duſſeldorff, le Plan de Saint-Malo & des environs. Prix, 24 ſ. la feuille. A Paris, rue des grands Auguſtins.

ARTICLE VI.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU NORD.

DE VARSOVIE, *le 25 Juin.*

M. le Marquis de Monteil, ci-devant Miniſtre Plénipotentiaire de S. M. T. C. auprès de l'Electeur de Cologne, a été nommé pour venir remplacer ici, en qualité d'Envoyé Extraordinaire & de Miniſtre Plénipotentiaire, M. le Comte de Broglie, qui eſt allé ſervir à l'armée de France.

On a eu avis que le Major Général Ruſſien Demicku, ayant été détaché le 19 Juin, de Konitz par le Comte de Romanzoff avec un corps de Troupes, étoit arrivé le 20 au ſoir près de Ratzembourg, & qu'y ayant trouvé un Parti de Huſſards Pruſſiens, il l'avoit fait attaquer par cinq cens Coſaques ſoutenus par quelques Eſcadrons de Huſſards; que les Coſaques avoient d'abord diſperſé l'ennemi qui avoit laiſſé vingt morts ſur la place; qu'on avoit fait ſur lui trente deux priſonniers; qu'enfin le reſte avoit pris la fuite, & qu'il avoit été pourſuivi juſqu'au nouveau Stettin.

DE STOCKOLM, *le 24 Juin.*

On équipe actuellement en ce Port pluſieurs Galeres deſtinées à tranſporter en Poméranie les

Digitized by Google

munitions & les provisions nécessaires pour l'armée Suédoise.

Nous apprenons de Gottenbourg, que le 8 de Juin, entre cinq & six heures du soir, le feu prit à la fonderie de canons qui étoit dans la citadelle de cette ville, & que le bâtiment a sauté en l'air. Il y a péri sept hommes avec un Officier, & deux soldats d'Artillerie ont été dangereusement blessés à quelque distance. Le fracas des grenades & des bombes qui étoient chargées, a duré près de deux heures. Voilà le second accident de cette nature que nous essuyons, ce qui fait soupçonner que ce n'est point l'effet du hazard.

ALLEMAGNE.

De Stralsund, *le 2 Juillet.*

Depuis le 26 Juin, les Prussiens ont évacué la Poméranie Suédoise. Actuellement leur arrière-garde est au-delà de la Peene, à un quart de lieue de Loitz, & le reste de leur armée campe entre Passewalk & Prentzlow.

Un détachement de Cavalerie & d'Infanterie de l'armée Suédoise est parti le premier Juillet, pour déloger deux Bataillons Prussiens postés à Swine & à Peenemunde, & pour attaquer leur arrière-garde.

L'armée Suédoise sera bientôt entiérement rassemblée & en état d'aller en avant. Elle se renforce de jour en jour par l'arrivée des Troupes qui étoient dans l'Isle de Rugen, & de celles qui viennent de Carlscroon, dont plusieurs Corps joignent successivement. Les Hussards Suédois ont déja été à Demmin.

Digitized by Google

De Vienne, *le 22 Juillet.*

On apprend de Moravie que le Comte de Daun poursuit vivement les Prussiens avec toute son armée. Leur retraite a été si précipitée qu'ils ont abandonné leurs malades & leurs blessés, qui sont en très-grand nombre.

Tous les avis que nous recevons ne font que confirmer la perte que l'ennemi ne pouvoit jamais éviter en se retirant, à la vue d'une armée nombreuse & fort supérieure, par des montagnes & des défilés. On prétend que la nuit du 2 Juillet, on a fait sur les Prussiens près de six mille prisonniers; que le Général Putkammer a été pris avec sept cens Fusiliers & trois cens Grenadiers; qu'un Corps de dix mille hommes est entiérement coupé; que les ennemis ont encloué 60 pieces de leur canon; que la désertion occasionnée par cette retraite, n'est pas concevable; qu'enfin ils font les plus grands efforts, pour gagner promptement le Comté de Glatz, mais que les Croates & les Pandoures font des marches forcées, pour tomber sur eux partout où ils peuvent les joindre, & qu'un Corps de trois mille Croates, qui a fait en dix heures neuf milles d'Allemagne, est allé se poster à Reinertz, pour leur couper les passages.

D'Olmultz *en Moravie, le 12 Juillet.*

Il vint de tous côtés le 6 de ce mois des avis concernant la marche des Prussiens, & l'on apprit qu'une de leurs colonnes se portoit sur Konitz & Kornitz; que leur Quartier Général étoit ce jour-là à Marisch-Tribau; qu'une autre colonne de treize à quatorze mille hommes, aux ordres du

Digitized by Google

Général Fouquet, marchoit sur Muglitz par Littau & Aussée, & que cette colonne emmenoit l'artillerie qui avoit servi au siege.

La poursuite des ennemis se fait en cet ordre. Le Baron de Bucow, Général de Cavalerie, cotoye toujours le Roi de Prusse par son flanc gauche, & il a pris pour cet effet poste à Oppatowitz. Il a envoyé à Zwittau & à Schonhengst quelques Détachemens de Croates, pour faire des abbatis, & rendre les chemins de ce côté-là le plus impraticables qu'il seroit possible. La seconde colonne est observée par le Général de Laudon, qui s'est porté jusqu'à Hohenstadt. Le Général Comte de Saint-Ignon est attaché à cette même colonne, & il s'est avancé jusqu'à Bladendorff, où marche aussi le Général de Ziskowitz.

De son côté, le Comte de Daun s'est disposé sur le champ à suivre l'ennemi avec toute l'armée. Dès le même jour 3, il fit jetter quatre ponts sur la Morave, où passerent le Corps des Grenadiers & celui des Carabiniers Impériaux, qui vinrent ensuite camper sur les hauteurs de Khrenau. Le 4. toute l'armée repassa la Morave en plusieurs colonnes, & elle entra vers le midi dans le camp de Drahonitz.

Les Prussiens forcent tellement leurs marches, que nos Détachemens ont beaucoup de peine à les joindre. Cependant le Général de Laudon a atteint leur arriere-garde avec ses Troupes légeres; il leur a déja tué & blessé beaucoup de monde, il leur a même enlevé plusieurs charriots, & il les poursuit avec une activité extraordinaire.

Le 9 de Juillet, le quartier général du Maréchal de Daun étoit à Hara, près de Politschan, & son avant-garde à Prosetch. Il continue avec attention de suivre la marche des Prussiens.

Digitized by Google

L'entrée du Roi de Pruſſe en Moravie lui coûte environ quinze mille hommes, dont il a perdu ſix mille au ſiége de cette Place, quatre mille hommes de ſes meilleures Troupes à la défaite du convoi, & cinq mille déſerteurs, ſans compter tout ce qu'il perd dans ſa retraite.

De Breslaw, *le 5 Juillet.*

L'approche des Ruſſiens nous eſt confirmée par tous les avis qui nous viennent des frontieres de cette Province. Le Corps de Troupes commandé par le Général Browne étoit le 28 du mois de Juin à Liſſa & à Frauſtadt, & il s'avance à grandes journées vers l'Oder.

De Hambourg, *le 3 Juillet.*

L'Armée du Général Fermer a dirigé ſa marche ſur Konitz, Tauchel & Friedland, ce qui le conduit directement dans la nouvelle Marche. Les Troupes légeres de cette armée ont pénétrée dans la Poméranie Pruſſienne par Tempelbourg & Beerwalde.

Quelques lettres de Lithuanie marquent, qu'un troiſieme Corps de Troupes Ruſſiennes, compoſé de trente mille hommes, eſt encore en marche pour ſe joindre à l'une des deux armées, qui s'avancent dans les Etats de Pruſſe.

On vient d'apprendre que la Reine & la Famille Royale de Pruſſe ſont parties de Berlin pour ſe rendre à Magdebourg : ainſi les Ruſſiens ſont peut-être à préſent maîtres de Berlin.

Digitized by Google

Du Camp de l'Armée combinée à Saatz en Boheme, le 6 Juillet.

On apprit hier ici que le Baron de Dombale, Lieutenant-Général, s'étoit mis le 26 Juin en marche de Bamberg, pour entrer dans le Voigtland & de-là en Saxe. Le général Comte Esterhazy a poussé il y a quelques jours un fort détachement aux ordres du Général Luzinsky, jusqu'à Oelsnitz, d'où nos patrouilles vont fort près de Zwickau. Suivant leur rapport, le Général Hemplitz commande en cette Ville, qui est occupée par un Corps d'Infanterie, tandis qu'un Corps de Cavalerie est posté sur les derrieres, qui aboutissent au grand chemin de Chemnitz.

Le Corps commandé par le Baron de Dombale, est entré le premier de Juillet dans le camp de Monichberg, en fort bon état, & bien pourvu d'artillerie. Il a poussé son avant-garde à Hoff, & des postes à Lobenstein; il a aussi porté sur Konigshoff un gros détachement de Hussards, pour éclairer de tous côtés les mouvemens des ennemis, & s'opposer à leurs courses.

Par les derniers avis de la Saxe on est informé que le Prince Henry occupe encore avec son armée le camp de Tschoppau, & que son quartier général est dans le village de Gorna; qu'il s'assemble un gros corps de ses troupes à Annaberg, d'où les Prussiens font courir le bruit qu'ils vont pénétrer en force en Boheme; que cependant le camp de Tschoppau est extrêmement fortifié; qu'il y a partout entre deux régimens une batterie de huit canons, & quarante-deux grosses pieces d'artillerie à la réserve; que derriere ce camp les Prussiens ont jetté deux ponts sur la riviere de Tschoppau,

Digitized by Google

du côté de Waldkirckin & d'Henersdorff; qu'ils forment à Chemnitz un gros magasin, & qu'enfin le Prince Henry a fait marquer deux camps, l'un à Cheinzenback, l'autre à Wolchenstein.

L'armée combinée doit dans deux jours se mettre en marche pour entrer en Saxe.

Si l'on en croit les déserteurs qui nous viennent de Silésie, les Russiens sont fort près du grand Glogau. Il y a déja eu une action entre l'avant-garde de leur armée & les troupes de la garnison de Landshut, qui étoient sorties de cette ville pour escorter un convoi: on prétend que les Russiens en ont détruit une partie, & enlevé l'autre.

De Dresde, *le 30 Juin.*

Nous apprenons que le Prince Henry a rappellé la Garnison de Leipsick, & qu'il n'a laissé dans cette Ville que le Régiment de Saldern, avec quelques centaines de malades.

Il part d'ici tous les jours une grande quantité d'avoine pour le camp du Prince à Chemnitz; les Etats du Cercle de Misnie ont fourni pour la transporter cinq cens chariots, tous attelés de quatre chevaux, qu'on a exigés d'eux par les voies dont usent ordinairement les Prussiens. Dans tous les endroits de ce Cercle, qui n'ont pas fourni leurs recrues, on enleve les jeunes gens de tout âge, & l'on arrête les parens de ceux qui ont déserté du service Prussien. Le Cercle des montagnes est aussi tenu d'entretenir cinq cens charriots à quatre chevaux pour le service journalier du camp.

Le Quartier Général du Prince Henry est maintenant à Gornau, entre Tschoppau & le pont de Farbenbrukke. Ce Prince vient de détacher quatre Bataillons pour garder le poste de Freyberg;

Digitized by Google

le reſte de ſes Troupes cantonne le long des frontieres entre la Boheme & le Cercle des montagnes.

De Strasbourg, *le* 11 *Juillet.*

Trois Bataillons tirés des Régimens Saxons du Prince Fréderic, des Grenadiers du Roi & du Prince Xavier, ſont attendus ici le 12, le 14 & le 17 de Juillet. Le 7. les Régimens des Gardes, du Prince Joſeph, du Prince Clément & du Comte de Brulh, entrerent en garniſon à Landau. Les Régimens de Lubomirski & de Mundewitz, ſont entrés hier à Weiſſembourg, & le 18 les Régimens du Prince Maximilien, de Rochau & de Gotha, ſeront rendus à Haguenau.

ESPAGNE.

De Lisbonne, *le* 13 *Juin.*

Par un Arrêt du Roi qui a été publié ici le 2 de ce mois, il eſt ordonné que cette Ville ſera rebâtie dans l'eſpace de cinq années. Chaque Propriétaire ſera tenu de faire reconſtruire ſa maiſon ſuivant le Plan qui a été arrêté au Conſeil, & ceux qui ne ſe trouveront point en état de rebâtir, vendront leur terrein à d'autres particuliers ou au Roi. Le terrein qui ſera pris pour les rues qu'on élargira ou que l'on ſera obligé de percer, ſera payé aux Propriétaires par ceux dont la ſituation en deviendra plus avantageuſe; mais celui qui ſera employé pour les Places publiques ſera payé par le Roi.

Le lendemain de cette publication, à deux heures trois quarts du matin, une nouvelle ſecouſſe aſſez forte & précédée d'un bruit ſouterrein, ſe fit ſentir dans tous les quartiers de la Ville.

Digitized by Google

ITALIE.

De Livourne, *le 24 Juin.*

Un Corſaire Anglois s'empara dans le mois dernier du *Saint-Jean*, Navire François de Marſeille qui revenoit du Levant. Les Négocians de cette Ville, intéreſſés à la cargaiſon de ce Navire, au premier avis de ſa priſe, dépêcherent à la hauteur de ce Port où il devoit être conduit, deux Chaloupes armées. Auſſi-tôt que ces Chaloupes eurent apperçu le Corſaire, elles arborerent, l'une Pavillon Algérien, l'autre Pavillon Eſpagnol, & elles feignirent de ſe battre, en s'approchant toujours du Navire Anglois. Lorſqu'elles ſe trouverent à portée, vingt-cinq hommes de l'équipage de la prétendue Chaloupe Eſpagnole y monterent; l'autre Chaloupe forçant de voiles aborda preſque en même temps l'Armateur; il fut pris de cette maniere, & emmené du côté de Gênes avec le Bâtiment dont il s'étoit emparé.

De Rome, *le 9 Juillet.*

A Citerna, dans les Etats de l'Egliſe, le Peuple a pris les armes & s'eſt ſoulevé contre le Gouverneur; mais cette émeute populaire doit être actuellement appaiſée. Il y en a eu une pareille à Citta-di-Caſtello, ſur le Tibre, contre les Sbirres & leur Commandant. Les mutins armés, ayant conduit deux pieces de canon devant le Palais du Gouverneur, à qui pourtant ils n'en vouloient point, ſont venus à bout de chaſſer de la Ville & le Commandant & les Sbirres. Ces ſortes d'émeutes ſont aſſez fréquentes pendant la vacance du

Digitized by Google

Saint Siége : le Pape élu, tout rentre dans l'ordre.

On avoit redoublé les prieres dans toutes les Egliſes de cette Capitale, pour la prompte élection d'un Pontife, lorſque le Jeudi 6 Juillet, vers les huit heures du ſoir, les Cardinaux ayant procédé au ſcrutin dans la Chapelle Sixtine, Charles Rezzonico, Vénitien, Cardinal du Titre de S. Marc, Evêque de Padoue, Créature du Pape Clement XII, fut élu par le concours d'autant de voix qu'il y avoit de Cardinaux au Conclave. Le nouveau Pontife prit auſſi-tôt le nom de Clement XIII. Sa Sainteté ayant enſuite été revêtue des habits Pontificaux, fut portée dans un fauteuil ſur les marches de l'Autel, ou Elle reçut les adorations & les hommages des Cardinaux. L'Anneau du Pêcheur lui fut préſenté par le Cardinal Camerlingue, & le S. Pere le remit au Premier Maître des Cérémonies, pour y faire graver le nom de Clement XIII. A huit heures & demie, le Cardinal Albani, premier Diacre, étant précédé de la Croix, ſe rendit à la grande loge ſous le Portique de Saint Pierre, où il publia à haute voix l'exaltation du Pontife. A cette nouvelle toute la Ville fut remplie de joie, & le ſon des cloches l'eut bientôt répandue de tous les côtés. Vers les neuf heures, le Saint Pere revint à la Chapelle Sixtine & les Cardinaux revêtus de la pourpre ſacrée, firent la deuxieme adoration. De-là, le Pape porté dans un fauteuil & entouré de la Garde Suiſſe, fut conduit en proceſſion à Saint Pierre par les Cardinaux, le Gouverneur de Rome, le Connétable Colonne, Prince du Trône, le Duc de Guadagnuolo, Maître de l'Hoſpice Sacré, l'Ambaſſadeur de Bologne, les Conſervateurs & le Prieur du Peuple Romain, toute la Prélature, & une grande partie de la Nobleſſe, au milieu des acclamations d'une foule pro-

Digitized by Google

digieuſe de peuple. Après que le Saint Pere eut fait ſa priere devant le Saint Sacrement & à l'Autel de la Confeſſion, on chanta le *Te Deum*, & on lui fit la troiſieme adoration. Le Pape donna la premiere Bénédiction ſolemnelle au peuple, & enſuite fut porté dans ſa chaiſe à ſon appartement du Vatican.

La vacance du Saint Siége a duré ſoixante-cinq jours, & le Conclave cinquante-trois.

GRANDE BRETAGNE.

De Londres, *le 16 Juillet.*

On va faire embarquer pour Embdem quatre Compagnies d'anciennes Troupes qui remplaceront le Régiment Anglois de Brudenell, actuellement en garniſon dans cette Place, & que l'on envoye à l'armée d'Hanovre.

Suivant l'état remis au Parlement dans la derniere ſéance, nos dettes nationales montoient le 11 Janvier dernier à ſoixante-dix-ſept millions ſept-cens quatre-vingt mille trois cens quatre-vingt-ſix livres ſterlings. Elles ont été augmentées depuis de cinq millions de livres, pour les dépenſes extraordinaires de cette campagne. Ainſi elles montent actuellement à quatre-vingt-deux millions ſept cens quatre-vingt mille trois cens quatre-vingt-ſix livres ſterlings, le tout non compris les dettes de la Marine qui ſont ſeules un objet d'environ deux millions de livres ſterlings.

Il paroît décidé que la Cour ne fera paſſer en Allemagne que dix mille hommes, au lieu de trente ou de vingt mille qu'on s'étoit d'abord propoſé de joindre à l'armée d'Hanovre.

Le commandement de ces troupes étant deſtiné

Digitized by Google

au Duc de Marlborough, on croit que le Comté d'Ancram commandera celles qu'on a deſſein de renvoyer ſur les côtes de France. On aſſure même que le Prince Edouard Auguſte, frere du Prince de Galles, a obtenu de Sa Majeſté la permiſſion d'aller ſervir, en qualité de volontaire, dans l'expédition qu'on doit tenter de nouveau ſur ces mêmes côtes, & qu'il s'embarquera ſur la flotte du Chef d'eſcadre Howe.

Les Tribunaux de l'Amirauté, établis dans nos Iſles de l'Amérique, ont pris le parti, pour abréger les procédures, de déclarer de bonne priſe tous les vaiſſeaux Hollandois qu'on trouve munis de permiſſions données par les François. Ces permiſſions, ſuivant leur Juriſprudence, naturaliſent les vaiſſeaux, & les rendent ſujets à confiſcation, comme s'ils appartenoient véritablement à l'ennemi.

La pêche de la Baleine a mal réuſſi cette année dans les mers du Nord. Six vaiſſeaux Hollandois, & cinq des nôtres, y ont péri; pluſieurs autres ont beaucoup ſouffert, & quelques-uns auront de la peine à ſe dégager des glaces.

Notre commerce du Nord commence à ſe reſſentir de la méſintelligence ſurvenue entre cette Cour & celle de Suede. Aux priſes que nos Corſaires ont faites de pluſieurs Navires Suédois, qui n'ont point été reſtitués, on oppoſe ici le refus que la Cour de Suede a fait d'admettre, en qualité de Miniſtre, le Chevalier Goodrick, envoyé par le Roi pour réſider à Stockolm. Mais dans un Mémoire que le ſieur Wynants, Secretaire de Légation de Suede, préſenta au Roi, avant que de ſe retirer, on obſerve que le Chevalier Goodrick ayant pris ſa route par Breſlaw, & ayant eu pluſieurs conférences avec les ennemis des Puiſſances

Digitized by Google

auxquelles eſt alliée la Suede, il étoit devenu juſtement ſuſpect ; que d'ailleurs, pendant tout le temps que le ſieur Goodrick avoit mis au voyage de Suede, la Cour de Londres avoit gardé le ſilence ſur la miſſion de ſon Miniſtre, & qu'on n'avoit été inſtruit de ſa deſtination à Stockholm que par des voies indirectes ; qu'au reſte, outre ces motifs d'excluſion, ſuffiſamment juſtifiés par les circonſtances, le refus de ſa Majeſté Suédoiſe étoit fondé ſur le droit que tous les Souverains ont à cet égard, & ſur l'exemple qu'en a donné la Cour de Londres à l'occaſion d'un Miniſtre nommé il y a quelques années par le Roi de Suede, & qu'elle ne voulut point recevoir, quoique le cas fut bien différent de celui qui ſe préſente aujourd'hui.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM, *le* 11 *Juillet.*

Des Corſaires Anglois ayant rencontré dans la traverſée de Rouen à Rotterdam, le Vaiſſeau du Capitaine Hollandois Warner Pieters qui avoit à bord ſes équipages & quelques domeſtiques de l'Ambaſſadeur nommé par le Roi d'Eſpagne pour réſider à la Cour de Danemarck, ils n'ont reſpecté ni la neutralité du Vaiſſeau ni celle des paſſagers qu'il portoit. Ils ont volé pour plus de vingt mille écus d'effets appartenans à l'Ambaſſadeur, ont mis en pieces & ont jetté à la mer ſon carroſſe, un autel & des ornemens d'Egliſe, ont maltraité ſes domeſtiques, & leur ont jetté au viſage les hoſties que contenoient les vaſes ſacrés.

Digitized by Google

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LA Frégate du Roi *la Comete*, partie de l'Isle Royale le 10 Juin, est arrivée au Port Louis le 27 du même mois. Elle a apporté les nouvelles suivantes. Depuis les dernieres, qui ont annoncé l'entrée des deux Divisions du Marquis Desgouttes & du sieur Beaussier, il est arrivé dans cette Isle plusieurs Vaisseaux du Roi & Bâtimens Marchands; sçavoir, trois Navires de Saint-Malo, le 14 Mai; la Frégate *l'Echo*, le 27; le Vaisseau *le Bizarre* & la Frégate *l'Aréthuse*, le 30. Tous ces Bâtimens étoient chargés de munitions & de vivres pour la Colonie.

Les quatre Vaisseaux de la Division du sieur Duchaffault, qui y transportoient le Bataillon de Cambis, sont arrivés en même-temps au Port Dauphin avec le Vaisseau de la Compagnie des Indes *le Brillant*. Le Bataillon de Cambis s'est rendu dans Louisbourg.

Le premier Juin la Flotte Angloise s'étant montrée dans la Baye de Gabarus, au nombre de cent treize Voiles, on a renforcé les postes de la côte. Le 8, à quatre heures du matin, les Anglois ont commencé leur attaque du côté de la Cormorandiere avec un grand nombre de bateaux plats chargés de Troupes, & des Frégates pour les soutenir. Ils y ont essuyé un feu si vif, qu'ils ont perdu mille à douze cens hommes; mais dans le temps qu'on étoit occupé à empêcher leur descente, une par-

Digitized by Google

tie de leurs Berges s'eſt réfugiée au pied des rochers eſcarpés ſur la droite de la Cormorandiere, dans un endroit qui avoit paru inacceſſible. Les Anglois ayant trouvé moyen de grimper ſur le ſommet, n'ont été apperçus que lorſqu'ils ſe ſont trouvés en force. Nos Troupes, après avoir réſiſté autant qu'elles ont pu, ſe ſont retirées dans la Place, où l'on ſe prépare à une vigoureuſe défenſe, y ayant en abondance des munitions de guerre & des proviſions de bouche. Nous avons perdu dans l'attaque du 8, les ſieurs Delanglade, Capitaine des Grenadiers du Bataillon de Bourgogne; Romainville, Soulieutenant de la même Compagnie; Beleſta, Capitaine des Grenadiers du Bataillon d'Artois, & Savary, Soulieutenant de la même Compagnie: un Lieutenant des Volontaires Etrangers; trois Officiers bleſſés, & environ cent cinquante Soldats de tous les Corps tués, bleſſés, ou faits priſonniers.

Les Vaiſſeaux de guerre ſont toujours maîtres du Port, que les ennemis n'ont point tenté de forcer.

Le ſieur de Boishebert, Officier de Canada, étoit attendu à l'Iſle Royale avec un détachement des Troupes de Quebec, de Canadiens & de Sauvages.

Le Vaiſſeau du Roi *le Formidable*, commandé par le Comte de Blenac, Chef d'Eſcadre des Armées Navales, eſt rentré à Breſt.

On a appris par un courier extraordinaire dépêché le 6 de ce mois par l'Evêque Duc de Lion, Ambaſſadeur Extraordinaire du Roi auprès du Saint Siege, que le même jour le Cardinal Rezzonico avoit été élu Pape, & avoit pris le nom de Clément XIII. On a auſſi reçu la nouvelle que le nouveau Pape avoit choiſi pour Secrétaire d'Etat le Cardi-

Digitized by Google

nal Archinto, qui exerçoit le même emploi sous le précédent Pontificat.

Il paroît une Ordonnance du Roi rendue le 10 de ce mois, par laquelle il est permis aux Soldats qui ont déserté avant le premier Février 1757, de s'engager indistinctement dans toutes les Troupes de Sa Majesté, pour jouir de l'Amnistie qu'il lui a plu d'accorder par son Ordonnance du 20 Avril de l'année derniere.

Dans le combat du 23 Juin dernier, M. de Bullioud, âgé de dix-huit ans, Cornette de la Compagnie de Saint-André dans la Brigade de Bovet, du Régiment des Carabiniers, après avoir forcé la ligne d'Infanterie des ennemis, portant toujours son étendard, rallia quelques Carabiniers & des Maréchaux des Logis, attaqua une batterie que les ennemis préparoient, coupa les traits des chevaux, tua plusieurs Canonniers, & voyant de l'impossibilité à regagner l'Armée du Roi, prit le parti d'aller en avant par derriere les lignes de l'armée ennemie, où il fit prisonnier un Colonel Hanovrien. Il traversa les marais de la Niers, gagna Gladbec, petite Ville à quatre lieues de Crévelt, & se trouvant obligé d'y passer la nuit, il en fit fermer & garder les portes, & en partit le lendemain à la pointe du jour. Après avoir fait un grand tour, il arriva au camp de Neuss à deux heures après-midi, & se présenta au sieur de Bovet avec un Maréchal des Logis & vingt-cinq Carabiniers, dont huit blessés & avec l'Etendard qu'il a rapporté à sa brigade.

Le Roi, en considération de l'intelligence, de la valeur & de la bonne conduite de ce jeune Officier, lui a donné la Croix de Saint Louis & un Brevet de Capitaine Réformé, à la suite des Carabiniers.

Digitized by Google

M. le Comte de Clermont s'étant démis le huit Juillet, du commandement de l'armée, le Roi l'a donné à M. le Marquis de Contades.

Dusseldorp a capitulé par ordre exprès de l'Electeur Palatin, & les Hanovriens y sont entrés le neuf.

Les Lettres du camp de Froviller, en date du 20 de Juillet, marquent que le Prince Ferdinand de Brunswick est toujours campé près de Neuss, & que notre armée n'a point changé de position. M. le Marquis de Contades fait construire un second pont près de Cologne. Il étoit campé à Mungerdorff dans la plaine de Cologne, lorsqu'il apprit par les Détachemens qu'il avoit sur la riviere d'Erff, que le Prince Ferdinand avoit fait un mouvement pour se porter en avant, & qu'il avoit établi son Quartier général à Greveenbrock: il prit la résolution de faire marcher l'armée le 13 Juillet, & vint camper à Glesseen. Il y fut informé que le Prince Ferdinand avoit fait passer la riviere d'Erff à son armée, sur plusieurs ponts, à Greveenbrock même & au-dessus, ce qui fit prendre à M. le Marquis de Contades le parti de marcher le 14 dès la pointe du jour sur les hauteurs de Bedbourg, pour prévenir le Prince Ferdinand. Son avant-garde y trouva celle des ennemis qu'elle repoussa; le reste de l'armée qui suivoit de près sur sept colonnes, se mit en bataille presqu'en présence de celle du Prince Ferdinand. M. le Marquis de Contades fit toutes les dispositions nécessaires pour attaquer l'ennemi; mais ce Prince n'osant pas s'exposer au risque d'une action générale, avoit repassé l'Erff vers les onze heures du soir sur plusieurs ponts, qu'il a fait rompre après son passage avec tant de précipitation, qu'il a abandonné une piece de canon de 18 liv. de balles. L'ennemi s'est replié du

Digitized by Google

côté de Neuſſ, ayant la riviere d'Erff devant ſui. M. le Marquis de Contades ſe diſpoſe de le ſuivre, à la grande ſatisfaction de toute l'armée qui brûle du deſir de combattre. On a reçu avis par l'extrait d'une lettre de l'armée du Prince de Soubiſe, de Groos-Lenden, « que ce Prince a raſſemblé toute » ſon armée à Freidberg le 12 & le 14 Juillet. Elle a » marché en cantonnant, tant à cauſe du mauvais » temps que pour la facilité des ſubſiſtances, juſ- » qu'au 16 qu'elle eſt venue camper ici. M. le Duc » de Broglie commandoit l'avant-garde, & avoit » fait marcher en avant un gros Détachement de » Royal-Naſſau & des Troupes de Fiſcher. Nous » y avons appris que les ennemis, qui avoient pa- » ru vouloir défendre la Forteresſe de Marburg, » ont cependant pris le parti de l'abandonner au » moment que la troupe de Fiſcher ſe diſpoſoit à » l'eſcalader. On a trouvé dans le Château une » grande quantité de fourrages & d'autres muni- » tions, & beaucoup d'artillerie. L'armée n'arrive- » ra à Marburg que dans deux jours, d'où elle ſe » mettra promptement en marche pour Caſſel. » On ne ſçauroit exprimer la bonne volonté & » l'ardeur des Troupes ».

M. le Duc de Broglie occupa le 16 Juillet Marpurg avec l'avant-garde qu'il commande. Cette Ville eſt une des plus conſidérables de la Heſſe; elle eſt fortifiée, elle a un Château, un beau Palais où le Landgrave fait ſouvent ſa réſidence, une Univerſité, un Hôtel de Ville magnifique & une belle Place: elle eſt ſituée ſur la Lohn dans un pays fort agréable. M. le Prince de Soubiſe, informé de l'état & de la poſition des ennemis, prit la réſolution de joindre le 18 à Marburg le Corps de M. le Duc de Broglie. Les ennemis avoient un camp de cinq à ſix mille hommes à Birgel, & ils

Digitized by Google

occupoient le poste de Kirchayn sur la riviere de Lohn. M. le Prince de Soubise fit ses dispositions pour les en déloger. Il fit avancer dix Bataillons & quatre Escadrons aux ordres de M. le Marquis du Mesnil, Lieutenant-Général, près d'Hombourg, Château situé sur la même riviere; il détacha M. le Marquis de Crillon, Lieutenant-Général, à la tête de seize Bataillons & de quatre Escadrons, dans les environs d'Allendorff, Ville remarquable par ses Salines sur la Werre, & M. le Marquis Dessalles, Maréchal de Camp, près d'Ebsdorff, avec quatre Bataillons & quatre Escadrons. Le 19, ces trois Corps ont séjourné dans ces différens Postes, & le 20 toute l'armée s'est rassemblée au poste de Kirchayn, que les ennemis avoient abandonné à notre approche, pour se retirer à Guiselberg sur le grand chemin de Cassel. On compte que l'avant-garde de cette armée sera rendue le 23 à Cassel. L'allarme est grande dans le Pays; mais on espere que la tranquillité s'y rétablira, par l'exacte discipline que M. le Prince de Soubise fait observer à ses Troupes.

Un Corsaire Anglois de 30 canons, ayant poursuivi la Pinque *l'Expédition*, qui venoit de Smyrne, jusques sous le canon de Gallipoli, qui a fait fait feu sur ce Corsaire, il s'en est emparé & l'a conduite à Tunis; mais la Régence la fait relâcher, & elle est de retour à Marseille.

Le Corsaire Arnoux, de cette Ville, a conduit à Livourne, la Pinque du Capitaine Brilland de Martigues, qu'il a reprise sur les Anglois. La cargaison de ce Navire, qui étoit parti de Seyde pour revenir ici, est estimée deux cents mille livres.

La Frégate du Roi *le Zéphir*, commandée par M. le Chevalier de Ternay, Lieutenant de

Digitized by Google

Vaiſſeau, laquelle étoit à la ſuite de l'Eſcadre commandée par M. Duchaffault, qui a relâché au Port Dauphin, & qui a porté à l'Iſle Royale le Bataillon de Cambis, eſt arrivée à Breſt le 3 Juin. Elle a rapporté que cette Eſcadre compoſé de quatre Vaiſſeaux y compris *le Brillant*, de la Compagnie des Indes, & de pluſieurs Navires de tranſport, étoit partie pour Quebec, & qu'elle étoit à l'entrée du fleuve Saint-Laurent, lorſque cette Frégate s'en eſt détachée pour revenir en France.

M. Cornic, Lieutenant de Frégate, commandant *la Félicité*, s'eſt emparé le 3 Juin, ſur les Glenants, des deux Corſaires de Jerſey *le Prince de Pruſſe*, de 80 hommes d'équipage, & *le Cors*, de 60 hommes, armés de 10 canons chacun.

La Barque le *Saint Joſeph*, de Tréguier, chargée de fer, d'eau de vie & de ſavon, a été repriſe & conduite à l'Iſle de Bas, par le Corſaire *la Menette*, de l'Orient.

MORTS.

Le 8 Mai 1758, Meſſire Jean Rigoley, Chevalier, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Premier Préſident de la Chambre des Comptes de Bourgogne, Breſſe, Bugey & Gex, Seigneur de Puligny, Mipont, Paſquier, Vignolles, & autres lieux, eſt mort à Dijon, univerſellement regretté, âgé de 65 ans, étant né le 20 Avril 1693. Il étoit fils de Meſſire Claude Denis Rigoley, Premier Préſident de ladite Chambre des Comptes, & de Dame Théreſe Languet. Il ſuccéda à ſon pere

Digitized by Google

dans la Charge de Premier Préſident, dans laquelle il fut reçu le 16 Février 1716.

Le 28 Octobre 1736, il épouſa Mademoiſelle Philiberte de Sizy, fille de Meſſire François-Hugues de Sizy, Baron de Couches, Préſident au Parlement de Paris en la ſeconde des Enquêtes, & de Dame Jeanne Françoiſe Durand.

De ce mariage il laiſſe trois enfans, qui ſont Claude-Denis-Marguerite Rigoley, âgé de 16 ans, à qui le Roi a accordé la grace de ſuccéder à ſon pere dans la Charge de Premier Préſident de ladite Chambre des Comptes de Bourgogne.

Guillaume-Olympe Rigoley, Secretaire en Chef des Etats de Bourgogne.

Et Demoiſelle Anne-Marie-Françoiſe-Thérese Rigoley.

Meſſire Eliſabeth-Léon-Louis, Comte de Dreux de Nancré, fils de très-haut & puiſſant Seigneur, Chevalier, François-Léon Comte de Dreux de Nancré, & de Dame Suſanne-Charlotte-Pauline de Saint-Hyacinthe-de Marcounay, eſt mort le 2 du mois de Juillet 1758, âgé de trente-deux mois, arriere petit-fils du Comte de Dreux de Nancré, Lieutenant général des Armées du Roi, Gouverneur d'Arras, & Lieutenant général de la Province, ayant en France deux Régimens portant ſon nom, & qui avoit épouſé l'aînée de la Maiſon de Montgommerie.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Mercure du mois d'Août, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 30 Juillet 1758.

GUIROY.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

Avant-Propos, *page* vj.

Pieces Fugitives en Vers et en Prose.

Fable. La Cage & les Filets, *page* 1
Epitre de M. L. C. de S. à Madame L. D. Offol. 12
Conte moral. Les deux Infortunées, 14
Vers au bas d'une tête de Pallas, 35
Lettre de M. de Moncrif à l'Auteur du Mercure, 36
Dialogue, par M. de Moncrif, 38
Epitre à Madame V... par M. P... 44
Portraits tirés d'un Manuscrit, 46
Epitre à M. Pepin de Maison neuve, 50
Vers de M. l'Abbé de Lattaignant à M. le Maréchal Duc de Richelieu, 53
Vers du même à M. le Maréchal Duc de Biron, 54
Enigme, 56
Logogryphe, 57
Chanson, 58

ART. II. Nouvelles Litteraires.

Voyage d'Italie, par M. Cochin, 59
Essai sur l'amélioration des terres, 63
Chymie Métallurgique, 75
Histoire du Chevalier Grandisson, 79
Poésies de M. l'Abbé de Lattaignant, 95
Encyclopédie portative, 97

Digitized by Google

215
Dissertation sur la petite vérole, 98
Essai historique sur le Louvre, 100
Supplément à cet Article, 187

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Discours préliminaire d'un Traité de Dinamique, par M. d'Alembert, 105
Lettre sur une guérison de morsure de vipere, 121
Lettre sur les eaux minérales de Sainte Reine, 124
Séance de l'Académie Royale de Nîmes, 127
Séance de la Société Littéraire de Châlons-sur-Marne, 128
Sujets proposés par l'Académie Royale de Pau, 130

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Dissertation sur l'effet de la lumiere dans les ombres, 131
Nouvelle Chaire de Saint Roch, 156
Estampe nouvelle, *Jupiter & Léda*, 157
Nouvelle Carte de M. d'Anville, 191
Nouvelles Cartes de M. le Rouge, 192
Discours prononcé à l'Ecole Royale Militaire, par M. Genson, fils, 157
Nouveau Métier de tapisserie, par M. de Vaucanson, 161
Lettre sur l'amputation du pied, 170

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 179
Comédie Françoise, 181
Comédie Italienne, 184

Digitized by Google

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 193
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c, 206
Morts, 212

La Chanson notée doit regarder la page 58.

De l'Imprimérie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

Dans la fureur de plaire, un peu d'incertitude
Vous tourmente en ſecret, vous coûte des ſoupirs :
Vous avez des Amans toute l'inquiétude,
Et n'éprouvez point leurs plaiſirs.

LAÏS.

Contre ce beau portrait injuſte & ſatyrique,
On devroit ſe mettre en fureur.
Quel eſt de votre eſprit l'aſcendant ſéducteur !
Il mêle un certain charme aux traits dont il nous pique ;
On ne s'en prend qu'à votre humeur,
On ne peut vous haïr.

DIOGENES.

L'agréable replique !
Un fat y donneroit. Voilà de votre eſprit
L'artificieuſe ſoupleſſe :
D'une vérité qui vous bleſſe,
On ne diroit pas qu'il s'aigrit ;
Mais ce courroux qu'il diſſimule,
Préſente aux gens, avec habileté,
Une loüange ridicule,
Qui vous vange bien mieux qu'un diſcours emporté.
Parlons de votre gloire : à la fête nouvelle,
Vous avez enchanté le Prêtre de Cybelle :
Ce triomphe eſt rare & flatteur !
Il vient donc chaque jour, ce galant vénérable,

Digitized by Google

Implorer de vos yeux un regard favorable ?
Car ce grand Sacrificateur,
Grace au *renoncement* qu'exige sa Déesse,
Un regard est pour lui la derniere faveur.
Que je voye à vos pieds ce Héros de tendresse.

LAÏS.

Si vos esprits sont réjouis
D'un théâtre fécond en ridicules scenes,
Peut être le tonneau du fameux Diogenes
Vaut bien le palais de Laïs.

DIOGENES.

Vous me payez content : Que rien ne vous retienne.
J'éclairai vos défauts, vengez-vous aujourd'hui ;
Charmé de découvrir la déraison humaine,
Sans en aller chercher l'exemple dans autrui,
J'aime autant rire de la mienne.

LAÏS.

Si vous parlez avec sincérité,
Vous devez trouver en vous-même
Bien des ressources de gaîté !

DIOGENES.

A merveille ! voilà le ton où je vous aime.

LAÏS.

C'est sans effort d'esprit. Dites-moi franchement ;
Lorsqu'Alexandre avec empressement
Vous prévient, cherche à vous connoître,

Digitized by Google

D'où vient ce bruſque accueil que vous fîtes paroître ?
Entre nous ce ne fut que fauſſe vanité.
Votre orgueil ſe ſentit flatté
D'impoſer à l'Aſie, en inſultant ſon Maître.

DIOGENES.

Tout bien examiné, cela pourroit bien être:
Oui, je vois ma ſottiſe.

LAÏS.

Un peu trop tard peut-être ?

DIOGENES.

Sans doute : à ce Tyran qui, de fureur épris,
Réduiſoit par plaiſir l'univers à la chaîne,
Je devois déclarer la plus mortelle haine,
Je n'ai marqué que du mépris.
Voilà mon tort, un tort que rien ne juſtifie.

LAÏS.

Le mépris eſt un don de la philoſophie,
Don précieux, qu'on vous voit déployer
Avec un naturel extrême.
Ecoutez un moment, vous l'allez employer.

DIOGENES.

Quel en ſera l'objet ?

LAÏS.

Moi.

DIOGENES.

Vous.

LAÏS.

Oui, moi, moi-même.

Digitized by Google

DIOGENES.

Non, cette fausse gloire où tendent tous vos vœux,
Ce besoin d'inspirer un délire amoureux,
Ecueil de votre esprit, d'ailleurs fort estimable,
Non, Laïs, connoissez-moi mieux
Cet excès vous rend à mes yeux.
Ridicule, il est vrai, mais non pas méprisable.

LAÏS.

Vous ne m'observez jusqu'ici
Que par le côté favorable.
Si l'ambition d'être aimable
Contre moi vous prévient ainsi,
Votre mépris va bientôt se répandre
Armé des plus cyniques traits.
Laïs...

DIOGENES.

Hé bien ?

LAÏS.

Ressent un amour bien plus tendre
Qu'elle ne l'inspira jamais.

DIOGENES.

Laïs, aimer ? Laïs nous berce d'un beau conte !

LAÏS.

J'aime. C'est peu d'aimer ; pour accroître ma honte,
Représentez-vous bien dans le choix que j'ai fait
(On plutôt qu'un destin funeste m'a fait faire),

Digitized by Google

L'objet le moins formé pour plaire.
Il faut l'avoir connu pour s'en faire un portrait.

DIOGENES.

Vous allez de Pſyché renouveller l'hiſtoire :
Les plus charmans mortels l'aimerent vainement ;
Et l'Amour qui s'étoit réſervé la victoire,
Pour la ſurprendre mieux, n'annonça qu'un ſerpent.

LAÏS.

Non, je ſuis réſervée à de plus triſtes chaînes ;
Sous le monſtre aujourd'hui l'Amour n'eſt point caché.

DIOGENES.

Hé ! quel eſt-il enfin ce monſtre ?

LAÏS.

Diogenes.

DIOGENES.

Ma foi, j'en ſuis la dupe, & n'en ſuis point fâché.

LAÏS.

Non, tout n'eſt que trop vrai dans l'aveu qui m'échappe.
J'aime, & de cet amour la déraiſon me frappe :
Car enfin avec vous on dit la vérité.
Autant que votre eſprit dans l'univers vanté,
De la plus haute eſtime éminemment s'empare,
Autant par cette eſtime entraînée en un jour
A vous livrer un cœur qui croyoit fuir l'amour,
Eſt le travers le plus bizarre.

Digitized by Google

DIOGENES.

J'aurois dû le prévoir : ce mêlange affecté
De critique, d'encens, d'art, d'ingénuité,
M'annonçoit quelque plan de ſinguliere eſpece :
C'étoit-là le prologue ; & vous jouez la piece :
Le comique m'en plaît beaucoup en vérité.

LAÏS.

Que votre injuſtice eſt extrême !
Mais elle me fait grace. Oui, ne me croyez pas :
Défendez-moi contre moi-même.
Vainement dans mon cœur excitant des combats,
Par les critiques traits que vous venez d'entendre,
J'ai voulu vous aigrir, j'ai cru le mieux défendre
Ce cœur. Oui, par pitié, que tout votre mépris
De l'aveu que je fais ſoit conſtamment le prix ;
Car enfin un rayon d'eſpérance flatteuſe,
Pour jamais, je le ſens, me tiendroit dans vos fers :
Avec ce peu d'eſpoir, je ſerois trop heureuſe
D'aller vivre avec vous dans le fonds des déſerts.

DIOGENES.

Laïs veut m'enlever dans le char de ſa gloire ?
Le grouppe ſera beau : quel trait dans mon hiſtoire !
Et cependant je n'y puis conſentir.
Peut-on être tenté d'une fauſſe victoire
Qui finit par un repentir ?

Digitized by Google

LAÏS.

Un refus sérieux ? La bonne extravagance !
Si dans les doux aveus que je viens d'employer,
Ton orgueil a trouvé la moindre vraisemblance,
Ton orgueil n'est qu'un sot, tu ne peux le nier.

RÉFLEXIONS

Sur l'Essai des grands Événemens, par les petites Causes.

ETUDIER l'histoire dans le dessein d'y puiser les principes d'une morale épurée, c'est le but le plus noble que l'on puisse se proposer ; lire l'histoire pour suivre la naissance, les progrès, la décadence, la renaissance des sciences & des arts en général ou en particulier, c'est se former un plan capable de perfectionner rapidement ses connoissances, & qui a déja été exécuté avec succès : « chercher à se convain-» cre par une lecture attentive des Histo-» riens, qu'au travers des différentes » mœurs, des différens usages, des diffé-» rentes loix, on apperçoit les mêmes ca-» racteres, les mêmes passions, les mêmes » foiblesses, les mêmes hommes ; » c'est ce qu'avoit semblé promettre l'Auteur de

Digitized by Google

l'*Eſſai des grands événemens par les petites cauſes* (1). Mais pâlir ſur les livres pour tirer cette conſéquence, peut-être inutile, « (2) que les plus légers motifs excitent les » hommes aux entrepriſes hardies . . . que » les moindres circonſtances renverſent » des trônes, &c. » ne ſeroit-ce pas perdre ſon temps ? ne pourroit-on pas mieux employer ſes talens ? Chaque article de cet *Eſſai* eſt écrit, il eſt vrai, d'une maniere intéreſſante & agréable. L'expoſition eſt courte, préciſe & ſuffiſante ; la narration eſt facile & rapide ; le dénouement eſt ſimple, net, & ſuivi de réflexions judicieuſes. Mais l'Auteur ne pêche-t'il pas dans le plan qu'il s'eſt tracé ? ne ſemble-t'il pas avoir fait plier à ce ſyſtême tous les ſujets d'hiſtoire dont il a voulu l'étayer ? ne s'eſt-il pas déguiſé à lui-même que la haine, l'amour, l'ambition, l'avarice & les autres paſſions ; que la tendreſſe filiale, l'amour de la liberté, le violement enfin des droits les plus ſacrés de l'hoſpitalité, du mariage, du droit des gens, ont été le plus ſouvent les ſeules cauſes des funeſtes malheurs qui ont déſolé la terre ? De cinquante hiſtoires qui compoſent la brochure, il n'y en a que

(1) Page premiere.
(2) Avertiſſement.

Digitized by Google

très-peu qui offrent un événement considérable occasionné réellement par une petite cause. Les autres petits accidens auxquels l'Auteur attribue de grands événemens, n'ont été que des causes secondes, des occasions, des prétextes d'exécuter une action déja méditée en secret, de faire jouer une mine depuis long-temps préparée. Les causes premieres étoient les passions. Otez donc les titres que l'Auteur a placés à la tête de chaque histoire; substituez en d'autres conformes à la vérité, & vous aurez le premier volume d'un livre curieux, amusant & instructif. Le Public en recevroit d'autant mieux la continuation, qu'elle pourroit servir à l'instruction de la jeunesse. Des Maîtres, des Professeurs, nourris de la lecture des Auteurs du siecle d'Auguste, pourroient traduire en Latin chaque article du livre, & en faire faire la version en François à leurs éleves; leur faire voir ensuite, par la comparaison de leur traduction avec l'original, combien ils se sont écartés du bon goût, du génie, & des graces de notre Langue, dont l'*Essai* de M. Richer est un excellent modele. On supprimeroit alors quelques phrases, où le vice reste voilé sous des images riantes (1). Je reviens au livre.

(1) Comme aux pages 88, 160, &c.

Digitized by Google

Voici quelques-uns de ces titres changés (& l'on en pourroit faire autant de beaucoup d'autres articles), à côté desquels on met le texte de l'Auteur pour le rappeller à ceux des Lecteurs qui n'ont point le livre sous les yeux.

Page 4.

Sémiramis profite d'un badinage de Ninus, son mari, Roi d'Assyrie, pour le faire périr, & pour s'emparer de la souveraine puissance.

Texte changé.

Sémiramis ambitieuse & cruelle, fait périr Ninus, son mari, Roi d'Assyrie, profitant de la faute énorme qu'il a faite de lui donner sur ses sujets une autorité absolue pendant un jour.

Page 11.

L'amour d'Hélene pour Pâris cause le siege & la ruine de Troye.

La perfidie d'Hélene qui abandonne son mari pour suivre Pâris, cause le siege & la ruine de Troyes.

Page 25.

Les Décemvirs exercent la tyrannie dans Rome; un d'entr'eux devient amoureux d'une jeune fille qu'il voit passer; cet amour

L'héroïque fureur d'un pere qui aime mieux immoler sa fille que de la voir violer par le tyran Appius Décemvir, excite la vengeance du peuple Romain

Digitized by Google

déja irrité contre la tyrannie des Décemvirs), & occasionne le rétablissement des Tribuns.

La tendresse de Titus Antonius pour son pere, & ses vertus admirées des Romains, le portent sur le trône des Césars.

L'Empereur Constance est assez juste pour abolir un impôt qu'un homme & sa femme n'avoient pu acquitter qu'aux dépens de leur honneur.

La cruauté de Frédegonde la porte à faire assassiner le Roi Chilperic son mari, pour prévenir la juste vengeance de son impudique commerce avec Landry.

est cause que les Décemvirs sont bannis, & que le Décemvirat est détruit.

Page 62.

Les attentions qu'un Citoyen de Rome a pour son pere, le portent sur sur le trône des Césars.

Page 70.

La permission qu'un mari donne à sa femme de lui être infidelle, est cause qu'on abolit un impôt très-onéreux.

Page 106.

L'assassinat de Chilperic, Roi de France, est occasionné par un coup de baguette qu'il donne en badinant à Frédegonde, sa femme.

Digitized by Google

Page 111.

Une plaiſanterie de l'Impératrice Sophie, femme de Juſtinien II, eſt cauſe que les Lombards font une invaſion en Italie, & s'y établiſſent.

L'ingratitude de Juſtinien II, & les mépris de l'Impératrice Sophie envers l'Eunuque Narsès, portent ce grand Capitaine à faciliter aux Lombards une invaſion en Italie, & l'établiſſement d'un Royaume.

Page 115.

Une fille eſt enlevée en Saxe par des Corſaires; ſa captivité eſt cauſe qu'elle monte ſur le trône de France.

La beauté & les vertus de Bathilde, du ſang royal des Saxons, la fait monter ſur le trône de France.

Page 142.

Les Royaumes de Naples & de Sicile ſont établis, parce que deux Barons Normands ſe battent en duel.

La perfidie des Grecs attire la vengeance des Normands, qui par leur valeur font la conquête des Royaumes de Naples & de Sicile.

Il faut ſe borner à ce petit nombre d'exemples qui juſtifient, je crois, aſſez ces réflexions. Du reſte elles n'ôtent rien de l'eſtime dont on eſt rempli pour M. Richer, déja ſi avantageuſement connu par d'autres Ouvrages. *A Toul*, 1758. *Le M. A.*

Digitized by Google

L'ERREUR UNIVERSELLE,

Morceau traduit du Pere Féijoo, Bénédictin Eſpagnol. Théâtre critique des Erreurs communes, *tome 6.*

Si on peint aveugle l'amour en général, comment doit-on peindre l'amour-propre? Horace, qui étoit doué d'une belle intelligence, ſemble n'attribuer l'aveuglément qu'à ce dernier, du moins lui applique-t'il, comme par excellence, l'épithete de *Cæcus amor ſui.* (Liv. 1, Ode 18.) Pour moi, ſi on veut bien me le permettre, je dirai que l'amour, pris en général, n'eſt pas aveugle, ni même l'amour-propre. L'amour a des yeux; il voit, & ſa vue n'a d'autre défaut que celui, dont la vue corporelle la plus perſpicace n'eſt pas exempte. Qu'arrive-t'il aux yeux corporels? qu'ils voyent bien les objets à une diſtance déterminée; mais ſi ces objets ſont ou trop éloignés, ou trop proche, ils ne les voyent point, ou ils ne les voyent que confuſément: il en eſt de même de l'amour.

La volonté voit les objets avec les yeux de l'entendement, ou pour mieux dire,

Digitized by Google

l'entendement lui-même eſt comme l'œil de la volonté. On ne peut que très-improprement faire de la volonté une puiſſance aveugle ; c'eſt au contraire une puiſſance qui voit ; mais ſa vue, ou ſa faculté *viſive* eſt le même entendement. Seroit on bien fondé à ſoutenir que l'ame eſt aveugle à l'égard des couleurs, parce qu'elle les apperçoit ſeulement par l'entremiſe des yeux du corps ? Qu'importe, ſi cette partie du corps eſt l'organe de l'ame pour cet effet ? On ſe conforme donc à la raiſon, en diſant que l'entendement eſt la vue de la volonté, parce que la diſtinction qui ſe trouve entre l'ame & le corps n'exiſte pas entre ces deux puiſſances. Il n'y a pas même probablement de diſtinction réelle de l'une à l'autre.

Mais comment la volonté voit-elle les objets avec les yeux de l'entendement ? Dans la même proportion, en fait d'éloignement ou de proximité, que les yeux corporels. La diſtance proportionnelle eſt indiſpenſable pour qu'elle les voye clairement : ni trop loin ni trop près. S'ils ſont trop loin, & que reſpectivement à la volonté ils ſoient conſidérés comme totalement étrangers, elle ne les voit pas bien : s'ils ſont aſſez près pour être contemplés comme propres, elle les voit mal. Dans

Digitized by Google

ceux-là les perfections lui ſont cachées, dans ceux-ci les défauts. Une diſtance moyenne eſt donc néceſſaire pour que ni l'envie ou la jalouſie ne cache ce qu'il y a bon, ni l'intérêt perſonnel ou la vanité ne couvre ce qui s'y trouve de mauvais ou de défectueux.

Cette analogie entre la vue ſpirituelle & la vue corporelle n'eſt cependant pas ſi conſtante, qu'elle ne ſouffre quelque exception : il y a des hommes qui, avec les yeux de l'entendement, voyent très-bien ce qui eſt le plus près, qui diſcernent clairement ce qu'il y a de bon, comme ce qu'il y a de mauvais dans le compatriote, dans le parent, dans le bienfaicteur, & ce qui eſt encore plus, dans eux-mêmes.

Je dis qu'il y a des hommes qui connoiſſent leurs propres défauts ; mais cette exception en renferme une autre. Il y a certain défaut que perſonne ne connoît dans ſoi-même. Perſonne ? Non, perſonne : quel eſt-il donc ? Je le dirai en un mot & ſans détour, le défaut d'intelligence. Voilà pour tous la pierre d'achopement : voilà la partie où perſonne ne ſe connoît ſoi-même, & c'eſt-là auſſi où vient ſe rétablir l'analogie propoſée entre la vue ſpirituelle & la vue corporelle : les yeux corporels ne ſe voyent pas ; l'entendement ne ſe voit pas lui-même.

Digitized by Google

Plusieurs connoissent les défauts de leur propre corps, quoiqu'ils ne sautent pas, comme on dit, aux yeux. Quelques-uns connoîtront encore les mauvaises dispositions de leur ame : celui-ci n'ignore pas qu'il est colere, celui-là timide, cet autre inconstant : mais il ne faut pas s'attendre que personne se reconnoisse du côté de l'entendement. Tous se font grace sur ce point, ignorans & sçavans, les uns & les autres tombent dans le même aveuglement, quoique d'une maniere différente. Le sot pense qu'il est très-spirituel, & celui qui a de l'esprit croit en avoir beaucoup plus qu'il n'en a réellement ; c'est pour cette raison que je donne à cette erreur l'épithete d'universelle. L'erreur universelle est donc le jugement avantageux & non mérité qu'un chacun porte de son propre entendement : après tant d'erreurs communes, découvrons l'erreur générale.

Pour comprendre comment cette erreur est universelle, il faut d'abord établir pour premier principe, que le plus ou le moins de science ne fait pas le bon ou le mauvais entendement. Sçavoir beaucoup c'est avoir beaucoup de connoissances : pour les avoir il faut les acquérir, & cette acquisition est l'effet d'une bonne mémoire, de l'étude, de l'occasion, de la commodité. Il y a

Digitized by Google

d'excellens entendemens, qui faute de quelqu'une de ces circonſtances ou de toutes enſemble, ſont de belles tables d'attente, très-propres à recevoir les images des objets, mais tables raſes, ſur leſquelles il n'y a rien, ou tout au plus l'ébauche groſſiere de quelque ſujet. Il eſt certain qu'un chacun reconnoît en ſoi la diſette de connoiſſances, par comparaiſon avec celles que les autres poſſedent; ainſi non-ſeulement le ruſtique avouera qu'il n'eſt point Philoſophe, Juriſconſulte ou Hiſtorien; mais entre ceux-mêmes qui s'appliquent à ces ſciences, il y en a qui reconnoiſſent ſans peine que d'autres y ſont plus verſés qu'eux: auſſi n'eſt-ce pas en cela que conſiſte le jugement erroné & univerſel, dont nous voulons parler: nous le conſtituons uniquement dans la capacité intellectuelle priſe en elle-même.

Mais cette capacité eſt encore ſuſceptible de bien des diſtinctions. Il y a des entendemens qui ſont des lynx pour une choſe, & des taupes pour une autre: il y a des entendemens profonds, mais tardifs: il y a des entendemens qui conçoivent bien & qui rendent mal: il y a des entendemens qui ſaiſiſſent parfaitement les idées des autres, & qui en portent un bon jugement, mais qui d'eux-mêmes ne ſçauroient avan-

Digitized by Google

cer d'un pas dans la route qui leur eſt tracée. Il y a des entendemens très-habiles à raiſonner par ſophiſmes, mais totalement dénués de cette perſpicacité ſubſtantielle, ſolide & néceſſaire pour ſaiſir le point fixe de vérité : il y a des entendemens qui ſaiſiſſent bien le vrai, mais qui ne ſçauroient rien trouver dans leur propre fonds pour la conviction des autres : il y a des entendemens qui ſe rendent familier un objet ſimple, & qui ſe perdent dans la combinaiſon de pluſieurs, ou dans les queſtions complexes. Il y a une infinité d'autres différences, & chacune peut encore ſe diviſer & ſe ſubdiviſer : ce qui me rappelle une réflexion que j'ai faite il y a long-temps, & que je propoſerai ici, parce qu'outre qu'elle n'eſt pas étrangere au ſujet, elle peut y trouver place, comme étant propre à combattre une autre erreur commune.

Tous, ou preſque tous les hommes, conçoivent une identité dans les eſprits, ſi ſimple, ſi uniforme, qu'ils s'imaginent que l'entendement voit au premier coup d'œil tout ce qu'eſt un eſprit : il leur ſemble même qu'un eſprit étant vu, tous le ſont, du moins ceux de la même eſpece, d'où il réſulte, que ne pouvant contempler dans les êtres ſpirituels cette varieté qui nous

Digitized by Google

plaît si fort dans les matériels, ils concluent que la vue claire des premiers (qu'on suppose impossible dans l'état présent) ne peut produire qu'un plaisir de très-courte durée, sur le fondement que tout ce qu'il y a à voir, est vu en un instant, & que la représentation répétée d'un même objet, qui n'offre jamais que ce qui a été apperçu au premier coup-d'œil, devient en peu de temps ennuyeuse. Un défaut de réflexion est la cause de cette erreur. Si Dieu nous donnoit la lumiere nécessaire pour voir & connoître clairement une ame humaine, quel théâtre plus varié, plus vaste que celui qui s'offriroit à notre entendement! Quel nombre de diverses facultés! Dans chaque faculté, quelle multitude de différentes déterminations! Quelle prodigieuse variété d'inclinations & d'affections! Il n'y a point de forêt avec autant de feuilles, que de différences à considérer dans chacune des parties que nous venons de nommer.

Pour rendre ceci plus compréhensible, je fais une supposition, que je ne pense pas que l'on puisse me nier, si l'on y réfléchit. Entre tant de milliers, de milliers, & de milliers de millions d'hommes qu'il y a dans le monde, on n'en trouvera pas deux parfaitement ressemblans,

Digitized by Google

ni dans le complexe des inclinations, ni dans la connoiſſance de tous les objets. Que le lecteur réfléchiſſe s'il a jamais vu deux individus ſi conformes dans les affections, que tout ce qui plaiſoit à l'un, plût à l'autre, ou d'une conception ſi uniforme, que le ſentiment de l'un ne fût jamais différent de celui de l'autre ? J'oſe certainement répondre pour lui que non. Il s'enſuit delà avec évidence, que la partie intellective, comme l'appetitive de chaque homme, comprend un nombre innombrable de diſpoſitions diſtinctes. Et en effet, s'il n'en étoit pas ainſi, il ſeroit impoſſible, qu'entre tant de milliers de millions d'individus, le même complexe ne ſe répétât dans quelques-uns, & même dans pluſieurs.

Toute la varieté que nous avons obſervée dans l'entendement & la volonté de l'homme, eſt moindre que celle que nous offre l'ample ſein de la mémoire, ce ſein, capable de contenir l'être intelligible de tout un monde, & même de pluſieurs mondes, & où ſont contenus actuellement des milliers de milliers de ces eſpeces, que l'école nomme intelligibles, ou imprimées. Quel tableau plus auguſte, plus vaſte, plus varié que celui qui repréſente au naturel cette immenſe voûte du Ciel, le

Digitized by Google

corps, le cours, la lumiere de tous ſes aſtres, la terre, l'air, l'eau, avec un nombre innombrable de corps vivans, inanimés, élémentaires & mixtes !

Tout ceci, & beaucoup plus qu'il n'eſt poſſible de décrire, eſt à contempler dans l'eſprit de l'homme, qui ſe préſente ſi ſimple & ſi uniforme à l'entendement commun. Je m'imagine que ſi Dieu nous montroit ſucceſſivement tout ce qu'il y a à voir dans cet eſprit, de façon qu'à chaque minute nous viſſions ſeulement ce qui peut être l'objet de l'acte le plus précis de l'entendement, il ſe paſſeroit bien des centaines d'années avant que de tout voir. Auſſi ſans doute, ſi j'avois l'option, je préféreroit la vue claire d'une ame humaine à celle de tous les êtres viſibles contenus dans le ciel, la terre, lair & l'eau.

Si je parle ainſi de l'eſprit humain, que dirai-je de l'eſprit angélique, dont l'ample capacité eſt proportionnée au degré de ſa perfection, & dont chaque individu, ſuivant la doctrine de S. Thomas, renferme l'interminable extenſion de l'eſpace ? Je crois très-fermement, que ſi tous les objets délectables qui ſont dans le monde, ſe préſentoient aux ſens & aux puiſſances d'un homme dans un inſtant, & que dans ce même inſtant il pût jouir de tous,

Digitized by Google

il s'en faudroit de beaucoup que ſon plaiſir égalât celui qu'il auroit de voir clairement le moindre de tous les eſprits angéliques, & abſtraction faite du ſujet, la preuve qui doit le perſuader eſt concluante. Un objet plaît d'autant plus, qu'il eſt plus beau, plus agréable, & il eſt d'autant plus beau, plus agréable, qu'il eſt plus parfait. Or qui doute que la perfection réunie de tous les objets ſenſibles n'égale pas celle du moindre des eſprits angéliques ? Mais voici un bien autre ſujet d'admiration. Si le plaiſir de voir un ſeul & le plus petit de tous les eſprits céleſtes, eſt ſi grand, quel doit être celui d'en voir tant de milliers de milliers, dont l'excellence croît ſucceſſivement, de façon que le plus grand eſt au plus petit, comme une montagne à un atome ? O heureux habitans de la céleſte patrie, quelle joie ne goûtez-vous pas ! O vains amateurs du monde, que ne perdez-vous pas ! Mais où m'arrêtai-je, tandis qu'il reſte encore un eſpace infini juſqu'au comble de la félicité ? O Océan de perfections & d'excellences ! ô Dieu, Souverain des vertus ! ô Grand Dieu ! ô Dieu des Dieux ! ſi telle eſt la joie que procure la vue de tes créatures, qui, quoique très nobles, ſont enfin tes créatures, & dont la perfection eſt

Digitized by Google

infiniment plus éloignée de la tienne, que le plus vil insecte de la terre ne l'est de la premiere intelligence du Ciel, dont la beauté n'est que laideur, dont la lumiere n'est que ténebres, si on les compare à ta beauté, à ta splendeur; que sera-ce donc de te voir toi-même? . . . . Sortons, s'il est possible, de l'admiration, & reprenons notre sujet.

Supposé donc, comme nous l'avons insinué ci-dessus, qu'on doit considérer dans l'entendement plusieurs facultés distinctes; je dis que l'erreur universelle n'est pas respectivement à telle ou telle de ces facultés, & beaucoup moins à toutes ensemble, mais relativement à une seule, la plus essentielle, qui est la droiture du jugement. Bien des hommes sont assez francs pour convenir que d'autres ont sur eux l'avantage de comprendre plus promptement, de discourir plus facilement, de s'expliquer plus heureusement, qu'ils ont plus de génie, plus d'aptitude pour telle ou telle profession, plus d'étendue d'esprit pour saisir dans un même temps différens objets, &c. Mais il leur reste toujours un dernier retranchement, & le plus important de tous, où ils mettent à couvert leur amour-propre: c'est la persuasion qu'ils jugeront bien des choses, dès

Digitized by Google

qu'elles seront établies dans l'ordre qu'elles exigent. Voilà le point sur lequel, qui que ce soit ne veut rien céder. Qu'on cherche l'homme qui pense le plus modestement de lui-même, il avouera que ce qu'il sçait est peu de chose, qu'il lui faut plus de temps qu'à un autre pour concevoir & pour rendre ce qu'il conçoit, qu'il s'explique mal; & ainsi de bien d'autres défauts de son entendement; mais dans le même-temps il croira se faire une injustice, s'il ne pense pas que relativement aux objets qu'il comprend, personne n'en portera un meilleur jugement que lui, en lui donnant le temps nécessaire pour les méditer.

La preuve de ce que j'avance est évidente, en ce que nous ne voyons pas communément un homme céder à un autre en changeant de pensée, relativement aux faits sur lesquels, après les avoir vus & revus, il a établi son opinion. Je dis communément, pour ne pas nier que cela n'arrive quelquefois; mais observez que même alors il ne se rend, que parce qu'on lui propose quelque connoissance nouvelle, quelque réflexion, ou quelque expérience qu'il ignoroit, ou à laquelle il n'avoit point pensé. Ainsi donc il reste toujours dans la persuasion, que s'il s'est trompé

Digitized by Google

pé dans le premier jugement, ce n'eſt pas parce qu'il a moins de talent que l'autre pour bien juger, mais parce qu'il n'a pas eu les mêmes facilités pour acquérir les connoiſſances qui lui manquoient, ou le même bonheur, pour que quelque réflexion eſſentielle ſe préſentât à ſon eſprit.

Je m'expliquerai mieux par un exemple. Dans cet ouvrage étendu du Théâtre critique, j'ai convaincu nombre de perſonnes de bien des maximes contraires aux ſentimens où ils étoient précédemment ſur différentes matieres. Quelqu'un d'eux croit-il pour cela que Dieu m'a donné ſupérieurement à lui cette faculté principale de l'ame pour bien juger ? Je ne le penſe pas. (*Le Pere Féijoo avoit raiſon de ne le pas penſer : l'Eſpagne a été inondée de libelles diffamatoires contre lui.*) Ils reconnoîtront bien que j'ai ſaiſi le point de vérité, & qu'ils étoient auparavant dans l'erreur : mais ſur certains ſujets, ils attribueront cette inégalité à ma plus grande application à l'étude ; ſur d'autres, à la plus grande facilité de me procurer des livres, & d'acquérir des connoiſſances ; ſur celui-ci, à l'étude continuelle que j'en avois faite ; ſur celui-là, à mon plus grand bonheur, qui ma offert quelques réflexions auxquelles ils ne penſoient pas. Tous du pre-

Digitized by Google

mier au dernier, resteront dans l'opinion, que s'ils s'étoient trouvés en égalité de circonstances aussi heureuses, ils auroient découvert les vérités que je leur ai démontrées, & qu'ils seroient revenus d'eux-mêmes des erreurs d'où je les ai tirés.

Quelqu'un pourra bien dans une autre occasion, changer d'avis, sans attribuer la réussite de celui à qui il cede, ni au bonheur accidentel de l'occurrence, ni à une plus grande application, ni à une plus favorable commodité de vérifier le fait; mais quoique cela puisse arriver très-rarement, il n'en sera ni plus généreux, ni plus équitable pour lui accorder un entendement plus net & plus profond que le sien. Il aura toujours la ressource de penser & de dire qu'une idée vraie & bien rendue ne suffit pas pour graduer un entendement, comme une erreur ne suffit pas non plus pour le dégrader : & joignant cette maxime véritable à la fausse supposition ou à la prévention, que pour une fois que l'autre faisit bien, & lui mal, il juge bien dix fois à son tour, tandis que l'autre se trompe aussi souvent; il se croit toujours en droit de conclure que l'avantage substantiel de l'entendement est de son côté.

C'est ainsi que les hommes se trompent très-fréquemment, & dans bien des cir-

Digitized by Google

conſtances différentes, pour ne pas accorder une ſupériorité d'entendement à ceux qui l'ont en effet. Qu'ils liſent ou qu'ils entendent une maxime bien fondée, une penſée ſpirituelle, un raiſonnement ſolide ſur quelqu'une de ces matieres, en quelque ſorte populaires, & dans leſquelles tout le monde comprend quelque choſe : par exemple, en fait de coutumes, de mœurs, de gouvernement ou de politique. Je ſuppoſe qu'ils n'ont jamais entendu cette réflexion, cette ſentence, cette maxime ; toutefois dans le moment ils la ſaiſiſſent, ils en ſentent toute la juſteſſe, ils l'adoptent pleinement. Rendront-ils pour cela à ſon Auteur le tribut d'éloge qui lui eſt dû ? Non, parce qu'il leur ſemble qu'ils penſoient d'avance comme lui. Auſſi ſe diſent-ils intérieurement, & avec la plus grande ſatisfaction de l'amour-propre : je n'ignorois pas cela : on ne m'apprend rien de nouveau. Il ſera pourtant vrai que mille fois peut-être le ſujet qui a donné lieu à cette maxime a été traité en leur préſence ; que perſonne ne l'avoit jamais entendue, ni rien d'équivalent ; que même, s'ils veulent avouer la vérité, ils n'y avoient jamais penſé eux-mêmes. Eſt-ce qu'ils mentent, quand ils diſent qu'ils le ſçavoient déja ? Non cer-

Digitized by Google

tainement ; mais ils se trompent.

Il faut observer que sur ces matieres de la juriſdiction, pour ainſi dire, de tous les hommes, il n'y a aucune vérité qui ne ſoit gravée de quelque façon dans l'entendement de tous, du moins de ceux qui ont le jugement bien diſpoſé, & qui ſont doués au moins d'un bon ſens naturel ; mais elle l'eſt différemment, ſuivant la différence qui ſe trouve entre les mêmes entendemens. Dans les uns elle eſt claire & diſtincte, dans les autres confuſe, & comme dans un nuage. Dans ceux-ci, elle eſt peinte dans toute ſa perfection ; dans ceux-là groſſiérement ébauchée. Elle eſt ſi brillante dans quelques-uns, qu'ils jouiſſent en plein de ſa lumiere, & qu'ils peuvent même la communiquer aux autres ; elle eſt ſi fort obſcurcie dans quelques autres, qu'ils ne peuvent pas l'appercevoir pour eux-mêmes. Quand donc ces derniers liſent cette penſée, cette maxime, ou qu'ils l'entendent dire à quelqu'un qui la poſſede dans toute ſa clarté, la lumiere que celui-ci leur communique, diſſipe les nuages qui la leur cachoient ; & alors voyant la vérité au dedans de leur propre intelligence, ils s'applaudiſſent préſomptueuſement de la prétendue connoiſſance qu'ils en avoient, d'où ils tirent la fauſſe

Digitized by Google

conséquence que leur lumiere ou leur pénétration n'eſt point du tout inférieure à celle de celui qui vient de les éclairer. O! que ces gens là ſont dans l'erreur!

Mais cette différence n'eſt encore rien. A peine y a-t'il d'autre ſupériorité ſubſtancielle d'un entendement à l'autre, que celle de comprendre l'un clairement, ce que l'autre n'apperçoit que confuſément, & en ceci la vue corporelle & l'intellectuelle vont de pair. Si de deux perſonnes qui ont à une diſtance égale le même objet, l'un le diſtingue très-bien, & l'autre ne l'apperçoit que très-foiblement, nous ne balançons pas à décider que la vue du premier eſt bonne, & que celle du ſecond eſt foible. La même différence ou la même inégalité ſe trouve entre deux entendemens, dont l'un ſaiſit dans toute ſa clarté le même objet que l'autre n'entrevoit qu'à travers d'épais nuages, quoiqu'à la même diſtance pour tous les deux; j'entends par-là ſuppoſer que l'étude particuliere qu'ils en ont faite, ou les explications qu'ils en ont reçues ſoient égales.

Les eſprits bornés prennent ſouvent le change, en attribuant cette inégalité de la faculté intellective à une autre toute différente, c'eſt-à-dire en s'imaginant que ce qui eſt clarté d'intelligence, n'eſt ſeu-

Digitized by Google

lement que clarté d'explication, ce qui, ſuivant eux, fait toute la ſupériorité. Pour moi, je penſe en premier lieu, que l'avantage de ſe mieux expliquer vient en plus grande partie de celui de mieux comprendre. De deux Peintres qui ſçavent également faire uſage des couleurs, mais dont la vue eſt différente, il eſt certain que, quoiqu'ils ayent à la même diſtance le même objet, l'un le peindra bien & l'autre mal, par la ſeule raiſon que la vue de l'un ſera plus claire que celle de l'autre. Il en eſt de même de nos idées. Les paroles ſont les couleurs. On peut également, & même ſupérieurement poſſéder ſa langue; cependant nous voyons tous les jours que cette ſupériorité, cette ſource plus abondante de mots, ne fait ni mieux, ni ſi bien rendre nos penſées. Pourquoi? Parce qu'un objet ſera toujours mal peint, tant que les yeux de l'entendement ne le verront pas avec clarté.

Pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matiere, je demande: Quand quelqu'un qui écoute, convient que celui qui parle s'explique admirablement, & qu'il lui accorde en cela quelque ſupériorité ſur lui, n'eſt-il pas vrai qu'il comprend tout de ſuite ce que l'autre dit? Sans doute, & c'eſt pour cela même qu'il applaudit à ſon

Digitized by Google

élocution. Donc il ſçavoit auparavant l'uſage & la ſignification des termes employés dans la démonſtration, & à cet égard point de différence entr'eux : donc toute l'inégalité vient de ce que l'un conçoit mieux que l'autre. Généralement quiconque poſſédant bien la langue, s'explique clairement à ſoi-même une choſe, l'explique bien à un autre ; & qui ne peut bien ſe la rendre à ſoi-même, ne peut bien la rendre à un autre.

Je dis en ſecond lieu, que dans le cas où nous en ſommes, il eſt certain que l'explication ne manque pas ſeulement, mais encore la connoiſſance. Celui-là ſe trompe, qui entendant une réflexion nouvelle dont il ſaiſit à l'inſtant toute la juſteſſe, croit qu'il ſçavoit déja ce qu'on vient de lui apprendre, parce qu'alors s'éclaircit dans ſon eſprit une idée obſcure de l'objet qu'on lui développe. Il avoit bien l'eſpece, mais non l'uſage ; il avoit l'idée, mais concentrée en elle-même. Il lui manquoit non ſeulement l'explication externe de l'objet, mais encore l'interne. Non ſeulement il ne pouvoit pas l'exprimer, quoique poſſédant parfaitement les termes propres, mais encore s'en rendre raiſon à lui-même. Qu'il ait donc toute la reconnoiſſance que mérite celui dont la lumiere a

Digitized by Google

tiré son idée de l'obscurité, & qui par sa culture a fait fructifier cette semence enfouie.

Nous avons raisonné jusqu'ici relativement aux entendemens bornés. Les mêmes principes concourent pour que les entendemens supérieurs se trompent également dans le jugement qu'ils portent d'eux-mêmes, non à la vérité en se croyant supérieurs; car l'étant en effet, il n'y a point en cela d'erreur: mais en pensant que leur excellence est placée à un degré beaucoup plus élevé que celui qu'elle occupe réellement. Pour comprendre qu'il en est ainsi, il n'y a qu'à jetter les yeux sur les Ecrivains les plus célebres de tous les temps. Ceux-ci étoient sans doute bien persuadés qu'ils ne se trompoient en rien de ce qu'ils mettoient au jour. En effet, s'ils n'avoient pas porté un tel jugement de quelque partie de leurs ouvrages, ils ne l'auroient pas écrite. Malgré cela aucun n'a été assez heureux pour ne pas errer en quelque chose, suivant le sentiment unanime des Sçavans. Donc ils s'estimoient plus qu'ils ne devoient; & qu'on ne me réponde pas que l'erreur n'est que du côté des Critiques de leurs ouvrages. La replique n'est pas recevable, 1°. parce que la raison naturelle dicte que personne ne peut-être juge

dans sa propre cause ; ainsi nous ne devons pas nous en tenir au jugement des Auteurs eux-mêmes, mais à l'opinion de ceux en qui on doit supposer les lumieres nécessaires pour en décider ; 2°. parce qu'en accordant que le sentiment de quelqu'un de ces Auteurs doive prévaloir sur celui de quelque Critique pris en particulier, il ne doit pas l'emporter sur l'opinion générale ou presque générale des Sçavans, étant bien plus vraisemblable qu'un homme seul, quelque génie qu'il ait, se trompe dans sa propre cause, que plusieurs, quoiqu'inférieurs, dans une cause qui leur est étrangere.

Rendons ceci plus sensible en remontant jusqu'aux anciens Philosophes ; & dans le nombre, ne nous arrêtons qu'à ceux à qui la primauté de génie est accordée d'un consentement universel, Platon & Aristote. Ces deux hommes étoient sans contredit doués d'un entendement admirable. On trouve à chaque pas dans leurs Ouvrages des traits sublimes, & qui démontrent une pénétration prodigieuse. Qui osera cependant disconvenir qu'il n'y ait pareillement de grands écarts de l'esprit ? Ils étoient bien éloignés eux-mêmes de le penser. Peut-être présumoient-ils au contraire s'élever encore plus au dessus des

Digitized by Google

autres mortels, par la même route où ils erroient le plus grossiérement, & sur le sujet qu'il importoit le plus de mieux approfondir; je veux parler de l'idée de la Divinité. Tous les deux s'égarerent pourtant de la façon la plus énorme, quoique par différens chemins. Que reste-t'il à conclure? qu'universellement tous les hommes apprécient plus qu'ils ne le doivent leur propre entendement.

Nous avons prouvé le sujet de ce discours; mais il ne faut pas passer sous silence deux objections qu'on peut nous faire, l'une méthaphysique, l'autre expérimentale & de pratique. La premiere est fondée sur la maxime philosophique que l'entendement est réflexible sur lui-même, d'où il paroît naturel d'inférer qu'il peut connoître & mesurer sa propre étendue. Cette maxime au moins doit-elle annuller la parité proposée ci dessus entre la vue corporelle & l'intellectuelle; sçavoir, qu'ainsi que les yeux corporels ne se voyent pas, l'entendement ne se voit pas lui-même: car l'entendement étant réflexible sur lui-même, & les yeux corporels ne l'étant pas, il n'y a plus de parité.

Je conviens que l'entendement réfléchit sur lui même & sur ses actes; mais cela prouve-t'il que toutes ses réflexions sont

Digitized by Google

vraies & justes ? Nullement. S'il en étoit ainsi, il n'y auroit point d'entendement qui ne connût ses erreurs, & qui ne les corrigeât en faisant un acte réfléchi sur le direct (que nous supposons faux). Ce qui arrive très-communément, c'est que lorsque l'acte direct est faux, le réfléchi l'est pareillement. Il faut de nécessité que cela soit, si après l'acte direct il ne survient pas à l'entendement quelque nouvelle lumiere relative à l'objet ; parce que les mêmes principes sur lesquels il s'est fondé pour former l'acte direct, subsistent pour le porter à penser, par l'acte réfléchi, que le premier est juste. De-là il s'ensuit avec évidence que l'entendement erre de même dans l'idée qu'il se forme de sa propre capacité : car croyant que nombre d'actes d'intelligence sont vrais, tandis qu'ils sont faux, il doit croire nécessairement aussi sa perspicacité intellective plus grande qu'elle n'est.

A l'égard de la parité entre la vue spirituelle & la corporelle, j'avoue qu'elle n'est pas juste à la rigueur ; mais elle peut toujours passer dans ce qui est relatif au sujet que nous traitons. J'ai dit que les yeux ne se voyent pas eux-mêmes, non plus que l'entendement : dans cette seconde proposition, le verbe *voir* doit être pris

Digitized by Google

mier au dernier, resteront dans l'opinion, que s'ils s'étoient trouvés en égalité de circonstances aussi heureuses, ils auroient découvert les vérités que je leur ai démontrées, & qu'ils seroient revenus d'eux-mêmes des erreurs d'où je les ai tirés.

Quelqu'un pourra bien dans une autre occasion, changer d'avis, sans attribuer la réussite de celui à qui il cede, ni au bonheur accidentel de l'occurrence, ni à une plus grande application, ni à une plus favorable commodité de vérifier le fait; mais quoique cela puisse arriver très-rarement, il n'en sera ni plus généreux, ni plus équitable pour lui accorder un entendement plus net & plus profond que le sien. Il aura toujours la ressource de penser & de dire qu'une idée vraie & bien rendue ne suffit pas pour graduer un entendement, comme une erreur ne suffit pas non plus pour le dégrader : & joignant cette maxime véritable à la fausse supposition ou à la prévention, que pour une fois que l'autre saisit bien, & lui mal, il juge bien dix fois à son tour, tandis que l'autre se trompe aussi souvent; il se croit toujours en droit de conclure que l'avantage substantiel de l'entendement est de son côté.

C'est ainsi que les hommes se trompent très-fréquemment, & dans bien des cir-

Digitized by Google

conſtances différentes, pour ne pas accorder une ſupériorité d'entendement à ceux qui l'ont en effet. Qu'ils liſent ou qu'ils entendent une maxime bien fondée, une penſée ſpirituelle, un raiſonnement ſolide ſur quelqu'une de ces matieres, en quelque ſorte populaires, & dans leſquelles tout le monde comprend quelque choſe : par exemple, en fait de coutumes, de mœurs, de gouvernement ou de politique. Je ſuppoſe qu'ils n'ont jamais entendu cette réflexion, cette ſentence, cette maxime ; toutefois dans le moment ils la ſaiſiſſent, ils en ſentent toute la juſteſſe, ils l'adoptent pleinement. Rendront-ils pour cela à ſon Auteur le tribut d'éloge qui lui eſt dû ? Non, parce qu'il leur ſemble qu'ils penſoient d'avance comme lui. Auſſi ſe diſent-ils intérieurement, & avec la plus grande ſatisfaction de l'amour-propre : je n'ignorois pas cela : on ne m'apprend rien de nouveau. Il ſera pourtant vrai que mille fois peut-être le ſujet qui a donné lieu à cette maxime a été traité en leur préſence ; que perſonne ne l'avoit jamais entendue, ni rien d'équivalent ; que même, s'ils veulent avouer la vérité, ils n'y avoient jamais penſé eux-mêmes. Eſt-ce qu'ils mentent, quand ils diſent qu'ils le ſçavoient déja ? Non cer-

Digitized by Google

tainement ; mais ils se trompent.

Il faut observer que sur ces matieres de la juriſdiction, pour ainſi dire, de tous les hommes, il n'y a aucune vérité qui ne ſoit gravée de quelque façon dans l'entendement de tous, du moins de ceux qui ont le jugement bien diſpoſé, & qui ſont doués au moins d'un bon ſens naturel ; mais elle l'eſt différemment, ſuivant la différence qui ſe trouve entre les mêmes entendemens. Dans les uns elle eſt claire & diſtincte, dans les autres confuſe, & comme dans un nuage. Dans ceux-ci, elle eſt peinte dans toute ſa perfection ; dans ceux-là groſſiérement ébauchée. Elle eſt ſi brillante dans quelques-uns, qu'ils jouiſſent en plein de ſa lumiere, & qu'ils peuvent même la communiquer aux autres ; elle eſt ſi fort obſcurcie dans quelques autres, qu'ils ne peuvent pas l'appercevoir pour eux-mêmes. Quand donc ces derniers liſent cette penſée, cette maxime, ou qu'ils l'entendent dire à quelqu'un qui la poſſede dans toute ſa clarté, la lumiere que celui-ci leur communique, diſſipe les nuages qui la leur cachoient ; & alors voyant la vérité au dedans de leur propre intelligence, ils s'applaudiſſent préſomptueuſement de la prétendue connoiſſance qu'ils en avoient, d'où ils tirent la fauſſe

Digitized by Google

conséquence que leur lumiere ou leur pénétration n'eſt point du tout inférieure à celle de celui qui vient de les éclairer. O! que ces gens là ſont dans l'erreur!

Mais cette différence n'eſt encore rien. A peine y a-t'il d'autre ſupériorité ſubſtancielle d'un entendement à l'autre, que celle de comprendre l'un clairement, ce que l'autre n'apperçoit que confuſément, & en ceci la vue corporelle & l'intellectuelle vont de pair. Si de deux perſonnes qui ont à une diſtance égale le même objet, l'un le diſtingue très-bien, & l'autre ne l'apperçoit que très-foiblement, nous ne balançons pas à décider que la vue du premier eſt bonne, & que celle du ſecond eſt foible. La même différence ou la même inégalité ſe trouve entre deux entendemens, dont l'un ſaiſit dans toute ſa clarté le même objet que l'autre n'entrevoit qu'à travers d'épais nuages, quoiqu'à la même diſtance pour tous les deux; j'entends par-là ſuppoſer que l'étude particuliere qu'ils en ont faite, ou les explications qu'ils en ont reçues ſoient égales.

Les eſprits bornés prennent ſouvent le change, en attribuant cette inégalité de la faculté intellective à une autre toute différente, c'eſt-à-dire en s'imaginant que ce qui eſt clarté d'intelligence, n'eſt ſeu-

Digitized by Google

ni dans le complexe des inclinations, ni dans la connoiſſance de tous les objets. Que le lecteur réfléchiſſe s'il a jamais vu deux individus ſi conformes dans les affections, que tout ce qui plaiſoit à l'un, plût à l'autre, ou d'une conception ſi uniforme, que le ſentiment de l'un ne fût jamais différent de celui de l'autre ? J'oſe certainement répondre pour lui que non. Il s'enſuit delà avec évidence, que la partie intellective, comme l'appetitive de chaque homme, comprend un nombre innombrable de diſpoſitions diſtinctes. Et en effet, s'il n'en étoit pas ainſi, il ſeroit impoſſible, qu'entre tant de milliers de millions d'individus, le même complexe ne ſe répétât dans quelques-uns, & même dans pluſieurs.

Toute la varieté que nous avons obſervée dans l'entendement & la volonté de l'homme, eſt moindre que celle que nous offre l'ample ſein de la mémoire, ce ſein, capable de contenir l'être intelligible de tout un monde, & même de pluſieurs mondes, & où ſont contenus actuellement des milliers de milliers de ces eſpeces, que l'école nomme intelligibles, ou imprimées. Quel tableau plus auguſte, plus vaſte, plus varié que celui qui repréſente au naturel cette immenſe voûte du Ciel, le

Digitized by Google

corps, le cours, la lumiere de tous ſes aſtres, la terre, l'air, l'eau, avec un nombre innombrable de corps vivans, inanimés, élémentaires & mixtes!

Tout ceci, & beaucoup plus qu'il n'eſt poſſible de décrire, eſt à contempler dans l'eſprit de l'homme, qui ſe préſente ſi ſimple & ſi uniforme à l'entendement commun. Je m'imagine que ſi Dieu nous montroit ſucceſſivement tout ce qu'il y a à voir dans cet eſprit, de façon qu'à chaque minute nous viſſions ſeulement ce qui peut être l'objet de l'acte le plus précis de l'entendement, il ſe paſſeroit bien des centaines d'années avant que de tout voir. Auſſi ſans doute, ſi j'avois l'option, je préférerois la vue claire d'une ame humaine à celle de tous les êtres viſibles contenus dans le ciel, la terre, lair & l'eau.

Si je parle ainſi de l'eſprit humain, que dirai-je de l'eſprit angélique, dont l'ample capacité eſt proportionnée au degré de ſa perfection, & dont chaque individu, ſuivant la doctrine de S. Thomas, renferme l'interminable extenſion de l'eſpace? Je crois très-fermement, que ſi tous les objets délectables qui ſont dans le monde, ſe préſentoient aux ſens & aux puiſſances d'un homme dans un inſtant, & que dans ce même inſtant il pût jouir de tous,

Digitized by Google

il s'en faudroit de beaucoup que ſon plaiſir égalât celui qu'il auroit de voir clairement le moindre de tous les eſprits angéliques, & abſtraction faite du ſujet, la preuve qui doit le perſuader eſt concluante. Un objet plaît d'autant plus, qu'il eſt plus beau, plus agréable, & il eſt d'autant plus beau, plus agréable, qu'il eſt plus parfait. Or qui doute que la perfection réunie de tous les objets ſenſibles n'égale pas celle du moindre des eſprits angéliques ? Mais voici un bien autre ſujet d'admiration. Si le plaiſir de voir un ſeul & le plus petit de tous les eſprits céleſtes, eſt ſi grand, quel doit être celui d'en voir tant de milliers de milliers, dont l'excellence croît ſucceſſivement, de façon que le plus grand eſt au plus petit, comme une montagne à un atome ? O heureux habitans de la céleſte patrie, quelle joie ne goûtez-vous pas ! O vains amateurs du monde, que ne perdez-vous pas ! Mais où m'arrêtai-je, tandis qu'il reſte encore un eſpace infini juſqu'au comble de la félicité ? O Océan de perfections & d'excellences ! ô Dieu, Souverain des vertus ! ô Grand Dieu ! ô Dieu des Dieux ! ſi telle eſt la joie que procure la vue de tes créatures, qui, quoique très nobles, ſont enfin tes créatures, & dont la perfection eſt

Digitized by Google

infiniment plus éloignée de la tienne, que le plus vil insecte de la terre ne l'est de la premiere intelligence du Ciel, dont la beauté n'est que laideur, dont la lumiere n'est que ténebres, si on les compare à ta beauté, à ta splendeur; que sera-ce donc de te voir toi-même? . . . . Sortons, s'il est possible, de l'admiration, & reprenons notre sujet.

Supposé donc, comme nous l'avons insinué ci-dessus, qu'on doit considérer dans l'entendement plusieurs facultés distinctes; je dis que l'erreur universelle n'est pas respectivement à telle ou telle de ces facultés, & beaucoup moins à toutes ensemble, mais relativement à une seule, la plus essentielle, qui est la droiture du jugement. Bien des hommes sont assez francs pour convenir que d'autres ont sur eux l'avantage de comprendre plus promptement, de discourir plus facilement, de s'expliquer plus heureusement, qu'ils ont plus de génie, plus d'aptitude pour telle ou telle profession, plus d'étendue d'esprit pour saisir dans un même temps différens objets, &c. Mais il leur reste toujours un dernier retranchement, & le plus important de tous, où ils mettent à couvert leur amour-propre: c'est la persuasion qu'ils jugeront bien des choses, dès

Digitized by Google

qu'elles seront établies dans l'ordre qu'elles exigent. Voilà le point sur lequel, quoique ce soit ne veut rien céder. Qu'on cherche l'homme qui pense le plus modestement de lui-même, il avouera que ce qu'il sçait est peu de chose, qu'il lui faut plus de temps qu'à un autre pour concevoir & pour rendre ce qu'il conçoit, qu'il s'explique mal; & ainsi de bien d'autres défauts de son entendement; mais dans le même-temps il croira se faire une injustice, s'il ne pense pas que relativement aux objets qu'il comprend, personne n'en portera un meilleur jugement que lui, en lui donnant le temps nécessaire pour les méditer.

La preuve de ce que j'avance est évidente, en ce que nous ne voyons pas communément un homme céder à un autre en changeant de pensée, relativement aux faits sur lesquels, après les avoir vus & revus, il a établi son opinion. Je dis communément, pour ne pas nier que cela n'arrive quelquefois; mais observez que même alors il ne se rend, que parce qu'on lui propose quelque connoissance nouvelle, quelque réflexion, ou quelque expérience qu'il ignoroit, ou à laquelle il n'avoit point pensé. Ainsi donc il reste toujours dans la persuasion, que s'il s'est trompé

Digitized by Google

pé dans le premier jugement, ce n'eſt pas parce qu'il a moins de talent que l'autre pour bien juger, mais parce qu'il n'a pas eu les mêmes facilités pour acquérir les connoiſſances qui lui manquoient, ou le même bonheur, pour que quelque réflexion eſſentielle ſe préſentât à ſon eſprit.

Je m'expliquerai mieux par un exemple. Dans cet ouvrage étendu du Théâtre critique, j'ai convaincu nombre de perſonnes de bien des maximes contraires aux ſentimens où ils étoient précédemment ſur différentes matieres. Quelqu'un d'eux croit-il pour cela que Dieu m'a donné ſupérieurement à lui cette faculté principale de l'ame pour bien juger ? Je ne le penſe pas. (*Le Pere Féijoo avoit raiſon de ne le pas penſer : l'Eſpagne a été inondée de libelles diffamatoires contre lui.*) Ils reconnoîtront bien que j'ai ſaiſi le point de vérité, & qu'ils étoient auparavant dans l'erreur : mais ſur certains ſujets, ils attribueront cette inégalité à ma plus grande application à l'étude ; ſur d'autres, à la plus grande facilité de me procurer des livres, & d'acquérir des connoiſſances ; ſur celui-ci, à l'étude continuelle que j'en avois faite ; ſur celui-là, à mon plus grand bonheur, qui ma offert quelques réflexions auxquelles ils ne penſoient pas. Tous du pre-

Digitized by Google

mier au dernier, resteront dans l'opinion, que s'ils s'étoient trouvés en égalité de circonstances aussi heureuses, ils auroient découvert les vérités que je leur ai démontrées, & qu'ils seroient revenus d'eux-mêmes des erreurs d'où je les ai tirés.

Quelqu'un pourra bien dans une autre occasion, changer d'avis, sans attribuer la réussite de celui à qui il cede, ni au bonheur accidentel de l'occurrence, ni à une plus grande application, ni à une plus favorable commodité de vérifier le fait; mais quoique cela puisse arriver très-rarement, il n'en sera ni plus généreux, ni plus équitable pour lui accorder un entendement plus net & plus profond que le sien. Il aura toujours la ressource de penser & de dire qu'une idée vraie & bien rendue ne suffit pas pour graduer un entendement, comme une erreur ne suffit pas non plus pour le dégrader : & joignant cette maxime véritable à la fausse supposition ou à la prévention, que pour une fois que l'autre saisit bien, & lui mal, il juge bien dix fois à son tour, tandis que l'autre se trompe aussi souvent; il se croit toujours en droit de conclure que l'avantage substantiel de l'entendement est de son côté.

C'est ainsi que les hommes se trompent très-fréquemment, & dans bien des cir-

Digitized by Google

conſtances différentes, pour ne pas accorder une ſupériorité d'entendement à ceux qui l'ont en effet. Qu'ils liſent ou qu'ils entendent une maxime bien fondée, une penſée ſpirituelle, un raiſonnement ſolide ſur quelqu'une de ces matieres, en quelque ſorte populaires, & dans leſquelles tout le monde comprend quelque choſe : par exemple, en fait de coutumes, de mœurs, de gouvernement ou de politique. Je ſuppoſe qu'ils n'ont jamais entendu cette réflexion, cette ſentence, cette maxime ; toutefois dans le moment ils la ſaiſiſſent, ils en ſentent toute la juſteſſe, ils l'adoptent pleinement. Rendront-ils pour cela à ſon Auteur le tribut d'éloge qui lui eſt dû ? Non, parce qu'il leur ſemble qu'ils penſoient d'avance comme lui. Auſſi ſe diſent-ils intérieurement, & avec la plus grande ſatisfaction de l'amour-propre : je n'ignorois pas cela : on ne m'apprend rien de nouveau. Il ſera pourtant vrai que mille fois peut-être le ſujet qui a donné lieu à cette maxime a été traité en leur préſence ; que perſonne ne l'avoit jamais entendue, ni rien d'équivalent ; que même, s'ils veulent avouer la vérité, ils n'y avoient jamais penſé eux-mêmes. Eſt-ce qu'ils mentent, quand ils diſent qu'ils le ſçavoient déja ? Non cer-

Digitized by Google

tainement ; mais ils se trompent.

Il faut observer que sur ces matieres de la juriſdiction, pour ainſi dire, de tous les hommes, il n'y a aucune vérité qui ne ſoit gravée de quelque façon dans l'entendement de tous, du moins de ceux qui ont le jugement bien diſpoſé, & qui ſont doués au moins d'un bon ſens naturel ; mais elle l'eſt différemment, ſuivant la différence qui ſe trouve entre les mêmes entendemens. Dans les uns elle eſt claire & diſtincte, dans les autres confuſe, & comme dans un nuage. Dans ceux-ci, elle eſt peinte dans toute ſa perfection ; dans ceux-là groſſiérement ébauchée. Elle eſt ſi brillante dans quelques-uns, qu'ils jouiſſent en plein de ſa lumiere, & qu'ils peuvent même la communiquer aux autres ; elle eſt ſi fort obſcurcie dans quelques autres, qu'ils ne peuvent pas l'appercevoir pour eux-mêmes. Quand donc ces derniers liſent cette penſée, cette maxime, ou qu'ils l'entendent dire à quelqu'un qui la poſſede dans toute ſa clarté, la lumiere que celui-ci leur communique, diſſipe les nuages qui la leur cachoient ; & alors voyant la vérité au dedans de leur propre intelligence, ils s'applaudiſſent préſomptueuſement de la prétendue connoiſſance qu'ils en avoient, d'où ils tirent la fauſſe

Digitized by Google

conſéquence que leur lumiere ou leur pénétration n'eſt point du tout inférieure à celle de celui qui vient de les éclairer. O! que ces gens là ſont dans l'erreur!

Mais cette différence n'eſt encore rien. A peine y a-t'il d'autre ſupériorité ſubſtancielle d'un entendement à l'autre, que celle de comprendre l'un clairement, ce que l'autre n'apperçoit que confuſément, & en ceci la vue corporelle & l'intellectuelle vont de pair. Si de deux perſonnes qui ont à une diſtance égale le même objet, l'un le diſtingue très-bien, & l'autre ne l'apperçoit que très-foiblement, nous ne balançons pas à décider que la vue du premier eſt bonne, & que celle du ſecond eſt foible. La même différence ou la même inégalité ſe trouve entre deux entendemens, dont l'un ſaiſit dans toute ſa clarté le même objet que l'autre n'entrevoit qu'à travers d'épais nuages, quoiqu'à la même diſtance pour tous les deux; j'entends par-là ſuppoſer que l'étude particuliere qu'ils en ont faite, ou les explications qu'ils en ont reçues ſoient égales.

Les eſprits bornés prennent ſouvent le change, en attribuant cette inégalité de la faculté intellective à une autre toute différente, c'eſt-à-dire en s'imaginant que ce qui eſt clarté d'intelligence, n'eſt ſeu-

Digitized by Google

lement que clarté d'explication, ce qui, ſuivant eux, fait toute la ſupériorité. Pour moi, je penſe en premier lieu, que l'avantage de ſe mieux expliquer vient en plus grande partie de celui de mieux comprendre. De deux Peintres qui ſçavent également faire uſage des couleurs, mais dont la vue eſt différente, il eſt certain que, quoiqu'ils ayent à la même diſtance le même objet, l'un le peindra bien & l'autre mal, par la ſeule raiſon que la vue de l'un ſera plus claire que celle de l'autre. Il en eſt de même de nos idées. Les paroles ſont les couleurs. On peut également, & même ſupérieurement poſſéder ſa langue; cependant nous voyons tous les jours que cette ſupériorité, cette ſource plus abondante de mots, ne fait ni mieux, ni ſi bien rendre nos penſées. Pourquoi? Parce qu'un objet ſera toujours mal peint, tant que les yeux de l'entendement ne le verront pas avec clarté.

Pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matiere, je demande: Quand quelqu'un qui écoute, convient que celui qui parle s'explique admirablement, & qu'il lui accorde en cela quelque ſupériorité ſur lui, n'eſt-il pas vrai qu'il comprend tout de ſuite ce que l'autre dit? Sans doute, & c'eſt pour cela même qu'il applaudit à ſon

Digitized by Google

élocution. Donc il ſçavoit auparavant l'uſage & la ſignification des termes employés dans la démonſtration, & à cet égard point de différence entr'eux : donc toute l'inégalité vient de ce que l'un conçoit mieux que l'autre. Généralement quiconque poſſédant bien la langue, s'explique clairement à ſoi-même une choſe, l'explique bien à un autre ; & qui ne peut bien ſe la rendre à ſoi-même, ne peut bien la rendre à un autre.

Je dis en ſecond lieu, que dans le cas où nous en ſommes, il eſt certain que l'explication ne manque pas ſeulement, mais encore la connoiſſance. Celui-là ſe trompe, qui entendant une réflexion nouvelle dont il ſaiſit à l'inſtant toute la juſteſſe, croit qu'il ſçavoit déja ce qu'on vient de lui apprendre, parce qu'alors s'éclaircit dans ſon eſprit une idée obſcure de l'objet qu'on lui développe. Il avoit bien l'eſpece, mais non l'uſage ; il avoit l'idée, mais concentrée en elle-même. Il lui manquoit non ſeulement l'explication externe de l'objet, mais encore l'interne. Non ſeulement il ne pouvoit pas l'exprimer, quoique poſſédant parfaitement les termes propres, mais encore s'en rendre raiſon à lui-même. Qu'il ait donc toute la reconnoiſſance que mérite celui dont la lumiere a

Digitized by Google

tiré son idée de l'obscurité, & qui par sa culture a fait fructifier cette semence enfouie.

Nous avons raisonné jusqu'ici relativement aux entendemens bornés. Les mêmes principes concourent pour que les entendemens supérieurs se trompent également dans le jugement qu'ils portent d'eux-mêmes, non à la vérité en se croyant supérieurs; car l'étant en effet, il n'y a point en cela d'erreur: mais en pensant que leur excellence est placée à un degré beaucoup plus élevé que celui qu'elle occupe réellement. Pour comprendre qu'il en est ainsi, il n'y a qu'à jetter les yeux sur les Ecrivains les plus célebres de tous les temps. Ceux-ci étoient sans doute bien persuadés qu'ils ne se trompoient en rien de ce qu'ils mettoient au jour. En effet, s'ils n'avoient pas porté un tel jugement de quelque partie de leurs ouvrages, ils ne l'auroient pas écrite. Malgré cela aucun n'a été assez heureux pour ne pas errer en quelque chose, suivant le sentiment unanime des Sçavans. Donc ils s'estimoient plus qu'ils ne devoient; & qu'on ne me réponde pas que l'erreur n'est que du côté des Critiques de leurs ouvrages. La replique n'est pas recevable, 1°. parce que la raison naturelle dicte que personne ne peut-être juge

Digitized by Google

dans ſa propre cauſe ; ainſi nous ne devons pas nous en tenir au jugement des Auteurs eux-mêmes, mais à l'opinion de ceux en qui on doit ſuppoſer les lumieres néceſſaires pour en décider ; 2°. parce qu'en accordant que le ſentiment de quelqu'un de ces Auteurs doive prévaloir ſur celui de quelque Critique pris en particulier, il ne doit pas l'emporter ſur l'opinion générale ou preſque générale des Sçavans, étant bien plus vraiſemblable qu'un homme ſeul, quelque génie qu'il ait, ſe trompe dans ſa propre cauſe, que pluſieurs, quoiqu'inférieurs, dans une cauſe qui leur eſt étrangere.

Rendons ceci plus ſenſible en remontant juſqu'aux anciens Philoſophes ; & dans le nombre, ne nous arrêtons qu'à ceux à qui la primauté de génie eſt accordée d'un conſentement univerſel, Platon & Ariſtote. Ces deux hommes étoient ſans contredit doués d'un entendement admirable. On trouve à chaque pas dans leurs Ouvrages des traits ſublimes, & qui démontrent une pénétration prodigieuſe. Qui oſera cependant diſconvenir qu'il n'y ait pareillement de grands écarts de l'eſprit ? Ils étoient bien éloignés eux-mêmes de le penſer. Peut-être préſumoient-ils au contraire s'élever encore plus au deſſus des

Digitized by Google

autres mortels, par la même route où ils erroient le plus groſſiérement, & ſur le ſujet qu'il importoit le plus de mieux approfondir; je veux parler de l'idée de la Divinité. Tous les deux s'égarerent pourtant de la façon la plus énorme, quoique par différens chemins. Que reſte-t'il à conclure? qu'univerſellement tous les hommes apprécient plus qu'ils ne le doivent leur propre entendement.

Nous avons prouvé le ſujet de ce diſcours; mais il ne faut pas paſſer ſous ſilence deux objections qu'on peut nous faire, l'une méthaphyſique, l'autre expérimentale & de pratique. La premiere eſt fondée ſur la maxime philoſophique que l'entendement eſt réflexible ſur lui-même, d'où il paroît naturel d'inférer qu'il peut connoître & meſurer ſa propre étendue. Cette maxime au moins doit-elle annuller la parité propoſée ci deſſus entre la vue corporelle & l'intellectuelle; ſçavoir, qu'ainſi que les yeux corporels ne ſe voyent pas, l'entendement ne ſe voit pas lui-même: car l'entendement étant réflexible ſur lui-même, & les yeux corporels ne l'étant pas, il n'y a plus de parité.

Je conviens que l'entendement réfléchit ſur lui même & ſur ſes actes; mais cela prouve-t'il que toutes ſes réflexions ſont

Digitized by Google

vraies & justes? Nullement. S'il en étoit ainsi, il n'y auroit point d'entendement qui ne connût ses erreurs, & qui ne les corrigeât en faisant un acte réfléchi sur le direct (que nous supposons faux). Ce qui arrive très-communément, c'est que lorsque l'acte direct est faux, le réfléchi l'est pareillement. Il faut de nécessité que cela soit, si après l'acte direct il ne survient pas à l'entendement quelque nouvelle lumiere relative à l'objet; parce que les mêmes principes sur lesquels il s'est fondé pour former l'acte direct, subsistent pour le porter à penser, par l'acte réfléchi, que le premier est juste. De-là il s'ensuit avec évidence que l'entendement erre de même dans l'idée qu'il se forme de sa propre capacité: car croyant que nombre d'actes d'intelligence sont vrais, tandis qu'ils sont faux, il doit croire nécessairement aussi sa perspicacité intellective plus grande qu'elle n'est.

A l'égard de la parité entre la vue spirituelle & la corporelle, j'avoue qu'elle n'est pas juste à la rigueur; mais elle peut toujours passer dans ce qui est relatif au sujet que nous traitons. J'ai dit que les yeux ne se voyent pas eux-mêmes, non plus que l'entendement: dans cette seconde proposition, le verbe *voir* doit être pris

ſtrictement, en tant qu'il ſignifie une connoiſſance claire, & c'eſt cette connoiſſance que je ſoutiens que l'entendement n'a pas de lui même.

La ſeconde objection qu'on peut nous faire eſt, comme nous l'avons dit, expérimentale. Nous voyons des hommes d'un grand entendement, & qui toutefois penſent ſi modeſtement de leur capacité, que bien loin de ſe faire grace, ils paroiſſent ne pas s'eſtimer ſuivant leur mérite. Donc l'erreur n'eſt pas univerſelle.

Je réponds que ce fait ſouffre de grandes reſtrictions. La premiere, c'eſt que le plus grand nombre de ceux qui paroiſſent penſer modeſtement de leur propre intelligence, n'expriment pas ce qu'ils ſentent. Leur modeſtie eſt affectée, afin qu'elle leur procure de nouveaux éloges, bien ſûrs qu'elle ne leur fera rien perdre de l'idée qu'on s'eſt formée de leur capacité. La ſeconde, c'eſt que ceux mêmes qui penſent réellement avec modération de leur eſprit, forment ce jugement modéré, non relativement à cette faculté intellective, la premiere & la plus eſſentielle, qui conſiſte à bien ſaiſir un objet (& ſur laquelle nous conſtituons uniquement l'erreur univerſelle), mais reſpectivement à d'autres facultés moins ſubſtancielles, dont

nous avons parlé ci-dessus. La troisieme exception regarde les Saints sur la terre, qui sans doute pensent humblement de toutes leurs facultés. Mais ceci est un effet de la grace, par conséquent étranger au sujet de ce discours, qui ne roule que sur ce que l'homme juge de lui-même, abandonné aux forces naturelles de son propre entendement, abstraction faite des secours surnaturels de la grace.

Enfin nous disons qu'en accordant qu'il y ait quelque homme rare, qui, à force de réfléchir sur lui-même, se forme une idée juste, parfaite & proportionnée de son entendement, cela ne détruit pas la vérité de notre maxime. En effet, nous ne prétendons pas rigoureusement que l'erreur dont nous parlons soit métha-physiquement universelle : il nous suffit qu'elle le soit moralement ; & l'universalité morale n'est pas détruite par l'exception de quelques particuliers, entre des milliers de milliers d'individus.

Digitized by Google

FANFAN ET COLAS,

FABLE.

Fanfan gras & vermeil, & marchant ſans li-
ſiere,
Voyoit ſon troiſieme printemps.
D'un ſi beau nourriſſon Perrette toute fiere,
S'en alloit à Paris le rendre à ſes parens.
Perrette avoit ſur ſa bourrique,
Dans deux paniers, mis Colas & Fanfan.
De la riche Cloé celui-ci fils unique,
Alloit changer d'état, de nom, d'habillement;
Et peut-être de caractere.
Colas, lui, n'étoit que Colas,
Fils de Perrette & de ſon mari Pierre.
Il aimoit tant Fanfan, qu'il ne le quittoit pas.
Fanfan le chériſſoit de même.
Ils arrivent. Cloé prend ſon fils dans ſes bras.
Son étonnement eſt extrême,
Tant il lui paroît fort, bien nourri, gros & gras!
Perrette de ſes ſoins eſt largement payée.
Voilà Perrette renvoyée;
Voilà Colas, que Fanfan voit partir.
Trio de pleurs. Fanfan ſe déſeſpere.
Il aimoit Colas comme un frere;
Sans Perrette & ſans lui, que va-t'il devenir!
Il fallut ſe quitter. On dit à la nourrice:

Digitized by Google

Quand de votre hameau vous viendrez à Paris,
N'oubliez pas d'amener votre fils;
Entendez-vous, Perrette? on lui rendra service.
Perrette, le cœur gros, mais plein d'un doux espoir,
De son Colas déja croit la fortune faite.
De Fanfan cependant Cloé fait la toilette.
Le voilà décrassé, beau, blanc, il falloit voir!
Plus de sabots; toquet d'or, riche aigrette.
On dit que le fripon se voyant au miroir,
Oublia Colas & Perrette.

Je voudrois à Fanfan porter cette galette,
Dit la Nourrice un jour; Pierre, qu'en pense-tu?
Voilà tantôt six mois que nous ne l'avons vu.
Pierre y consent; Colas est du voyage.
Fanfan trouva (l'orgueil est de tout âge),
Pour son ami, Colas trop mal vêtu.
Sans la galette, il l'auroit méconnu.
Perrette accompagna ce gâteau d'un fromage,
De fruits & de raisins, doux trésors de Bacchus.
Les présens furent bien reçus:
Ce fut tout; & tandis qu'elle n'est occupée
Qu'à faire éclater son amour,
Le marmot, lui, bat du tambour,
Traîne son charriot, fait danser sa poupée.
Quand il eut bien joué, Colas dit: C'est mon tour.
Mais Fanfan n'étoit plus son frere;
Fanfan le trouva téméraire;

Digitized by Google

Fanfan le repouſſa d'un air fier & mutin.
Perrette alors prend Colas par la main.
Viens, lui dit-elle avec triſteſſe ;
Voilà Fanfan devenu grand Seigneur :
Viens, mon fils, tu n'as plus ſon cœur.
L'amitié diſparoît où l'égalité ceſſe.

M. l'Abbé AUBERT.

LETTRE

De Mademoiſelle de Barry, à ſon Frere, Eleve de l'Ecole Royale Militaire (1).

J'APPRENDS, mon cher frere, que vous allez ſortir de l'Ecole Militaire pour entrer dans la carriere des armes. Vous êtes un des premiers éleves que cette Ecole ait formés ; & comme étant parmi ſes enfans du nombre de ſes aînés, vous allez porter, des premiers, dans le ſein de la patrie les fruits de cette excellente culture.

Je n'ai eu juſqu'à ce moment que la douce habitude de vous aimer ; mais je vous avouerai que je mêle à cet amour un vrai reſpect, quand je me repréſente votre deſtinée honorable.

(1) Je me hâte de publier cette Lettre comme une haute leçon de vertu, & comme un rare modele d'éloquence.

Digitized by Google

Vous n'aviez reçu en naiſſant qu'un nom & de la pauvreté : c'étoit beaucoup que le premier de ces dons ; mais la cruelle médiocrité rend cet honneur bien peſant ; & qui ſçait ſi cette fâcheuſe compagne vous auroit permis de vivre & de mourir avec toute la pureté de votre naiſſance ?

Heureuſement pour vous & pour vos pareils, dans un de ces momens où Dieu parle au cœur des bons Rois, celui qui nous gouverne a jetté les yeux ſur la pauvre Nobleſſe de ſon Royaume ; ſon ame s'eſt ouverte au mouvement le plus généreux ; il a adopté ſur le champ une foule d'enfans illuſtres & infortunés. Un Edit plein de grandeur leur a imprimé ſa protection royale, & a conſolé par cet appui, les mânes plaintifs de leurs peres.

Béniſſons, mon cher frere, les circonſtances qui ont fait éclorre un acte auſſi grand dans les premieres années de votre vie : dix ans plus tard ce bienfait n'eût exiſté que pour vos concitoyens ; mais béniſſons ſurtout ces ames vraiment héroïques, qui ont embraſſé & exécuté un projet auſſi noble & auſſi paternel.

Vous voilà donc, graces à cet établiſſement, muni des leçons de l'honneur le plus pur, & des plus belles lumieres : votre éducation a été une eſpece de choix par-

Digitized by Google

mi les autres éducations, & l'Etat vous a prodigué ſes ſoins les plus précieux & les plus chers. En vérité, mon cher frere, je conſidere avec joie tant d'avantages ; mais je ne ſçaurois m'empêcher de murmurer un peu contre mon ſexe qui, en me laiſſant ſentir toutes ces choſes comme vous, met entre votre bonheur & le mien une ſi grande différence. Suivez donc vos deſtins, puiſqu'il le faut, & augmentez même, j'y conſens, de plus en plus ma jalouſie. Je ne vous diſſimulerai pourtant pas que votre tâche me paroît un peu difficile : vos ſecours paſſés augmentent vos engagemens, & des ſuccès ordinaires ne vous acquitteroient peut-être pas. Si les inſpirations du cœur valoient toujours celles de la raiſon, je romprois ſans doute le ſilence, & je riſquerois auprès de vous les conſeils que l'amitié me ſuggere ſur votre conduite & vos devoirs.

1°. Mon cher frere, je me figurerois en votre place qu'en tout état & en tout temps je dois être très-modeſte, & quoique les bienfaits du Roi honorent ſes plus grands ſujets, je m'en tiendrois dans ce ſens fort glorieux, mais j'irois auſſi juſqu'à conſidérer dans ce bienfait ma patrie entiere, & je ferois enſorte que toute ma conduite fût l'expreſſion de ma reconnoiſſance.

Digitized by Google

2°. J'aurois un courage prudent & raſſis ; point de tons, point de prétentions ; je cederois dès que je pourrois deſcendre avec décence ; je voilerois même mes forces, & je ſerois plus touché d'obtenir les ſuffrages que de les contraindre.

3°. J'aimerois mieux être un homme eſtimé qu'un homme aimable, un Officier de nom qu'un joli Cavalier, & je prendrois, ſi je pouvois, en talens, la part de mérite que les François cherchent trop ſouvent en agrément & en amabilité.

4°. Je fuirois les paſſions : je les crois au moins une treve à nos devoirs. Cependant comme il ſeroit peu raiſonnable d'aller ſur ce point juſqu'au précepte, je ferois enſorte de n'avoir dans mes goûts que des objets reſpectables : c'eſt le ſeul moyen de reſtituer par un côté ce que l'amour fait toujours perdre de l'autre à l'exacte vertu.

J'allois mettre *quinto*, mon cher frere ; mais la crainte de faire un ſermon m'arrête, & puis, je me perſuade qu'il faut de courtes leçons aux grands courages. C'eſt ainſi que mon ame ſe plaît à parler à la vôtre, & j'entre à merveille, comme vous voyez, dans l'éducation que vous avez reçue.

Il faut pourtant que j'ajoute à mes avis le pouvoir de l'exemple : je ſuis aſſez heu-

Digitized by Google

reuſe pour le trouver dans notre propre ſang. De tels exemples ſont, comme vous ſçavez, des commandemens abſolus : je ne ſçais ſi c'eſt cette raiſon ſeule qui me détermine à vous les tranſcrire ici ; mais quand j'y mêlerois un peu d'orgueil, c'eſt peut-être là toute la gloire de notre ſexe ; la vôtre conſiſte à les imiter.

Barry notre grand oncle, étoit Gouverneur de l'Eucate en Languedoc, ſous le regne de Henri IV. Les Ligueurs l'ayant fait priſonnier, le conduiſirent dans la Ville de Narbonne, qu'ils avoient en leur pouvoir. Là on le menaça de la mort la plus rigoureuſe, s'il ne livroit la Place : ſa réponſe fut qu'il étoit prêt à mourir. Barry avoit une jeune épouſe qui s'étoit renfermée dans l'Eucate : les Ligueurs la crurent plus facile à vaincre ; ils l'avertirent du danger de ſon mari, & lui promirent ſa vie ſi elle livroit la Ville. La réponſe de la femme de Barry fut que l'honneur de ſon mari lui étoit encore plus cher que ſes jours. La grandeur d'ame fut égale de part & d'autre, Barry ſouffrit la mort, & ſa femme, après avoir défendu la Place avec ſuccès, alla enſevelir ſa douleur & ſa jeuneſſe dans un Couvent de Beziers, où elle mourut.

Le fils de ce généreux Barry ſuccéda à

Digitized by Google

ſon gouvernement : en 1637, Serbelloni, après avoir inveſti cette place, tenta de le corrompre, & lui promit des avantages conſidérables, s'il embraſſoit le ſervice des Eſpagnols : l'hiſtoire de ſon pere fut la ſeule réponſe que le Général Eſpagnol en reçut.

Voilà, mon cher frere, deux Barry qui n'ont point eu d'Ecole Militaire pour berceau, & qui ont été pourtant bien grands l'un & l'autre. Souvenez-vous d'eux, je vous conjure, toute votre vie : ſouvenez-vous en le jour d'une bataille, & dans toutes les occaſions où il s'agira de faire bien, &, ſi ce n'eſt pas aſſez, de faire mieux que les autres, car il faut porter juſques-là ſon ambition. Dites-vous ſans ceſſe : Je ſuis devant les yeux de mes Ancêtres, ils me voyent ; & ne ſoyez pas après cela digne d'eux, ſi vous le pouvez. Ma main tremble en vous écrivant ceci, mais c'eſt moins de crainte que de courage.

Entrez donc, mon cher frere, de l'Ecole dans la carriere militaire. Portez les armes que vos peres ont portées, & que ce ſoit avec honneur comme eux. Que je vous trouve heureux d'avoir tant d'obligations à devenir un ſujet diſtingué, & de devoir au Roi votre vie & vos ſervices au dou-

Digitized by Google

ble titre de votre maître & de votre pere ! Vous porterez toute votre vie ſur votre perſonne les ſignes glorieux de ſa bonté ; mais je ſuis ſûre qu'on les reconnoîtra encore mieux à toutes vos actions. Je ſuis certaine encore que vous ne perdrez jamais le ſouvenir de ce que vous devez à ceux qui vous ont dirigé dans l'Ecole que vous quittez, & principalement à ce Citoyen vertueux que ſes grandes qualités ont, pour ainſi dire, aſſocié à l'œuvre immortelle de ce regne. Je vous aimerai alors de tendreſſe & de fierté ; & tandis que confinée dans un château, je partagerai ma vie entre les ſoins de mon ſexe & des amuſemens littéraires, je vous perdrai de vue dans le chemin de la gloire : vous cueillerez des lauriers, & votre ſœur diſputera aux jeux floraux leurs couronnes. Elle s'élevera peu à peu à un ſtyle plus noble, & ſi vous devenez jamais un grand Guerrier, vous lui apprendrez à vous chanter, & vous aurez de ſa part un Poëme. Je meurs d'envie d'avoir quelque jour ce talent, & vous ſentez par ce deſir ce que mon ambition vous demande. Adieu, mon cher frere, pardonnez à ma jeuneſſe ces réflexions ; mais ſçachez en gré à mon amitié : j'ai voulu vous écrire dans l'époque la plus importante de votre vie, &

Digitized by Google

mon cœur a volé pour cela jusqu'à vous ; c'est lui qui m'a dicté tout ce que cette Lettre contient ; il vous aime trop pour avoir pu se tromper. Je suis avec toute l'amitié possible, mon cher frere, votre sœur, *C. Barry-de Ceres.*

Le mot de l'Enigme du Mercure d'Août est *Mouchon.* Celui du Logogryphe est *Catéchisme*, dans lequel on trouve *athéisme* & *C C*, qui en chiffre Romain font 200.

ENIGME.

Je suis un Saint. Vous dirai-je mon nom ?
Non : par humilité je cache ici ma gloire.
Je vous l'ai pourtant dit. N'allez pas dire non.
Vous l'avez sous les yeux, & vous pouvez m'en croire.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

Je ſuis d'une humeur noire, & n'ai point de ſanté ;
Je ſuis malade : enfin voilà ma qualité.
Mais ſi tu veux, Lecteur, me diſſéquer toi-même,
Compte-moi par mes pieds, va juſqu'au quatorzieme :
Devine tous les mots, amuſe ton loiſir.
A ma diſſection ſi tu prends du plaiſir,
Commence par un Dieu, par un Roi, par un Prince ;
Je les renferme tous avec une Province.
Une ville Normande, une autre dans l'Artois ;
Ce qui forme le brave, un an, un jour, un mois :
Une meſure à vin, une preſque montagne :
Ce qui fait renommer les côteaux de Champagne :
Une voûte de pont, une homme à ponction,
L'admirable maiſon dont la production
Nous fournit à la fois la douceur, la lumiere ;
Je produis des métaux, & n'ai point de miniere :
Ce qui plût à Saül, un poids, une ſaiſon ;
Ce qui ſe joint au Duc, ſur l'onde une maiſon ;
Un ragoût de cheval, une œuvre poétique ;
Un bloc à ſix côtés, une Iſle aſiatique ;
Ce que ſentent les gens, lorſqu'on veut les railler ;

Ce

Digitized by Google

Ce qui tient un vaiſſeau, quand il vient à mouiller;
Ce que chacun recherche auprès d'une puiſſance,
Le plus petit inſecte à notre connoiſſance,
Un autre inſupportable à tout le genre humain;
Ce qui peut t'arriver les cartes à la main,
Ce qui doit ſe trouver dans l'ame d'un arbitre,
Ce que l'on met toujours en tête d'un chapitre;
Un *ingrédient* à ſauce, un funebre appareil;
Ce que tu nommes luſtre, un journalier réveil;
Deux élémens, un vaſe, un grand jour de l'année,
Le nom de deux Auteurs de la même lignée;
La veille d'aujourd'hui, l'égalité du ſec;
L'épithete qu'on donne à ce Lanternier Grec,
Ce qu'on ne veux pas être, & ce qu'on deſire être;
Ce que jette un enfant, quand il commence à naître.
Avec les pieds que j'ai, tu dois juger, Lecteur,
Que je peux aller loin; mais en prolixe Auteur,
Je crains de te laſſer, ainſi prends patience;
Je vais te mettre au fait du fonds de ma ſcience;
Si tu peux découvrir celui qui redit tout,
Tu ſçauras quelque choſe avant que d'être à bout.
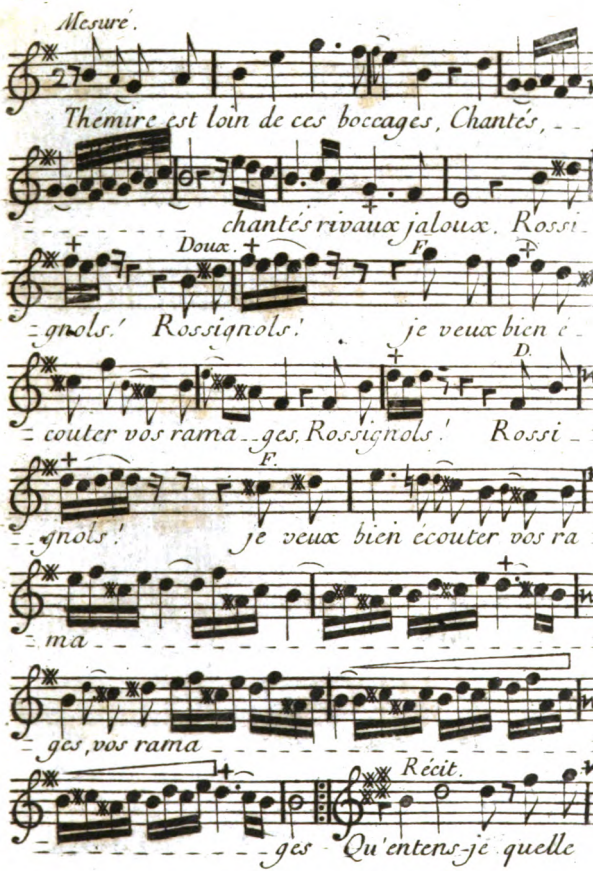
Digitized by Google

CHANSON.
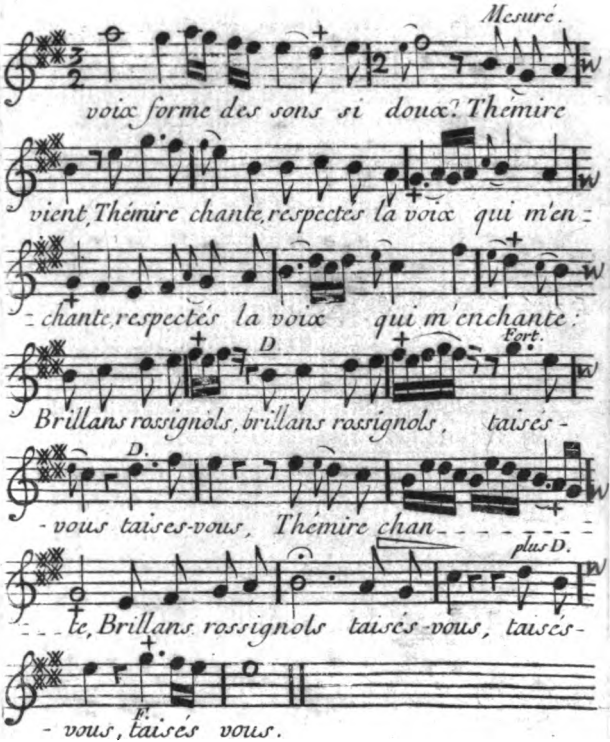
THÉMIRE est loin de ces bocages ;
Chantez, chantez, rivaux jaloux.
Rossignols, je veux bien écouter vos ramages :
Qu'entends-je ! qu'elle voix forme des sons si doux ?
Thémire vient, Thémire chante :
Respectez la voix qui m'enchante ;
Brillans Rossignols, taisez-vous.



Digitized by Google



Digitized by Google



Gravé par M.lle Labassée.

Imprimé par Tournelle.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Suite de l'Extrait du Voyage d'Italie, par M. Cochin.

Observations critiques sur les Salles de Spectacle.

Théatre de Turin.

Il est fort grand; la salle des spectateurs est de la forme d'un œuf tronqué: elle a six rangs de loges toutes égales; elles sont un peu moins grandes qu'à Paris; on n'y peut tenir que trois personnes de face: les séparations sont des cloisons tout-à-fait fermées, & un peu dirigées vers le théâtre. La nécessité de pratiquer un grand nombre de loges a empêché celle du Roi d'avoir la hauteur convenable. Elle a la largeur de cinq des autres loges, & n'a de hauteur que celle de deux. Elle est élevée au second rang. Cette grande loge est ronde dans son plan; mais il n'en paroît d'ordinaire que la moitié: l'autre partie

Digitized by Google

étant fermée par une fauſſe cloiſon que l'on ôte dans les grandes cérémonies. Derriere eſt une chambre, d'où l'on entend fort bien les Acteurs, & c'eſt preſque le ſeul endroit d'où l'on entende, ſoit que le théâtre ſoit trop grand, ſoit par la rumeur que fait une multitude de perſonnes qui parlent dans leurs loges & dans le parterre, auſſi haut que ſi elles étoient chez elles. Toutes les ſéparations des loges ſont ornées de conſoles d'aſſez bon goût. Le *Proſcenium* eſt fort beau au premier coup d'œil ; il eſt compoſé de deux colonnes d'Ordre Corinthien, portées par un ſocle, & couronnées d'une corniche ſans friſe, qui eſt interrompue par une loge ovale. Les moulures de la corniche font un fronton circulaire au deſſus de cette loge. Entre les colonnes, il y a deux loges qui ont le défaut de n'être point à la même hauteur que celles de la ſalle, & de ne s'y point accorder. Deux enroulemens donnent naiſſance à deux figures, moitié gaîne, moitié femme, qui ſont cenſées porter la partie circulaire qui ſoutient le couronnement ; mais qui auroient beſoin que quelque choſe les portât elles-mêmes. Elles font arcboutant contre une petite conſole couronnée de l'abaque & des volutes du chapiteau Ionique. L'Architecte s'eſt un

Digitized by Google

peu embrouillé dans sa corniche, l'ayant voulu faire paroître concave derriere les figures qui portent les armes ; il l'a contournée selon l'effet que produiroit la perspective dans une chose ceintrée, quoique réellement tout cela soit modelé sur une ligne droite. Ces choses ne peuvent faire leur effet que d'un point donné, & sont ridicules de tous les autres endroits. D'ailleurs tout ce couronnement est composé de parties circulaires & d'un fronton rond ; ce qui est un manque de goût. Pour sauver le mauvais raccordement des loges avec ce *proscenium*, l'Auteur l'en a séparé par une draperie réelle, qui fait un fort bon effet. Cet avant-scene a plus de quarante-cinq pieds d'ouverture : tout ce qui peut être utile à la commodité du Théâtre a été très-bien prévu. Il est cependant singulier que dans un Théâtre construit avec tant de dépense, le plafond peint dans la salle, & représentant une assemblée des Dieux, soit si mauvais.

M. Cochin fait au sujet de ce Théâtre quelques réflexions sur les nôtres. Celui de Turin est bien propre, dit-il, à donner la plus grande idée de ceux qui sont construits dans ce système moderne, puisque c'est le plus richement & le plus noblement décoré qu'il y ait en ce genre. Cependant

Digitized by Google

il ne paroît pas qu'il rempliſſe entiérement celle qu'on peut ſe former d'un beau Théâtre. Ce n'eſt pas par comparaiſon avec les nôtres qu'on peut en juger ainſi, & il vaut mieux convenir que nous n'avons aucun lieu qui mérite ce nom (ſi l'on en excepte celui qui a été nouvellement conſtruit à Lyon), que de prétendre juſtifier les petites ſalles où nous donnons nos ſpectacles. On peut dire néanmoins pour notre excuſe que l'on n'a point encore bâti en France de Théâtre exprès; que tous ceux qu'on y voit ont été conſtruits dans des lieux donnés, étroits & fort longs, & en cela directement oppoſés à toute bonne forme de Théâtre, & contradictoires à leur deſtination. On a donc lieu d'eſpérer d'en voir un jour d'une autre eſpece. Cependant malgré la connoiſſance que nous avons, ſoit des Théâtres antiques, ſoit de ceux de l'Italie moderne, on n'oſeroit conclure que ſi nous en conſtruiſions de nouveaux, il y eut beaucoup d'Architectes qui vouluſſent renoncer à notre plan ordinaire, tant l'habitude, quoique reconnue mauvaiſe, a de force, & tant ceux que leur mérite & leur réputation pourroient mettre en état de dompter le préjugé, ont de foibleſſe, lorſqu'il s'agit de contredire l'opinion vulgaire.

Digitized by Google

La forme d'œuf tronqué qu'on voit à celui de Turin, quoiqu'infiniment meilleure que notre quarré long, eſt cependant peu agréable & irréguliere. Ces ſix rangs de loge toutes égales, préſentent une uniformité froide, qui les fait reſſembler à des caſes pratiquées dans un mur. D'ailleurs cette égalité eſt contraire aux regles du goût, qui exige des proportions variées dans les maſſes principales d'un édifice. La ſéparation des loges murées de biais, fait un effet déſagréable, en ce que ce biais n'eſt pas réguliérement dirigé au Théâtre, & que ce mur ne laiſſe à celles des côtés que quatre places d'où l'on puiſſe voir commodément : mais comme il tient aux uſages du pays, il eſt d'obligation. Les Italiens conſtruiſent leurs Théâtres relativement à leurs mœurs, qui ſont différentes des nôtres. Leurs loges ſont pour eux un petit appartement où ils reçoivent compagnie. En effet leurs Opera ſont ſi longs, que ſi l'on ne s'y amuſoit d'autres choſes, il ſeroit difficile d'y reſter ſans ennui quatre heures & plus que dure ce ſpectacle. Les habits de leurs Acteurs ſont de plus mauvais goût encore que ceux des nôtres. Non ſeulement ils ont adopté la prétendue grace des panniers, tant aux hommes qu'aux femmes ; mais encore ils en ont

Digitized by Google

augmenté le ridicule en les faisant beaucoup plus grands, & en les terminant en bas par une ligne droite ; ce qui présente deux pointes qui font un effet très-désagréable. On fait peu d'usage des machines à ces Théâtres, & leur industrie se borne ordinairement à ajuster une décoration pendant que l'autre les cache. Les chassis avancés sont apportés à leurs places par des hommes, & retenus par une barre qui les étaye ; néanmoins par la grandeur de leurs Théâtres, ils présentent des spectacles grands & magnifiques. Le Peintre qui faisoit alors les décorations, composoit de mauvais goût, selon la mode qui est présentement en vogue en Italie, & excepté quelques unes de pierre grise, qu'il peignoit assez bien, le reste étoit peu de chose. Ils ont cependant le talent de présenter beaucoup de morceaux d'architecture, vus par l'angle ; ce qui produit un très-bon effet au Théâtre, en ce que cela sauve la difficulté des raccordemens de la perspective pour les différens aspects : méthode dont nous devrions faire un peu plus d'usage, surtout sur nos petits Théâtres. En général leur couleur est grise, & ils n'ont pas plus que nous l'art d'augmenter l'effet de leur décoration par des parties généralement ombrées & opposées à des parties lumineuses.

Digitized by Google

Théatre de Milan.

La ſalle en eſt fort grande ; mais l'avant-ſcene en eſt fort triſte, & la compoſition en eſt nue : les pilaſtres qui ſéparent les loges, ne ſont que des pilliers ſans décoration, & ſeulement peints de quelques ornemens. La nudité de ce Théâtre eſt un peu rachetée par la richeſſe intérieure des loges, qui ſont tapiſſées & éclairées en dedans. La loge royale eſt trop baſſe pour ſon ouverture. Les décorations peintes étoient aſſez médiocres : quelques-unes cependant faiſoient d'aſſez bons effets, & ſortoient de l'uniformité de nos chaſſis & de nos couliſſes.

Théatre de Parme.

Il eſt trop grand pour les ſpectacles ordinaires ; mais la penſée en eſt fort belle : il eſt en demi-ovale ; toute la partie d'en-bas eſt en gradins à l'antique juſqu'à peu près la hauteur de nos ſecondes loges. Il n'y a qu'un rang de loges, & ce rang eſt une galerie ornée de colonnes ſimples, à diſtances égales, qui ſoutiennent des arcs : elle eſt couronnée d'une corniche d'architecture ; au deſſus eſt un paradis à pluſieurs rangs de bancs ; c'eſt le ſeul théâtre moderne que l'on voye en Italie, ſi l'on

Digitized by Google

en excepte celui de *Palladio* à Vicence, qui soit vraiement décoré d'architecture. Tous les autres ne sont qu'un composé de loges égales à six rangs l'un sur l'autre, qui ne mérite pas le nom d'architecture. Communément on n'y voit d'autre ornement que les piliers qui portent ces loges, & qui ne sont pas susceptibles d'une décoration noble. Ce théâtre a le défaut, que pour ne point prendre trop de place pour les gradins, on leur a donné à chacun trop peu d'enfoncement; il y a une apparence de tomber en descendant de l'un à l'autre.

Cette forme ovale est sans doute la plus belle pour un théâtre, en supposant, à cause de nos usages, l'impossibilité d'employer le demi-cercle parfait, comme ont fait les anciens. Ce grand théâtre avec ses gradins doit présenter un coup-d'œil magnifique: lorsqu'il est rempli de spectateurs, il y en a un petit pour l'usage ordinaire, qui n'a rien de singulier, & qui est à la Françoise.

Théatre de Regio.

Il est à la Françoise pour son plan, qui est un quarré long arrondi dans le fond. Il en differe cependant, en ce que toutes les loges montent successivement de cinq pouces en allant vers le fond, & pareillement saillent de cinq pouces la suivante

Digitized by Google

plus que la précédente jusqu'au fond. La commodité qui en résulte est peu importante, & cela est fort désagréable à l'œil : l'ouverture du *proscenium* est de trente pieds.

Théatre de Modene.

Ses gradins sont en amphithéâtre : il est décoré de colonnes qui passent dans quelques loges, & soutiennent les autres. Le *proscenium*, les tribunes & les portes qui qui l'avoisinent, sont fort bien décorés ; il y a encore un autre théâtre dans cette Ville ; mais il n'a rien qui le rende recommandable.

Théatre de Vicence.

Le morceau le plus achevé qu'on voye de lui (*Palladio*) est le théâtre fait à l'imitation des antiques, dont le plan est un ovale coupé sur la longueur, décoré de gradins & d'une belle colonnade : toute la partie des décorations où il a voulu mêler des saillies réelles & de relief, avec des fuyans de perspective, en sont mauvaises ; mais la salle qui contient les spectateurs, est une belle chose, & vraiement un modele pour construire un théâtre.

Quoiqu'il puisse paroître difficile d'allier un semblable plan de théâtre à nos usa-

Digitized by Google

ges, dont nous avons la foibleſſe de ne ſçavoir pas nous départir ; il n'en eſt pas moins vrai que celui-ci eſt le ſeul qu'on voye en Italie, qui ſoit d'une belle forme & d'une belle décoration, ſi l'on n'en excepte celui de Parme, qui n'en eſt qu'une imitation. C'eſt une forme très-irréguliere & très-déſagréable que celle d'un œuf tronqué qu'on a donné à tous ceux d'Italie. D'ailleurs cette diviſion en loges égales empêche abſolument toute décoration de belle architecture, & ne préſente qu'un coup-d'œil ſemblable à des catacombes, bien différent de cette magnifique colonnade qu'offre celui de *Palladio*.

Quant aux gradins, il n'y a pas de moyens plus favorables pour contenir beaucoup de monde en peu d'eſpace, & pour faire que ces perſonnes produiſent elles-mêmes un ſpectacle magnifique. Ce demi-ovale coupé ſur la longueur, eſt le moyen le plus ſimple & le plus agréable de mettre preſque tous les ſpectateurs en face des acteurs. On ne peut point faire de théâtre où tout le monde ſoit également bien placé ; mais c'eſt par ce plan qu'on peut approcher le plus près de ce but : il faudroit ſans doute ſupprimer de celui de *Palladio* les deux murs qui terminent les gradins, & qui ſoutiennent les planches ;

Digitized by Google

ils font perdre beaucoup de place ; mais il ſeroit facile de s'en paſſer, & on trouveroit aiſément des moyens de rapprocher cette idée générale de nos uſages, auxquels nous ſommes attachés, & s'il eſt permis d'en propoſer, ne pourroit-on pas achever l'ovale entier, & qu'un de ſes grands côtés fut le *proſcenium*. Si l'on oppoſe que ce *proſcenium* ſeroit trop large, on peut remarquer ; 1°. que la grandeur ordinaire de nos théâtres, dans leur plus grand côté, donneroit à peine une avant-ſcene égale à celles qu'on voit aux grands théâtres d'Italie ; 2°. que comme à tous les théâtres il y a des loges qu'on regarde comme moins commodes, & qui ſont deſtinées à recevoir les acteurs & actrices des autres théâtres, on pourroit les mettre dans ces loges en retour ; que quelque grande que ſoit cette ouverture, elle ceſſera de l'être ſi on la diviſe en trois, c'eſt-à-dire, une grande au milieu pour la ſcene, & les autres pour les *à parte*, à quoi l'on ne ſonge point, & dont le défaut de vraiſemblance détruit toute l'illuſion de la piece. Ce *proſcenium* étant en enfoncement, laiſſe la liberté d'avancer le théâtre, & d'amener l'acteur au-dedans de la ſalle, qui d'ailleurs n'étant pas profonde, mettroit le ſpectateur à portée d'entendre facilement

Digitized by Google

partout. Le parterre ſeroit aſſez grand pour aſſeoir les ſpectateurs en tout ou en partie. Si quelque architecte croyoit que la grande portée du plafond fût un obſtacle à ſon exécution, on pourroit lui conſeiller d'apprendre la charpente en Italie. Nos premiers théâtres ayant été faits dans des jeux de paulme, qui étoient fort étroits & profonds, preſque tous ceux qui en ont conſtruits depuis, ont cru qu'il étoit défendu de ſortir de cette idée; & en effet nous ſommes ſi monotones, que quelqu'un qui oſeroit propoſer de les faire plus larges que profonds, pourroit bien paſſer d'abord pour un inſenſé : on s'écrieroit, à quoi cela reſſemble-t'il ? Quoi ? C'eſt-là un théâtre ? Il ſe paſſeroit beaucoup de temps avant que l'on convînt, malgré l'évidence, qu'on y entend & qu'on y voit mieux; mais on reviendroit enfin de ces préjugés d'habitude, & par la ſuite l'étonnement ſeroit qu'on ait pu ſupporter ſi long-temps une forme auſſi défectueuſe que celle que nous avons juſqu'à préſent donnée à nos théâtres.

Les articles des Peintres au volume ſuivant.

Digitized by Google

SUITE de l'Eſſai ſur l'Amélioration des Terres. Seconde Partie.

Ici M. Patulo embraſſe les vues générales de l'économie politique.

On pouvoit lui objecter qu'en propoſant d'employer la moitié des terres en herbages, il vouloit diminuer la quantité des grains & retrancher de la ſubſiſtance des hommes; il fait voir 1°. que dans la nouvelle diſtribution, il y a autant de terres annuellement employées à produire du froment que dans la culture actuelle; 2°. que ſa méthode met en valeur la plus grande partie de nos terres en friche; qu'ainſi la quantité des grains, loin de diminuer, augmenteroit au point de fournir beaucoup au delà de la ſubſiſtance du Royaume.

La France a au moins 130 millions d'arpens de ſurface; il n'en ſuppoſe que 60 millions en terres labourables, & il en employe 24 millions en grain, leſquels à cinq ſetiers l'un portant l'autre (& c'eſt les évaluer au plus bas), produiront 120 millions de ſeptiers par an. Il met la population actuelle à 20 millions, & chaque hommes à trois ſetiers, leur nourriture

annuelle eſt de 60 millions de ſetiers ; il en donne 30 millions à la nourriture des beſtiaux, &c. évaluations exceſſives l'une & l'autre ; il reſte encore trente millions de ſetiers de grains, qui ſeulement à 10 liv. font un revenu de 300 millions.

Mais ſuppoſons, ajoute-t'il, le produit de l'arpent de huit à dix ſetiers, comme il doit être, à quelle ſomme immenſe en iroit l'exportation !

Les effets d'une bonne culture ſont inconcevables : une acre, c'eſt-à-dire moins d'un arpent de terrein, a produit en Angleterre environ 39 ſetiers de froment.

Sans calculer d'après de tels exemples, il eſt certain que ſi nos campagnes étoient bien cultivées, nous ne ſerions en peine que du débit de notre ſuperflu, & que nos plus mauvaiſes années ſuffiroient à nos beſoins, au lieu que nous ſommes obligés de tirer preſque tous les ans des ſecours de l'étranger.

L'Auteur paſſe à l'article des beſtiaux : il obſerve qu'il n'y a pas en France la dixieme partie des moutons qu'il y a en Angleterre, & que la quantité des chevaux, des bœufs, &c. n'eſt proportionnée dans le Royaume, ni au territoire, ni à la population. Or le ſeul moyen d'en augmenter le nombre, eſt de multiplier les

Digitized by Google

fourrages. Que de ſoixante millions de terre labourables, 36 millions ſoient en prairies artificielles, ils nourriront, avec les pailles des grains, deux cens quatre millions de beſtiaux, grands & petits, nombre prodigieux & d'une valeur immenſe; & cela ſans compter tout ce qui peut être nourri dans les montagnes, les bois, les bas prés, &c.

Obſervons cependant que c'eſt ſur cette quantité de beſtiaux que l'Auteur établit dans la ſuite le calcul du revenu des terres qui ſeroient employées en prairies artificielles. Il ſuppoſe donc le débit & la vente de ce ſurcroit énorme de beſtiaux; mais ce débit eſt-il probable? Le peu de laine qu'il y a dans le Royaume ſe vend difficilement, & à bas prix. Le luxe qui condamne les riches à s'habiller de ſoie, fait que le bas peuple, ſurtout le payſan, ne peut avoir des vêtemens de laine; les beſtiaux qu'on éleve pour la boucherie ſont bornés à la conſommation des citoyens aiſés: le bas peuple mange peu de viande; ſes facultés ſont trop bornées pour lui procurer ce genre d'aliment; le payſan plus pauvre encore en eſt totalement privé. Si l'on ſuppoſe un commerce extérieur de viandes ſalées, on doit ſçavoir que c'eſt peu de choſe en comparaiſon d'une ſi grande

Digitized by Google

quantité de bestiaux à débiter. Comment l'Auteur peut-il donc établir l'évaluation du produit de trente millions d'arpens de terre, mis en prairies artificielles, sur la valeur vénale de deux cens quatre millions de bestiaux ? L'objection jusques-là paroît sans replique, on peut même l'opposer à la bonne culture de trente millions d'arpens de terre en grains, dont les récoltes surpasseroient de beaucoup la consommation de l'intérieur, l'exportation étant défendue. Aussi M. P. convient-il, que si on vouloit continuer de restraindre par cette prohibition les avantages de la culture, sa méthode loin d'être utile, seroit ruineuse pour les campagnes, parce qu'elle feroit tomber toutes les denrées en non valeur. Mais il croit être bien sûr que le gouvernement plus éclairé aujourd'hui sur les intérêts du Roi & de la Nation, ne s'opposera point désormais au rétablissement du revenu des biens-fonds du Royaume, & dès lors l'aisance & la multiplication augmentant en raison des progrès de l'agriculture, on ne doit plus douter de la consommation des bestiaux : la population & l'aisance suffiront pour soutenir la valeur vénale des productions de l'agriculture, pour assurer au bas peuple les douceurs de la vie, & lui faire supporter le travail avec courage.

Digitized by Google

Cela supposé, l'Auteur répond que, suivant sa méthode, les terres ne rendront jamais moins de trois louis l'arpent l'un dans l'autre; mais en les réduisant à 50 liv. le produit annuel de soixante millions d'arpens, les frais non déduits, sera de trois milliards, sans compter celui des bas prés, des vignes, des bois, &c. au lieu que la plus forte évaluation du produit actuel de la culture en France n'est que de dix-huit cens millions.

L'Auteur propose la taxe sur les terres sans aucune exemption, comme beaucoup moins onéreuse au peuple, & beaucoup plus avantageuse à la Noblesse elle-même, que la forme actuelle des impositions. Il demande, selon toute justice, que ces étendues de bonnes terres que les riches employent en jardins somptueux & en parcs immenses, soient imposées au moins sur le même pied que les champs cultivés par les pauvres à la sueur de leur front; car, dit-il, le produit de toute terre est la base naturelle des revenus publics, & tout terrein perdu en luxe & vaine ostentation, loin d'être exempt devroit payer une double taxe.

Ainsi les soixante millions de terres labourables étant imposés, & leur produit étant de trois milliards, la taxe sur le pied

Digitized by Google

du vingtieme, en temps de paix, monteroit à cent cinquante millions, la dixme des bois, des bas prés, des vignes, des maisons, & quelques articles des revenus publics conservés comme étant peu à charge, & sans inconvénient pour l'agriculture & le commerce, produiroient encore plus de cent millions. Le Roi auroit donc un revenu de deux cens cinquante millions en temps de paix, sans incommoder ses peuples; au lieu du vingtieme, le dixieme établi en temps de guerre monteroit à quatre ou cinq cens millions, somme suffisante aux plus grands besoins de l'état, & toute fois charge légere pour le peuple, qui payeroit avec joie la dixieme partie de ses revenus, pour vivre des neuf autres en paix & dans l'abondance.

M. Patulo prévient quelques objections qu'on peut lui faire; 1°. si la France ne tiroit plus de grains de l'étranger, que recevroit-elle en échange de ses superfluités? 2°. le bas prix des grains & des bestiaux ne seroit-il pas une suite inévitable de la surabondance; 3°. quand on en pourroit exporter une partie & en trouver un bon débit chez l'étranger, le commerce ne seroit-il pas interdit aux Provinces de l'intérieur, par la difficulté du transport? Il répond 1°. que ce n'est jamais que par

Digitized by Google

néceſſité que l'on tire de ſes voiſins, & qu'il eſt de la bonne économie de ſe paſſer d'eux tant qu'il eſt poſſible ; 2°. que la liberté du commerce ſoutiendroit le blé à peu près ſur le pied commun de l'Europe ; qu'en ſuppoſant même qu'il baiſsât un peu, le peuple cependant bien nourri & bien vêtu, ſans rien tirer pour cela de l'étranger, ſeroit heureux, feroit des mariages, multiplieroit, &c. & qu'enfin le bas prix des denrées ſeroit favorable à nos manufactures ; 3°. que les Provinces de l'intérieur mettant les deux tiers de leurs terres en herbages, feroient des beſtiaux leur principal commerce ; qu'au reſte, les Provinces frontieres verſant au dehors, tireroient du centre de proche en proche ; mais il eſt, dit-il, en France de plus réels obſtacles à la proſpérité de l'agriculture. Ces obſtacles ſont le découragement général, la réunion des fermes en villages, l'inconvénient des baux trop courts, celui du mêlange des héritages morcellés, la négligence des poſſeſſeurs des grandes terres, les préjugés & l'obſtination des cultivateurs, & tous les maux qui réſultent de l'impoſition arbitraire des tailles, & autres charges qui portent ſur l'agriculture. L'Auteur en indiquant le mal tâche d'en donner les remedes ; mais quelque avantage qu'il en doive naître, il eſt à

Digitized by Google

Comparaiſon de la culture actuelle en France avec une bonne culture, ſuivant l'eſtimation de M. Queſnay, & dans laquelle M. Patulo prétend qu'on ne fait pas monter aſſez haut les produits de la culture qu'il propoſe, ſoutenus du commerce libre des grains.

	Culture actuelle.	Bonne culture.
Pour les propriétaires.	76,500,000	400,000,000
Pour la taille & capitation.	40,000,000	200,800,000
Pour les fermiers	27,000,000	165,000,000
Pour la dîme.	50,000,000	155,000,000
Pour les frais.	415,000,000	920,000,000
Total du produit avec les frais.	608,500,000	1840,800,000
Produit & les frais prélevés.	193,500,000	920,000,000

L'Auteur obſerve avec raiſon que les frais reſtitués par les récoltes, doivent être regardés comme des revenus annuels dans un état, parce que ces frais forment les gains des Ouvriers de la campagne, & que ces gains qui les font ſubſiſter ſe perpétuent par l'agriculture.

Mais comme M. Queſnay n'a fait ſes calculs qu'en ſuppoſant la culture actuelle dans ſon plus haut degré de bonté poſſible, & que la méthode de M. Patulo y ajoute de

Digitized by Google

de nouveaux avantages. Celui ci donne à son tour la comparaison de la culture actuelle en France, avec la culture suivant ses principes.

	Culture actuelle.	*Culture améliorée.*
Pour les propriétaires.	76, 500, 000	652, 000, 000
Pour la taille & la capitation.	40, 000, 000	326, 000, 000
Pour les fermiers	27, 000, 000	270, 000, 000
Pour la dîme.	50, 000, 000	252, 000, 000
Pour les frais.	415, 000, 000	1500, 000, 000
Produit total.	608, 500, 000	3,000, 000, 000

L'esprit se refuse à une si prodigieuse augmentation ; cependant le fait en existe en Angleterre, où le produit des récoltes est double du nôtre, quoique le terrein ne soit que le tiers, & où l'arpent produit au moins 200 liv. en deux années. L'estimation du produit à 50 liv. l'arpent, est donc très-modérée dans le plan d'une bonne culture. Concluons avec M. Patulo, que la France possede un trésor dans son sein, qui mérite mieux d'être exploité que ceux du Pérou, du Mexique, du Brésil ou de Golconde.

COMMENTAIRES sur la Cavalerie, par M. le Chevalier de Boussanelle. *A Paris*, chez *Guillyn*.

Digitized by Google

S'il eſt avantageux pour tous les arts que leurs principes ſoient réfléchis & diſcutés avant d'être mis en pratique, il eſt plus eſſentiel encore à l'art militaire qu'on le raiſonne avant de l'exercer. C'eſt-là qu'il n'eſt plus temps de délibérer quand il faut agir : c'eſt-là que toutes les combinaiſons doivent ſe préſenter d'elles-mêmes, & que dans le choix du meilleur parti, l'eſprit doit voir, comme d'un coup-d'œil, toutes les raiſons pour & contre. Or on ne peut les avoir ainſi préſentes dans les momens les moins tranquilles, qu'autant qu'on a pris ſoin d'avance de ſe les rendre familieres, & c'eſt le fruit que les Militaires ſtudieux peuvent retirer des conteſtations théoriques, qui s'élevent ſur les différentes opérations de leur métier.

Il a paru depuis quelques années nombre d'ouvrages ſur la diſcipline & ſur la tactique, qui, dans un degré différent, annoncent tous des méditations & des recherches, l'eſprit d'obſervation & de méthode, le déſir de s'éclairer & de communiquer ſes lumieres, l'amour de la patrie, l'émulation de la gloire, & le noble emploi du loiſir.

Parmi ces ouvrages utiles on peut citer avec éloge celui de M. de Bouſſanelle, dont voici l'objet en deux mots.

Digitized by Google

M. le Chevalier Folard dans ſon Commentaire ſur Polybe, ſemble méconnoître l'utilité & les avantages de la Cavalerie dans une armée, & il demande : *Qu'a donc fait la Cavalerie ?* Le livre de M. de B. eſt la réponſe à cette queſtion : il eſt diviſé en deux parties. Dans la premiere l'Auteur réfute les aſſertions de M. le Chevalier Folard, & combat ſes préjugés contre la Cavalerie par des réflexions d'autant plus ſolides, qu'elles ne ſont pour la plûpart que le ſimple expoſé des faits.

Dans la ſeconde, il donne un précis fidele des actions mémorables décidées par la Cavalerie Françoiſe depuis la bataille de Soiſſons en 481, juſques à la bataille de Dénain en 1712. Ainſi après avoir fait l'apologie de la Cavalerie en général par des exemples tirés de l'hiſtoire de tous les peuples & de tous les ſiecles, il fait l'éloge de la Cavalerie Françoiſe par des exemples tirés de l'hiſtoire de la nation.

Rien de plus ſenſé que l'opinion de Végece ſur l'emploi de la Cavalerie & de l'Infanterie dans une armée. *Si equitatu gaudemus, campos optare debemus ; ſi pedite, loca eligere anguſta, focis paludibus & arboribus impedita, & aliquoties montoſa.* C'eſt à cette opinion que M. de Bouſſanelle ſe propoſe de ramener les eſprits qu'auroit pu

égarer le ſyſtême de M. Folard. Celui-ci veut que la Cavalerie ſoit en très-petit nombre dans une armée, & pour le prouver il a paſſé le but. M. de Bouſſanelle demanderoit qu'elle fût égale en nombre à l'Infanterie; il ſe réduit cependant à l'opinion de Montecuculi; *Il faut que la Cavalerie peſante faſſe au moins la moitié de l'Infanterie, & que la legere ne faſſe au plus que le quart de la peſante.*

M. de Bouſſanelle fait conſiſter les avantages de la Cavalerie dans l'impétuoſité du choc, dans la célérité des marches & des ſurpriſes inopinées, dans la promptitude des manœuvres, dans l'uſage de l'arme blanche, &c. Il regrette la pique de l'ancienne Cavalerie, mais il préfere le ſabre, tel qu'il eſt, à l'arme à feu, qu'il compte pour très-peu de choſe. « L'Infanterie de » l'Europe & de l'Univers, qui tire le » mieux, eſt, dit-il, la Pruſſienne : elle ti- » ra ſept cent cinquante mille coups de fu- » ſil à l'action de Czaſlau, & il n'y eut pas » trois mille hommes tués ou bleſſés du cô- » té des Autrichiens, déduiſez ce qui a » péri en quatre charges de Cavalerie, que » de coups de fuſil perdus ! M. de Bouſſa- nelle penſe de l'arme à feu ce que les anciens penſoient des armes jactiles,

Digitized by Google

Enſis habet vires, & gens quæcumque virorum eſt,
Bella gerit gladiis. Lucan.

M. Folard prétend que la Cavalerie eſt très-peu redoutable contre de l'Infanterie bien menée, même dans un pays de plaine. « Qui eſt le corps de Cavalerie, quelque » ſupérieur qu'il puiſſe être, qui oſe fon- » dre & s'abandonner ſur une maſſe armée » & ordonnée de la ſorte ? » dit-il, en parlant de ſa colonne. « Ajoutez encore, dit- » il ailleurs, les compagnies de Grenadiers » qui peuvent s'introduire dans les eſpaces » des Eſcadrons, & les *chauffer* en flanc. »

La Cavalerie, répond M. de Bouſſanelle, a ſouvent oſé des choſes plus extraordinaires que l'attaque d'une telle colonne, & il cite pour le prouver les batailles de Zenta & de Bellegrade. A l'égard des Grenadiers, « ils feroient mal, dit-il, de » quitter la colonne, & de s'introduire » dans les eſpaces des Eſcadrons : il n'y au- » ra jamais d'exemple d'une telle impru- » dence ; ce corps eſt auſſi ſage que valeu- » reux. »

M. Folard avance que la Cavalerie refuſeroit de combattre, ou combattroit mal à pied. M. de Bouſſanelle répond qu'elle ne demande pas mieux, & prouve qu'elle l'a fait dans bien des occaſions avec autant de ſuccès que de valeur ; il déſire cependant

Digitized by Google

qu'on lui rende la botte forte en y ajoutant un escarpin, comme au mousqueton une bayonnette : dès-lors un Escadron mettant pied à terre, & secouant la botte, fait une Infanterie excellente ; dès-lors un Cavalier démonté dans le combat, au lieu d'être massacré, pris ou perdu, se retire dans les bataillons, & revient avec eux à la charge. Pour sentir l'importance de ce que propose M. de B. écoutons Montaigne : « Vous engagez votre valeur & votre fortune à celle de votre cheval : ses » plaies & sa mort tirent la vôtre en conséquence. Son effroi & sa fougue vous » rendent ou téméraire ou lâche ; s'il a » faute de bouche ou d'éperon, c'est à vo» tre honneur à en répondre. »

M. Folard & M. de Bouffanelle ne sont pas mieux d'accord sur les faits que sur les principes. « La Cavalerie, dit l'un, se » multiplia dans les armées Romaines à » mesure qu'on négligea l'Infanterie, & » que l'Empire approcha de sa ruine & de » sa décadence.

» Cette République, dit l'autre, si sage » & si militaire, qui profitoit de tout ce » qu'elle voyoit d'utile & d'avantageux » dans les autres peuples, imita ceux » qu'elle redoutoit ; elle multiplia sa Ca» valerie, & dès lors ses armes devinrent

Digitized by Google

» victorieuſes partout. » Il faut avouer auſſi que la Cavalerie Romaine avoit d'étonnantes reſſources, *detractiſque franis ultrò citioque cum magna ſtrage hoſtium infractis omnibus haſtis tranſcurrerunt.* Liv. Dec. 9. Il faut avouer même que nous ſommes fort éloignés de l'habileté des Romains, des Parthes, des Numides, des anciens Marſeillois, à monter à cheval.

Et gens quæ nudo reſidens maſſilia dorſo,
Ora levi flectit, frænorum neſcia, virgâ.

Mais M. de B. trouve dans la marche & le choc de la Cavalerie peſante, de quoi compenſer les avantages de la Cavalerie légere. Enfin autant M. F. ſemble perſuadé que l'Infanterie bien menée eſt invincible pour la Cavalerie, autant M. de B. eſt convaincu qu'elle ne l'eſt pas.

Mais après avoir conſulté des Militaires éclairés, je crois pouvoir dire que dans ces diſputes de ſimple ſpéculation, on n'a point aſſez d'égards aux cauſes morales & aux circonſtances accidentelles, qui décident le plus ſouvent de la force reſpective des deux armes.

La colonne de M. F. compoſée d'hommes intrépides & de ſang froid, ſeroit peut-être impénétrable au choc de la Cavalerie, telle qu'elle eſt & qu'elle a été dans

Digitized by Google

égarer le système de M. Folard. Celui-ci veut que la Cavalerie soit en très-petit nombre dans une armée, & pour le prouver il a passé le but. M. de Boussanelle demanderoit qu'elle fût égale en nombre à l'Infanterie; il se réduit cependant à l'opinion de Montecuculi; *Il faut que la Cavalerie pesante fasse au moins la moitié de l'Infanterie, & que la legere ne fasse au plus que le quart de la pesante.*

M. de Boussanelle fait consister les avantages de la Cavalerie dans l'impétuosité du choc, dans la célérité des marches & des surprises inopinées, dans la promptitude des manœuvres, dans l'usage de l'arme blanche, &c. Il regrette la pique de l'ancienne Cavalerie, mais il préfere le sabre, tel qu'il est, à l'arme à feu, qu'il compte pour très-peu de chose. « L'Infanterie de » l'Europe & de l'Univers, qui tire le » mieux, est, dit-il, la Prussienne : elle ti- » ra sept cent cinquante mille coups de fu- » sil à l'action de Czaslau, & il n'y eut pas » trois mille hommes tués ou blessés du cô- » té des Autrichiens, déduisez ce qui a » péri en quatre charges de Cavalerie, que » de coups de fusil perdus ! M. de Boussa- nelle pense de l'arme à feu ce que les anciens pensoient des armes jactiles.

Digitized by Google

Enſis habet vires, & gens quæcumque virorum eſt,
Bella gerit gladiis. Lucan.

M. Folard prétend que la Cavalerie eſt très-peu redoutable contre de l'Infanterie bien menée, même dans un pays de plaine. « Qui eſt le corps de Cavalerie, quelque » ſupérieur qu'il puiſſe être, qui oſe fon» dre & s'abandonner ſur une maſſe armée » & ordonnée de la ſorte ? » dit-il, en parlant de ſa colonne. « Ajoutez encore, dit» il ailleurs, les compagnies de Grenadiers » qui peuvent s'introduire dans les eſpaces » des Eſcadrons, & les *chauffer* en flanc. »

La Cavalerie, répond M. de Bouſſanelle, a ſouvent oſé des choſes plus extraordinaires que l'attaque d'une telle colonne, & il cite pour le prouver les batailles de Zenta & de Bellegrade. A l'égard des Grenadiers, « ils feroient mal, dit-il, de » quitter la colonne, & de s'introduire » dans les eſpaces des Eſcadrons : il n'y au» ra jamais d'exemple d'une telle impru» dence ; ce corps eſt auſſi ſage que valeu» reux. »

M. Folard avance que la Cavalerie refuſeroit de combattre, ou combattroit mal à pied. M. de Bouſſanelle répond qu'elle ne demande pas mieux, & prouve qu'elle l'a fait dans bien des occaſions avec autant de ſuccès que de valeur ; il déſire cependant

Digitized by Google

tous les siecles. Les exemples cités par M. de B. ne prouvent rien contre cette supposition ; car on aura toujours à lui répliquer, ou que la Cavalerie a été secondée par le canon, ou qu'elle a mis pied à terre, & que dès lors ce n'étoit plus un combat de Cavalerie, ou que l'avantage du terrein a décidé de la victoire, ou enfin que si l'Infanterie a été rompue, c'est par le défaut de fermeté dans le soldat, non par un vice de disposition dans la colonne. D'un autre côté, si l'on suppose la colonne composée d'hommes tels qu'ils sont dans la nature, capables de se troubler, de s'ébranler à l'aspect d'une troupe qui fond sur eux le fer à la main, sur des coursiers que rien n'épouvante, & qui vont les fouler aux pieds ; si l'on suppose en même temps l'escadron formé en rhombe ou en coin, dont la pointe est composée de soldats dévoués à la mort par héroïsme, comme il y en avoit chez les Romains, ou par religion, comme il y en a parmi les Turcs, on voit la colonne même de F. d'abord flottante & bientôt rompue.

Rien n'est plus facile que de se donner l'avantage dans de semblables disputes, lorsqu'on fait les hommes tels qu'on les desire ; mais que la supposition soit la même des deux côtés, qu'une Cavalerie intrépide

Digitized by Google

attaque une Infanterie intrépide, l'une & l'autre livrée à elle-même & à peu près à nombre égal, sans le secours du canon, & sans autre avantage respectif que celui qu'elles peuvent tirer de leurs manœuvres & de leurs armes; l'Escadron, de quelque maniere qu'il soit formé, en turme, en coin, en rhombe, &c. enfoncera-t'il la colonne? Voilà le problême réduit à sa plus grande simplicité.

Mais comme cette supposition ne peut avoir lieu; que les meilleurs combattans ne sont que des hommes de part & d'autre, sujets à se troubler, à s'effrayer mutuellement, & que, suivant la maxime du Maréchal de Saxe, la principale cause du gain ou de la perte des batailles est dans le cœur humain, il me paroît bien difficile de décider dans la spéculation de ce qui doit arriver dans la pratique. D'où il suit que l'opinion la plus tranchante & la moins modérée, est en pareil cas la moins persuasive & la plus difficile à soutenir. Je ne dois pourtant pas dissimuler que les partisans de M. F, & ceux qui l'ont connu personnellement, prétendent qu'il n'a jamais pensé ce qu'on lui attribue au sujet de la Cavalerie; qu'il en faisoit grand cas, comme il l'a dit lui-même, & qu'on a pris trop à la lettre quelques traits qui lui sont

Digitized by Google

échappés dans la fougue de la compoſition & dans l'enthouſiaſme de ſa colonne. Ce qui prouve en effet qu'il regardoit comme très-redoutable le corps qui devoit attaquer ſon Infanterie, c'eſt qu'il a employé toutes les reſſources de ſon génie & de ſon expérience à la rendre impénétrable. Ainſi je regarde la colonne de M. Folard comme un éloge auſſi authentique de la Cavalerie, que peut l'être le livre même de M. de Bouſſanelle.

TRAITÉ des affections vaporeuſes du Sexe, par M. Rolin, Docteur en Médecine. *A Paris*, chez *Jean-Thomas Hériſſant*, rue S. Jacques, in-12.

Ce Livre annoncé dans l'un des précédents Mercure, mérite bien que nous en donnions une idée. Le ſujet n'en eſt que trop intéreſſant, dans le ſéjour du luxe, de la molleſſe & des vapeurs.

On dit en plaiſantant que les vapeurs ſont à la mode: rien n'eſt plus vrai ni moins plaiſant.

Les Anciens qui n'ont reconnu cette maladie que dans les femmes, l'attribuoient d'abord aux roulements de l'*uterus*.

Cette opinion fit place à d'autres qui en étoient comme les ſuites; on attribua les vapeurs à un rapport ſympathique des viſceres avec l'*uterus*; à des fumées qui s'é-

Digitized by Google

levoient de cette partie, vers l'estomac, vers la poitrine, &c. La sympathie est tombée avec les qualités occultes. Les fumées ont encore quelque crédit ; mais quel est le tuyau par lequel ces fumées s'élevent ? C'est-là l'écueil de cette opinion.

Quoique M. Rolin range dans la classe des vapeurs les affections mélancoliques, dont les hommes sont attaqués, il ne considére ici cette maladie que dans les femmes, comme y étant plus sujettes par la délicatesse de leur organisation.

Non-seulement, dit-il, quelques passions, mais toutes les passions, & tout ce qui en a le caractere, peut être la cause des vapeurs : le mauvais régime, les excès, les mouvemens de crainte, de surprise & de joie peuvent y contribuer.

Dans les vapeurs, certaines passions se manifestent souvent ; mais c'est un délire sans conséquence.

Les vapeurs sont épidémiques & contagieuses : on peut expliquer par-là l'institution des mysteres de la bonne Déesse, & bien d'autres phénomenes plus récents.

On traite légérement cette maladie, & rien au monde n'est plus sérieux. Une femme en a telle les premiers symptomes, on est tranquille quand on a dit, *ce sont des vapeurs*. Cependant le mal fait des pro-

Digitized by Google

grès, la malade eſt triſte, elle pleure & rit tour à tour & quelquefois en même-temps; on plaiſante de ſon état ſur ces apparences trompeuſes. Les accès deviennent plus violents encore, elle perd l'uſage des ſens, ſes membres ſe roidiſſent, quelquefois ils deviennent inflexibles, ſans qu'on s'en apperçoive par aucun ſigne extérieur.

Souvent elle paroît être dans un ſommeil tranquille, la couleur eſt naturelle, tout ſemble annoncer la ſanté, dans l'excès le plus dangereux. Dès qu'on s'apperçoit du danger, on y apporte de légers ſecours. Mais par dégré les accidents ſe multiplient, & les moindres maux qui en réſultent, ſont des langueurs ſouvent incurables. Tel eſt le précis du diſcours préliminaire de ce Traité.

La premiere partie embraſſe *la théorie* des vapeurs; elle eſt diviſée en trois Section: dans la premiere, l'Auteur établit le caractere général des affections vaporeuſes, qu'il regarde comme les ſymptomes de différentes maladies, qui ſe manifeſtent par des mouvements irréguliers & convulſifs du genre nerveux; il indique les ſignes de ces affections quelquefois ſubites, ſouvent annoncées; mais ces ſignes ſont aſſez vagues: les ſymptomes ſont plus marqués, & le tableau en eſt effrayant. M. Rolin entre dans le détail des ſymptomes

Digitized by Google

internes & externes de cette maladie, tantôt simple, tantôt compliquée; & dans ce dernier cas il propose un moyen qui ne lui a jamais manqué. Je comprime, dit-il, avec la main, la région épigastrique, (au dessous du nombril).

S'il survient des bâillemens réitérés, jusqu'à ce que la compression cesse, on doit être assuré que la maladie est compliquée avec un principe vaporeux.

Il nous prévient sur les foiblesses qui précédent les attaques, & qui ont duré quelquefois deux jours avec une privation totale de sentiment. Vésale voulut disséquer le corps d'une femme, qui étoit dans une pareille syncope; elle se plaignit vivement à la premiere incision. Asclépiade s'approchant du corps d'une femme qu'on portoit au tombeau, reconnut qu'elle n'étoit qu'en syncope; l'Auteur dit avoir retardé, dans une circonstance toute semblable, les funérailles d'une fille qui se rétablit quelques heures après.

On peut confondre les attaques de vapeurs, avec d'autres maladies. M. Rolin en donne les marques distinctives. Par exemple, les attaques d'épilepsie partent souvent de quelque partie du corps, du pied, de la main, &c. celles des vapeurs, viennent par suffocation. Dans l'épilepsie on ne conserve jamais le sentiment; on en a sou-

Digitized by Google

vent dans les accès vaporeux. Après les attaques d'épilepsie, on est plongé dans le sommeil, on reste longtemps abattu, pâle, défiguré ; après les vapeurs on reprend ses sens, sa couleur naturelle & ses forces presque dans le même instant. C'en est assez pour détruire le préjugé qui attache aux vapeurs un soupçon d'épilepsie.

Dans la seconde Section, M. Rolin remonte aux causes éloignées des affections vaporeuses. Ces causes sont les vices de tempérament ; les maladies héréditaires ; l'air, l'abus des alimens, des boissons & du tabac ; la vie sédentaire, le retardement, la suppression, la surabondance des évacuations ; les passions de l'ame dans leurs excès.

La troisieme Section traite des causes immédiates des vapeurs, telles sont la sensibilité, l'irritabilité du genre nerveux, les vices des liquides, les obstructions, les suppressions & les pertes. L'Auteur s'étend sur les obstructions ; il en observe les causes & les effets dans chacun des visceres, & pour chaque liquide en particulier ; le sang, la bile, &c. Le dernier chapitre, où il développe le méchanisme du tissu cellulaire, & la filtration du suc nerveux dans ce tissu, acheve de nous convaincre que les affections vaporeuses sont presque toutes causées par des obstructions.

Dans la seconde partie, dont la distri-

Digitized by Google

lution répond à celle de la premiere, il preſcrit la cure de ces affections dont il vient d'indiquer les ſignes, les ſymptomes & les principes.

Dans la premiere Section il donne les moyens de prévenir les attaques ; ces moyens tendent à calmer le genre nerveux, à faire diverſion à ſes irrégularités, à en arrêter le progrès par des ligatures, par une contention oppoſée, &c. Il paſſe à la cure des ſymptomes généraux : tout ce qui peut changer les fauſſes directions du genre nerveux doit être mis en uſage, & l'Auteur entre ici dans un détail approfondi. Il obſerve que dans les Indes Orientales, on guérit les femmes attaquées de vapeurs, en les plongeant dans de l'eau froide, ou en leur en jettant ſur la tête ſans qu'elles en ſoient prévenues. Si cela ne réuſſit pas, on les fuſtige avec des verges, & par ce moyen l'on s'aſſure de leur guériſon.

Il y a des ſymptomes dangereux qui exigent les ſecours les plus prompts, & M. Rolin les indique. Il finit par la cure des ſymptomes des vapeurs compliquées avec d'autres maladies, comme la petite vérole, la fievre maligne, l'aſthme, &c.

Dans la ſeconde Section, il donne les moyens de prévenir les effets des cau-

Digitized by Google

ſes éloignées, dont il a fait le détail.

Le premier de ces moyens eſt de former de bons tempéramens, & il en preſcrit la méthode à commencer par le regime des meres pendant leur groſſeſſe, regime qu'on a trop ſouvent la cruauté de négliger. On n'eſt guere plus attentif au choix du lait que l'on fait ſucer à ſon enfant. Ces deux articles, philoſophiquement traités, ſeroient le ſujet d'un bon livre. L'éducation phyſique, le choix de l'air & de l'eau, l'uſage des aliments & des boiſſons de toute eſpece, ſont au nombre des préſervatifs que M. Rolin nous propoſe. Il finit par l'article important des paſſions de l'ame qu'il nous invite à tempérer. *Hoc opus, hic labor eſt.*

La troiſieme Section preſcrit la cure des cauſes prochaines, de la ſenſibilité & de l'irritabilité des nerfs, de leur délicateſſe & de leur débilité, que l'on a ſouvent & mal-à propos confondues l'une avec l'autre; de la ſurabondance, de la denſité & de l'épuiſement du ſang, des obſtructions en général, & de chacune en particulier. Telle eſt l'économie de cet ouvrage, très-utile ſans doute, s'il eſt auſſi exact dans les principes, qu'il me ſemble profond dans les recherches, clair & précis dans les détails.

Digitized by Google

OBSERVATIONS sur la Nobleſſe & le Tiers-Etat, par Madame ***. *Amſterdam.*

Dans la diſpute qui s'eſt élevée depuis peu entre deux Auteurs eſtimables ſur cette queſtion : *S'il falloit permettre ou interdire le commerce à la Nobleſſe*, Madame *** ſe plaint qu'on a oublié de mettre dans la balance les intérêts de la roture. Elle repréſente que cet ordre de Citoyens, réduit à un plus petit nombre, en ſera plus avili ; que le Commerçant roturier ſera humilié lui-même de ſon aſſociation avec le Commerçant noble, ſon égal par état, & ſon ſupérieur par la naiſſance. Elle attaque avec beaucoup de chaleur les préjugés & les abus politiques, dont elle ne trouve l'excuſe, dit-elle, ni dans la nature, ni dans la raiſon, ni dans les effets qu'ils produiſent. Mais elle avoue que la réforme abſolue n'en peut être qu'idéale. Rien de plus idéal en effet que la ſociété d'hommes ſages, modérés, équitables qu'elle raſſemble, & auxquels elle diſtribue leurs fonctions & leurs récompenſes. Elle en exclut les avantages héréditaires, & il y a, comme on ſçait, bien des choſes à lui oppoſer. Je me borne à une ſeule obſervation ſur la réponſe du nouveau Platon de Madame *** à cette maxime reçue, qu'*il*

Digitized by Google

faut récompenser les peres dans leur postérité.

« Il faut donc, dit-il, suivant ce principe, » fixer des pensions à toutes les familles » descendues d'un Chef qui s'est distingué » dans sa profession. Or quel est celui qui » veut donner seulement la valeur d'une » montre au fils d'un excellent Horloger, » si ce fils ne travaille plus, ou travaille » mal ? Cependant comme les honneurs » sont le salaire des uns, & l'argent celui » des autres, il seroit dans la même regle » de substituer l'argent comme on substi- » tue les honneurs. »

C'est-là précisément ce qui arrive, répondrai-je au Philosophe Législateur que Madame *** fait parler : on ne donne point de pension au fils de l'Horloger habile ; mais on lui donne la fortune que son pere a acquise par son travail. Je dis qu'on la lui donne ; car sans la loi de succession qui l'en établit propriétaire, cette fortune rentreroit dans la masse commune de la société. On doit donc aussi laisser au fils les honneurs acquis par son pere. Ces honneurs sont la fortune d'une classe d'hommes généreux, qui font profession de se dévouer pour l'état.

Il est bien vrai que la loi de succession pour les biens, est plus essentielle à l'ordre & au repos de la société, que la loi de suc-

Digitized by Google

ceſſion pour la Nobleſſe ; mais l'une & l'autre eſt loi de convention.

Du reſte, les honneurs de cérémonial attachés à la Nobleſſe, ſont très-diſtincts de l'honneur perſonnel. Celui-ci ne ſe tranſmet point du pere au enfans. Ainſi la décoration & l'ignominie, les déférences & le mépris, ne ſont pas choſes incompatibles.

Madame *** en revient à la conſtitution réelle des choſes. Pourquoi, dit-elle, ſe diſſimuler le vice qui dérange les anciens reſſorts (du corps politique) ? Pourquoi en ſubſtituer de plus dangereux encore ? Pourquoi n'oſe-t'on toucher les véritables cordes d'une main ſûre, adroite & légere ? « Qui ne verra, en y réfléchiſſant, qu'un » pays *où le luxe ſeroit modéré, où l'agricul-* » *ture ſeroit en vigueur, où l'eſprit militaire* » *ſeroit excité, où les mœurs ſeroient pures*, » n'auroit pas beſoin d'appeller la nobleſſe » au commerce pour la conſerver elle mê- » me, d'humilier la roture en ne laiſſant » rien entre elle & la nobleſſe, enfin d'a- » vilir les grands en confondant leurs égaux » avec leurs inférieurs. »

Mais le difficile eſt de réaliſer cette ſuppoſition. *Un luxe modéré, des mœurs pures.* Avec cela, que ne feroit-on point. « Avec » du fer, du pain, & de l'honneur, le Fran-

Digitized by Google

» çois ſera content. » Rien n'eſt plus noble que ce ſentiment dans le cœur d'une Françoiſe. Cependant l'on a attaché la conſidération aux richeſſes, & l'opprobre à la pauvreté. C'eſt de quoi ſe plaint Madame ***, mais comment y remédier ? L'opinion eſt une Reine bien difficile à détrôner. Après avoir fait ſentir le danger d'ouvrir à la nobleſſe la voie du commerce, Madame *** conclud que les roturiers qui ſe ſentent du courage, du zele, des lumieres ſervent & ſoient ennoblis, rien n'eſt ſi juſte ; mais par la même équité, que les nobles qui commercent dérogent.

Sans entrer dans cette diſpute que deux hommes pleins de talens & de connoiſſances ont épuiſée, & dans laquelle Madame *** ſe mêle encore avec ſuccès, j'obſerverai ſeulement qu'en parlant du commerce & du luxe, on ne diſtingue pas aſſez 1°. le commerce productif du commerce de détail & de commiſſion. Celui-la eſt une ſource de richeſſes ; celui-ci une ſimple commodité. L'un demande toute la protection du gouvernement, pour s'étendre, l'autre a beſoin d'être reſtraint à cauſe du nombre d'hommes qu'il occupe & qu'il enrichit en pure perte pour l'état. 2°. Le luxe de diſtinction qui marque les rangs, du luxe contagieux qui ſe communique

Digitized by Google

dans toutes les classes de la société. Le premier n'oblige personne; le second dégénere en besoin universel. L'un ne fait que consommer & répandre les revenus des grands propriétaires; l'autre épuise toutes les familles des citoyens, & détourne de leur véritable application les richesses reproductives de l'industrie & du commerce. Le luxe de distinction a toujours existé, & l'on n'a eu garde de le détruire; car il a toujours fallu tirer les revenus des mains des riches possesseurs; le luxe de mode ne s'est introduit que depuis un siecle. C'est celui-ci qu'il seroit important d'extirper, ou de limiter, s'il étoit possible; mais l'excès de ce luxe a des avantages apparens auxquels on n'aura peut-être jamais le courage de renoncer.

Un mal qui n'est qu'un mal est toujours facile à détruire: mais un mal d'où résulte un bien aura toujours des partisans, & en attendant qu'on ait pesé toutes les raisons pour & contre, il arrive au point d'être nécessaire par les liaisons qu'il contracte avec les ressorts de l'état. Du reste quoique je n'ose rien décider sur les principes de Madame ***, je ne puis qu'applaudir au zele courageux dont elle est animée, à la vivacité, à la précision de son style, mais surtout au mérite rare d'occuper si bien son loisir.

Digitized by Google

La Religion révélée poëme, par M. de Sauvigny. L'Auteur annonce d'heureuſes diſpoſitions pour la poéſie, de l'imagination, de l'oreille, de l'élévation dans les idées, de la nobleſſe dans l'ame; mais ſon âge m'autoriſe à lui dire que ſon ſujet n'a été ni aſſez profondément réfléchi, ni travaillé avec aſſez de ſoin. On doit ſe conſulter long-temps avant que d'entrer dans une carriere auſſi vaſte & auſſi épineuſe.

Un Poëme ſur la Religion naturelle peut être un tiſſu de ſentimens & d'images. Tous les principes en ſont ſimples, toutes les conſéquences faciles. C'eſt une Théologie des ſens que la poéſie peut manier, mais la Religion révélée eſt un labyrinthe pour la raiſon. L'eſprit ſe perd dans ſes myſteres: ce n'eſt point un ſujet qu'on puiſſe effleurer dans un Poëme didactique. Dès qu'on le traite il faut l'approfondir, & ce n'eſt pas trop de la meilleure dialectique & de la méthode la plus rigoureuſe, pour ſuivre l'incrédulité dans ſes détours, & l'éclairer dans ſes ténebres. Le ton le plus convenable au merveilleux de la révélation, eſt celui de l'enthouſiaſme &, en général, depuis Lucrece juſqu'à nous, je ne connois point de Poëme dogmatique ſatisfaiſant pour un Philoſophe.

Sans m'attacher au fond de celui-ci, je

Digitized by Google

me contenterai d'en citer quelques traits, qui annoncent le talent du jeune poëte, & je commence par l'invocation.

O Mortel ! toi, qui ſçus embellir la raiſon,
Manier à ton gré le compas de Newton,
La plume de Saluſte & la lyre d'Homere,
O ſublime Prothée ! ô ſéduiſant Voltaire !
Par amour pour toi-même & pour la vérité,
J'éleve juſqu'à toi mon vol précipité.
Amour de la vertu, tu fis naître mon zele ;
Arme-moi de tes traits, couvre-moi de ton aîle,
Echauffe mon eſprit, & prête à mes accens
Cet art heureux qu'il a de captiver les ſens ?
Puiſſe-tu me donner le talent plus utile,
Qui ſubjugue le cœur, & rend l'eſprit docile.
. . . . . .

Voici comme il peint l'ambition dans ſa naiſſance :

Quel Monſtre furieux ſorti des noirs abîmes,
Aux humains conſternés vient apporter les crimes ?
L'envie eſt dans ſon cœur, la fureur dans ſes yeux,
Et la fierté s'aſſied ſur ſon front orgueilleux :

L'homme en devint l'eſclave ; il eut beſoin du frein des loix.

Il faut donc qu'avec ſoin des bornes ſoient preſcrites

Digitized by Google

A ce cœur qui franchit ſes premieres limites,
A ce cœur que l'orgueil nourrit de ſon poiſon,
Et qui comme un tyran regarde la raiſon.

Dieu donna donc ſa loi aux hommes; mais bientôt l'hypocriſie prit la place de la piété.

Auprès du fanatiſme & de la frénéſie,
D'un air humble & contrit paroît l'hypocriſie;
Qui ne voulant avoir pour arme que ſa voix,
Commande à l'univers, & fait trembler les Rois.

Quant aux négligences de ſtyle que l'on peut reprocher à l'Auteur, je ne les attribue qu'à une compoſition précipitée: les vers bien faits ſont en aſſez grand nombre dans ce Poëme, pour me perſuader qu'il dépendoit de l'Auteur de n'en pas laiſſer de mauvais: mais ce qui exige encore plus ſon attention, c'eſt l'analogie des images; heureuſement cela ne demande que la réflexion d'un eſprit juſte. Rien n'étoit plus facile à éviter, par exemple, que cette diſparate:

Du crime *triomphant* le *germe* empoiſonné.

On voit d'un coup d'œil que le germe & le triomphe n'ont aucun rapport; que l'Auteur eût dit:

Du crime renaiſſant le germe empoiſonné,

l'image

Digitized by Google

l'image ſeroit claire & juſte. Pour attribuer un germe au crime, il faut l'annoncer comme une plante, ainſi du reſte.

La même brochure contient un ſecond Poëme à la louange des Editeurs de l'Encyclopédie. L'auteur y rend juſtice à leurs mœurs & à leurs principes. Mais la chaleur avec laquelle il s'éleve contre les délateurs qui ont voulu les noircir, fait trop d'honneur à la calomnie.

L'Ami des Hommes, quatrieme partie. L'Avant-propos de ce volume eſt un dialogue entre l'ami des hommes & un Surintendant, qui fait depuis long-temps, dit-il, le métier, où *deux & deux ne font pas quatre.* Il eſt aiſé de l'en croire à ſa maniere de raiſonner. Il ne peut ſe perſuader que les hommes ſoient freres, il veut des eſclaves. L'ami des hommes lui en accorde. Le ſtupide Surintendant regarde le peuple comme une bête de ſomme. L'ami des hommes le lui paſſe encore; mais il tâche de lui faire entendre qu'au moins faut-il le nourrir & ne pas l'accabler ſous le faix. La concluſion de ce dialogue eſt que la plus dure politique doit avoir ſoin des pauvres. Le Mémoire ſur les Etats Provinciaux, qui parut il y a quelques années, eſt la baſe de cet Ouvrage. Mais

Digitized by Google

l'Auteur a cru qu'il falloit d'abord établir les principes généraux de toute administration, pour s'assurer, dit-il, de n'avoir rien négligé de tout ce que la prudence exige avant que de proposer une nouveauté. Tout se tient dans la machine politique, & pour développer nettement un seul des ressorts, il est bon de jetter un coup d'œil sur l'organisation entiere.

La convention tacite du travail de l'homme quelconque, est l'espoir d'en recueillir les fruits. L'intérêt est donc le premier lien de la société; l'intérêt particulier est la base de l'intérêt général. Mais cette union d'intérêts particuliers ne peut subsister, si chacun d'eux n'est contenu par l'autre, comme les pierres de la voûte dont le poids fait la solidité. Pour former une société permanente, il faut un intérêt permanent. L'intérêt le plus permanent est la propriété. La société n'a donc pas de lien plus fort, ni plus durable. Mais du goût de la propriété suivent le desir de la conserver & celui de l'étendre, desirs qui se combattent d'homme à homme; ces contestations ne peuvent être accordées que par la force ou l'arbitrage. La force est la dissolution ou la rupture de la société; l'arbitrage établit un Juge, *commencement de l'autorité*. Les principes de sa décision

Digitized by Google

passent en regles, *racines des loix.* Ces regles sont promulguées & reconnues équitables, *commencement des loix.* Ces loix sont désormais des Juges muets, & leur protections suffiroit à la propriété, si les hommes étoient sages; mais la cupidité est partout la plus forte, elle a besoin d'un frein qui la retienne, qui la dirige, & qui lui serve de point d'appui; ce frein est le gouvernement. Le gouvernement a deux qualités inhérentes, l'équité & la force. La force ne doit venir qu'à l'appui de l'équité. Dans le sens opposé, elle est tyrannie. La violence a détruit, & n'a jamais fondé. La tyrannie conquérante peut fouler aux pieds l'ordre, mais en passant: si elle s'arrête, elle ne subsistera que par l'ordre, & en raison de l'ordre.

L'Auteur vient à la marche & aux gradations de la propriété publique. La chose publique est un tissu de choses particulieres, & chacun s'habitue à regarder ce tout comme sien; il est donc vrai, conclut l'Auteur, que le penchant à la propriété peut être le lien de l'attachement d'un citoyen à la chose publique: en effet, la chose publique est d'une part la force résultante de la réunion des propriétés, & de l'autre la force conservatrice des propriétés elles-mêmes. (Voilà une grande & belle idée!)

Digitized by Google

Je ne connois, ajoute-t'il, que deux sortes de gouvernement, l'un solide & prospere ; c'est celui qui tend au respect & au maintien de la propriété ; l'autre périssable & malheureux, c'est celui qui attaque & viole la propriété. De ce principe établi, il passe aux différens points de l'organisation de la société, qu'il divise en deux branches ; l'administration qui créée, & la subministration qui régit. L'une & l'autre est confiée au gouvernement, & le gouvernement est la clef de la voûte. Il contient tout, & n'affaisse rien. L'Auteur établit pour principe, « qu'en proportion » de ce que le gouvernement se resserre » sur un petit nombre de têtes, il perd » de sa force & le corps politique de sa » solidité. » Mais cela doit s'entendre de l'autorité dérivée, non de l'autorité primitive. Celle-ci ne doit résider qu'en un seul, quelle que soit la constitution politique : dans une République même, l'état gouvernant ne doit être qu'*un*. Si l'autorité primitive est partagée, elle est détruite. Quant à l'autorité dérivée, « si les préposés » auxquels le Souverain la confie sont en » petit nombre, les regles échappent, & » la confiance publique d'où dérive l'obéis- » sance fuit avec elle ; la volonté prend la » place, les ordres sont odieux & mal

Digitized by Google

» exécutés, & l'autorité s'affoiblit. Si elle » eſt départie ſur un plus grand nombre » de têtes, les loix ſont ſuivies ou récla- » mées, la confiance s'établit, l'obéiſſance » s'offre d'elle-même, & l'autorité ſuprême » n'a que l'impulſion à donner. »

Ainſi rien n'eſt plus avantageux à l'organiſation d'un état, que la diſtribution que propoſe l'Ami des hommes des quatre branches de l'autorité, confiée à l'Ordre Eccléſiaſtique, à l'Ordre Militaire, à l'Ordre Civil & à l'Ordre Municipal ou Citoyen, chacun prépoſé dans ſa partie au maintien de la ſociété; mais toujours dans la dépendance, de maniere que les branches de l'autorité ne ſe détachent jamais de l'arbre. « Par ce moyen tout le monde » eſt ſubordonné; mais perſonne n'eſt ſu- » jet que d'un ſeul & unique Maître. » Du reſte, le partage que fait l'Auteur de l'autorité confiée, & les acceſſoires qu'il y attache comme droits, peuvent ſouffrir des difficultés qu'il ſeroit trop long de diſcuter ici. Par exemple, le droit de juriſdiction abſolue attribué à la Nobleſſe dans les cas même où le ſalut public exige *célérité de commandement & aveugle obéiſſance*, ce droit accordé à un Ordre entier de l'état peut paroître un peu hazardé. Le Souverain peut le confier à des

Digitized by Google

Gouverneurs, à des Commandans particuliers, dont il eſt facile de réprimer & de punir l'infidélité ou la révolte; mais à tous les Nobles en corps, cela peut être dangereux; car dans les temps de diviſion & de trouble qui ſera Juge de l'exercice légitime ou illégitime de ce droit de commander abſolument, *Ne quid detrimenti reſpublica patiatur?* Seroit-il temps alors de révoquer ce droit, de l'abolir ou de le reſtraindre?

Par la ſubordination & la dépendance mutuelle des quatre Ordres qui gouvernent, la Monarchie, clef de l'état, trouve moyen d'intéreſſer à ſon exiſtence l'univerſalité des ſujets.

Les loix d'après leſquelles marche l'adminiſtration ſont de deux ſortes, les unes loix fondamentales, que l'Auteur appelle loix de titre. Les autres loix de gouvernement, de reſtauration & d'entretien: les loix fondamentales ou loix de titre, ne dépendent pas du gouvernement. Quelqu'un faiſoit à un homme de génie cette queſtion: *Où ſont les loix fondamentales du Royaume*, il répondit, *dans la Coutume de Normandie.* Mot d'un grand ſens, dit l'Ami des hommes, & d'une profonde ſageſſe. Si la loi de titre étoit au pouvoir du Souverain, Charles VI eût pu deshériter

Digitized by Google

son fils ; les loix de titre sont loix de société : la société a précédé le gouvernement ; le droit divin lui-même n'embrasse tout, que parce que Dieu a tout précédé, tout créé. (Voilà des vérités vigoureusement énoncées.)

Par la loi de titre, notre conscience est à nous, ce qui ne va pas jusqu'à la liberté du culte ; mais il s'ensuit du moins, dit l'Auteur, qu'il seroit tyrannique de nous empêcher d'aller vivre aux lieux où notre culte est établi. La propriété morale ne nous dispense pas de l'obligation tacite & respective contractée entre l'état & nous dès le moment de notre naissance, la liberté ne peut s'étendre à méconnoître son Roi, son pere, &c.

La propriété physique est 1°. celle de notre personne ; 2°. les droits pris dans la nature : ce n'est pas la société qui établit les droits du pere au fils, du mari à la femme ; au contraire, elle les affoiblit & les restraint, en s'en attribuant une partie. Quant aux loix de titre faites par la société, elles ne peuvent être abrogées que par la société elle-même ; la Nation seule y peut toucher. 3°. Nos biens & immeubles : l'écuelle du pauvre est autant & plus respectable que le diamant du riche, soit qu'on écoute l'humanité, soit que l'on

Digitized by Google

consulte la politique. 4°. La propriété publique : elle est directe ou réfléchie ; directe, quand la possession réelle est commune ; réfléchie, quand les avantages qui en résultent se répandent sur la société : tout ce qui constitue ces différens objets est compris sous la loi de titre.

La loi de réglement est autre chose. Elle comprend tout le régime intérieur, & n'a d'autre regle que la justice, l'ordre & la conservation. Mais il est du plus grand intérêt pour celui qui gouverne de s'en tenir à cette regle.

L'Auteur craint qu'on ne l'accuse d'avoir restraint & dépouillé la souveraineté, en renfermant dans la propriété publique la terre, la mer, les finances, &c. Mais la distinction qu'il a établie entre la propriété *réelle* & la propriété *de réflet*, le met à l'abri de ce reproche. Il s'explique encore, & il dit, si le Prince, par exemple, seul Juge des besoins courans de l'état, demande à ses peuples quelque accroissement de la subvention qui constitue les finances, personne n'est en droit de le lui refuser; mais si le Prince demande au peuple les subventions de la nécessité pour les employer en dissipations, &c. il viole la loi de titre, il détourne l'objet de la subvention, il abuse en un mot de son pouvoir : ce qui s'ap-

Digitized by Google

pelle tyrannie & corrosion de la société.

Parmi les autres exemples où l'Auteur prétend que la loi de titre est violée, celui qui regarde la Noblesse n'est pas sans difficulté. La Noblesse est militaire par état, & ses privileges constitutifs sont compris dans la loi de titre; mais que la Noblesse ne puisse être accordée à d'autres services que les travaux militaires, sans entreprendre sur cette loi, cela ne paroît fondé en preuves, ni de fait, ni de droit. La loi de titre regle ce que le Noble doit être, & non ce qu'il doit avoir été. On sçait bien que dans le temps où tout n'étoit que soldats, la Noblesse n'étoit accordée qu'à la profession des armes: mais où est la postérité de ces premiers Nobles? où est la loi nationale qui attache exclusivement la Noblesse à leurs neveux, ou à ceux de leur état? Cette prétention est extrême, comme l'abus qu'elle attaque. La Noblesse dans tous les temps a dû être le prix des services signalés rendus au Prince & à la patrie, *ære*, *ore*, *mente*, *animo*; il n'importe. Un Démosthene qui auroit désarmé la Ligue, ou empêché les Croisades, n'auroit-il pu être ennobli sans un attentat contre la loi de titre?

J'observe encore que le changement ou l'altération des droits de propriété n'atta-

que la loi de titre, qu'autant que ces propriétés tiennent à la constitution fondamentale & primitive ; les immunités & les privileges accordés par celui qui gouverne, renferment essentiellement cette condition implicite, *sauf le droit d'autrui*, & surtout *sauf le droit du peuple*. Ils peuvent donc être révoqués dès qu'ils sont nuisibles, sans porter atteinte à la constitution. Ceci est une conséquence immédiate des principes même de l'auteur. Je prétends l'expliquer, non le contredire, & mon dessein est de faire entendre qu'il faut, non pas le lire avec défiance, mais l'étudier avec réflexion.

Pour désigner la barriere entre les loix de titre & les loix de réglement, il a recours à l'équité naturelle. C'est, dit-il, dans l'équité saine, entiere & inébranlable, que l'homme d'état est certain de trouver tous les bons principes d'institution, de restauration & de conservation. Mais il observe que la soumission ne laisse pas d'être un devoir, lors même que l'exercice de l'autorité est un crime. Les rois tiennent leur pouvoir de Dieu, & ils n'en sont comptables qu'à Dieu.

Les objets d'administration & de réglement sont les mœurs, la politique, le militaire, l'agriculture & les arts. 1°. De mé-

Digitized by Google

ceſſité. 2°. D'utilité. 3°. De décoration. Sur l'article des arts, ce noble & ſage écrivain obſerve que rien n'eſt vil dans la nature, & il vange les artiſans de l'injuſtice du préjugé. Mais il nous previent ſur le danger des manufactures, ſi elles ne tendent à mettre en valeur les productions du ſol; & il rappelle à ce ſujet la répugnance de Sulli pour les manufactures de ſoie, plus nuiſibles qu'on ne penſe à l'agriculture & à l'état.

Les objets de ſubminiſtration ſont le culte de la Religion, la juſtice & la police, la finance & le commerce.

La Religion reſſortit excluſivement à Dieu, le culte ſeul en eſt humain. L'auteur le range dans la claſſe des loix de titre. Il entend par-là le dogme & les regles qui conſtituerent l'eſſence de cette Religion dans le tems où elle devint la Religion de l'état. C'eſt à ce point fixe qu'il recommande que l'on s'en tienne: *la loi de titre, uniquement la loi de titre.* (C'eſt dire beaucoup en peu de mots.) Il ſoumet à la même loi la juſtice & la police; & celle-ci plus rigoureuſement comme plus ſubite, plus tranchante & plus expoſée aux abus.

A l'égard de la finance, il ne veut point que l'adminiſtration économique faſſe un état à part, & rien de plus oppoſé que ſes

Digitized by Google

principes à l'administration actuelle. Il leve la difficulté de la régie, en proposant de remettre la levée des deniers publics à l'ordre municipal.

Les impots qu'il admet, sont sur les terres, sur les consommations, sur les têtes; mais celui-ci dans un cas pressant, & jamais à perpétuité. Dans les droits d'entrée & de sortie, il ne condamne que les abus. Il fait main basse sur tout le reste : & c'est dans ces incursions que son style énergique & vigoureux triomphe. Il n'a pas le même avantage dans la discussion rigoureuse.

Le commerce soit intérieur soit extérieur, est le change mutuel du superflu contre le nécessaire. C'est sur le double pivot de cet avantage réciproque, pivot libre dans son jeu, & ferme dans sa base que roule le commerce, son utilité, sa durée. Le commerce est subordonné à la production dans la société : c'est un être second même au physique, mais bien plus encore au moral. Malheur dit la de H, aux Nations qui font prédominer chez elles l'esprit de commerce. Cet esprit ne connoît que perte ou gain à la place de juste & d'injuste. Cette proposition avoit besoin d'être tempérée : aussi l'Auteur, en faisant l'éloge personnel des commerçans, a-t'il soin de nous avertir que ce n'est pas le com

Digitized by Google

merce qu'il attaque, mais le déplacement du commerce.

Il réſume enfin tous ces points d'adminiſtration, & revenant aux fonctions de l'ordre municipal, qui eſt l'objet direct de ſon ouvrage, il ne diſſimule point la réalité des abus, & que tout *y va*, comme on dit, *par compere & par commere*. Mais il prétend que le remede en ſeroit dans les aſſemblées municipales, dans la liberté des voix & des élections, dans l'inſpection des prépoſés par le Souverain ſur tout ce qui eſt ſtatué, ſans qu'ils ſe mêlent toutefois des détails de la régie. Il demande & pour cauſe, que l'influence des prépoſés ceſſe avec les actes de ſtatuation, en un mot, qu'ils ſoient inſpecteurs non acteurs, encore ſeront-ils bien occupés, s'ils veulent remplir leurs fonctions avec zele.

Il remarque qu'il eſt peu de nos provinces qui n'ayent eu autrefois leurs états : mais que preſque toutes ces branches du bon ordre, ſéchées dans l'anarchie des temps de trouble, n'ont pu refleurir depuis ; il bénit la mémoire du digne pere de notre Auguſte Monarque, qui avoit réſolu de retablir l'ordre municipal & les pays d'état dans tout le royaume. Le détail de ce grand projet compoſe la ſeconde partie de ce volume. La troiſieme contient les ré-

Digitized by Google

ponſes aux objections, & le volume eſt terminé par des queſtions intéreſſantes ſur la population, l'agriculture & le commerce, qui, quoique d'une autre main, ne ſont ni déplacées, ni diſſonnantes à la ſuite de l'Ami des hommes.

L'introduction dont je viens de rendre compte, finit par un morceau d'enthouſiaſme, dont le déſordre & la véhémence ont quelque choſe de ſemblable à ces nuages orageux qui ſont éclairés par la foudre.

La ſuite pour le Mercure prochain.

La Vie du Pape Sixte V, traduite de l'Italien de Gregorio Leti, nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée & enrichie de figures en taille-douce, deux volumes *in*-12, prix 4 liv. brochés. *A Paris*, chez la veuve *Damonneville*, quai des Auguſtins, à Saint Etienne; & chez *Hardi*, rue Saint Jacques, à la Colonne d'or. On trouve chez ces Libraires, le même Ouvrage *in*-4°, dont le prix eſt de 6 livres en feuilles, & de 7 liv. 10 ſ. relié.

Histoire du Dioceſe de Paris, tomes 13, 14 & 15^e. Ces trois volumes contiennent les Paroiſſes & terres du vieux Corbeil & du Doyenné de Lagny. Ceux qui ont

Digitized by Google

une idée de cet Ouvrage, ne s'attendent pas à trouver ici un recueil d'anecdotes, ou d'observations curieuses & frivoles. Ce sont des archives fideles où l'Auteur a laborieusement ramassé tout ce qu'on peut sçavoir des fondations, des concessions, des mutations, des titres de propriété, de seigneurie, &c. relativement aux lieux qu'il parcourt, & c'est un travail immense qu'il épargne aux personnes intéressées à ces recherches. Les sources où il a puisé sont indiquées à chaque trait. Il suit l'ordre typographique. Son style est simple & clair, mais diffus. Du reste, les détails dans lesquels il entre, trop minutieux peut-être pour un livre d'agrément, me semblent placés dans celui-ci comme livre de bibliotheque, & plus fait pour être consulté au besoin que pour être lu de suite.

La regle des devoirs que la nature inspire à tous les hommes, en 4 vol. *in*-12. *A Paris*, chez *Briasson*, rue S. Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien. *L'extrait dans les volumes suivans.*

Discours sur la Peinture & sur l'Architecture, dédié à Madame la Marquise de Pompadour.

Digitized by Google

C'eſt pour les beaux Arts un nouvel encouragement que de voir le nom de leur Protectrice à la tête d'un Ouvrage, qui eſt le tableau de leurs révolutions, de leurs progrès & de leur triomphe. Ce Diſcours ſe vend *à Paris*, chez *Prault* pere, quai de Gêvres, au Paradis.

Recueil des Plans, Coupes & Elévation du nouvel Hôtel-de-Ville de Rouen, avec les Plans d'un accroiſſement & autres ouvrages projettés pour la même Ville; par Matthieu le Carpentier, Architecte du Roi & de ſon Académie Royale d'Architecture. *A Paris*, chez *Charles-Antoine Jombert*, rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame.

Poésies Philoſophiques. *A Paris*, chez *Guillyn*, quai des Auguſtins.

L'extrait au prochain Mercure.

Je ſuis obligé de renvoyer encore au volume prochain l'examen du *Génie de Monteſquieu.*

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

MATHÉMATIQUES.

SUITE du Discours Préliminaire de M. d'Alembert, à la tête de son Traité de Dynamique.

C'EST par cette raison que j'ai cru ne devoir point entrer dans l'examen de la fameuse question des *forces vives*. Cette question qui depuis trente ans partage les Géometres, consiste à sçavoir, si la force des corps en mouvement est proportionnelle au produit de la masse par la vîtesse, ou au produit de la masse par le quarré de la vîtesse : par exemple, si un corps double d'un autre, & qui a trois fois autant de vîtesse, a dix-huit fois autant de force ou six fois autant seulement. Malgré les disputes que cette question a causées, l'inutilité parfaite dont elle est pour la méchanique, m'a engagé à n'en faire aucune mention dans l'ouvrage que je donne aujour-

Digitized by Google

d'hui : je ne crois pas néanmoins devoir passer entiérement sous silence une opinion, dont *Leibnitz* a cru pouvoir se faire honneur comme d'une découverte ; que le grand *Bernoulli* a depuis si sçavamment & si heureusement approfondie (1) ; que *Mac-Laurin* a fait tous ses efforts pour renverser ; & à laquelle enfin les écrits d'un grand nombre de Mathématiciens illustres ont contribué à intéresser le Public. Ainsi, sans fatiguer le Lecteur par le détail de tout ce qui a été dit sur cette question, il ne sera pas hors de propos d'exposer ici très-succinctement les principes qui peuvent servir à la résoudre.

Quand on parle de la force des corps en mouvement, ou l'on n'attache point d'idée nette au mot qu'on prononce, ou l'on ne peut entendre par-là en général, que la propriété qu'ont les corps qui se meuvent, de vaincre les obstacles qu'ils rencontrent, ou de leur résister. Ce n'est donc ni par l'espace qu'un corps parcourt unifor-

(1) Voyez le Discours sur les loix de la communication du Mouvement, qui a mérité l'éloge de l'Académie en l'année 1726, où le P. *Maziere* remporta le prix. La raison pour laquelle la piece de M. *Bernoulli* ne fut point couronnée, se trouve dans l'éloge que j'ai publié de ce grand Géometre, quelques mois après sa mort, arrivée au commencement de 1748.

Digitized by Google

mément, ni par le temps qu'il employe à le parcourir, ni enfin par la considération simple, unique & abstraite de sa masse & de sa vîtesse, qu'on doit estimer immédiatement la force; c'est uniquement par les obstacles qu'un corps rencontre, & par la résistance que lui font ces obstacles. Plus l'obstacle qu'un corps peut vaincre, ou auquel il peut résister, est considérable, plus on peut dire que sa *force* est grande, pourvu que, sans vouloir représenter par ce mot un prétendu être qui réside dans le corps, on ne s'en serve que comme d'une maniere abrégée d'exprimer un fait, à peu près comme on dit qu'un corps a deux fois autant de *vîtesse* qu'un autre, au lieu de dire qu'il parcourt en temps égal deux fois autant d'espace, sans prétendre pour cela que ce mot de *vîtesse* représente un être inhérent au corps.

Ceci bien entendu, il est clair qu'on peut opposer au mouvement d'un corps trois sortes d'obstacles; ou des obstacles invincibles qui anéantissent tout à fait son mouvement, quel qu'il puisse être; ou des obstacles qui n'ayent précisément que la résistance nécessaire pour anéantir le mouvement du corps, & qui l'anéantissent dans un instant, c'est le cas de l'équilibre; ou enfin des obstacles qui anéantissent le

Digitized by Google

mouvement peu à peu, c'eſt le cas du mouvement retardé. Comme les obſtacles inſurmontables anéantiſſent également toutes ſortes de mouvemens, ils ne peuvent ſervir à faire connoître la force : ce n'eſt donc que dans l'équilibre, ou dans le mouvement retardé qu'on doit en chercher la meſure. Or tout le monde convient qu'il y a équilibre entre deux corps, quand les produits de leurs maſſes par leurs vîteſſes virtuelles, c'eſt-à-dire par les vîteſſes avec leſquelles ils tendent à ſe mouvoir, ſont égaux de part & d'autre. Donc dans l'équilibre le produit de la maſſe par la vîteſſe, ou, ce qui eſt la même choſe, la quantité de mouvement, peut repréſenter la force. Tout le monde convient auſſi que dans le mouvement retardé, le nombre des obſtacles vaincus eſt comme le quarré de la vîteſſe ; enſorte qu'un corps qui a fermé un reſſort, par exemple, avec une certaine vîteſſe, pourra avec une vîteſſe double, fermer ou tout à la fois, ou ſucceſſivement, non pas deux, mais quatre reſſorts ſemblables au premier, neuf avec une vîteſſe triple, & ainſi du reſte. D'où les partiſans des forces vives concluent que la force des corps qui ſe meuvent actuellement, eſt en général comme le produit de la maſſe par le quarré de la vîteſſe. Au

Digitized by Google

fonds, quel inconvénient pourroit-il y avoir à ce que la mesure des forces fût différente dans l'équilibre & dans le mouvement retardé, puisque, si on veut ne raisonner que d'après des idées claires, on doit n'entendre par le mot de *force*, que l'effet produit en surmontant l'obstacle ou en lui résistant? Il faut avouer cependant que l'opinion de ceux qui regardent la force comme le produit de la masse par la vîtesse, peut avoir lieu non seulement dans le cas de l'équilibre, mais aussi dans celui du mouvement retardé, si dans ce dernier cas on mesure la force, non par la quantité absolue des obstacles, mais par la somme des résistances de ces mêmes obstacles: car on ne sçauroit douter que cette somme de résistances ne soit proportionnelle à la quantité de mouvement, puisque, de l'aveu de tout le monde, la quantité de mouvement que le corps perd à chaque instant, est proportionnelle au produit de la résistance par la durée infiniment petite de l'instant, & que la somme de ces produits est évidemment la résistance totale. Toute la difficulté se réduit donc à sçavoir si on doit mesurer la force par la quantité absolue des obstacles, ou par la somme de leurs résistances. Il paroîtroit plus naturel de mesurer la force de cette

Digitized by Google

mouvement peu à peu, c'eſt le cas du mouvement retardé. Comme les obſtacles inſurmontables anéantiſſent également toutes ſortes de mouvemens, ils ne peuvent ſervir à faire connoître la force : ce n'eſt donc que dans l'équilibre, ou dans le mouvement retardé qu'on doit en chercher la meſure. Or tout le monde convient qu'il y a équilibre entre deux corps, quand les produits de leurs maſſes par leurs vîteſſes virtuelles, c'eſt-à-dire par les vîteſſes avec leſquelles ils tendent à ſe mouvoir, ſont égaux de part & d'autre. Donc dans l'équilibre le produit de la maſſe par la vîteſſe, ou, ce qui eſt la même choſe, la quantité de mouvement, peut repréſenter la force. Tout le monde convient auſſi que dans le mouvement retardé, le nombre des obſtacles vaincus eſt comme le quarré de la vîteſſe ; enſorte qu'un corps qui a fermé un reſſort, par exemple, avec une certaine vîteſſe, pourra avec une vîteſſe double, fermer ou tout à la fois, ou ſucceſſivement, non pas deux, mais quatre reſſorts ſemblables au premier, neuf avec une vîteſſe triple, & ainſi du reſte. D'où les partiſans des forces vives concluent que la force des corps qui ſe meuvent actuellement, eſt en général comme le produit de la maſſe par le quarré de la vîteſſe. Au

Digitized by Google

fonds, quel inconvénient pourroit-il y avoir à ce que la mesure des forces fût différente dans l'équilibre & dans le mouvement retardé, puisque, si on veut ne raisonner que d'après des idées claires, on doit n'entendre par le mot de *force*, que l'effet produit en surmontant l'obstacle ou en lui résistant? Il faut avouer cependant que l'opinion de ceux qui regardent la force comme le produit de la masse par la vîtesse, peut avoir lieu non seulement dans le cas de l'équilibre, mais aussi dans celui du mouvement retardé, si dans ce dernier cas on mesure la force, non par la quantité absolue des obstacles, mais par la somme des résistances de ces mêmes obstacles: car on ne sçauroit douter que cette somme de résistances ne soit proportionnelle à la quantité de mouvement, puisque, de l'aveu de tout le monde, la quantité de mouvement que le corps perd à chaque instant, est proportionnelle au produit de la résistance par la durée infiniment petite de l'instant, & que la somme de ces produits est évidemment la résistance totale. Toute la difficulté se réduit donc à sçavoir si on doit mesurer la force par la quantité absolue des obstacles, ou par la somme de leurs résistances. Il paroîtroit plus naturel de mesurer la force de cette

Digitized by Google

derniere maniere ; car un obſtacle n'eſt tel qu'autant qu'il réſiſte, & c'eſt, à proprement parler, la ſomme des réſiſtances qui eſt l'obſtacle vaincu : d'ailleurs, en eſtimant ainſi la force, on a l'avantage d'avoir pour l'équilibre & pour le mouvement retardé une meſure commune : néanmoins comme nous n'avons d'idée préciſe & diſtincte du mot de *force*, qu'en reſtraignant ce terme à exprimer un effet, je crois qu'on doit laiſſer chacun le maître de ſe décider comme il voudra là-deſſus, & toute la queſtion ne peut plus conſiſter que dans une diſcuſſion métaphyſique très-futile, ou dans une diſpute de mot plus indigne encore d'occuper des Philoſophes.

Tout ce que nous venons de dire ſuffit aſſez pour le faire ſentir à nos Lecteurs. Mais une réflexion bien naturelle achevera de les en convaincre. Soit qu'un corps ait une ſimple tendance à ſe mouvoir avec une certaine vîteſſe, tendance arrêtée par quelque obſtacle, ſoit qu'il ſe meuve réellement & uniformément avec cette vîteſſe, ſoit enfin qu'il commence à ſe mouvoir avec cette même vîteſſe, laquelle ſe conſume & s'anéantiſſe peu à peu par quelque cauſe que ce puiſſe être ; dans tous ces cas, l'effet produit par le corps eſt

Digitized by Google

différent, mais le corps considéré en lui-même, n'a rien de plus dans un cas que dans un autre; seulement l'action de la cause qui produit l'effet est différemment appliquée. Dans le premier cas, l'effet se réduit à une simple tendance, qui n'a point proprement de mesure précise, puisqu'il n'en résulte aucun mouvement; dans le second, l'effet est l'espace parcouru uniformément dans un temps donné, & cet effet est proportionnel à la vîtesse; dans le troisieme, l'effet est l'espace parcouru jusqu'à l'extinction totale du mouvement, & cet effet est comme le quarré de la vîtesse. Or ces différens effets sont évidemment produits par une même cause; donc ceux qui ont dit que la force étoit tantôt comme la vîtesse, tantôt comme son quarré, n'ont pu entendre parler que de l'effet, quand ils se sont exprimés de la sorte. Cette diversité d'effets provenans tous d'une même cause, peut servir, pour le dire en passant, à faire voir le peu de justesse & de précision de l'axiome prétendu, si souvent mis en usage, sur la proportionnalité des causes à leurs effets.

Enfin ceux mêmes qui ne seroient pas en état de remonter jusqu'aux principes métaphysiques de la question des forces vives, verront aisément qu'elle n'est qu'une

Digitized by Google

diſpute de mots, s'ils conſiderent que les deux partis ſont d'ailleurs entiérement d'accord ſur les principes fondamentaux de l'équilibre & du mouvement. Qu'on propoſe le même problême de méchanique à réſoudre à deux Géometres, dont l'un ſoit adverſaire & l'autre partiſan des forces vices; leurs ſolutions, ſi elles ſont bonnes, ſeront toujours parfaitement d'accord : la queſtion de la meſure des forces eſt donc entiérement inutile à la méchanique, & même ſans aucun objet réel. Auſſi n'auroit-elle pas ſans doute enfanté tant de volumes, ſi on ſe fût attaché à diſtinguer ce qu'elle renfermoit de clair & d'obſcur. En s'y prenant ainſi, on n'auroit eu beſoin que de quelques lignes pour décider la queſtion : mais il ſemble que la plûpart de ceux qui ont traité cette matiere, ayent craint de la traiter en peu de mots.

La réduction que nous avons faite de toutes les loix de la méchanique à trois, celle de la force d'inertie, celle du mouvement compoſé, & celle de l'équilibre, peut ſervir à réſoudre le grand problême métaphyſique, propoſé depuis peu par une des plus célebres Académies de l'Europe, *Si les Loix de la Statique & de la Méchanique ſont de vérité néceſſaire ou contingente ?*

Digitized by Google

tingente ? Pour fixer nos idées ſur cette queſtion, il faut d'abord la réduire au ſeul ſens raiſonnable qu'elle puiſſe avoir. Il ne s'agit pas de décider ſi l'Auteur de la nature auroit pu lui donner d'autres loix que celles que nous y obſervons ; dès qu'on admet un être intelligent capable d'agir ſur la matiere, il eſt évident que cet être peut à chaque inſtant la mouvoir & l'arrêter à ſon gré, ou ſuivant des loix uniformes, ou ſuivant des loix qui ſoient différentes pour chaque inſtant & pour chaque partie de matiere ; l'expérience continuelle des mouvemens de notre corps, nous prouve aſſez que la matiere, ſoumiſe à la volonté d'un principe penſant, peut s'écarter dans ſes mouvemens de ceux qu'elle auroit véritablement, ſi elle étoit abandonnée à elle-même. La queſtion propoſée ſe réduit donc à ſçavoir ſi les loix de l'équilibre & du mouvement qu'on obſerve dans la nature, ſont différentes de celles que la matiere abandonnée à elle-même auroit ſuivies : développons cette idée. Il eſt de la derniere évidence qu'en ſe bornant à ſuppoſer l'exiſtence de la matiere & du mouvement, il doit néceſſairement réſulter de cette double exiſtence certains effets ; qu'un corps mis en mouvement par quelque cauſe, doit ou s'arrêter au

bout de quelque temps, ou continuer toujours à se mouvoir ; qu'un corps qui tend à se mouvoir à la fois suivant les deux côtés d'un parallélogramme, doit nécessairement décrire, ou la diagonale, ou quelqu'autre ligne ; que quand plusieurs corps en mouvement se rencontrent & se choquent, il doit nécessairement arriver, en conséquence de leur impénétrabilité mutuelle, quelque changement dans l'état de tous ces corps, ou au moins dans l'état de quelques-uns d'entr'eux. Or des différens effets possibles, soit dans le mouvement d'un corps isolé, soit dans celui de plusieurs corps qui agissent les uns sur les autres, il en est un qui dans chaque cas doit infailliblement avoir lieu en conséquence de l'existence seule de la matiere, & abstraction faite de tout autre principe différent, qui pourroit modifier cet effet ou l'altérer. Voici donc la route qu'un Philosophe doit suivre pour résoudre la question dont il s'agit. Il doit tâcher d'abord de découvrir par le raisonnement quelles seroient les loix de la statique & de la méchanique dans la matiere abandonnée à elle-même ; il doit examiner ensuite par l'expérience quelles sont ces loix dans l'univers ; si les unes & les autres sont différentes, il en conclura que les loix de la

ſtatique & de la méchanique, telle que l'expérience les donne, ſont de vérité contingente, puiſqu'elles ſeront la ſuite d'une volonté particuliere & expreſſe de l'être ſuprême; ſi au contraire les loix données par l'expérience s'accordent avec celles que le raiſonnement ſeul a fait trouver, il en conclura que les loix obſervées ſont de vérité néceſſaire, non pas en ce ſens que le Créateur n'eût pu établir des loix toutes différentes, mais en ce ſens qu'il n'a pas jugé à propos d'en établir d'autres que celles qui réſultoient de l'exiſtence même de la matiere.

Or nous croyons avoir démontré dans cet ouvrage, qu'un corps abandonné à lui-même doit perſiſter éternellement dans ſon état de repos ou de mouvement uniforme; nous croyons avoir démontré de même que s'il tend à ſe mouvoir à la fois ſuivant les deux côtés d'un parallélogramme quelconque, la diagonale eſt la direction qu'il doit prendre de lui-même, &, pour ainſi dire, choiſir entre toutes les autres. Nous avons démontré enfin que toutes les loix de la communication du mouvement entre les corps ſe réduiſent aux loix de l'équilibre, & que les loix de l'équilibre ſe réduiſent elles-mêmes à celles de l'équilibre de deux corps égaux, animés en ſens contrai-

Digitized by Google

res de vîteſſes virtuelles égales. Dans ce dernier cas les mouvemens des deux corps ſe détruiront évidemment l'un l'autre, & par une conſéquence géométrique, il y aura encore néceſſairement équilibre, lorſque les maſſes ſeront en raiſon inverſe des vîteſſes; il ne reſte plus qu'à ſçavoir ſi le cas de l'équilibre eſt unique, c'eſt-à-dire, ſi quand les maſſes ne ſeront pas en raiſon inverſe des vîteſſes, un des corps devra néceſſairement obliger l'autre à ſe mouvoir. Or il eſt aiſé de ſentir que dès qu'il y a un cas poſſible & néceſſaire d'équilibre, il ne ſçauroit y en avoir d'autres: ſans cela les loix du choc des corps, qui ſe réduiſent néceſſairement à celles de l'équilibre, deviendroient indéterminées; ce qui ne ſçauroit être, puiſqu'un corps venant en choquer un autre, il doit néceſſairement en réſulter un effet unique, ſuite indiſpenſable de l'exiſtence & de l'impénétrabilité de ces corps. On peut d'ailleurs démontrer l'unité de la loi d'équilibre par un autre raiſonnement, trop mathématique pour être développé dans ce diſcours, mais que j'ai tâché de rendre ſenſible dans mon ouvrage, & auquel je renvoye le lecteur (1).

(1) Voyez l'article 46 à la fin du troiſieme cas, & l'article 47.

Digitized by Google

De toutes ces réflexions, il s'enſuit que les loix de la ſtatique & de la méchanique, expoſées dans ce Livre, ſont celles qui réſultent de l'exiſtence de la matiere & du mouvement. Or l'expérience nous prouve que ces loix s'obſervent en effet dans les corps qui nous environnent. Donc les loix de l'équilibre & du mouvement, telles que l'obſervation nous les fait connoître, ſont de vérité néceſſaires. Un Métaphyſicien ſe contenteroit peut-être de le prouver, en diſant qu'il étoit de la ſageſſe du Créateur & de la ſimplicité de ſes vues, de ne point établir d'autres loix de l'équilibre & du mouvement, que celles qui réſultent de l'exiſtence même des corps, & de leur impénétrabilité mutuelle; mais nous avons cru devoir nous abſtenir de cette maniere de raiſonner, parce qu'il nous a paru qu'elle porteroit ſur un principe trop vague; la nature de l'être ſuprême nous eſt trop cachée pour que nous puiſſions connoître directement ce qui eſt ou n'eſt pas conforme aux vues de ſa ſageſſe; nous pouvons ſeulement entrevoir les effets de cette ſageſſe dans l'obſervation des loix de la nature, lorſque le raiſonnement mathématique nous aura fait voir la ſimplicité de ces loix, & que l'expérience nous en aura montré les applications & l'étendue.

Digitized by Google

res de vîtesses virtuelles égales. Dans ce dernier cas les mouvemens des deux corps se détruiront évidemment l'un l'autre, & par une conséquence géométrique, il y aura encore nécessairement équilibre, lorsque les masses seront en raison inverse des vîtesses; il ne reste plus qu'à sçavoir si le cas de l'équilibre est unique, c'est-à-dire, si quand les masses ne seront pas en raison inverse des vîtesses, un des corps devra nécessairement obliger l'autre à se mouvoir. Or il est aisé de sentir que dès qu'il y a un cas possible & nécessaire d'équilibre, il ne sçauroit y en avoir d'autres: sans cela les loix du choc des corps, qui se réduisent nécessairement à celles de l'équilibre, deviendroient indéterminées; ce qui ne sçauroit être, puisqu'un corps venant en choquer un autre, il doit nécessairement en résulter un effet unique, suite indispensable de l'existence & de l'impénétrabilité de ces corps. On peut d'ailleurs démontrer l'unité de la loi d'équilibre par un autre raisonnement, trop mathématique pour être développé dans ce discours, mais que j'ai tâché de rendre sensible dans mon ouvrage, & auquel je renvoye le lecteur (1).

(1) Voyez l'article 46 à la fin du troisieme cas, & l'article 47.

Digitized by Google

De toutes ces réflexions, il s'enſuit que les loix de la ſtatique & de la méchanique, expoſées dans ce Livre, ſont celles qui réſultent de l'exiſtence de la matiere & du mouvement. Or l'expérience nous prouve que ces loix s'obſervent en effet dans les corps qui nous environnent. Donc les loix de l'équilibre & du mouvement, telles que l'obſervation nous les fait connoître, ſont de vérité néceſſaires. Un Métaphyſicien ſe contenteroit peut-être de le prouver, en diſant qu'il étoit de la ſageſſe du Créateur & de la ſimplicité de ſes vues, de ne point établir d'autres loix de l'équilibre & du mouvement, que celles qui réſultent de l'exiſtence même des corps, & de leur impénétrabilité mutuelle; mais nous avons cru devoir nous abſtenir de cette maniere de raiſonner, parce qu'il nous a paru qu'elle porteroit ſur un principe trop vague; la nature de l'être ſuprême nous eſt trop cachée pour que nous puiſſions connoître directement ce qui eſt ou n'eſt pas conforme aux vues de ſa ſageſſe; nous pouvons ſeulement entrevoir les effets de cette ſageſſe dans l'obſervation des loix de la nature, lorſque le raiſonnement mathématique nous aura fait voir la ſimplicité de ces loix, & que l'expérience nous en aura montré les applications & l'étendue.

Digitized by Google

Cette réflexion peut servir, ce me semble, à nous faire apprécier les démonstrations, que plusieurs Philosophes ont données des loix du mouvement d'après le principe des causes finales, c'est-à-dire d'après les vues que l'Auteur de la nature a dû se proposer en établissant ces loix. De pareilles démonstrations ne peuvent avoir de force qu'autant qu'elles sont précédées & appuyées par des démonstrations directes & tirées de principes qui soient plus à notre portée ; autrement il arriveroit souvent qu'elles nous induiroient en erreur. C'est pour avoir suivi cette route, pour avoir cru qu'il étoit de la sagesse du Créateur de conserver toujours la même quantité de mouvement dans l'univers, que Descartes s'est trompé sur les loix de la percussion. Ceux qui l'imiteroient, courroient risque, ou de se tromper comme lui, ou de donner pour un principe général ce qui n'auroit lieu que dans certains cas, ou enfin de regarder comme une loi primitive de la nature, ce qui ne seroit qu'une conséquence purement mathématique de quelques formules.

Après avoir donné au lecteur une idée générale de l'objet que je me suis proposé dans cet ouvrage, il ne me reste plus qu'un mot à dire sur la forme que j'ai cru devoir

Digitized by Google

lui donner. J'ai tâché dans ma premiere partie de mettre, le plus qu'il m'a été possible, les principes de la méchanique à la portée des commençans ; je n'ai pu me dispenser d'employer le calcul différentiel dans la théorie des mouvemens variés ; c'est la nature du sujet qui m'y a contraint. Au reste, j'ai fait ensorte de renfermer dans cette premiere partie un assez grand nombre de choses dans un fort petit espace, & si je ne suis point entré dans tout le détail que la matiere pouvoit comporter, c'est qu'uniquement attentif à l'exposition & au développement des principes essentiels de la méchanique, & ayant pour but de réduire cet Ouvrage à ce qu'il peut contenir de nouveau en ce genre, je n'ai pas cru devoir le grossir d'une infinité de propositions particulieres que l'on trouvera aisément ailleurs.

La seconde partie, dans laquelle je me suis proposé de traiter des loix du mouvement des corps entr'eux, fait la portion la plus considérable de l'Ouvrage : c'est la raison qui m'a engagé à donner à ce livre le nom de *Traité de Dynamique*. Ce nom qui signifie proprement la science des puissances ou causes motrices, pourroit paroître d'abord ne pas convenir à ce livre, dans lequel j'envisage plutôt la méchani-

Digitized by Google

que comme la ſcience des effets, que comme celle des cauſes : néanmoins comme le mot de *dynamique* eſt fort uſité aujourd'hui parmi les Sçavans, pour ſignifier la ſcience du mouvement des corps, qui agiſſent les uns ſur les autres d'une maniere quelconque, j'ai cru devoir le conſerver, pour annoncer aux Géometres par le titre même de ce Traité, que je m'y propoſe principalement pour but de perfectionner & d'augmenter cette partie de la méchanique. Comme elle n'eſt pas moins curieuſe qu'elle eſt difficile, & que les problêmes qui s'y rapportent compoſent une claſſe très étendue, les plus grands Géometres s'y ſont appliqués particuliérement depuis quelques années : mais ils n'ont réſolu juſqu'à préſent qu'un très-petit nombre de problêmes de ce genre, & ſeulement dans des cas particuliers : la plûpart des ſolutions qu'ils nous ont données ſont appuyées outre cela ſur des principes que perſonne n'a encore démontrés d'une maniere générale ; tels, par exemple, que celui de la conſervation des forces vives. J'ai donc cru devoir m'étendre principalement ſur ce ſujet, & faire voir comment on peut réſoudre toutes les queſtions de dynamique par une même méthode fort ſimple & fort directe, & qui ne conſiſte

Digitized by Google

que dans la combinaiſon dont j'ai parlé plus haut, des principes de l'équilibre & du mouvement compoſé. J'en montre l'uſage dans un petit nombre de problêmes choiſis, dont quelques-uns ſont déja connus, d'autres ſont entiérement nouveaux, d'autres enfin ont été mal réſolus, même par les plus ſçavans Mathématiciens.

L'éléganee dans la ſolution d'un problême, conſiſtant ſurtout à n'y employer que des principes directs & en très petit nombre, on ne ſera pas ſurpris que l'uniformité qui regne dans toutes mes ſolutions, & que j'ai eue principalement en vue, les rende quelquefois un peu plus longues, que ſi je les avois déduites de principes moins directs. La démonſtration que j'aurois été obligé de faire de ces principes, ne pouvoit d'ailleurs que m'écarter de la briéveté que j'aurois cherché à me procurer par leur moyen, & la portion la plus conſidérable de mon livre n'auroit plus été qu'un amas informe de problêmes peu digne de voir le jour, malgré la variété que j'ai tâché d'y répandre, & les difficultés qui ſont particulieres à chacun d'eux.

Au reſte, comme cette ſeconde partie eſt deſtinée principalement à ceux qui, déja inſtruits du calcul différentiel & intégral, ſe ſeront rendus familiers les prin-

cipes établis dans la premiere, ou seront déja exercés à la solution des problêmes connus & ordinaires de la méchanique, je dois avertir que, pour éviter les circonlocutions, je me suis souvent servi du terme obscur de *force*, & de quelques autres qu'on employe communément quand on traite du mouvement des corps; mais je n'ai jamais prétendu attacher à ces termes d'autres idées, que celles qui résultent des principes que j'ai établis, soit dans ce Discours, soit dans la premiere partie de ce Traité.

Enfin, du même principe qui me conduit à la solution de tous les problêmes de dynamique, je déduis aussi plusieurs propriétés du centre de gravité, dont les unes sont entiérement nouvelles, les autres n'ont été prouvées jusqu'à présent que d'une maniere vague & obscure, & je termine l'Ouvrage par une démonstration du principe appellé communément *la conservation des forces vives*.

L'accueil que le Public a fait à ce premier essai, lorsqu'il parut en 1743, m'a engagé à publier en 1744 un autre Ouvrage, dans lequel ce qui concerne le mouvement & l'équilibre des fluides a été traité suivant la même méthode, & par le même principe. Cette matiere épineuse &

Digitized by Google

délicate n'eſt pas la ſeule à laquelle j'aie appliqué ce principe ; j'en ai fait le plus grand uſage dans mes *Recherches ſur la préceſſion des Equinoxes*, problême dont j'ai donné le premier la ſolution, long-temps & inutilement cherchée par de très-grands Géometres ; dans mon *Eſſai ſur la réſiſtance des fluides*, fondé ſur une théorie entiérement nouvelle ; dans mes *Réflexions ſur la cauſe des vents*, pour calculer les oſcillations que l'action du ſoleil & de la lune doivent produire dans notre atmoſphere, & que perſonne n'avoit encore entrepris de déterminer ; enfin j'oſe dire que plus j'ai eu d'occaſions d'employer les méthodes expoſées & développées dans cet Ouvrage, plus j'ai reconnu la ſimplicité, la généralité & la fécondité de ces méthodes.

Digitized by Google

THÉOLOGIE.

*A l'Auteur du Mercure au ſujet des Lettres de M. l'Abbé de *** (1), pour ſervir d'introduction à l'intelligence des divines Ecritures, & ſurtout des Livres Prophétiques, relativement à la Langue Originale.* A Paris, *chez la veuve* Colombat, 1751.

MONSIEUR, ce volume renferme dix lettres adreſſées tant aux Peres Capucins de la rue Saint Honoré, qu'aux PP. Dominicains du Noviciat du fauxbourg Saint Germain, & à quelques autres Eleves ſéculiers.

La premiere contient le plan que l'Auteur s'eſt propoſé pour former ſes Eleves qu'il encourage d'abord, en les félicitant, ſur le progrès que chacun d'eux a fait dans l'étude des langues orientales qu'il s'eſt choiſies. Tous ſe ſont livrés au Grec, à l'Hébreu; mais l'un s'eſt appliqué au Chaldéen & au Syriaque; l'autre a pris du goût

(1) Ces notions préliminaires ſont relatives à un Ouvrage très-important pour l'intelligence des Pſeaumes, dont je rendrai compte dans les volumes ſuivans.

Digitized by Google

pour l'Arabe; deux pour l'Arménien, &c. Enſuite l'Auteur fait l'énumération des livres de l'Ecriture Sainte, dont les Capucins (1) & les Dominicains ont fait la traduction latine dans le cours de ſix années.

Après ce préliminaire, il leur rend compte de la maniere dont il s'eſt conduit lui-même dans ſes travaux relatifs à l'étude du texte ſacré. Il découvre en ſept articles les défauts qu'il a remarqués dans les Dictionnaires & dans les Grammaires. Il remarque dans le VIII^e & dans le IX^e, que les Commentateurs ont paſſé légérement ſur les termes généraux & les expreſſions énigmatiques. Dans les articles X & XI, il les prévient en faveur du double ſens littéral des prophéties.

Enfin il préſente une idée de ſon plan par l'énoncé des titres qu'il met à la tête de chacune des lettres qui compoſent les deux volumes de ſon ouvrage. Nous en allons donner le précis.

Les II^e, III^e, IV^e & V^e lettres ſont employées à donner une idée de la conduite de Dieu ſur ſon Egliſe, depuis Adam juſqu'à nos jours.

Dans la II^e, on lit le précis de l'hiſtoire

(1) Les Capucins étoient alors au nombre de 6, & les Dominicains au nombre de 10.

Digitized by Google

sainte, depuis son commencement jusqu'à Josué.

L'Auteur envisage cette époque sous quatre états différens.

1°. Sous la loi naturelle imprimée dans le cœur de l'homme sortant des mains de Dieu, & renouvellée après qu'Adam eut été relevé de sa chûte.

2°. Sous la loi naturelle & les préceptes donnés par Noé, à ses enfans.

3°. Sous la loi naturelle jointe aux préceptes des Noachides & à ceux qui furent révélés au pere des Croyans.

4°. Sous la loi naturelle & sous la loi de Moyse qui la confirme & qui renferme aussi les préceptes des Patriarches.

Cette lettre qui ne contient que 32 pages, attribue la création au Verbe qui devoit se faire homme pour nous. On y voit les Etres célestes créés d'abord, & la matiere ensuite : après elle, vient la lumiere, &c. Ce morceau qui ne contient que 29 lignes, mérite d'être lu. De-là l'Auteur passe au péché originel. C'est à l'occasion de ce dogme qu'on lit à la page 37, une note très-curieuse touchant la croyance des Hottentots sur le péché de nos premiers parens, & sur l'endurcissement du cœur humain qui en est la suite.

L'Auteur, après le meurtre d'Abel, passe

Digitized by Google

au saint Patriarche Enoch & à son enlevement. Il rapporte à cette occasion une réflexion admirable de saint Grégoire l'illuminateur, premier Patriarche d'Arménie, sur la longue vie des Patriarches. Ce morceau qui n'étoit jamais sorti des ténebres de la langue Arménienne, paroît ici pour la premiere fois page 42. Il est tiré de l'instruction que fit le même Saint pour disposer au Baptême Tiridate & ses sujets, l'an de J. C. 292.

D'Enoch il passe au déluge; & pour donner une idée de la maniere dont le monde a pu se repeupler de proche en proche, on renvoie à l'histoire d'Arménie par Moyse de Khorêne, traduite en latin par MM. Whiston, à Londres 1736, où l'on voit comment l'Arménie a été peuplée par Haïk fils de Thorgoma, petit fils de Japheth.

Après le déluge, la loi naturelle conservée dans le cœur de Noé fut développée par les 7 articles suivans, que les Juifs croyent avoir été révélés à ce saint Patriarche.

1°. Contre les Cultes étrangers.
2°. Contre les Blasphêmes.
3°. Contre les Juremens.
4°. Contre les Actes obscenes.
5°. Contre l'Homicide.
6°. Contre le Vol.

Digitized by Google

7°. Défenſe de manger des Membres d'un animal vivant.

Mais ces préceptes ſi juſtes & ſi utiles pour le bonheur de l'homme, ne mirent point d'obſtacle à ſa pente naturelle : il ſe révolta contre le Seigneur & ſe précipita dans l'idolâtrie.

Abraham fut choiſi ſpécialement pour remédier à ce déſordre preſqu'univerſel. Dieu lui révéla le jour du Meſſie, & lui donna des inſtructions pour les tranſmettre à ſa poſtérité. Il faut lire les pages 49, 50, 51, 52, 53, 54 & 55, au ſujet de ce ſaint Patriarche.

La lettre finit par la loi donnée à Moyſe & par une réflexion ſur l'Iſraëlite ſelon l'eſprit, & ſur l'Iſraélite ſelon la lettre.

La III^e lettre fait connoître les bontés du Seigneur plein de compaſſion pour un peuple qui, malgré la loi donnée par Moyſe, ſe livre à l'idolâtrie. Pour l'en retirer, le Verbe lui ſuſcite des Prophetes depuis David juſqu'à Malachie, afin que leurs oracles ſerviſſent à détourner Iſraël du culte des faux dieux, & à le guérir de cette lepre invétérée, lorſqu'il ſeroit captif à Babylone.

Quel extrait ferois-je de cette belle lettre ? Il faut la lire toute entiere. Elle ne contient que 36 pages. Faites bien réflé-

Digitized by Google

xion au coup d'œil, ſous lequel on doit enviſager la captivité d'Iſraël, depuis la page 78, juſqu'à la page 88.

La ſixieme lettre offre un ſpectacle beaucoup plus conſolant que celui qu'on a coutume de nous préſenter.

Iſraël guéri, détrompé de ſes erreurs, s'avance par degrés vers le Meſſie qui doit ſe revêtir d'une chair ſujette à la mort.

Pour exprimer cette gradation, l'Auteur emprunte le ſymbole de l'aurore & des différens accroiſſemens de ſa lumiere, juſqu'à ce qu'elle forme un jour parfait.

1°. Cette aurore fut précédée d'un nuage épais qui ſe répandit ſur Iſraël. Son ingratitude le rendit inſenſible à la gloire du Temple qu'il négligeoit de bâtir, pendant qu'il violoit le précepte qui lui défendoit d'épouſer des femmes étrangeres.

Mais Zorobabel fait voir un crépuſcule moins obſcur. Le Temple eſt rebâti & les cérémonies commencent à ſe rétablir; cependant les femmes étrangeres n'étoient point renvoyées, & l'on violoit le jour du Sabbat. Les murs de Jéruſalem étoient tombés: Iſraël étoit dans l'affliction & dans le mépris.

2°. Néhémie fit naître les premiers rayons de l'aurore. Les murs de Jéruſalem rebâtis, le culte du vrai Dieu rétabli dans

Digitized by Google

ſon ancienne ſplendeur, les divines Ecritures recueillies & expliquées par Eſdras, & le Peuple d'Iſraël multiplié ſans meſure dans le plus vaſte Empire du monde, fut connu ſous le nom de Juifs. Plus fideles à leur Dieu que jamais, ils mériterent la conſidération & la confiance de leurs Souverains, & même d'Alexandre le Grand. Le crépuſcule dura 83 ans, & l'aurore naiſſante 176.

3°. Cette aurore prend des accroiſſemens; mais c'eſt du côté de la Religion. Les Livres ſaints furent traduits en Grec, pour être répandus dans tout l'univers où cette Langue dominoit abſolument ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre. Cette verſion fut le principal trait de lumiere. Elle donna le moyen à tous les Iſraélites de lire par eux-mêmes les écrits qui annonçoient la venue prochaine du Meſſie. Ils en faiſoient part à toutes les Nations où ils avoient formé des Proſélytes. A ces Livres ſaints, on ajouta, pour former le cœur d'Iſraël, le Recueil de Philoſophie & de Théologie morale, connu ſous le nom d'*Eccléſiaſtique*.

4°. Aux accroiſſemens de cette aurore ſuccede une aurore parfaite. Elle brille malgré les nuages qui la couvrent. La foi étoit plus vive que jamais. Elle fut miſe à l'épreuve par les perſécutions. Elle triom-

Digitized by Google

pha. D'autres ténebres parurent l'obscurcir, je veux dire les sectes des Pharisiens, des Sadducéens, des Esséniens & des Hérodiens qui formerent la Synagogue ; mais la foi de l'Eglise d'Israël leur résista jusqu'à ce que J. C. vînt les détruire.

Dans la cinquieme lettre, on voit qu'à cette aurore parfaite qui annonce la venue du Messie, succede le soleil levant, c'est-à-dire le Messie lui-même. L'Auteur, dans les 24 pages que contient cette lettre, forme un tableau de l'Eglise Chrétienne ; mais l'objet qu'il trace avec un pinceau fidele & rapide, mérite d'être vu dans son ensemble. On peut y remarquer surtout le soin admirable que J. C. prend de son Eglise, soit en réparant ses pertes par de nouvelles conquêtes, soit en lui donnant une vigueur toujours nouvelle par la force que ses Sacremens puisent dans le sang d'un Dieu crucifié. Lisez ce morceau depuis la page 148, jusqu'à la page 153.

M. l'Abbé de *** finit cette lettre en faisant voir que dans tous les siecles, le Seigneur a exercé sur son Eglise une alternative de justice & de miséricorde, d'où il conclut qu'une conduite si soutenue, est une preuve que la Religion est l'ouvrage d'une suprême Intelligence.

Après la lecture de ces quatre Lettres, il

est aisé de voir que l'Auteur a prouvé que l'Eglise ne forme qu'un seul & même corps, depuis Adam jusqu'à nos jours.

La sixieme lettre qui regarde la prononciation des lettres hébraïques, seroit mieux placée à la tête d'une grammaire. Peut-être que l'Auteur a été obligé par quelque circonstance de placer ici cette lettre. Quoi qu'il en soit, les preuves qui justifient sa prononciation, méritent d'être lues.

La septieme lettre commence ainsi :

« Cette lettre & les deux suivantes seront employées à exprimer ma pensée » sur les divers sens dont les ouvrages Pro» phétiques sont susceptibles... »

Ensuite l'Auteur fait connoître à quel dessein il a donné une idée de ce que contient l'Ecriture en général, touchant la conduite de Dieu sur les hommes en matiere de Religion, depuis Adam jusqu'à nous. « C'est, dit-il page 207, pour essayer » de vous faire comprendre qu'il y a dans » une grande partie des Prophéties, un » double sens littéral très-différent & très» distingué du sens spirituel. »

Et à la page 208.

« Mêmes infidélités, quoique d'une es» pece différente : mêmes retours vers sa » miséricorde : mêmes rechûtes, mêmes » châtimens, quoique d'un autre genre »

Digitized by Google

» ſont également prédits pour l'une & l'autre alliance. L'hiſtoire a vérifié la certitude de ces oracles évidemment accomplis, ſoit avant, ſoit après la venue de J. C. De ce double objet, le premier regarde le Verbe & l'Egliſe de l'ancien Iſraël, depuis le commencement de la captivité des dix Tributs juſqu'à la Réſurrection de J. C. Et le ſecond regarde le Verbe incarné, & ſon Egliſe du nouvel Iſraël juſqu'à la fin du monde; en ſorte que la même lettre contient ce que le Saint-Eſprit a bien voulu révéler aux hommes touchant ce qui devoit arriver à l'une & à l'autre Egliſe. »

L'Auteur exprime ainſi, page 210, le ſens littéral dont il parle,

« Le ſens littéral eſt fondé ou ſur l'hiſtoire paſſée, alors il s'appelle le ſens littéral hiſtorique; ou ſur des faits prédits par les oracles divins, alors il s'appelle le ſens littéral prophétique; il eſt encore un ſens littéral, que l'on appelle moral, quand le Prophete ou l'Hiſtorien ſacré donne au peuple des regles de conduite pour réformer ſes actions & ſon cœur. »

M. l'Abbé de***, page 219, exige en conſéquence de ce ſens littéral, qu'il regne une harmonie complete dans les verſions que feront ſes Eleves; & il s'éleve à la

Digitized by Google

page 220, contre ceux qui disent qu'il ne faut point chercher d'harmonie dans les ouvrages dictés par l'Esprit Saint.

On lit à la page 223, les raisons qui font admettre par l'Auteur, un double sens littéral. Et à la page 225, il met en deux colonnes paralleles les onze principaux chefs sur lesquels roule le détail des Prophéties qui regardent l'ancien & le nouvel Israël sous une seule & même lettre.

Le reste de la lettre est employé à répondre aux objections que l'on pourroit faire contre le double sens littéral qu'il faut cependant bannir des prophéties qui regardent le Verbe incarné. C'est lui seul que l'on doit y envisager.

La huitieme lettre a pour objet l'explication de la prophétie contenue dans les chapitres 58 & 59 d'Isaïe. Le dessein de l'Auteur est de prouver que cet oracle renferme un double sens littéral; c'est ce qu'il exécute avant de donner sa version Françoise, précédée de deux observations.

La premiere fait voir que, sans le secours des supplémens très faciles à faire, exigés par le génie de la langue & par la suite que le discours demande, on ne trouve plus l'harmonie qui regne dans cet oracle.

La deuxieme, après avoir observé que

Digitized by Google

Natable n'a point saisi le sens littéral qu'Isaïe avoit en vue, est employée à prouver que l'on y découvre un sens littéral dont l'un regarde l'ancienne loi, & l'autre la nouvelle. Ensuite l'Auteur procede à la découverte de ce double sens. La méthode paroîtra nouvelle, mais elle n'en est pas moins sûre, si j'ose le dire. Il veut qu'après avoir saisi la valeur des termes énigmatiques d'une Prophétie qui regarde le peuple d'Israël, on commence par en examiner les derniers versets où l'on trouve d'ordinaire le dénouement de la piece; car ces oracles finissent communément par la délivrance d'Israël captif, ou par la ruine de l'empire de Babylone. Il faut ensuite examiner, en remontant de versets en versets, les objets que le Prophete nous présente jusquà ce qu'on soit arrivé au premier verset de la Prophétie qui, d'ordinaire, commence par des reproches faits au peuple d'Israël sur son idolâtrie & sur ses autres désordres.

Il emploie cette méthode que l'on peut lire depuis la page 261, jusquà la page 265, où commence l'argument de la Prophétie. L'Auteur développe cet argument, & le partage en 7 articles, qu'il faut lire, si l'on veut concevoir comment les Prophetes ont saisi du même coup d'œil, & renfermé sous les

Digitized by Google

mêmes termes le double sens littéral de l'ancien & du nouvel Israël.

A la suite de l'argument, on trouve la version françoise de la Prophétie. Il est difficile de n'être pas content de l'harmonie qui regne dans toute la piece, surtout lorsque l'on compare cette version avec celles qui ont paru jusqu'ici.

Dans la neuvieme lettre, on trouve les notes nécessaires pour l'intelligence parfaite du sens littéral de cet oracle d'Isaïe. On y restraint les termes généraux aux idées particulieres que le Prophete avoit en vue. On y touche les traits historiques qui donnent du jour à la Prophétie. La Grammaire y trouve sa place au besoin, & le développement des termes enigmatiques jette sur cette poésie sacrée, tout le jour que l'on pouvoit desirer.

Ces notes sont suivies de réflexions intéressantes pour confirmer & développer ce qui a déja été dit sur le double sens littéral. Elles terminent la neuvieme lettre.

La X^e, qui contient 117 pages, est uniquement employée à l'explication du Pseaume huitieme, *Domine, Dominus noster*, &c. pour prouver qu'il n'a qu'un seul sens littéral qui regarde uniquement J. C, quoique les Juifs, les Déistes, & certains Critiques s'y opposent.

Pour

Digitized by Google

Pour parvenir à ſon but, il fait précéder ce Pſeaume par cinq Obſervations, partagées en ſections différentes. L'Auteur a prévu que les Hébraïzans ne goûteroient pas plus que les Juifs ſon explication des termes énigmatiques; c'eſt pourquoi il a pris la précaution de prouver dans ces cinq obſervations, que le ſens qu'il leur donne eſt fondé ſur l'Ancien & le nouveau Teſtament.

Je rendrois volontiers un compte exact de ces termes; mais comme l'Auteur a été attaqué ſpécialement ſur cet article, & que les PP. Capucins, ſes éleves, ont pris en main ſa défenſe dans le ſeptieme volume des Principes diſcutés, je remets cette matiere au temps où je rendrai compte de leur Ouvrage.

Après ces cinq Obſervations ſuivent les argumens & les verſions Latine & Françoiſe, après leſquelles on trouve deux ou trois pages de réflexions ſolides qui terminent le premier volume de ces Lettres.

La ſuite au prochain Mercure.

Digitized by Google

PHARMACIE.

AVIS au Public au ſujet du Manuel des Dames de Charité, ou Formules de Médicamens faciles à préparer, dreſſées en faveur des perſonnes charitables, qui diſtribuent des remedes aux pauvres dans les Villes & dans les campagnes, avec des remarques utiles pour faciliter la juſte application des remedes qui y ſont contenus; enſemble un Traité abrégé de la Saignée, & un extrait de pluſieurs remedes choiſis, tirés des éphémérides d'Allemagne, quatrieme Edition, revue, corrigée & augmentée de la deſcription des maladies, 1 vol. *in* 12. Le prix eſt de 2 liv. 10 ſols. *A Paris*, chez *Debure* l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins, à l'Image S. Paul.

Quoique le prix de ce livre ſoit aſſez modique, & que ſon mérite ſoit déja connu par le grand débit qui s'en eſt fait juſqu'ici; cependant ſur l'avis de quelques perſonnes ſages & éclairées, nous avons cru qu'il étoit de l'intérêt du Public qu'il fût plus particuliérement & plus généralement inſtruit de ſon excellence & de ſon extrême utilité.

Digitized by Google

Le Manuel des Dames de Charité eſt le fruit des conſultations gratuites, établies à Orléans en faveur des pauvres depuis pluſieurs années par quelques Médecins habiles & zélés, autoriſés & encouragés par la penſion honorable dont il a plu à Son Alteſſe-Séréniſſime feu Monſeigneur le Duc d'Orléans de gratifier leurs aſſemblées, & qui leur a été continuée depuis par Monſeigneur le Duc d'Orléans ſon fils. C'eſt donc l'ouvrage du zele pour le bien des pauvres, d'une méditation & d'une étude continuée pendant long-temps, ſurtout d'une expérience confirmée par une longue ſuite d'épreuves ſouvent réitérées, & ce titre ſeul ſuffiroit pour en prouver le mérite. L'accueil favorable que le Public lui fit auſſi-tôt qu'il parut; le jugement avantageux que les Journaux & les feuilles périodiques porterent alors de ce livre; l'approbation que lui donnerent Meſſieurs les Médecins de la Faculté de Paris, dont quelques-uns n'ont pas dédaigné depuis d'en faire uſage pour eux-mêmes, & ſont convenus de s'en être ſervis avec ſuccès; trois Editions enfin de cet Ouvrage épuiſées en aſſez peu d'années : tout cela réuni acheve d'en faire l'éloge. Entrons dans un détail ſuccinct de ſa nature, & de ce qu'il renferme.

Digitized by Google

On conçoit d'abord par le titre, qu'il n'a été composé ni pour les Médecins, ni pour les Chirurgiens & Apothicaires, en un mot pour tout ce qu'on appelle gens de l'art ; il est principalement destiné à l'usage des personnes pieuses & charitables, que la Religion & l'amour du prochain engagent au service des pauvres, & qui, sans se piquer d'une grande théorie, n'ont besoin que d'une Médecine sensible & de pure pratique.

C'est en faveur de ces personnes, & dans la vue d'encourager leur zele & leur charité, en leur mettant tout d'un coup sous les yeux une méthode curative abrégée pour chaque maladie, que l'on a rendu cet ouvrage public.

MEDECINE.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

Vous m'obligeriez infiniment, Monsieur, si vous vouliez insérer dans votre Mercure ce qui suit :

Au mois de Mai 1757, à cinq heures du matin, la partie gauche de mon visage devint enflée depuis l'œil jusqu'au menton,

Digitized by Google

& la moitié des levres ſupérieure & inférieure : depuis ce temps, cette enflure ſe promene ſur toutes les parties de mon viſage, commençant le matin & diſparoiſſant le ſoir ; elle vient ſans douleurs, & s'en va de même. Après avoir fait uſage de nos Médecins dont l'ordonnance ſe bornoit à la ſaignée, purgation, bouillons raffraîchiſſans, l'enflure ſe promenant toujours, mais jamais deux jours de ſuite ſur la même partie, on me conſeilla de faire conſulter les Médecins de Paris. M. le Clerc, Docteur en Médecine, m'envoya un ordonnance à peu près comme les autres : il demandoit, pour agir, diſoit-il, avec plus de ſûreté, une confeſſion générale de toute ma vie. Le détail en ſeroit trop long : Je me contentai de dire que depuis 23 ans que je ſuis marié, j'ai vécu avec beaucoup de ménagement ; que mon épouſe & mes enfans paroiſſent bien ſains. Enfin le Chirurgien de M. le Maréchal de Thomond, le ſieur de la Plaine, étant venu par le carroſſe de Paris, au mois de Juillet dernier, j'eus occaſion de lui parler de ma maladie. Il me fit promettre de le faire avertir au moment que l'enflure commenceroit à paroître. Le lendemain matin à quatre heures, je ſentis le picotement ordinaire ; je me levai, & j'allai frapper à la porte de ſa

Digitized by Google

chambre : il ouvrit, & fut étonné de voir mon menton d'une groſſeur prodigieuſe, & la levre inférieure épaiſſe de deux gros pouces, ce qui me défiguroit extrêmement, & il avoua n'avoir rien vu de pareil. J'allai le voir quelques heures après ; il ne paroiſſoit plus rien : je fus par ſes ordres ſaigné du pied, purgé, &c. Ces enflures ne reviennent pas ſi fréquemment, mais je n'en ſuis pas quitte, puiſqu'elles reparoiſſent de temps en temps.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Villiers.

A Blaye, le 22 Novembre 1757.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

GRAVURE.

M. Duflos vient de donner deux nouvelles Eſtampes, le *Berger avec ſon oiſeau*, & la *Bergere avec ſa flûte*. Ces deux Eſtampes ſont d'après M. Soldini.

Le même Graveur qui demeure rue des Noyers, chez M. Haſté, Serrurier de la Ville, a auſſi un livre d'Eſtampes intitulé, *Abrégé des Arts & Métiers*, avec un Diſcours à chaque article.

Digitized by Google

ARTS UTILES.

HORLOGERIE.

MACHINE à arrondir, finir & polir, les dents des roues de Montre, par le Sieur Vincent, de Mâcon.

DANS l'horlogerie, les pieces qui ſont les plus ſujettes au frottement, & qui par-conſéquent ont toujours le plus donné de peine aux Ouvriers, ſont les rouages dentelés, par rapport à leur engrenage dans les pignons, où les frottemens ne peuvent être lians, coulans & égaux que par la parfaite régularité des dents.

L'outil à refendre, dont ſe ſervent aujoud'hui tous les Horlogers, eſt d'un grand ſecours pour l'exacte diviſion des dents; mais il reſte encore beaucoup à faire à l'Ouvrier: il faut arrondir les dents, les égalir, les polir; & quelque attention qu'il y puiſſe apporter, il eſt moralement impoſſible qu'il n'en altere l'égalité, ſoit dans les lignes droites, ſoit dans la réunion de la courbe avec les faces intérieures, opération à laquelle très-peu d'Horlogers

Digitized by Google

réuſſiſſent parfaitement, ſurtout dans les roues de montre de poche, dont les défauts moins ſenſibles à la vue échappent plus aiſément à l'Artiſte.

Dans la vue de remédier à tous ces inconvéniens, pluſieurs perſonnes ont cherché des moyens pour arrondir & égalir parfaitement les roues de montre. En 1753, le ſieur Vincent eut l'honneur de préſenter à l'Académie des Sciences les modeles d'une Machine qui devoit remplir cet objet. Les obſervations qui lui furent faites ont excité ſon émulation ; il s'eſt joint à d'excellens Artiſtes qui travailloient depuis long-temps dans les mêmes vues, & il leur a fait exécuter à grands frais cette Machine, dont les premieres productions ont mérité les ſuffrages de la même Académie au mois de Janvier 1757.

Les propriétés de cette Machine ſont donc d'arrondir, finir & polir les dents des roues de montre, de toutes grandeurs, toutes enarbrées ou ſans l'être, même des roues de champ, avec la plus exacte préciſion ; & de les mettre dans cet état de perfection à laquelle la main du plus habile Artiſte ne ſçauroit atteindre.

Le ſieur Vincent vient d'en faire l'établiſſement à Paris : l'agrément & le concours de MM. les Horlogers en prouvent

Digitized by Google

évidemment l'utilité. Il eſt conſtant que les mouvemens dont les rouages auront paſſé par cet outil, en ſeront meilleurs, puiſque toutes les dentures auront la perfection deſirée. Il faut eſpérer que la Machine dont il s'agit ranimera le zele des Artiſtes, & ne laiſſera pas à l'Auteur le regret d'avoir infructueuſement préféré ſa patrie à l'étranger.

Le Bureau de cette Machine eſt chez M. Maréchal, cour de Rohan, quartier Saint André-des-Arts, à Paris.

On ſe contente par roues d'un prix très-modique, & on eſt ſervi très promptement : la diligence ſe trouve jointe à la perfection.

Les Horlogers de Province qui voudront profiter de ce ſecours, n'auront qu'à envoyer à l'adreſſe dudit ſieur Maréchal, en affranchiſſant le port.

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie des Sciences des Belles-Lettres & Arts de Rouen.

L'ACADÉMIE de Rouen tint sa séance publique le mercredi 2 Août. M. le Cat, Secretaire perpétuel de la classe des Sciences, y présida en l'absence du Directeur & du Vice Directeur.

Il ouvrit cette séance comme Secretaire des Sciences, par la lecture des travaux de l'année académique de sa classe, & par l'annonce des Mémoires qui ont remporté le Prix de Physique.

Le sujet du prix de Physique de cette année étoit : *Déterminer les affinités qui se trouvent entre les principaux mixtes, ainsi qu'a commencé M. Geoffroy, & trouver un système physico-méchanique de ces affinités.*

Le Mémoire n°. 3, qui a pour devise, *Non tam idem eodem, sed similis simili gaudet*, a très bien rempli la premiere partie de la question ; mais il n'a presque point parlé de la seconde.

Le Mémoire n°. 4, dont la devise est, *Simile simili gaudet*, traite supérieurement le méchanisme des affinités ; mais il passe

Digitized by Google

très-légérement sur la partie chymique : ensorte qu'aucun de ces deux Mémoires en particulier n'a rempli les vues de l'Académie, & n'a, à la rigueur, mérité le prix : mais comme il est très-rare de trouver réunies dans un même homme le titre de Chymiste profond qu'on ne sçauroit refuser à l'Auteur du Mémoire n°. 3, & celui de grand Physicien qui paroît dû à l'Auteur du Mémoire n°. 4, la Compagnie a pensé que dans un sujet si important & qu'il étoit si difficile de traiter complettement dans un seul Mémoire, elle devoit se relâcher de la rigueur ordinaire des loix académiques ; que chacun des Auteurs ayant également satisfait à la moitié de la question, & la réunion de leurs Mémoires formant un tout qu'on peut regarder, en attendant mieux, comme la solution du problême entier, l'équité demandoit que le Prix fût partagé aussi également entr'eux, & que leurs Mémoires fussent imprimés de suite dans l'ordre de leurs n°. 3 & 4.

L'Auteur du n°. 3, qui excelle dans la partie chymique, est M. Jean-Philippes de Limbourg, Docteur en Médecine de Theux, au pays de Liege. On a de lui un Traité sur les Eaux de Spa, & une Dissertation sur les Bains d'eau simple, qui avoit eu l'*accessit* à l'Académie de Dijon.

Digitized by Google

L'Auteur du Mémoire n°. 4, eſt M. le Sage, fils, Maître de Philoſophie & de Mathématique à Geneve.

On a donné un *acceſſit* à un Mémoire très bien fait, & ſurtout très bien écrit; mais moins fort de choſes que les précédens. C'eſt le n°. 1 qui a pour deviſe, *Alia ſatisfiet theoria quæ rationibus & experimentis liquidò mihi fuerit probata.* Rob. Boyle Chim. Script.

Ces trois Mémoires ſont dignes de l'impreſſion, & réunis, ils forment ſur la queſtion propoſée un Ouvrage déja fort eſtimable, & très-propre à exciter les Sçavans en ce genre à nous en donner un meilleur encore.

M. du Boulay, Secretaire des Belles-Lettres, a fait l'ennumération des travaux de ſa claſſe, & l'annonce ſuivante des Prix de ſon département.

Le ſujet du prix de Poéſie propoſé dès 1756, étoit la *Conquête de l'Angleterre par Guillaume, Duc de Normandie.* Ce Prix fut remis l'année derniere, & le mérite des Ouvrages qui ont concouru cette année, donne lieu à l'Académie de s'applaudir de ſa ſévérité.

Celui dont le plan & l'ordonnance générale lui ont paru remplir le mieux ſes vues & le ſujet propoſé, eſt le n°. 7 qui

Digitized by Google

a pour devise, *Conamur tenues grandia.*

L'Auteur est M. Charles le Mesle, le jeune, Négociant à Rouen, qui semble, par cet essai, promettre les talens les plus distingués.

Le n°. 4 qui a pour devise,

Sic patrius patrium vates canit ore sonanti,
Heroa & quantos Neustria mater alit.

est celui qui a paru en approcher davantage; & il auroit balancé le précédent, si les beautés de détail avoient été soutenues par une composition aussi riche, & une ordonnance aussi complette & aussi bien entendue.

L'Académie croit encore devoir nommer avec éloge le n°. 5, qui a pour devise,

Anglorum meta flammas sensere cometa.

Et à la fin,

At mihi contingat patrios celebrare penates.

Elle y a remarqué de fort beaux vers. Mais son plan n'approche pas non plus de celui du Poëme couronné.

L'Académie a proposé depuis trois ans trois divers sujets d'histoire, sans avoir reçu aucun Mémoire; ce qui prouve sensiblement que le goût de l'érudition &

Digitized by Google

des recherches s'affoiblit beaucoup trop dans un siecle où l'agréable l'emporte toujours sur l'utile. Cependant elle ne croit pas devoir se rebuter, & elle propose un quatrieme sujet, dont voici le programme :

La délivrance annuelle d'un meurtrier, qui se fait solemnellement à Rouen le jour de l'Ascension, a-t'elle quelque fondement dans l'histoire civile & ecclésiastique de cette Province ? ou ne seroit-ce qu'un vestige d'un usage autrefois plus généralement répandu, & dont quelques Eglises particulieres sont restées en possession d'une maniere differente, selon les lieux & les circonstances où il se pratique ?

L'Académie n'ignore pas qu'on a beaucoup écrit sur ce sujet ; mais la question ne lui paroît pas encore suffisamment éclaircie : elle demande un résumé exact & précis de ce qui a été dit de mieux sur cette matiere, & que les Auteurs y ajoutent ou les preuves, ou les conjectures les plus probables qui peuvent décider l'alternative qu'elle propose.

Outre ce Prix, l'Académie distribuera à sa Séance publique du mois d'Août 1759, un prix d'éloquence, dont le sujet sera : *Comment, & à quelles marques les moins équivoques pouvons nous reconnoître les dispositions que la nature nous a données, plutôt*

Digitized by Google

pour certaines ſciences ou certains arts, que pour d'autres ?

L'Académie exhorte les Auteurs à enviſager ſous toutes ſes faces & dans ſa plus grande généralité ce ſujet important pour le progrès de l'eſprit humain. Il s'agit d'éblir une théorie lumineuſe, de l'appuyer de preuves & d'exemples, & d'en tirer des conſéquences pratiques qui puiſſent diriger un choix dont dépend le bon emploi des talens & l'avantage de la ſociété.

Les ouvrages pour concourir à ces deux prix, ſeront adreſſés francs de port, & ſous la forme ordinaire, à M. Maillet du Boullay, Secrétaire perpétuel de l'Académie pour les Belles-Lettres, rue de l'Ecureüil, à Rouen.

M. Le Cat Secrétaire des Sciences & Préſident de cette ſéance, a enſuite diſtribué les prix des Ecoles, qui ſont ſous la protection de l'Académie. Les prix qui avoient été fournis juſqu'ici par les Profeſſeurs ou par des amateurs, ſont fondés actuellement par le Corps de Meſſieurs de Ville.

Les prix d'Anatomie ont été remportés; le premier par M. Jacques le Coq, de Tinchebray; le ſecond par M. Coſme Beaumont, de Rouen; le troiſieme par M. Charles-Louis Doubleau, de Bernetal.

Digitized by Google

Les prix de Chirurgie ont été donnés ; le premier à M. Antoine Dufay, de Rouen, & le second à M. Jacques le Coq ; qui venoit de remporter le premier prix d'Anatomie.

Les prix de Botanique ont été adjugés ; le premier à M. Bomarre, Eleve en Pharmacie, de Morsan, près Bernay ; le second à M. Neuville, Eleve en Chirurgie, près Brionne ; le troisieme à M. Seyer, Eleve en Chirurgie, qui en a déja remporté les deux années précédentes.

Les prix de l'Ecole de Dessein.

L'Académie voulant tirer ses sujets de composition, alternativement de l'allégorie, de l'Histoire Sacrée, de l'Histoire prophane & de la Fable, a choisi cette année pour sujet Pigmalion amoureux de la statue qu'il venoit d'achever.

Ce prix a été remporté par M. Barthelemy Lamoureux, de Rouen.

Premier prix d'après nature, par M. Gonor. Second, par M. Louis Guyon, de Rouen. Premier prix d'aprés la Bosse, par Mademoiselle Marie-Catherine-Béatrix Descamps, fille du Professeur. Second *extraordinaire*, par M. Louis le Febvre, de Rouen, qui depuis peu de mois dans cette Ecole, y donne des marques des plus gran-

Digitized by Google

des disposítions. Premier prix d'après le dessein, par Pierre Amable-André Beaufils, de Rouen. Second *extraordinaire*, par M. Thomas Bremontier, du Tronquay, prés Lyon-la Forêt.

L'Académie annonce de plus, que la générosité de Messieurs du Corps de Ville la mettra en état de donner l'année prochaine une médaille d'or à l'Eleve qui fera le mieux un tableau sur un sujet, qu'elle se réserve de proposer.

Le sujet du prix d'Architecture étoit de composer une porte de ville d'expression Dorique, avec deux guichets à côté pour le passage des gens à pied, sans autres ornemens que ceux qui sont admis en architecture. Ce prix a été remporté par M. Charles-François Ribard, de Buchy en Caux.

M. le Cat lut les observations Météorologiques & Nosologiques, & l'éloge de M. Gunz, associé de l'Académie, premier Médecin du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

M. du Boulay lut l'éloge de M. Boulanger, Secrétaire du Roi, premier Commis de M. de Saint Florentin.

M. Du Lagne lut pour M. Boüin un mémoire sur les Cometes.

M. l'Abbé Yart lut un discours dans le-

Digitized by Google

quel il entreprit de fixer jusqu'à quel point on peut & on doit se permettre la singularité.

Ce discours fut extrêmement applaudi de l'assemblée, qui étoit nombreuse & brillante.

M. du Lagne lut un mémoire sur l'opposition de Jupiter au Soleil pour cette année. M. du Lagne conclut de ses observations & de ses calculs, que les tables de Hallei donnent la longitude de Jupiter trop forte de 9 minutes 42 secondes, & la latitude aussi trop forte de 49 secondes.

M. Hoden, qui a déja donné dans les deux années précédentes les moyens de rendre le jeu du Cabestan continu, en a présenté dans cette séance un nouveau, où il opere cette continuité; 1°. Par la forme d'un cône tronqué donnée au cilindre du cabestan; 2°. par des poulies dont il couvre, pour ainsi dire, la surface de ce cône, & la rend plus glissante encore aux circonvolutions du cable, dont les supérieures doivent forcer les inférieures à couler vers le sommet du cône, & dépouiller ainsi le cabestan à mesure qu'il se charge vers sa base de nouvelles circonvolutions.

M. Gilbert a lu un mémoire sur les

Digitized by Google

moyens de faciliter le passage du pont de bateaux de Rouen, & de ses pareils aux voitures, lorsque les eaux sont très-hautes ou très-basses. Ces moyens étoient exposés par un modele, dont la démonstration a donné beaucoup de satisfaction au Public.

La séance a été terminée par la lecture du Poëme couronné, auquel le Public applaudit beaucoup.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

Le 8 Août, l'Académie Royale de Musique a donné la premiere représentation des *Fêtes d'Euterpe*. Ce Ballet, comme je l'ai annoncé, est composé de trois Actes. Le premier intitulé, *la Sibyle*, est dans la simplicité du bon vieux temps. L'action est une querelle d'amans, qu'une Sibyle appaise : le Musicien a imité le style naïf du Poëte : la musique est dans le goût le plus gracieux & le plus touchant des romances, & le même goût est observé dans la danse, comme dans le chant : il semble même que l'on trouve cette imitation trop fidele. Le spectacle eût été plus vif, plus varié, plus séduisant pour notre siecle, s'il eût peint moins exactement les mœurs simples du temps passé. Ce n'est pas que ce tableau n'ait toutes les graces dont le genre est susceptible ; mais ces graces ingénues ne sont plus assez piquantes ; c'est peut-être tant pis pour nous.

Digitized by Google

Le second Acte est le *Mariage d'Alphée & d'Aréthuse* dans le Palais de Neptune, où Aréthuse s'est réfugiée, pour éviter les poursuites d'un amant aimé. Cet Acte foible, & du côté des images, & du côté des sentimens, n'a pas donné au Musicien de grands effets à produire; mais le chant en est noble, varié, facile, & l'on ne méconnoît pas l'Auteur de Lavinie dans le Ballet & dans les Chœurs.

Le troisieme Acte est comique & ne l'est pas assez. Ce genre n'est favorable à la Musique qu'autant qu'il est animé par le contraste des peintures & des situations, & par les mouvemens de la scene. On ne laisse pas de retrouver dans les airs, & surtout dans le duo dialogué, qui termine la seconde scene, le même génie qui a produit la musique des *Troqueurs*. En général cet ouvrage n'est ni au-dessus ni au dessous de la réputation de M. d'Auvergne : on y voit une extrême facilité à se monter sur tous les tons, & les ressources d'un talent fécond, qui ne demande, pour les déployer, que des sujets qui en soient susceptibles.

On ne peut assez louer les soins qu'ont pris MM. les Directeurs de rendre ce Spectacle aussi brillant qu'il pouvoit l'être. Le Compositeur des Ballets les a secondés avec succès. Trois couples de Danseurs & de

Digitized by Google

Danſeuſes (frere & ſœur), tous les trois excellens dans des genres différens, les ſieurs & Demoiſelles Lani, Veſtris & Lyonnois, ont fait l'ornement de ces danſes.

COMEDIE FRANÇOISE.

Le 7, on remit au Théâtre la Tragédie de *Sertorius*. Quoique le goût du Public, depuis le ſiecle de Corneille, ait éprouvé bien des révolutions, quoique nous ſoyons accoutumés à des paſſions plus violentes, à des ſituations plus pathétiques, à une marche plus rapide de l'action théâtrale; cette nobleſſe mâle & ſimple, cette majeſté tranquille & ſoutenue, qui regne dans Sertorius, n'a pas laiſſé d'étonner, d'élever, de ſaiſir l'ame des ſpectateurs. L'admiration n'émeut pas la multitude, comme la crainte & la pitié, ces grands reſſorts de la tragédie; & Sertorius, quoiqu'applaudi avec tranſport, n'a pas attiré la foule. Cependant au mérite de la piece, digne objet de l'admiration des Héros du regne paſſé, ſe joint le talent de l'Actrice qui joue le rôle de *Viriate*, talent qui dans ce rôle eût peut-être étonné Corneille lui-même, pour qui la nature ſemble l'avoir formé. Mlle Clairon eſt tou-

Digitized by Google

jours surprenante ; mais le génie de Corneille est surtout analogue au caractere de son ame. C'est alors qu'on oublie qu'elle est Actrice, & qu'on ne voit plus que le personnage héroïque, tel que le grand Corneille devoit s'applaudir de l'avoir conçu.

Le 23, on donna la premiere représentation de l'*Isle déserte*, Comédie en un acte & en vers, imitée de *Métastasio*. Cette piece a été reçue très-favorablement. J'en rendrai compte dans le volume suivant.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le 2 Août, l'on reprit *les Amours de Psyché*, dont on a donné trois représentations.

Le 7, on représenta pour la premiere fois *Melezinde*, Comédie en vers & en trois Actes, qui a eu quelque succès. Le sujet tient beaucoup du tragique, c'est un mari qui, voulant éprouver la fidélité de sa femme, fait courir le bruit de sa mort, pour voir si, selon l'usage établi dans l'Inde, où se passe l'action, elle se jettera dans le bucher de son époux. Une telle épreuve a dû paroître bien indiscrete aux yeux des spectateurs François.

Je donnerai l'extrait de cette Piece dès qu'elle me sera confiée.

OPERA

Digitized by Google

OPERA COMIQUE.

Le 7 Août, on a donné pour la premiere fois, l'*Heureux Déguiſement*. Les paroles ſont de M. Marcouville ; la muſique de M. de Laruette. Le 12, un nouvel Acteur a débuté avec ſuccès dans le rôle du Suffiſant. Le 16, le *Calme après l'orage*, Ballet pantomime Hollandois, a plu par la gaieté & la vivacité de l'action qu'il imite.

Les enfans du ſieur Baron jouent ſur ce Théâtre avec applaudiſſement, quelques-uns de nos Opera comiques. Ils ſemblent embellir encore celui du *Peintre amoureux de ſon modele*, ſi applaudi dans ſa nouveauté, & dont la muſique pleine de délicateſſe & de goût, compoſée ſur des paroles françoiſes, fait bien voir qu'il n'y a point de modulation ni de mouvement dont notre Langue ne ſoit ſuſceptible.

Ces enfans étonnent par l'intelligence de leur jeu & la préciſion de leur chant. Dans les mêmes pieces a paru la jeune Demoiſelle Luzy, dont la fineſſe & le naturel ſemblent promettre une excellente Actrice comique. Je n'oſe dire ce qu'en attendent quelques perſonnes qui connoiſſent le théâtre : un talent auſſi accompli que celui

Digitized by Google

de Mademoiſelle Dangeville, eſt un phénomene bien rare ! Celui de Mlle Luzy eſt au point où l'on a tout à craindre de l'impreſſion de l'exemple. Une nuance de plus à cette fineſſe en détruiroit le naturel. La jeune Demoiſelle Baron a déja perdu de ſa naïveté. Ceux qui veillent aux progrès des talens qui ſe développent, doivent avoir grand ſoin de s'oppoſer au penchant de l'imitation, & ſurtout les arrêter aux limites de la belle nature. Plus le talent eſt près de ces limites, plus il eſt en danger de les franchir.

CONCERT SPIRITUEL.

Le 15, jour de l'Aſſomption, on y exécuta le *Regina Cœli*, Motet à grand Chœur de M. de Mondonville, précédé d'une ſymphonie. Mlle Hardi la jeune, chanta deux airs Italiens avec une facilité & une préciſion ſingulieres. M. Piffet joua un Concerto de ſa compoſition, qui fut très-applaudi. Après un Duo Italien exécuté par Mlle Hardy & M. Albaneze, Mlle Fel chanta un petit Motet dans le goût Italien avec cet art & cette voix, qu'on a ſi ſouvent célébrés. Le Concert finit par le Motet François de M. de Mondonville, qui fit la même impreſſion que dans ſa nouveauté.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE KONIGGRATZ EN BOHEME, *le 17 Juillet.*

L'ARMÉE Impériale continue de suivre de près celle des Prussiens. La premiere campa le 8 à Gewitz, & en y arrivant, on apprit que le Roi de Prusse étoit déja à Leutomischel avec les deux premieres colonnes de son armée ; mais que la troisieme commandée d'abord par le Général Fouquet, & actuellement par le Maréchal Keith, étoit encore à Zwittau & dans les environs, d'où cependant elle commençoit à défiler. Le 7, le Comte de Lasci, Lieutenant général, qui avoit dévancé l'armée pour marquer le camp de Gewitz, avec le corps des Grenadiers & des Carabiniers, ayant découvert cette troisieme colonne qui marchoit par Krenau à Zwittau, fit ses dispositions pour en charger l'arriere-garde. Il força d'abord le village de Krenau ; il s'y soutint assez long-temps pour arrêter la marche des ennemis, & il obligea toute la colonne de faire halte. Nos Chasseurs, qui garnissoient un bois au dessus du Village, firent de-là sur les Prussiens un feu continuel, leur détruisirent plusieurs charriots chargés de pontons, prirent beaucoup de chevaux, & firent quantité de butin. Les ennemis craignant de la

voir arrêter long-temps dans leur marche, prirent le parti de se former & se présenterent en bataille. Comme le feu de leur canon qui n'étoit point supérieur au nôtre, ne fit point l'effet qu'ils en attendoient; ils détacherent de l'Infanterie & de la Cavalerie pour attaquer le village de Krenau. Quatre compagnies de Grenadiers aux ordres du Général de Tillier, en occupoient le cimetiere; deux autres compagnies dans le Village flanquoient ce poste des deux côtés, & le Comte de Brunian, Colonel des Hussards Esclavons, étoit sur la gauche en dehors avec deux compagnies de Carabiniers. Au premier choc la Cavalerie ennemie prit la fuite, & l'Infanterie fut repoussée avec perte. La nuit étant survenue, l'ennemi profita des ténebres pour nous dérober sa marche, ce qu'il fit avec tant de promptitude & de précaution qu'il nous échappa. L'armée Impériale se remit le 9 en mouvement, & marcha en deux colonnes par les montagnes sur Politzka, où elle séjourna le 10. Elle se porta le 11 à Sebranitz, comptant joindre à Leutomischel la troisieme colonne des ennemis, & l'y attaquer; mais elle en étoit partie avant le jour, après avoir mis le feu à son camp, pendant que les deux autres colonnes s'avançoient par Hollitz vers cette Place. Le 12, cette troisieme colonne prit la route des deux premieres. Comme elle en étoit assez éloignée pour ne pouvoir pas en être secourue, les Généraux Laudohn, Ziskowitz & de Saint-Ignon, qui continuoient de cotoyer l'ennemi sur son flanc gauche, résolurent de l'attaquer. Le premier fit d'abord feu sur les Prussiens de quatre pieces de canon, près du village de Woftzetin: ils répondirent de dix pieces de leur grosse artillerie; cependant ils furent obligés de rebrousser chemin

& de regagner les hauteurs où ils se retrancherent sur le champ. Ils mirent aussi le feu au village de Wostzetin, apparemment dans le dessein de faire connoître par ce signal au Roi de Prusse qu'ils étoient attaqués. Tandis que nos Hussards & nos Croates harceloient les Prussiens, le Général de Saint-Ignon arriva avec sa Cavalerie. Aussi-tôt qu'il eut remarqué la façon dont la Cavalerie Prussienne se formoit, il la fit observer d'un côté par les Chevaux-légers de Lowenstein, & la fit attaquer de l'autre par les Grenadiers & les Dragons de Wirtemberg. Cette attaque se fit avec tant d'ordre & de bravoure, que les ennemis furent plusieurs fois renversés, ensuite mis en déroute, & totalement dispersés, malgré leur artillerie qui tiroit de quatre côtés différens. Déja nous nous étions emparé de plusieurs pieces de canon; mais l'arrivée du Roi de Prusse qui accourut avec douze mille hommes, obligea nos troupes de les abandonner pour se replier sur leurs anciens postes, & l'on se contenta d'emmener deux caissons de poudre & plusieurs charriots, avec un seul étendard. Cette affaire coûte aux ennemis en morts, blessés & déserteurs, plus de mille hommes. L'armée Impériale vint camper le 12 près de Hohenmauth, & le 15 à Hrochow-Teunitz. Les ennemis n'ont occupé cette Place qu'un jour, & nos troupes s'en sont remises en possession le 14. On apprend que l'armée Prussienne marche avec précipitation par Jaromitz vers la Silésie & le Comté de Glatz.

Du Quartier général de l'Armée du Prince de Soubise à Cassel, le 9 Août.

M. le Prince de Soubise a détaché le 20 Juillet M.

Digitized by Google

Fiſcher, pour s'emparer du Fort de Zighenhein. La garniſon ſe retiroit au moment que nos troupes légeres y ſont arrivées. On a tué ou bleſſé aux ennemis vingt hommes & fait environ quatre-vingts priſonniers. On a trouvé dans ce Fort quatorze pieces de gros canon & ſix mille ſacs de farine.

M. le Duc de Broglie, que le Prince de Soubiſe avoit envoyé en avant, & qui commandoit l'avant-garde de l'armée depuis Friedberg, s'eſt avancé le 21 à Yeſberg. L'armée eſt venue camper à Holtzdorff, & les ennemis ont fait une marche rétrograde. M. le Prince de Soubiſe a envoyé un renfort d'une brigade d'Infanterie & d'une de Cavalerie à M. le Duc de Broglie, pour le mettre en état d'attaquer les ennemis, s'il en trouvoit l'occaſion favorable. M. le Duc de Broglie s'eſt avancé le 22 à Hertz, & M. le Prince de Soubiſe a porté ſon camp à Yeſberg. Le 23, M. le Duc de Broglie s'eſt avancé à Caſſel, dans l'intention d'attaquer l'arriere-garde des ennemis, au moment qu'ils décamperoient du village de Sunderhauſen où étoit leur camp. Il a attendu que ſon Infanterie fût aux portes de Caſſel, pour envoyer ordre aux troupes légeres de paſſer la Fulda au gué du moulin au deſſus de Caſſel. L'Infanterie, la Cavalerie & les Dragons ont joint au delà du village de Bertelhauſen. Les ennemis avoient marché par leur droite, pour ſe porter vers le grand chemin de Munden. Ce mouvement a déterminé M. le Duc de Broglie à ſe porter en diligence ſur le village de Sunderhauſen. Il a monté ſur la hauteur d'où il a vu les ennemis en bataille, leur droite appuyée à un grand eſcarpement de la Fulda, & leur gauche à un bois très-fourré. Il a compris que l'affaire devenoit ſérieuſe, & demandoit des diſpoſitions.

Digitized by Google

sages & mesurées. Il avoit laissé dans Cassel deux bataillons de Royal Deux-Ponts, & un bataillon du même Régiment à Sunderhausen, pour garder le défilé en cas d'événement. Ce détachement avoit réduit le corps qu'il commandoit à environ sept mille hommes, & les ennemis à qui il avoit affaire, étoient plus forts que lui. Le terrein étant étroit, il a mis l'Infanterie en premiere ligne, la Cavalerie & les Dragons en seconde ligne, & il a appuyé sa droite au bois. Il se proposoit d'attaquer l'Infanterie que les ennemis avoient dans ce bois, & de les tourner par leur gauche, pour les culbuter dans la riviere, si l'attaque réussissoit. Lorsque sa disposition a été faite, il a placé dix pieces de canon pour tirer sur la Cavalerie des ennemis. L'incommodité de ce feu a déterminé cette Cavalerie à charger l'Infanterie de M. le Duc de Broglie. Alors ce Général a fait doubler le Régiment de Waldner derriere celui de Diesback, & le Régiment de Royal-Baviere derriere un bataillon de Deux-Ponts. Il a fait avancer par cet intervalle les Régimens de Wirtemberg, de Royal-Allemand & de Nassau, commandés par M. le Comte de Raugrave. Lorsque la cavalerie Hessoise les a vu dépasser l'Infanterie, elle s'est jettée sur sa droite, & a paru vouloir gagner notre gauche. M. le Duc de Broglie a couru promptement au Régiment de Raugrave; il l'a fait avancer par un intervalle de l'Infanterie; il a fait marcher le Régiment d'Apchon à la gauche de cette Infanterie, & ce mouvement a arrêté la Cavalerie des ennemis. Pendant qu'elle étoit incertaine du parti qu'elle devoit prendre, Wirtemberg, Royal-Allemand & Nassau l'ont chargée; ils ont ensuite plié, & ont été suivis assez vivement par les ennemis. M. le Duc de Broglie a craint pendant un

Digitized by Google

moment que cela n'ébranlât l'Infanterie qui se trouvoit sans Cavalerie ; mais le Régiment de Royal-Baviere a fait une si vive décharge sur le Régiment d'Isembourg, & l'a maltraité de façon, que cette Cavalerie n'a plus reparu depuis.

Pendant ce temps-là, MM. les Comtes de Waldner & de Diesback, la brigade Suisse & trois compagnies de Royal Deux-Ponts attaquoient le bois, y trouvoient de la résistance, mais s'y soutenoient avec beaucoup de valeur. Toute l'Infanterie de la droite & du centre des ennemis marcholt vivement à notre gauche, où étoit la brigade de Rohan, dont Beauvoisis fermoit la gauche. Cette Brigade essuyoit le plus grand feu, & y répondoit avec la plus grande intrépidité. Les ennemis ont reculé quelques centaines de pas ; mais ils sont revenus avec plus de fureur, & se couvrant de l'escarpement, ils avoient un grand avantage sur nos troupes qui étoient à découvert, de sorte que notre gauche a été obligée de se replier. Les ennemis se sont alongés le long de l'escarpement, & vouloient gagner nos derrieres. Pour les en empêcher, M. le Duc de Broglie a fait avancer quelques escadrons de notre Cavalerie qui s'étoient ralliés. Le feu continuoit toujours avec beaucoup de violence ; les Régimens de Rohan & de Beauvoisis perdoient beaucoup, & la poudre commençoit à nous manquer. Alors M. le Duc de Broglie a joint les deux bataillons de Royal-Baviere & de Deux-Ponts à ceux de Rohan & de Beauvoisis. Ces Régimens ont d'abord foncé la bayonnette au bout du fusil ; les ennemis ont pris la fuite, & se sont jettés dans les bois qui bordent la riviere. Comme il étoit sept heures du soir, & que les troupes étoient fatiguées de la marche forcée qu'elles avoient faite le même jour, M. le Duc de

Digitized by Google

Broglie a jugé à propos de s'arrêter. Il a envoyé le Baron de Travers, Brigadier, avec sept cens volontaires & les Hussards à la poursuite de l'ennemi. L'affaire a duré trois heures, & a été très-vive. M. le Comte de Rosen, qui s'y est conduit avec beaucoup de valeur, est blessé de deux coups de sabre, qui ne sont pas dangereux; M. le Prince de Nassau d'un coup de fusil dans le bras, M. le Marquis de Puysegur d'un coup de feu à la tête, qui n'aura pas de suites fâcheuses; M. le Marquis de Broglie, Aide de Camp, & neveu du Duc de Broglie, est aussi blessé d'un coup de feu à la cuisse. Les sieurs de Saint-Martin, Lieutenant-Colonel du Régiment de Rohan, & du Rousset, Major de Beauvoisis, ont été tués. M. le Duc de Broglie a eu un cheval blessé sous lui; son Ecuyer & son Aide de Camp ont eu leurs chevaux tués. L'Infanterie a fait des merveilles. La Brigade de Rohan s'est extrêmement distinguée; elle a pris quatre pieces de canon aux ennemis, & M. le Prince de Rohan s'y est acquis beaucoup de gloire. Le Régiment d'Apchon a aussi combattu très-valeureusement. L'artillerie a été servie avec l'ardeur & l'activité ordinaires. Cette action, qui est une suite des dispositions & des marches de notre armée, commandée par M. le Prince de Soubise, est une nouvelle preuve du courage de nos troupes, qui toutes en général ont bien fait leur devoir. M. le Prince de Soubise a envoyé M. le Marquis d'Autichamp-Beaumont, Aide de Camp de M. le Duc de Broglie, porter la nouvelle de ce combat à la Cour.

M. le Baron de Travers a poursuivi les ennemis jusqu'à Munden, d'où ils étoient déja partis. Il s'en est peu fallu que le Prince d'Isembourg, qui s'y étoit arrêté, n'ait été pris.

Il y avoit dans Cassel, au départ du courier, sept

Digitized by Google

à huit cens prisonniers, parmi lesquels cinquante Officiers. Le Comte de Kanitz, qui commandoit sous le Prince d'Isembourg, est de ce nombre, ainsi que le premier Adjudant de ce Général & plusieurs Lieutenans-Colonels & Majors. La perte des Hessois doit être très-considérable; car outre trois à quatre cens hommes qui se sont précipités du haut de l'escarpement & noyés dans la riviere, nos soldats en ont fait un grand carnage, lorsqu'ils les ont mis en fuite la bayonnette au bout du fusil. Les ennemis avoient à cette action seize pieces de canon; nous en avons pris sept sur le champ de bataille, & huit autres en les poursuivant dans leur retraite. Nous avons perdu de notre côté, par le feu vif que nos troupes ont essuyé pendant une heure, quatre cens hommes qui ont été tués, & douze cens blessés, & dans ce nombre plusieurs Officiers. Les Milices Hessoises, qui faisoient partie de cette armée, ont jetté leurs armes & se sont sauvées dans les bois, pour retourner dans leurs villages. On croit que cette armée de huit mille hommes est réduite aujourd'hui à trois mille.

M. le Prince de Soubise est arrivé le 25 à Cassel avec le reste de l'armée. Il y séjournera pendant quelques jours pour attendre le Duc de Wirtemberg, qui doit l'y joindre le 31 avec six mille hommes de ses troupes.

L'attaque de la redoute du fauxbourg de Koniggratz a eu des suites avantageuses. Les Prussiens y ont laissé plusieurs morts, parmi lesquels s'est trouvé le sieur de Brankenbourg, Colonel du Régiment de Pannowitz. Leur fuite précipitée a empêché que leur perte ne fût aussi considérable qu'elle devoit l'être. Ils ont emporté plusieurs de leurs blessés, de sorte qu'on ne sçauroit en évaluer exactement le nombre. On leur a enlevé outre le

Digitized by Google

canon, cinq charriots de munitions, & un sixieme qui a sauté. Nous n'avons eu que deux soldats tués & quinze blessés, avec un Officier.

Toute l'armée Prussienne décampa le 26 des environs de Koniggratz. Nos troupes légeres furent détachées aussitôt pour l'incommoder dans sa retraite. Le Maréchal Daun fit marcher les jours suivans son armée, qui est présentement campée entre Koniggratz & Jaromitz.

Les Généraux Jahnus & Ziscowitz ont pénétré en Silésie, ont mis les Villes de Friedberg & de Patschar à contribution, ont surpris & enlevé un convoi avec une caisse de trente-un mille florins qui alloit à Breslau.

Le 29 les ennemis ne firent aucun mouvement; ils porterent un détachement à Neustadt, & firent des dispositions propres à persuader qu'ils vouloient s'établir aux environs. Le Maréchal Daun, dont le dessein est de les contraindre à évacuer la Boheme, fit marcher son armée le 30 sur trois colonnes, & se forma en arrivant à Hollolow en ordre de bataille, dans l'intention de combattre les Prussiens. Ils avoient décampé la nuit, & passé la Métau. Le 31, un nouveau mouvement de leur part fit présumer qu'ils vouloient entrer en Silésie par Trautnau. En conséquence, le Général Jahnus fit des dispositions qui arrêterent leur marche. Le Comte de Kalnocki a eu son avant-garde attaquée aux environs de Neustadt. Il a tué aux Prussiens soixante hommes, un Capitaine & un Lieutenant, & leur a blessé beaucoup de monde. Il n'a perdu que vingt-cinq hommes, & pas un seul Officier.

Digitized by Google

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Le 15 Août, Fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, la Procession solemnelle, qui se fait tous les ans à pareil jour, en exécution du Vœu de Louis XIII, se fit avec les cérémonies accoutumées. M. l'Abbé d'Agoult, Doyen du Chapitre de l'Eglise Métropolitaine, y officia. Le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aydes, & le Corps de Ville, y assisterent.

Dans l'Assemblé générale tenue le 16 par le Corps de Ville, M. Camus-de Pontcarré-de Viarmes, Conseiller d'Etat, a été élu Prevôt des Marchands, & MM. Boutray, Conseiller de la Ville, & André, Avocat ès-Conseils du Roi, ont été élus Echevins.

Le Roi prit le même jour le divertissement de la chasse dans la plaine de Grenelle, & Sa Majesté fit l'honneur à M. le Duc de la Valliere de souper chez lui à Montrouge.

M. le Marquis de Broglie est mort à Cassel des blessures qu'il avoit reçues au combat de Sunderhausen.

Par un extrait d'une lettre de l'Armée du bas-Rhin, le 16 Août 1758, on a reçu avis que M. le Marquis de Contades ayant mis le Prince Ferdinand dans l'impossibilité de passer le Rhin à Rhinberg, comme il l'avoit projetté, ce Prince a été obligé, manquant de vivres, de forcer ses marches pour gagner ses ponts de Rées & d'Emme-

Digitized by Google

rick. Il a considérablement perdu, ayant été continuellement harcelé par nos troupes légeres, & par le Corps que commandoit M. le Duc de Chevreuse sous Gueldres. L'armée de M. le Marquis de Contades n'a pu suivre à cause du pain qu'il falloit tirer par des convois de Cologne, la navigation du Rhin étant interceptée par la Garnison ennemie de Dusseldorp.

Les ennemis qui avoient détaché des troupes pour soutenir la queue de leur pont de Rées, ont été obligés de descendre au dessous d'Emmerick, où leur armée a achevé de passer à la rive droite du Rhin le 9 & le 10.

Notre armée a séjourné à Alpen le 10 & le 11, tant pour se reposer, que pour construire nos ponts à Wesel. Il n'y en a eu qu'un d'achevé le 12: une partie de l'armée l'a passé le même jour; mais un oragan extrêmement violent a retardé le reste, qui n'a pu achever de le passer en entier que le 13 & le 14. Il y a apparence que nous ne tarderons pas à marcher pour nous rapprocher de l'armée du Prince de Soubise.

La tête de l'armée des ennemis étoit campée le 5 à Boicholt, où elle doit être jointe par les Anglois, qui ont débarqué à Embden.

On a appris le 10 à midi, au camp d'Alpen, par un Officier dépêché à M. le Marquis de Contades, par M. le Marquis de Caraman, que M. d'Hardenberg, Général Hanovrien, qui commandoit dans Dusseldorp, dont la garnison étoit d'environ deux mille hommes, avoit évacué cette Place le même jour au matin. M. le Marquis de Caraman l'a suivi avec un gros détachement, & a fait cent cinquante prisonniers. Cet abandon est la suite des bonnes manœuvres de notre Général, qui a empêché le Prince Ferdinand de pouvoir passer à Rhinberg.

Digitized by Google

M. de Chevert, qui avoit été détaché de Cologne pour se rendre par la rive droite à Wesel, ne put y arriver que le 4 à cause des débordemens de la Roer, de l'Ems, de la Lippe, & de tous les ruisseaux; ce qui a fait qu'il n'a pu marcher que le 5 avec cinq à six mille hommes extrêmement fatigués, & la plus grande partie de Milices. Ce retardement l'a empêché de surprendre le Corps commandé par le Général Imhoff, qui couvroit le pont de Rées à la rive droite, & qui avoit été considérablement renforcé par les garnisons de Cleves, de Mœurs, & par un détachement de l'armée du Prince Ferdinand. M. de Chevert a trouvé ces troupes si bien postées, qu'il n'a pu les forcer. Il s'est mis du désordre dans les troupes de sa gauche presque toutes composée de Milices; ce qui l'a obligé de se retirer, après avoir perdu cent quatre-vingt-quatorze hommes de tués ou restés dans la retraite, trois cens trente-quatre blessés, & six pieces de petit canon dont les chevaux avoient été tués.

On a appris de l'Armée du Prince de Soubise à Cassel, le 9 Août 1758, les nouvelles suivantes.

M. Fischer, avec un gros détachement, a poussé fort avant au de là de la Verra dans le pays d'Hanovre, où il a établi des contributions.

Nous avons un Corps sous le commandement de M. le Marquis de Castries à Gottingen, qui a obligé le Prince d'Isembourg de se retirer partie à Eimbeck, d'où il a envoyé ses équipages & ses malades à Hamelen. M. le Marquis Dumesnil a marché avec notre avant-garde à Warbourg le 7, d'où il a poussé des détachemens à Paderborn. On assure que nous allons tous nous rassembler en avant, & marcher à la rencontre de notre grande armée, pour exécuter les opérations pro-

Digitized by Google

jettées par nos Généraux. On ne ſçauroit exprimer la bonne volonté de toutes les troupes, qui n'aſpirent qu'à joindre l'ennemi.

Les dix mille Saxons ſont déja arrivés à Andernach, & vont inceſſamment joindre l'armée. Ce renfort ſera ſupérieur à celui des Anglois, qui ne monte qu'à huit mille hommes. Ces Saxons ſeront commandés par M. le Comte de Luſace, qui s'eſt acquis l'eſtime générale de toute l'armée, & l'affection de tous les Officiers.

Une flotte Angloiſe a reparu ſur les côtes de Normandie. Le 7, les Anglois débarquerent au nombre de dix mille par l'anſe d'Arville, ſituée à une lieue & demie de Cherbourg. M. le Comte de Raymond, Maréchal de Camp, qui commande dans cette partie de la Normandie, n'avoit pour lors que les deux Régimens de Clare & d'Horion. Ces deux Corps demandoient avec la plus vive ardeur de combattre les Anglois; mais M. le Comte de Raymond jugea qu'ils étoient trop inférieurs pour s'oppoſer à l'ennemi, protégé d'ailleurs par le feu des canons de la Flotte, & que ce ſeroit les expoſer à une deſtruction certaine. Il fit ſa retraite pour couvrir Valogne, & pour raſſembler les Régimens qui ſont ſous ſes ordres. Les ennemis ſont maîtres de Cherbourg. Il ſont campés ſur la hauteur du Roule, s'étendant du côté de Tour-la-Ville & d'Igauville d'une part, & de l'autre, du côté de Noinville-Oéteville & de Martinwaſt. Toutes les troupes que nous avons ſur ces côtes, ſont en mouvement pour venir au ſecours, & forcer l'ennemi de ſe rembarquer, ou au moins pour le reſſerrer de façon que la priſe de Cherbourg lui devienne inutile. M. le Duc d'Harcourt, Lieutenant-Général des armées du Roi & de la Province, & qui y commande en chef, s'eſt

Digitized by Google

porté en toute diligence à Tamerville, ainſi que MM. les Marquis de Brancas & de Braſſac, Maréchaux de camp. M. le Maréchal de Luxembourg, Gouverneur de la province, partit le 12 pour aller prendre le commandement des troupes.

M. le Marquis Deſgoutes a fait partir de Louiſbourg le quinze Juillet dernier, M. du Dreſnay des Roches, Capitaine de vaiſſeau, ſur la Frégate *l'Aréthuſe*, avec les paquets de la Colonie. Cette Frégate a relâché à Saint-Ander en Eſpagne, d'où M. du Dreſnay s'eſt rendu à Verſailles.

Les Lettres qu'il a remiſes portent, que depuis le 20 Juin les Anglois avoient été plus occupés à fortifier leurs retranchemens & à faire des lignes de communication, qu'à s'approcher de la Place, dont ils étoient encore éloignés d'environ quatre cens toiſes; & qu'il paroiſſoit que leur deſſein étoit de réduire la ville par le feu des canons & des mortiers, en établiſſant des batteries ſur toutes les hauteurs qui la dominent, & en y employant le feu de leurs vaiſſeaux du côté de la mer. Celui de leurs batteries eſt très-vif, & il n'y a point d'endroit dans la ville qui n'y ſoit expoſé; cependant on y travaille avec une ardeur ſans égale à éteindre le feu, & à réparer les dommages que les bombes & les boulets y cauſent. Il y a eu deux Religieux de la Charité & un Chirurgien tués à l'hôpital, ainſi que pluſieurs malades.

Pour rendre l'entrée du Port plus difficile aux vaiſſeaux Anglois, en cas qu'ils vouluſſent la forcer, on a coulé à fond trois bâtimens du Roi & trois navires marchands, dans la paſſe du côté de la batterie du Fanal. On continue à faire ſortir tous les jours des détachemens de volontaires, pour reconnoître les travaux des ennemis, & les inquiéter dans leurs opérations.

Digitized by Google

La nuit du 8 au 9 Juillet, on fit une ſortie compoſée de pluſieurs piquets commandés par M. Marin, Lieutenant-Colonel du bataillon de Bourgogne. Ce détachement ſe porta ſur la partie des ouvrages des ennemis, entre le Cap Noir & la Pointe Blanche. Nos troupes ont raſé une partie de leurs travaux, leur ont tué beaucoup de monde, & auroient remporté un avantage des plus conſidérables, ſi elles ne s'étoient pas un peu trop preſſées. Outre le monde qu'on leur a tué, on leur a fait priſonniers un Ingénieur & un autre Officier, avec trente grenadiers. Nous avons perdu de notre côté M. de Chauvelin, capitaine dans le bataillon de Bourgogne, M. de Garſemes, capitaine dans les troupes de la Colonie, & environ cinquante hommes tués ou bleſſés. M. de Jarnage, Lieutenant des grenadiers d'Artois, a eu la jambe caſſée dans la retraite, & a été fait priſonnier.

M. de Boishébert eſt à Miray avec ſa troupe, d'où il ne tardera pas de venir attaquer les ennemis.

On a reçu la confirmation de la mort de Meſſieurs la Gardepayan, Lieutenant de vaiſſeau; Rouillé d'Orfeuil, Enſeigne; & Dubois, Garde de la Marine, qui ont été tués ſur les vaiſſeaux par le canon des ennemis.

La Frégate *l'Arethuſe*, commandée par M. Vauquelin, Lieutenant de Frégate, s'eſt diſtinguée par la fermeté avec laquelle elle a ſoutenu le feu de pluſieurs batteries des ennemis, vis-a-vis deſquelles elle s'étoit emboſſée dans le Port, pour interrompre leurs travaux; & tous les Officiers en général ont donné les plus grandes preuves de zele dans les différentes occaſions où ils ont été employés.

Digitized by Google

Par un Courier arrivé à Parme le 9. du mois au matin, & expédié de Rome, à Milan au Comte Della Torre Rezzonico, neveu & cousin du Cardinal Rezzonico, on a appris que le 6 Juillet ce Cardinal a été élu unanimement, & avec une joie universelle de toute la Ville de Rome, Souverain Pontife. Ce Pape est né à Venise le 7 Mars 1693 de Jean-Baptiste Rezzonico, Patricien, & Décurion de la Cité de Côme, noble Vénitien, & Baron du Saint Empire Romain, mort l'année derniere, qui avoit rempli les emplois les plus distingués de la République. Sa mere, qui est encore vivante, se nomme Victoire Barbarigo, & elle est sœur du feu Patriarche de Venise Barbarigo. Don Aurelle Rezzonico, frere de Sa Sainteté, est actuellement Sénateur de Venise. En 1728 il fut Podestat de Bergame, où l'on conserve encore la mémoire de son administration, généralement applaudie. Dans le même temps il rempliſſoit encore l'emploi de Grand Capitaine: il avoit épousé Anne Justiniani, dont la Maison descend des Empereurs de Constantinople. Les neveux du Pape sont Charles Rezzonico, Vicaire de Saint Marc, & élu de la Chambre, lequel a déjà été Président de la Chambre Apostolique. Louis Rezzonico, qui a été Grand Capitaine à Vicenze, & qui a épousé depuis peu la Comtesse de Savorgnan. Quintilia Rezzonico, niece de Sa Sainteté, est mariée au Seigneur Louis Widman, Comte du Saint Empire Romain, & noble Vénitien. Toutes ces familles sont non-seulement des plus distinguées de Venise, mais sont très-connues dans toute l'Europe. La Maison de Rezzonico descend de celle de la Torre, qui étoit en possession de Milan & de Côme avant les Viscomti. Cette famille est nombreuse & des plus illustrées par les dignités de robe &

Digitized by Google

d'épée, les Ordres de Malthe & autres Ordres Militaires dont elle a été revêtue : elle eſt d'ailleurs liée étroitement de pluſieurs côtés à celle d'Innocent XI. Le Pape, nouveau Pontife, eſt Docteur de la Collégiale de Côme. Son extrême libéralité pour les pauvres & la douceur de ſes mœurs, l'avoient fait paſſer par les premieres charges de l'Egliſe : il a été Gouverneur de Fano, Protonotaire Apoſtolique des Participans, Référendaire des deux Signatures, & enſuite Auditeur de Rote pour la République de Veniſe. Il fut créé Cardinal par le Pape Clément XII, dans la nomination des Couronnes, le 20 Décembre 1737. Le 11 Mars 1743 il fut nommé Evêque de Padoue par le défunt Pape Benoît XIV, & la Bulle d'Election ſuffit pour faire ſon éloge. C'eſt dans les fonctions de cet Epiſcopat, qu'ayant été choiſi par la République de Veniſe, pour traiter devant le Pape du Patriarchat d'Aquilée, il ſçut habilement terminer les différends qui s'étoient élevés entre cette République & l'Auguſte Maiſon d'Autriche. Lorſqu'il partit de Padoue pour le Conclave, tout le peuple l'accompagna en le félicitant & en le pleurant, parce qu'on s'attendoit bien qu'il ne retourneroit plus dans cette Ville, & que tout le monde avoit un preſſentiment qu'il ſeroit élu Pape ; ainſi la joie de le voir élevé à la plus haute Dignité de l'Egliſe, étoit altérée par la douleur de perdre un Prince & un Evêque, qui avoit toujours été le pere des pauvres, des orphelins, des veuves & des pupilles, diſpoſitions qui font juſtement eſpérer que ſon gouvernement ſera très-heureux. Cette relation a été imprimée à Parme, & nous a été communiquée par M. le Duc de Montpezat, qui eſt de retour de ſes voyages d'Italie, & qui eſt parti pour aller conclure le mariage de Mademoiſelle

Digitized by Google

de Montpezat, sa fille, avec M. le Duc des Issarts, dont il a obtenu l'agrément de Madame la Dauphine & de la Cour.

MORTS.

M. le Comte de Chabannes Curton, Capitaine dans le Régiment de Dragons d'Apchon, a été tué d'un coup de canon dans le combat de Sandehausen le 23 Juillet, âgé de vingt-cinq ans, & sans avoir été marié; il étoit fils aîné du Marquis de Chabannes Curton, Seigneur de Paulagnac & de Rochefort, ci-devant Major du Régiment des Cravates, & de Mademoiselle de Roquefeuil; neveu de feu le Marquis de Chabannes Curton, Lieutenant-Général des armées du Roi, mort il y a plusieurs années à Pragues en Boheme, sans avoir laissé de postérité; & d'Antoine de Chabannes, Marquis de Curton, ancien Colonel d'Infanterie. Il laisse un frere, Enseigne de vaisseaux, actuellement en mer, qui s'est trouvé à la prise du Port Mahon en 1756, & une sœur mariée au Marquis de Bochart Champigni.

Ce Seigneur qui, l'an passé, avoit combattu à Rosbac, est le quatrieme de la même maison, tué au service du Roi depuis 1743, le Marquis de Chabannes Mariol, Maréchal de Camp & Lieutenant des Gardes du Corps, à la bataille d'Etinguen, sans postérité. Le Comte de Chabannes, frere de M. l'Evêque d'Agen, à la bataille de Coni, faisant les fonctions d'Aide Maréchal des Logis de l'armée, & le Chevalier de Chabannes Duverger, sur mer. Depuis des siecles, cette maison est en possession de fournir sous tous les re-

Digitized by Google

gnes des ſerviteurs & des victimes à l'Etat, dont les noms ſont inſérés dans nos Hiſtoires générales & particulieres, ayant occupé les dignités & emplois de Grands Maîtres de France, Maréchal de France, Lieutenans-Généraux, &c.

Meſſire François-Iſaac de la Cropte, Comte de Bourzac, ci-devant Premier Gentilhomme de la Chambre du Prince de Conty, & ancien Meſtre de Camp-Lieutenant du régiment de Conty, cavalerie, eſt mort à Noyon le 31 du mois de Juillet, dans la ſoixante-dix-ſeptieme année de ſon âge.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Septembre, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 30 Août 1758.

GUIROY.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

Pieces Fugitives en Vers et en Prose.

Vers sur la mort de M. le Comte de Gisors, page 1
Epitaphe de M. le Comte de Gisors, 8
Vers à Madame L. C. S. en lui envoyant une Toilette, ibid.
Conte. La Fée aux Têtes, 10
Epître à M. le Marquis de Marigny, 20
Second Dialogue de M. de Moncrif, 25
Réflexions sur l'Essai des grands événemens par les petites Causes, 31
L'Erreur universelle, morceau traduit du Pere Féijoo, Bénédictin Espagnol. Théâtre critique des Erreurs communes, tome 6, 37
Fable. Fanfan & Colas, 62
Lettre de Mademoiselle de Barry, à son frere, Eleve de l'Ecole Royale Militaire, 64
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure d'Août, 71
Enigme, ibid.
Logogryphe, 72
Chanson, 74

ART. II. Nouvelles Litteraires.

Suite de l'Extrait du Voyage d'Italie, par M. Cochin. Observations critiques sur les Salles des Spectacles, 75
Suite de l'Essai sur l'amélioration des terres, 87
Commentaires sur la Cavalerie, par M. Boussanelle, 97

Digitized by Google

Traité des affections vaporeuſes, 106
Obſervations ſur la Nobleſſe & le Tiers-Etat, par Madame ***, 113
La Religion révélée, Poëme par M. de Sauvigny, 118
L'Ami des Hommes, quatrieme partie, 121
La Vie du Pape Sixte V, 134
Hiſtoire du Dioceſe de Paris, *ibid.*
La Regle des Devoirs que la nature inſpire à tous les hommes, 135
Diſcours ſur la Peinture & ſur l'Architecture, dédié à Madame la Marquiſe de Pompadour, *ibid.*
Recueil des Plans, Coupes, & Elévations du nouvelle Hôtel de Ville de Rouen, 136
Poéſies philoſophiques, *ibid.*

ART. III. Sciences et Belles Lettres.

Mathématique. Suite du Diſcours préliminaire de M. d'Alembert, à la tête de ſon Traité de Dynamique, 137
Théologie. Lettre à l'Auteur du Mercure, au ſujet des Lettres de M. l'Abbé de***, pour ſervir d'introduction à l'intelligence des divines Ecritures, & ſurtout des Livres Prophétiques, relativement à la Langue Originale, 156
Pharmacie. Avis au Public, au ſujet du Manuel des Dames de Charité, 170
Médecine. Lettre à l'Auteur du Mercure, 172

ART. IV. Beaux-Arts.

Gravure, 175
Horlogerie. Machine à arrondir, finir & polir les dents des roues de Montre, par le ſieur Vincent, de Mâcon, 176

Digitized by Google

Séance publique de l'Académie des Sciences, des Belles-Lettres & Arts de Rouen, 179

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 189
Comédie Françoise, 191
Comédie Italienne, 192
Opera Comique, 193
Concert Spirituel, 194

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 195
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c, 204
Morts, 212

La Chanson notée doit regarder la page 74.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
OCTOBRE. 1758.
PREMIER VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
ROLLIN, quai des Augustins.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. MARMONTEL, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piece.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay.

---

* Le *Nouveau Choix* se trouve aussi au Bureau du Mercure. Le format, le nombre de volumes, & les conditions sont les mêmes pour une année.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
OCTOBRE. 1758.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LE MOUTON ET LE DOGUE,
FABLE.

MOUFFLARD, gros Dogue d'Angleterre,
Et *Robin*, Mouton de Berry,
Habitoient en commun le château d'une Terre,
D'un Bourgeois raisonnable asyle favori.

Fidele Historien, je ne dois point vous taire
Le destin qu'éprouvoient, dans ce lieu solitaire,

Digitized by Google

Deux Animaux si différens
De figure, d'esprit, de mœurs, de caractere:
On caressoit le Dogue austere,
Et le Mouton trouvoit les gens indifférens.

Avoit-on, en passant, quelque caresse à faire;
C'étoit *Moufflard* que l'on flattoit.
Quelque morceau friand aux convives restoit,
Sire *Moufflard* en profitoit:
De lui plaire chacun s'étoit fait une affaire;
De Robin pas un mot... Il s'en plaignit, dit-on,
Aussi sot en cela que peut l'être un Mouton.

Eh quoi? tu ne vois pas d'où provient ce désordre,
Lui dit quelqu'un? pauvre Animal!
Messieurs les Dogues sçavent mordre,
Et les Moutons (mon cher) ne font jamais de mal.

C'est une erreur, un crime, une injustice extrême:
J'en conviens; mais en vain la sagesse s'en plaint.
Comme on ne songe qu'à soi même,
On fait peu pour ceux que l'on aime,
Et beaucoup pour ceux que l'on craint.

Digitized by Google

EPITRE
A CLÉANTHE.

Viens, j'ai besoin d'un Sage & d'un Ami;
J'aimois Olympe, & tu connus ma flamme.
Eh bien, Olympe étoit belle, étoit femme;
Elle a changé, j'ai tonné, j'ai gémi.
L'ingrate a vu l'ennui qui me dévore,
Et dans ses bras qu'elle ouvroit à demi,
M'a rappellé, pour m'en chasser encore.
C'en étoit fait : condamné sans retour,
J'ai bassement rampé dans la priere,
Sans réfléchir, qu'aux lices de l'Amour,
Qui perd le but retourne à la barriere.
O de mon sort rare fatalité !
Si j'eusse au moins confondu la parjure,
Si j'eusse pu l'accuser d'imposture,
De la haïr le plaisir m'eût resté :
Mais la cruelle a causé ma blessure
Par le poignard de la sincérité.
L'éclat dont brille une Amante nouvelle,
Dans l'instant même où l'Amour est vainqueur,
N'égale point l'attrait d'une infidelle,
Dans l'autre instant où sa bouche cruelle
Dit cet adieu qui nous perce le cœur.
Je l'avouerai, le frere inséparable
Du Dieu d'Amour, ce tyran comme lui,

Digitized by Google

Cet amour-propre a joint à mon ennui
De ſon poiſon l'amertume effroyable.
Quels changemens ont ſuivi ce revers !
Muſes, Amours, j'ai quitté vos ombrages :
Ma lyre en deuil n'enfante plus ces airs
Qui des oiſeaux excitoient les ramages,
Qui conſoloient Echo dans ſes déſerts.
J'erre, en pleurant, ſur de ſombres rivages,
Et n'y vois plus que les aſpects ſauvages
D'affreux rochers, d'abîmes entr'ouverts,
Des malheureux éternels payſages.
Chez les neuf ſœurs, je dédaignai toujours
Le luth plaintif de celle qui ſoupire :
Seule aujourd'hui, Muſe de mon martyre,
Elle répond à mes triſtes amours.
Moi, qui n'aimois qu'à chanter une Orgie,
Me voilà donc captif de l'Elégie !
Sous un cyprès réduit à lamenter,
J'irai vivant m'enfoüir ſous l'arcade
D'un Mauſolée, ou me précipiter,
Comme Sapho, des rochers de Lencade !
Non, me dis tu, change auſſi, vange toi :
Ce nœud détruit, qu'un autre lui ſuccede ;
Tant de beautés accourant à ton aide,
Vont t'affranchir de cette dure loi.
Hais qui te fuit, quitte qui t'abandonne,
Climene eſt libre, oſe te préſenter.
Fort bien, j'entends le Sage qui raiſonne ;
Mais l'Amant brûle & ne peut l'écouter.

Digitized by Google

Quand je pourrois, dégagé de ma chaîne,
D'un autre amour allumer les flambeaux ;
Quand j'aimerois Charite, Iſſé, Climene,
Pour mon bonheur quelle route incertaine !
Tout choix ſeroit un échange de maux.
Je la fuirai l'ingrate, & ſon image
S'envolera dans les champs de l'oubli :
De ma raiſon l'empire rétabli
Me ſauvera de tout autre naufrage :
Mais je ne ſuis qu'à l'été de mon âge,
L'orage encor eſt prompt à s'y former.
Ah ! gardons-nous d'une autre enchantereſſe :
Je me connois. Eh ! grands Dieux ! que ſeroit-ce,
Si par malheur j'allois encor aimer ?

HEUREUSEMENT,

Anecdote Françoiſe.

NON, Madame, diſoit l'Abbé de Châteauneuf à la vieille Marquiſe de Liſban, je ne puis croire que ce qu'on appelle vertu dans une femme, ſoit auſſi rare qu'on le dit, & je gagerois, ſans aller plus loin, que vous avez toujours été ſage. Ma foi, mon cher Abbé, peu s'en faut que je ne vous diſe comme Agnès, *ne gagez pas...* Perdrois-je ? Non, vous gagneriez ; mais de ſi peu, ſi peu de choſe, que franche-

Digitized by Google

ment ce n'eſt pas la peine de s'en vanter.. C'eſt à-dire, Madame, que votre ſageſſe a couru des riſques.. Hélas oüi! plus d'une fois je l'ai vue au moment de faire naufrage. *Heureuſement* la voilà au port.. Ah! Marquiſe, confiez moi le récit de ſes aventures.. Volontiers : nous ſommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à diſſimuler, & ma jeuneſſe eſt ſi loin de moi, que j'en puis parler comme d'un beau ſonge.

Si vous vous rappellez le Marquis de Liſban, c'étoit une de ces figures froidement belles, qui vous diſent, *me voilà*; c'étoit une de ces vanités gauches, qui manquent ſans ceſſe leur coup. Il ſe piquoit de tout, & n'étoit bon à rien : il prenoit la parole, demandoit ſilence, ſuſpendoit l'attention & diſoit une platitude; il rioit avant de conter, & perſonne ne rioit de ſes contes; il viſoit ſouvent à être fin, & il tournoit ſi bien ce qu'il vouloit dire, qu'il ne ſçavoit plus ce qu'il diſoit. Quand il ennuyoit les femmes, il croyoit les rendre rêveuſes : quand elles s'amuſoient de ſes ridicules, il prenoit cela pour des agaceries.. Ah! Madame, l'heureux naturel!.. Nos premiers tête-à-têtes furent remplis par le récit de ſes bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience; je finis par l'entendre avec dégout : je

Digitized by Google

pris même la liberté d'avouer à mes parens que cet homme-là m'ennuyoit à l'excès. On me répondit que j'étois une sotte, & qu'un mari étoit fait pour cela : je l'épousai. On me fit promettre de l'aimer uniquement : ma bouche dit *oüi*, mon cœur dit *non*, & ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le Comte de Palmene se présenta chez moi avec toutes les graces de l'esprit & de la figure. Mon mari, qui l'amenoit, fit les honneurs de ma modestie : il répondit aux choses agréables que lui dit le Comte sur son bonheur, avec un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire, je l'aimois à la folie ; & delà toutes ces confidences indiscretes qui ne choquent pas moins la vérité que la bienséance, & dans lesquelles la vanité abuse du silence de la pudeur. Je n'y pus tenir, je quittai la place, & Palmene put s'appercevoir à mon dépit, que le Marquis lui en imposoit. L'impertinent, disois-je en moi-même ! il va s'applaudissant de son triomphe, bien assuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me supposera assez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus sot & le plus vain. S'il parloit d'un attachement honnête à mes devoirs, encore passe ; mais de l'amour ! de la foiblesse ! il y a de quoi

Digitized by Google

me deshonorer. Non, je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis folle de mon mari : il est important surtout de désabuser Palmene, & c'est par lui que je dois commencer.

Mon mari, qui se félicitoit de m'avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cause de ma confusion & de ma colere. Il s'estimoit trop, & ne m'aimoit pas assez pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant, me dit-il, quand le Comte fut sorti : je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoutes pas trop au moins, c'est un homme dangereux. Je le sentois mieux qu'il ne pouvoit le dire.

Le lendemain le Comte de Palmene vint me voir ; il me trouva seule. Me pardonnez-vous, Madame, l'embarras où je vous vis hier ? J'en étois la cause innocente, & j'aurois bien dispensé le Marquis de me prendre pour confident. Je ne sçais pas, lui dis-je, en baissant les yeux, pourquoi il a tant de plaisir à raconter ce que j'ai tant de peine à entendre. Quand on est si heureux, Madame, on est bien pardonnable d'être indiscret. S'il est heureux, je l'en félicite ; mais en vérité il n'y a pas de quoi. Hé ! peut-il ne pas l'être, reprit le Comte avec un soupir, en possédant la plus belle personne du monde ? Je suppo-

Digitized by Google

ſe, Monſieur, je ſuppoſe que je ſois telle; où eſt la gloire, le mérite, le bonheur de me poſſéder? Eſt-ce moi qui me ſuis donnée.. Non, Madame, mais ſi je l'en crois, vous avez bientôt applaudi vous-même au choix qu'on avoit fait ſans vous.. Quoi! Monſieur, les hommes ne penſeront-ils jamais qu'on nous éleve à la diſſimulation dès l'enfance; que nous perdons la franchiſe avec la liberté, & qu'il n'eſt plus temps d'exiger de nous que nous ſoyons ſinceres, quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas?

Je l'étois un peu trop moi-même, & je m'en apperçus trop tard: l'eſpoir s'étoit gliſſé dans l'ame du Comte. Avouer qu'on n'aime pas ſon mari, c'eſt preſque avouer qu'on en aime un autre, & le confident d'un tel aveu en eſt aſſez ſouvent l'objet.

Ces idées avoient plongé le Comte dans une douce rêverie. Vous êtes donc bien diſſimulée, me dit-il après un long ſilence; car le Marquis m'a raconté des choſes étonnantes de votre mutuel amour.. A la bonne heure, Monſieur; qu'il ſe flatte tout à ſon aiſe: je n'ai garde de le déſabuſer.. Mais vous, Madame, ſeriez-vous à plaindre?.. Je fais mon devoir; je ſubis mon ſort, ne m'en demandez pas davantage, & ſurtout n'abuſez jamais du ſecret que l'im-

Digitized by Google

prudence de mon mari, ma sincérité naturelle, & mon impatience m'ont arraché.
Moi, Madame! ah! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance. Mais je veux l'avoir seul & sans réserve; regardez-moi comme un ami qui partage toutes vos peines, & dans le sein duquel vous pouvez les déposer.

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide; je ne me défiai plus ni de moi-même, ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures, de l'âge & de la figure du Comte, me parut la chose du monde la plus raisonnable & la plus honnête; & un mari tel que le mien, la chose du monde la plus ridicule & la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaisances, dont il avoit encore la fortise de se glorifier; & c'étoit toujours à Palmene qu'il en faisoit confidence, & qu'il en exagéroit le prix. Le Comte ne sçavoit qu'en croire. Pourquoi me tromper, me disoit-il quelquefois? pourquoi désavouer une sensibilité louable? rougissez-vous de vous dédire? Hé! non, Monsieur: j'en ferois gloire; je ne suis pas assez heureuse pour avoir à me rétracter.

A ces mots mes yeux se remplirent de

Digitized by Google

larmes. Palmene en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines ! quel charme j'éprouvois à l'entendre ! O mon cher Abbé ! le dangereux consolateur ! Il prit dès ce moment un empire absolu sur mon ame ; & de tous mes sentimens, mon amour pour lui étoit le seul dont je lui faisois un mystere. Il ne m'avoit jamais parlé du sien que sous le nom de l'amitié ; mais abusant enfin de l'ascendant qu'il avoit sur moi, il m'écrivit : « Je me suis » trompé, & je vous ai trompée : cette » amitié si tranquille & si douce, à la- » quelle je me livrois sans crainte, est de- » venue l'amour le plus violent, le plus » passionné qui fût jamais. Je vous verrai » ce soir pour vous consacrer ma vie, ou » pour vous dire un éternel adieu. »

Je ne vous expliquerai pas, mon cher Abbé, les mouvemens opposés qui s'éleverent dans mon ame : je sçais qu'il y avoit de la vertu, de l'amour, de la frayeur ; mais je sçais bien aussi qu'il y avoit de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défense. Premiérement je ne serai pas seule, & je vais dire qu'on laisse entrer tout le monde : en second lieu, je ne le regarderai que légérement, sans permettre que ses yeux s'attachent un instant sur les miens. Cet effort sera pénible ; mais

Digitized by Google

la vertu n'eſt pas vertu pour rien : enfin j'éviterai qu'il me parle en particulier, &, s'il l'oſe, je lui répondrai d'un ton, mais d'un ton à lui impoſer.

Ma réſolution bien priſe, je me mis à ma toilette, & ſans y penſer, je me parai ce jour-là avec plus de grace & d'élégance que je n'avois jamais fait.

Il me vint ſur le ſoir un monde prodigieux, & ce monde me donna de l'humeur. Mon mari plus empreſſé, plus aſſidu que de coutume, comme s'il l'avoit fait exprès, me cauſa un ennui mortel ; enfin on annonça Palmene. Il me ſalua en rougiſſant : je le reçus avec une révérence profonde, ſans daigner lever les yeux ſur lui, & je me diſois à moi-même : En vérité cela eſt fort beau ! La converſation fut d'abord générale : Palmene laiſſoit échapper des mots qui, pour tout le monde, ſignifioient peu de choſe, & qui, pour moi, diſoient beaucoup. Je feignis de ne les pas entendre, & je m'applaudiſſois tout bas d'une rigueur ſi bien ſoutenue. Palmene n'oſoit s'approcher de moi : mon mari l'y obligea avec ſes plaiſanteries familieres. Le reſpect & la timidité du Comte m'attendrirent. Le malheureux, diſois-je, eſt plus à plaindre qu'il n'eſt à blâmer : s'il oſoit, il me demanderoit grace : mais il ne l'oſera jamais.

Digitized by Google

Je l'y encourageai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, Madame ; me la pardonnez-vous ?. Non, Monſieur. Ce *non* prononcé je ne ſçais comment, me parut ſublime. Palmene ſe leva comme pour s'en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que le ſouper étoit ſervi. Allons, cher Comte, ſois galant ; donne la main à ma femme : elle a de l'humeur, ce me ſemble ; mais nous ſçaurons la diſſiper.

Palmene déſeſpéré me ſerra la main ; je le regardai, & je crus voir dans ſes yeux l'image de l'amour & de la douleur. J'en fus pénétré, mon cher Abbé ; & par un mouvement qui partoit de mon cœur, ma main répondit à la ſienne. Je ne puis vous peindre le changement qui ſe fit tout-à-coup ſur ſon viſage. Il devint rayonnant de joie ; cette joie ſe répandit dans l'ame de tous les convives ; l'amour & le deſir de plaire ſembloient les animer tous comme lui.

Le propos tomba ſur la galanterie. Mon mari, qui ſe croyoit un Ovide dans l'art d'aimer, dit à ce ſujet mille impertinences. Le Comte, en y répondant, tâchoit de les adoucir avec une délicateſſe ingénieuſe, qui achevoit de me charmer. *Heureuſement* un jeune étourdi qui s'étoit mis

Digitized by Google

à côté de moi, s'avisa de me dire de jolies choses ; *heureusement* aussi je lui donnai quelque attention, & lui répondis avec un air de complaisance. Palmene, cet homme si aimable, tomba tout à coup dans une humeur noire. La conversation avoit passé de l'amour à la coquetterie. Le Comte se déchaîna contre cette envie générale de plaire, avec une chaleur & un sérieux qui me confondirent. Je pardonne, disoit-il, à une femme de changer d'amant, je lui passe même d'en avoir plusieurs ; tout cela est dans la nature ; ce n'est pas sa faute si on ne peut l'attacher : au moins ne cherche-t'elle à captiver que ceux qu'elle aime & qu'elle rend heureux, & si elle fait en même temps le bonheur de deux ou trois, c'est un bien qui se multiplie. Mais une coquette est un tyran qui veut tout asservir pour le seul plaisir d'avoir des esclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reste ne lui est rien : son orgueil se fait un jeu de notre foiblesse, & un triomphe de nos tourmens : ses regards mentent, sa bouche trompe, son langage & sa conduite ne sont qu'un tissu de pieges, ses graces sont autant de syrenes, ses charmes autant de poisons.

Cette déclamation étonna toute l'assemblée. Quoi ! Monsieur, lui dit le jeune

Digitized by Google

homme qui m'avoit parlé, vous préférez une femme galante à une femme coquette ? Oui, sans doute ; je la préfere, & il n'y a pas à balancer. Cela eſt plus commode, lui dis-je ironiquement. Et plus eſtimable, Madame, me dit-il d'un ton ſévere, plus eſtimable mille fois. Je vous avoue que je fus piquée de cette inſulte. Allez, Monſieur, repris-je avec dédain, vous avez beau nous faire un crime du plaiſir le plus innocent & le plus naturel qui ſoit au monde, votre opinion ne fera pas loi. Les coquettes, dites-vous, ſont des tyrans : vous êtes bien plus tyran vous-même, de vouloir nous priver du ſeul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au ſoin de plaire, que nous reſte-t'il dans la ſociété ? Talens, génie, vertus éclatantes, vous avez tout, ou vous croyez tout avoir ; il n'eſt accordé à une femme que de prétendre à être aimable, & vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un ſeul ! c'eſt l'enſevelir au milieu des vivans ! c'eſt pour elle anéantir le monde. Ah ! Madame, me dit le Comte avec dépit, vous êtes bien de votre ſiecle. En vérité je ne le croyois pas. Tu avois tort, mon cher, reprit mon mari, tu avois tort : ma femme veut plaire à toute la nature ; mais elle ne veut rendre heureux que moi.

Digitized by Google

Cela eſt cruel, je l'avoue, & je le lui ai dit cent fois; mais c'eſt ſa folie : tant pis pour les dupes. Auſſi pourquoi prendre au ſerieux ce qui n'eſt qu'une plaiſanterie. Si elle a du plaiſir à s'entendre dire qu'elle eſt belle, faut-il pour cela qu'elle réponde ſur le même ton ? Elle m'aime, cela eſt tout ſimple ; mais toi, mais tant d'autres qui l'amuſent, n'ont rien à prétendre à ſon cœur. Il eſt pour moi celui-là, & je défie qu'on me l'enleve. Vous me fermez la bouche, dit Palmene, dès que vous prenez Madame pour exemple, & je n'ai point à repliquer. A ces mots on ſortit de table.

Je conçus dès ce moment pour le Comte, je ne dis pas de l'averſion, mais une crainte qui en approche. Quel homme, diſois-je en moi-même ! quel caractere impérieux ! il feroit le malheur d'une femme. Après le ſouper, il tomba dans un ſilence morne, d'où rien ne put le retirer. Enfin me trouvant ſeule un inſtant, penſez-vous ce que vous m'avez dit, me demanda-t'il du ton d'un Juge ſévere ?. Aſſurément.. C'en eſt aſſez : vous ne me verrez de ma vie.

Heureuſement il ma tenu parole, & je ſentis par le chagrin que me cauſa cette rupture, tout le danger que j'avois couru.

Digitized by Google

Voilà, dit l'Abbé, en profond Moraliſte, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient ſérieuſe : on s'aigrit, on s'humilie ; l'amour s'épouvante, & s'enfuit.

Le caractere du Chevalier de Luzel, reprit la Marquiſe, étoit tout oppoſé à celui du Comte de Palmene.. Ce Chevalier, Madame, étoit ſans doute le jeune homme qui vous avoit ſouri pendant le ſouper ?. Oui, mon cher Abbé, c'étoit lui-même. Il étoit beau comme Narciſſe, & il ne s'aimoit guere moins ; il avoit de la vivacité, de la gentilleſſe dans l'eſprit, mais pas l'ombre du ſens commun.

Ah ! Marquiſe, me dit-il, votre Palmene eſt un triſte perſonnage ! que faites-vous de cet homme là ? il raiſonne, il moraliſe, il nous aſſomme avec ſon bon ſens. Pour moi, je ne ſçais que deux choſes ; m'amuſer & être amuſant : je connois mon monde, je vois ce qui s'y paſſe, je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité, c'eſt l'ennui ; or l'ennui vient de l'égalité dans le caractere, de la conſtance dans les liaiſons, de la ſolidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaiſir lui même ; au lieu que la légéreté, le caprice, la coquetterie le réveille. Auſſi j'aime les coquettes à la folie ;

Digitized by Google

c'eſt le charme de la ſociété. D'ailleurs les femmes ſenſibles ſont fatigantes à la longue. Il eſt bon d'avoir quelqu'un avec qui ſe délaſſer. Avec moi, lui dis-je en ſouriant, vous vous délaſſerez tout à votre aiſe.. Et voilà ce que je déſire, ce que je cherche auprès d'une coquette : quelle combatte, quelle réſiſte, quelle ſe défende, s'il eſt poſſible. Oui, Madame, je vous ſuirois, ſi je vous croyois capable d'un engagement ſérieux. Madame, reprit l'Abbé, ce jeune fat étoit un homme à craindre.. Je vous en réponds, mon ami, & je ne fus pas long-temps à m'en appercevoir. Je le traitois d'abord comme un enfant, & cet empire de ma raiſon ſur la ſienne ne laiſſoit pas d'être flatteur à mon âge; mais c'étoit à qui me l'enleveroit. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses abſences me donnoient de l'humeur, ſes liaiſons de la jalouſie. J'exigeai des ſacrifices, & je voulus impoſer des loix.

Ma foi, me dit-il un jour que je lui reprochois ſa diſſipation, voulez-vous faire un petit miracle ? Rendez-moi ſage tout d'un coup : je ne demande pas mieux. J'entendis bien que pour le rendre ſage, il falloit ceſſer de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenoit ce petit miracle. A peu de choſe, me dit-il : tout

Digitized by Google

nous aimons, à ce qu'il me semble; le reste n'est pas mal aisé.. Si nous nous aimions, comme vous le dites, & comme je ne le crois pas, le miracle seroit opéré, l'amour seul vous eût rendu sage.. Oh, non, Madame, il faut être juste : j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre; perte ou gain, c'est le sort du jeu, & j'en veux bien courir les risques; mais il y a encore un échange à faire, & en conscience vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaisir pour rien. Madame, interrompit encore l'Abbé, le Chevalier n'étoit pas aussi dépourvu de bon sens que vous le dites, & le voilà qui raisonne assez bien. J'en fus étonnée, dit la Marquise; mais plus je sentois qu'il avoit raison, plus je tâchai de lui persuader qu'il avoit tort. Je lui dis même, autant qu'il m'en souvient, les plus belles choses du monde sur l'honneur, le devoir, la fidelité conjugale : il n'en tint compte; il prétendit que l'honneur n'étoit qu'une bienséance, le mariage une cérémonie, & le serment de fidélité un compliment, une politesse qui, dans le fonds, n'engageoit à rien. Tant fut disputé de part & d'autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout à coup mon mari arriva..

Heureusement, Madame! Oh, très-heu-

reuſement, je l'avoue ! Jamais mari ne vint plus à propos. Nous étions troublés ; ma rougeur m'eût trahi, & ſans avoir le temps de réfléchir, je dis au Chevalier : *Cachez-vous.* Il ſe ſauva dans mon cabinet de toilette.. Retraite dangereuſe, Madame !. Il eſt vrai, mais ce cabinet avoit une iſſue, & je fus tranquille ſur l'évaſion du Chevalier. Madame, dit l'Abbé, avec ſon air réfléchi, je gage que Monſieur le Chevalier eſt encore dans le cabinet. Patience, reprit la Marquiſe, nous n'en ſommes pas au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de ſoi, qu'il portoit toujours ſur ſon viſage, & moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vîte l'embraſſer avec un cri de ſurpriſe & de joie. Hé bien, petite folle, me dit-il, te voilà bien contente : tu me revois : je ſuis bien bon de venir paſſer la ſoirée avec cette enfant. Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari ; ſçais-tu bien que cela eſt ridicule, & que l'on dit dans le monde qu'il faut nous enſevelir enſemble, ou m'exiler d'auprès de toi ; que tu n'es bonne à rien, depuis que tu es ma femme ; que tu déſoles tous tes amans, & que cela crie vengeance.. Moi, Monſieur, je ne déſole perſonne... je ne déſole perſonne.. Quel air ingénu ! on l'en croiroit. Ainſi, par exemple,

ple, Palmene doit trouver bon que tu n'ayes fait avec lui que le rôle d'une coquette ? Le Chevalier doit être content qu'on lui préfere un mari ? Et quel mari encore ? Un ennuyeux, un mauſſade, qui n'a pas le ſens commun, n'eſt-ce pas ? Quelle comparaiſon avec l'élégant Chevalier !. Aſſurément, je n'en fais aucune.. Le Chevalier a de l'eſprit, de la légéreté, des graces. Que ſçais-je ? Il a peut-être le don des larmes. A-t'il jamais pleuré à tes genoux ? Tu rougis, c'eſt preſque un aveu. Acheve, conte-moi cela. Finiſſez, lui dis-je, ou je quitte la place.. Hé, quoi ? Ne vois-tu pas que je plaiſante ?. Cette plaiſanterie mériteroit.. Comment donc ? Le dépit s'en mêle. Tu me menaces ! Tu le peux, je n'en ſerai pas moins tranquille.. Vous vous prévalez de ma vertu.. De ta vertu ? Oh, point du tout, je ne compte que ſur mon étoile, qui ne veut pas que je ſois un ſot.. Et vous croyez à cette étoile ?. J'y crois ſi fort, j'y compte ſi bien, que je te défie de la vaincre. Tiens, mon enfant, j'ai connu des femmes ſans nombre; jamais aucune, quoique j'aye fait, n'a pu ſe réſoudre à m'être infidelle. Ah ! je puis dire, ſans vanité, que quand on m'aime, on m'aime bien. Ce n'eſt pas que je ſois mieux qu'un autre, je ne m'en fais pas accroire; mais c'eſt un

Digitized by Google

je ne ſçais quoi, comme dit Moliere, que l'on ne ſçauroit expliquer. A ces mots ſe meſurant des yeux, il ſe promenoit devant une glace. Auſſi, pourſuivit-il, tu vois ſi je te gêne : par exemple, ce ſoir, as-tu quelque rendez-vous, quelque tête-à-tête? je me retire. Ce n'eſt qu'en ſuppoſant que tu ſois libre, que je viens paſſer la ſoirée avec toi. Quoi qu'il en ſoit, lui dis-je, vous ferez bien de reſter.. Pour plus de ſûreté, n'eſt-ce pas ?. Peut-être bien.. Je te remercie, je vois qu'il faut que je ſoupe avec toi. Soupez donc bien vîte, interrompit l'Abbé, M. le Marquis m'impatiente : il me tarde que vous ſortiez de table, que vous ſoyez retirée dans votre appartement, & que votre mari vous y laiſſe. Hé-bien, mon cher Abbé, m'y voilà, dans le trouble le plus cruel que j'aye éprouvé de ma vie. L'ame combattue, j'en rougis encore, entre la crainte & le deſir, je m'avance à pas tremblans vers le cabinet de toilette, pour voir enfin ſi mes allarmes étoient fondées ; je n'y vois perſonne, je le crois parti, ce perfide Chevalier, mais *heureuſement* j'entends parler à demi-voix dans le chambre voiſine ; j'approche, j'écoute, c'étoit Luzel lui-même, avec la plus jeune de mes femmes. Il eſt vrai, diſoit-il, je ſuis venu pour la Marquiſe, mais le hazard

Digitized by Google

me ſert mieux que l'amour. Quelle comparaiſon ! & que le ſort eſt injuſte ! Ta maîtreſſe eſt aſſez bien ; mais a-t'elle cette taille, cet air leſte, cette fraîcheur, cette gentilleſſe ? Par exemple, c'eſt cela qui devroit être de qualité. Il faut qu'une femme ſoit, ou bien modeſte, ou bien vaine, pour avoir une ſuivante de ta figure & de ton âge. Ma foi, Louiſon, ſi les graces ſont faites comme toi, Vénus ne doit pas briller à ſa toilette.. Réſervez, M. le Chevalier, vos galanteries pour Madame, & ſongez qu'elle va venir.. Hé non, elle eſt avec ſon mari ; ils ſont le mieux du monde enſemble ; je crois même, Dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu'ils ſe diſoient des choſes tendres. Il ſeroit plaiſant qu'il vînt paſſer la nuit avec elle ! Quoi qu'il en ſoit, elle ne me ſçait point ici, & dès ce moment je n'y ſuis plus pour elle.. Mais, Monſieur, vous n'y penſez pas, que deviendrois-je ſi l'on ſçavoit ?. Raſſure-toi, j'ai tout prévu : ſi demain l'on me voit ſortir, il eſt aiſé de donner le change.. Mais, M. le Chevalier, l'honneur de Madame.. Tu badines, l'honneur de Madame eſt bien à cela près ! Tant mieux, après tout, qu'on lui donne un homme comme moi, cela va la mettre à la mode. Ah ! le ſcélérat, s'écria l'Abbé ! ju-

Digitized by Google

gez, mon ami, reprit la Marquise, de ma colere à ce discours. Je fus au moment d'éclater ; mais cet éclat alloit me perdre : ni mes gens, ni mon mari n'auroient pu se persuader que le Chevalier fût là pour Louison. Je pris le parti de dissimuler : je sonnai, Louison parut : jamais je ne l'avois vue si jolie, car la jalousie embellit son objet quand elle ne peut l'enlaidir. Est-ce un des gens de Monsieur, lui dis-je, que je viens d'entendre avec vous ? Oui, Madame, répondit-elle avec embarras., Qu'il se retire à l'instant même, & ne revenez qu'après qu'il sera sorti. Je n'en dis pas davantage ; mais soit que Louison m'eût pénétrée, soit que la crainte la déterminât à renvoyer le Chevalier, il se retira dans la minute, & sortit sans être apperçu. Vous jugez bien, mon cher Abbé, qu'il fut consigné à ma porte, & que Louison le lendemain, me coëffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m'impatienta, & fut congédiée.. Vous aviez raison, Madame, conclut l'Abbé : votre vertu a couru des risques. Ce n'est pas tout, poursuivit-elle, & voici bien une autre avanture. Nous passions tous les ans la belle saison à notre maison de campagne de Corb.., & pour voisin nous avions un Peintre célebre, qui fit naître au Marquis

l'idée galante d'avoir mon portrait & le ſien. Vous ſçavez que ſa folie étoit de ſe croire aimé de moi : il vouloit qu'on nous vît dans le même tableau, enchaînés par l'hymen, avec des nœuds de fleurs. Le Peintre ſaiſit ſa penſée ; mais accoutumé à travailler d'après nature, il déſiroit avoir un modele pour la figure de l'hymen. Dans cette même campagne étoit alors un jeune Abbé, qui nous venoit voir quelquefois : ſes beaux yeux, ſa bouche de roſe, ſon teint à peine encore velouté du duvet de l'adoleſcence, ſes cheveux d'un blond cendré, qui flottoient à petites ondes ſur un cou plus blanc que l'ivoire ; la tendre vivacité de ſes regards, la délicateſſe & la régularité de ſes traits, tout ſembloit fait en lui pour le deſſein qu'on ſe propoſoit. Le Marquis obtint de l'Abbé qu'il ſervît de modele au Peintre.

A ce début, l'Abbé de Châteauneuf redoubla d'attention ; mais il diſſimula juſqu'au bout pour entendre la fin de l'hiſtoire.

L'expreſſion à donner aux têtes, continua la Marquiſe, produiſit d'excellentes ſcenes entre le Peintre & le Marquis. Plus mon mari tâchoit d'avoir l'air paſſionné, plus il avoit l'air imbécille. Le Peintre copioit fidélement, & le Marquis étoit fu-

Digitized by Google

rieux de se voir peint au naturel. De mon côté, j'avois je ne sçais quoi de moqueur dans la physionomie que le Peintre imitoit de même. Le Marquis juroit, l'Artiste retouchoit sans cesse, & toujours il retrouvoit sur la toile l'air d'une friponne & d'un sot. Enfin l'ennui me gagna; le Marquis prit cela pour une douce langueur: de son côté il se donna un rire niais, qu'il appelloit un tendre sourire, & le Peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyoit. Il fallut en venir à la figure de l'hymen. Allons, Monsieur l'Abbé, disoit le Peintre, des graces, de la volupté, regardez Madame tendrement, plus tendrement encore; prenez-lui la main, ajoutoit mon mari, & supposez que vous lui dites: « Ne » craignez rien, ma belle enfant, ces chaî» nes sont de fleurs; elles sont fortes, mais » légeres. » Animez-vous donc, M. l'Abbé, votre visage ne dit mot; vous avez l'air d'un Hymen tranſi. Le jeune homme profitoit à merveille des leçons du Peintre & du Marquis. Sa timidité se dissipoit peu à peu, sa bouche sourioit amoureusement, son teint se coloroit d'une rougeur plus vive; ses yeux pétilloient d'une douce flamme, & sa main serroit la mienne avec un tremblement dont moi seule je m'apperce-vois. Il faut tout vous dire, l'émotion de

Digitized by Google

ſon ame paſſa dans mes ſens, & je regardois le Dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'eſt, diſoit le Marquis! Continuez, Monſieur l'Abbé, cela vient à merveille. N'eſt-ce pas, Monſieur, demandoit-il au Peintre? Nous ferons quelque choſe de notre petit modele. Allons, ma femme, ne nous rebutons point : je ſçavois bien que cela ſeroit beau. Vous voilà comme je voulois : courage, Abbé; continuez, Madame, je vous laiſſe tous deux en attitude. N'en changez pas juſqu'à mon retour. Dès que le Marquis s'étoit éloigné, mon petit Abbé devenoit céleſte : mes yeux dévoroient ſes regards, & je ne pouvois m'en raſſaſſier : les ſéances étoient longues, & nous ſembloient ne durer qu'un inſtant. Quel dommage, diſoit le Peintre, que je n'aye pas ſaiſi Madame dans un moment comme celui-ci! Voilà l'expreſſion que je demandois : c'eſt toute une autre phyſionomie. Ah! Monſieur l'Abbé, quel plaiſir de vous peindre! Vous ne vous refroidiſſez point; vos traits s'animent de plus en plus. Point de diſtraction, Madame, attachez vos yeux ſur les ſiens, mon hymen ſera un morceau ſublime. Quand la tête de l'hymen fut achevée, je veux, Madame, me dit-il un jour en l'abſence de mon mari, je veux retoucher votre portrait.

Digitized by Google

Changez de place, Monsieur l'Abbé, & prenez celle de M. le Marquis. Pourquoi donc, Monsieur, lui demandai-je en rougissant ?. Hé ! mon Dieu ! Madame, laissez-moi faire, je connois mieux que vous ce qui vous est avantageux.. Je l'entendis à merveille, & l'Abbé en rougit comme moi. L'artifice du Peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur, qu'il m'avoit donnée, fit place à l'expression la plus touchante d'une timide volupté. Le Marquis, à son retour, ne pouvoit se lasser d'admirer ce changement, qu'il ne concevoit pas. Cela est singulier, disoit-il ! Il semble que ce tableau se soit animé de lui-même. C'est l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le Peintre, de se développer ainsi à mesure qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre chose dans quelque temps d'ici. Mais, ma tête, à moi, reprit le Marquis, ne s'embellit pas de même.. La raison en est simple, repliqua l'Artiste : les traits sont plus forts & les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas ; cela doit faire, avec le temps, une des plus belles têtes de mari qu'on ait vues.

Quand le tableau fut fini, nous tombâmes, l'Abbé & moi, dans une tristesse profonde. Ils n'étoient plus, ces momens si doux, où nos ames se parloient par nos

Digitized by Google

yeux, & s'élançoient l'une vers l'autre. Sa timidité, ma pudeur nous imposoient une gêne cruelle : il n'osoit plus venir nous voir aussi souvent, & je n'osois plus l'y inviter moi-même.

Un jour enfin qu'il étoit chez moi, je le trouvai seul, immobile & rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé, lui dis-je ? Oui, Madame, me répondit-il naïvement ; je goûte le seul plaisir qui me soit permis désormais : je vous admire dans votre image.. Vous m'admirez ? Cela est bien galant.. Ah ! je dirois mieux si je l'osois.. En vérité, vous êtes content ?. Content, Madame : je suis enchanté. Hélas ! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait ! Il est assez bien, interrompis-je, en feignant de ne l'avoir pas entendu ; mais le vôtre est mieux, ce me semble.. Mieux, Madame, que dites-vous ? Le mien est d'un froid à glacer.. Vous plaisantez avec votre froideur : il n'y a rien de plus vif dans le monde. Ah, Madame ! que n'étois-je libre de laisser éclater sur mon visage ce qui se passoit dans mon cœur ! Vous auriez vu bien autre chose. Mais le moyen d'exprimer ce que je sentois dans ces momens ? Si ce n'étoit pas le Marquis, c'étoit le Peintre, qui avoit sans cesse les yeux sur moi. Il falloit

Digitized by Google

bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir, ajouta-t'il, comment je vous aurois regardée, si nous avions été sans témoins ? Rendez-la-moi cette main, que je ne ferrois qu'en tremblant, & reprenons la même attitude.. Le croiriez-vous, mon ami, j'eus la curiosité, la complaisance, & si vous voulez, la foiblesse de laisser tomber ma main dans la sienne. Il faut l'avouer, je n'ai rien vu de si tendre, de si passionné, de si touchant que la figure de mon petit Abbé dans ce dangereux tête-à-tête. La volupté sourioit sur ses levres; le désir brilloit dans ses yeux, & toutes les fleurs du Printems sembloient éclorre sur ses belles joues. Il pressoit ma main contre son cœur, & je le sentois battre avec une vivacité qui se communiquoit au mien. Oui, lui dis-je, en tâchant de dissimuler mon trouble, cela seroit plus expressif, je l'avoue, mais ce ne seroit plus la figure de l'hymen. Non, Madame, non, ce seroit celle de l'amour; mais l'hymen à vos pieds ne doit être que l'amour même. A ces mots il parut s'oublier, & je vis le moment qu'il se croyoit tout de bon le Dieu dont il étoit l'image.

Heureusement qu'il me restoit encore assez de force pour me fâcher : le pauvre enfant interdit & confus, prit mon émo-

Digitized by Google

tion pour de la colere, & perdit, à me demander grace, le moment le plus favorable de m'offenser impunément. Ah! Madame, s'écria l'Abbé de Châteauneuf, est-il possible que j'aye été si sot! Comment donc, reprit la Marquise,. Hélas! ce petit imbécille, c'étoit moi!. Vous! il n'est pas possible?. C'étoit moi-même, rien n'est plus certain. Vous me rappellez mon histoire. Ah! cruelle, si j'avois sçu ce que je sçais.. Mon vieil ami, vous auriez eu trop d'avantage, & cette sagesse que vous vantez tant, vous eût foiblement résisté. Je suis confondu, s'écrioit l'Abbé: je ne me le pardonnerai de ma vie.. Consolez-vous, il en est temps, reprit en souriant la Marquise; mais avouez, qu'il y a souvent bien du bonheur dans la vertu même, & que celles qui en ont le plus, devroient juger moins sévérement celles qui n'en n'ont pas assez.

Digitized by Google

ODE
ANACRÉONTIQUE.

Si près de celle que j'adore,
J'ai ſouvent chanté mon bonheur :
Par des ſons plus touchans encore,
Puiſſai-je exprimer ma douleur !

Toi, dont la beauté, la tendreſſe
Egale celle des amours ;
Toi, dont la main enchantereſſe
Serre mes chaînes tous les jours ;

Que ne vois-tu couler mes larmes !
Ces vers en ſont preſqu'effacés ;
Mais ils en auroient moins de charmes,
Si ma main les eût mieux tracés.

Les traits de cette main tremblante
Seront déchiffrés tour à tour ;
Rien n'échappe aux yeux d'une Amante
Qui lit au flambeau de l'Amour.

Ton Amant loin de toi ſoupire,
Tandis que Paris enchanté
T'écoute, & tous les jours admire,
Et tes talens, & ta beauté,

Digitized by Google

Le triſte joug dont la fortune
M'accable & m'impoſe la loi,
Ces vains honneurs, tout m'importune;
Je ne lui demandois que toi.

C'eſt en vain pour moi que l'aurore
Du ſoleil hâte le retour;
Je ne dois point te voir encore,
Je deſire la fin du jour.

Toute la nature en ſilence
N'offre qu'un déſert à mes yeux;
Et les oiſeaux en ton abſence
N'ont plus de chants harmonieux.

Quelquefois couronné de lierre,
De Silene le nourriſſon
M'agace, me préſente un verre,
Et me demande une chanſon.

Mais du tendre Amant de Délie,
Ma voix a perdu les accens;
Et du triſte Amant de Julie,
J'imite les tons languiſſans.

Pour éviter les jours de fête,
Je voudrois fuir dans les forêts;
Je ne couronne plus ma tête
Que de ſoucis & de cyprès.

Digitized by Google

En vain je voudrois à l'étude
Pouvoir donner quelques momens ;
L'esprit a trop d'inquiétude,
Et le cœur trop de sentimens.

Souvent sans dessein & sans guide,
Je m'égare au fond des valons :
Là de Maupertuis & d'Euclide,
Je veux répéter les leçons.

Je passe en ces sombres demeures
Le jour sans m'en appercevoir,
Et n'y calcule que les heures
Que je dois passer sans te voir.

La nuit dans cet espace immense
Que Newton soumit à sa loi,
Je n'observe que la distance
Dont je suis éloigné de toi.

Lorsque de l'aurore naissante,
J'apperçois le doux incarnat ;
A mon esprit toujours présente,
Ton image en ternit l'éclat.

Mon ame abusée & ravie,
Croit ainsi presser mon retour :
Dans tous les instans de ma vie,
Tout se rapporte à mon amour.

Digitized by Google

RÉPONSE

De M. de Voltaire à une Enigme qui venoit de Madame la Ducheſſe d'Orléans (1).

VOTRE Enigme n'a point de mot :
Expliquer choſe inexplicable,
Eſt ou d'un Docteur ou d'un ſot ;
L'un & l'autre eſt aſſez ſemblable ;
Mais ſi l'on donne à deviner
Quelle eſt la Princeſſe adorable,
Qui ſur les cœurs ſçait dominer,
Sans chercher cet empire aimable ;
Pleine de goût ſans raiſonner,
Et d'eſprit ſans faire l'habile :
Cette Enigme peut étonner,
Mais le mot n'eſt pas difficile.

(1) *L'eſpece d'Enigme qui a donné lieu à ces vers, & que tout le monde connoît, occaſionne de vives diſputes parmi nos Œdipes. L'un m'écrit que le mot eſt la* lune ; *l'autre, que c'eſt la* mule, *& ils me prient d'inſérer leur découverte dans mon Journal.*

Digitized by Google

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

J'Ai une jeune niece, Monſieur, qui fait paſſablement des vers, & qui me récita l'autre jour le Sonnet que vous allez lire : vous vous doutez bien de la réponſe que je fis après l'avoir entendu ; mais ce que j'ai peine à me perſuader moi-même, c'eſt que tout prévenu que j'étois, elle parvint, par un certain caractere de vérité qui eſt inimitable, à me convaincre qu'elle n'avoit jamais lu le Sonnet de Deſbarreaux, ſur lequel le ſien paroît ſi abſolument moulé, qu'on y trouve le même plan, preſque la même coupe & le même tour ; j'en excepte la derniere penſée qui, quoique la plus frappante, me paroît la moins ſuſceptible de l'accuſation de plagiat, parce que l'idée en étant comme innée dans tous les Chrétiens, il n'y a pas plus de fondement à traiter de copiſte le Poëte qui la verſifie, que l'Orateur qui la prêche. La critique ne peut tomber que ſur la maniere de la rendre.

Deſportes avant Deſbarreaux avoit terminé ainſi un Sonnet adreſſé à Dieu :

Digitized by Google

Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou si tu veux les voir, vois les teints & couverts,
Du beau sang de ton fils, ma grace & ma justice.

Desbarreaux près d'un siecle après, a fini le sien par ces deux beaux vers :

Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ ?

Enfin on trouve dans les Œuvres de M. de la Motte, t. 10, p. 211, édition de 1754, un troisieme Sonnet dont voici les derniers vers, en parlant du jugement dernier :

Tout m'y doit annoncer la rigueur de mon Juge,
Mais j'y dois voir aussi la croix de mon Sauveur,
Et j'en fais aujourd'hui mon éternel refuge.

Voilà trois pensées dont le fonds paroît tout-à-fait le même ; mais ces pensées appartenant à tout le monde, on ne peut accuser de larcin ceux qui les employent successivement. Il reste à juger qui des trois aura le mieux usé d'un bien commun, & si le Sonnet de ma niece mérite d'entrer dans ce parallele.

J'ai l'honneur d'être, &c.

FLEVILLE.

Paris, ce 7 Juillet 1758.

Digitized by Google

SONNET

Par Mademoiſelle R.... B.... qui n'avoit aucune connoiſſance de celui de Deſbarreaux.

GRAND Dieu, qui nous fis naître afin de nous ſauver :
Toi, dont le bras vengeur ne tient ouvert l'abîme
Qu'aux coupables humains qui penſent te braver,
Puis-je eſpérer encor la grace de mon crime ?

De mes larmes en vain je voudrois le laver,
J'ai trop long-temps aigri le courroux qui l'anime ;
Et lorſque ta bonté veille à me conſerver,
Ta juſtice réclame auſſi-tôt ſa victime.

Je ne murmure pas du décret éternel,
Qui te rend inſenſible aux pleurs d'un criminel :
Briſe un vaſe d'argille, & le réduits en poudre.

Mais ſouviens-toi du moins, Dieu juſte, Dieu *puiſſant*,
Que ſi ce corps mortel doit tomber ſous ta foudre,
Le ſalut de mon ame eſt le prix de ton *ſang*.

A la rime près, qui n'eſt point exacte dans le dernier tercet, ce Sonnet, je l'avoue, me ſemble préférable à celui de Deſbarreaux. La penſée en eſt plus nette,

Digitized by Google

plus juſte, & mieux exprimée. Dans le Sonnet de Deſbarraux, indépendamment des vers inutiles, il y a une contradiction choquante. *Toujours tu prends plaiſir à nous être propice, contente ton deſir, offenſe toi des pleurs qui coulent de mes yeux.* L'image qui le termine, *mais* deſſus *quel endroit tombera ton tonnerre*, me paroît du faux ſublime; elle préſente cette idée fauſſe & puérile, que Jeſus-Chriſt eſt mort pour ſauver le pied, la main, la tête du coupable; en un mot, ces deux derniers vers:

Que ſi ce corps mortel doit tomber ſous ta foudre,
Le ſalut de mon ame eſt le prix de ton ſang.

ces deux vers, dis-je, ſont plus vrais, plus beaux dans leur noble ſimplicité.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, accordez-moi une petite place dans votre premier Mercure. Pourriez-vous la refuſer à une muſe encore toute jeune, & dont les badinages n'ont jamais vu le jour? C'eſt trop tard, m'allez-vous dire... déja l'Imprimeur.. Je m'en doute bien.. Comment voulez-vous que je faſſe? Le voici, rien de plus facile. Regardez à la fin de ma lettre, vous y verrez

Digitized by Google

quatre petits vers ; lisez-les, & supposé qu'ils soient passables, envoyez-les bien vite à l'Imprimeur : il n'y a pas loin. Si tout est rempli dans votre Journal, nichez-moi à la fin. Je suis bien pressante, n'est-il pas vrai ? Les personnes de mon sexe ne sont pas faites autrement, à moins qu'on ne les commande. M. Gresset, mon bon ami, nous a devinées :

Desir de fille est un feu qui dévore.

Il a bien raison : mais chut.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Desjardin.

VERS

Au Marquis de . . . âgé de 10 *ans, le jour de sa Fête, en lui présentant un laurier.*

Préfere, aimable enfant, préfere ce laurier
Aux fleurs qu'en ce jour on te donne :
De ce tendre arbrisseau prends soin, jeune Guerrier,
Je veux avant dix ans t'en faire une Couronne.

Digitized by Google

PARVA LEVES CAPIUNT ANIMOS,

Pour le Lecteur ou pour moi.

SUREMENT je ſerai lu à la toilette, cité comme la nouvelle du jour, regardé comme une bagatelle amuſante, & peut-être deviné, quoique je ſouhaitaſſe fort de jouir *incognito* de ces petits avantages. Si j'ai réuſſi, je m'eſtimerai un homme comme il faut; ſi j'ai échoué, je renonce à la faculté de penſer, que j'exerce depuis long-temps à fixer les proportions du beau. J'ai pris tous les points de vue en m'approchant plus ou moins du tableau de la nature (1). Après bien des coups-d'œil, j'ai

(1) Ce n'eſt qu'en nous éloignant plus ou moins des objets conſidérables à proportion de leur grandeur que nous les voyons comme il faut, & perſonne n'ignore que, ſuivant l'éloignement ou la proximité, les objets nous paroiſſent ou plus petits ou plus grands. Ce n'eſt cependant qu'en diminuant cette grandeur à notre vue, comme, par exemple, la façade d'un bâtiment que la perſpective rend plus agréable: trop près, nous ne pouvons voir que le détail; plus loin, nous voyons l'effet de l'enſemble: tout ce qui eſt réduit à ſon expreſſion la plus ſimple, à ſa plus petite dénomination, ſe conçoit mieux, & procure plus de plaiſir; les productions de l'eſprit, les combinaiſons

Digitized by Google

cru sentir qu'il falloit regarder d'une assez grande distance les objets pour leur trouver moins de défauts : le physique & le moral demandent le même éloignement pour nous plaire, il m'a encore semblé, que machinalement, & comme par instinct, notre nation avoit senti le rapport de nos sens aux objets qui nous affectent le plus. Heureuse notre nation à qui l'instinct tient lieu de la raison !

C'est de l'instinct que je demande à mes lecteurs pour fixer ma réputation ; ceux qui se piquent encore d'être raisonnables, auront sans doute pitié de moi ; ceux qui sont assez heureux pour n'avoir que cet instinct machinal qui sent le plaisir, sans pouvoir décider en quoi il consiste, seront mes juges, à coup sûr les meilleurs & le plus grand nombre.

Les proportions du beau consistent dans la petitesse (1) ; nos goûts en sont la preu-

du génie ne sont pas à la portée de tout le monde ; parce que ce sont des compositions, des arrangemens de parties éloignées, dont bien des gens n'ont point apperçu les rapports ; l'homme le plus borné reconnoît dans une imitation simple & vraie, ce qu'il a vu dans la nature. Ce qu'il a plu aux hommes de figurer autrement, il ne peut en juger que d'après leurs instructions.

(1) Toutes les productions végétales & animales nous plaisent mieux à un certain degré

Digitized by Google

ve, & le gout de notre nation, qui a toujours donné le ton aux autres, prouve encore mieux que nous avons saisi le vrai de la nature agréable.

Qu'est-ce que le goût, me dira-t'on ? Une espece d'instinct qui nous décide pour tout ce qui est petit & délicat. Qu'entendoit-on, il y a cinquante ans, par *le goût* ? Pour fixer le mérite d'un homme, on l'appelloit, un homme d'esprit, un grand homme. Veut-on actuellement donner une idée distincte d'un homme de notre siecle, d'un connoisseur en tout genre ; la qualification d'homme de goût détermine en un seul mot quel homme c'est.

Ce mot de nos jours que j'ai vu bien des gens embarrassés de définir, n'étoit indéfinissable, que parce qu'on ignoroit son rapport avec l'instinct qui nous décide. Le goût n'a besoin que des sens pour juges : ce qui les affecte lui plaît ; il témoigne au dehors les sensations gracieuses qu'il éprouve ; un mot, un geste lui suffisent :

d'accroissement, que lorsqu'elles sont entiérement développées ; l'arbuste, la fleur qui commence à s'épanouir, les fruits des amours des animaux, dans les genres, les plus petites especes, le ruisseau, le zéphyr, l'aurore d'un beau jour, sont des objets auxquels nous nous arrêtons avec complaisance.

Digitized by Google

ſans tant de circonlocutions, il exprime dans un ſeul terme toute la vivacité du plaiſir dont il eſt affecté : un homme de goût, s'il éprouve une ſenſation agréable, s'écrie, cela eſt divin ! Ah ! fi, cela eſt du dernier mauvais, exécrable, odieux, ſi la ſenſation lui répugne.

Tous les Poëtes nous peignent un état primitif, qu'ils appellent ſiecle d'or ; point d'amour-propre qui bleſſât celui des autres, par conſéquent point de paſſions & rien de grand ; ils ſe plaiſent à nous en faire des portraits qui nous charment ; il n'y a perſonne en les liſant, qui ne ſouhaitât voir revenir les temps paſſés : mais graces à la révolution des eſprits, ces temps heureux, fuſſent-ils des fables, nous les verrons dans peu ſe réaliſer.

Abandonnons-nous entiérement au goût : ce qui lui plaît eſt réellement le vrai beau ; & le vrai beau conſiſte dans la petiteſſe ; nous l'avons ſenti par inſtinct ; & nous l'approuvons par goût ; tout ce qui nous plaît a cette qualité. L'homme opulent, qui a du goût, raſſemble dans ſa petite maiſon l'abrégé des arts & des talens ; petites maîtreſſes, petit ameublement, petites parties, petit ſouper, les petits collets, les petits maîtres & les petites maîtreſſes, dont les pantins étoient des copies ;

Digitized by Google

pies ; les gens aimables, que l'inſtinct ſeul dirige, ne plaiſent que par les plus petites choſes ; ils doivent s'occuper à des riens, dire des riens, qui ſont de très-petites choſes, pour être chéris dans de petites ſociétés.

Voulons-nous trouver quelque choſe à notre goût ? attachons-nous à ſa dimenſion : plus l'objet ſera petit dans ſon eſpece, plus il nous plaira ; & chaque goût particulier n'eſt affecté plus ou moins vivement, qu'à proportion de la petiteſſe des objets qui l'attachent.

Les voluptueux dans tous les genres ; gens qui donnent le ton, parce que leur goût les détermine aux plus petites choſes, fuient tout ce qui eſt grand ; parce qu'ils ne veulent point être accablés, excédés, anéantis. L'amant aime dans ſa maîtreſſe un petit pied, une jambe fine, une petite bouche, une petite main, de petits yeux même ont je ne ſçais quoi de plus vif, de plus perçant que les grands yeux : les petits airs, la minauderie, l'inconſéquence, l'étourderie, la vivacité ; ſi on ne les a pas, on tâche de les prendre, on tâche d'avoir ces petiteſſes de l'enfance. Celui que ſon goût fixe aux délices de la table, aime la fineſſe & la délicateſſe des mêts ; l'avare aime dans l'objet de ſes richeſſes,

Digitized by Google

les pieces d'or toujours plus petites que celles d'un autre métal ; l'envieux hait tout ce qui lui paroît trop s'accroître ; le paresseux recule toujours à la vue d'une grande entreprise, parce qu'il envisage l'étendue qui ne s'accorde point avec son goût ; la variété des modes qui changent avant que la nation entiere les ait connues ou adoptées, ne nous plaît que parce que ce changement diminue la forme de ce que l'on nous présente, en le rendant ou plus léger, ou moins ample, ou moins chargé. Les Artistes n'ont de réputation qu'autant qu'ils présentent à nos yeux leur travail sous des formes extrêmement délicates & diminuées. De combien a-t'on rendu plus légeres nos voitures, en les réduisant à des cabriolets, à des vis-à-vis ? Les *in folio* compilés avec beaucoup de peine & de recherches, sont aujourd'hui tous mis en abrégé ; on daigne les ouvrir sous cette forme qui plaît mieux ; l'*in-12* est mis en petit format ; les brochures ne prennent si bien, que parce que leur style coupé n'a pas la majesté de celui des Bossuet, des Fénélon, & de tous les grands Ecrivains qu'il n'appartient qu'à la raison de trouver bons : nos Romans dans lesquels les Scuderi, les Calprenedes, les Gomés, & tant d'autres avoient si bien analysé les

ſentimens d'un amour tendre, ne ſont plus que des annales de faits & d'actions momentanées; l'inſtant, qui eſt ce que nous avons de plus court, nous décide actuellement en amour, &c: c'eſt ce qui doit s'appeller véritablement copier la nature.

Ne juger que par le goût & les ſenſations, c'eſt être guidé par l'inſtinct; approuver par goût les plus petites choſes, c'eſt encourager la perfection dans les ſciences & les arts, & grace à la fureur de perfectionner, nous verrons bientôt toutes les combinaiſons de la raiſon & du génie réduites à un tel degré de *ténuité*, qu'elles échapperont aux ſens; alors ſans arts ni ſciences, mus par le ſeul inſtinct, ce ſera pour nous, je penſe, cet état primitif de la nature que nos ſouhaits ſemblent avoir hâté.

Nota. *Il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur de ce badinage eût pris un ſujet plus heureux.*

EPITRE

*A M***, par Madame de... Religieuſe au Couvent de...*

SAGE Diſciple de Socrate,
Philoſophe ſans vanité,

Digitized by Google

Docteur ſans morgue & ſans fierté,
Vous, qui d'une main délicate
Corrigez l'inſipidité
Du jargon de la Faculté
Et des préceptes d'Hypocrate ;
Par le goût & l'urbanité
De la célebre antiquité ;
Favori du Dieu d'Epidaure ;
Qui dans la boîte de Pandore
Renfermez l'eſſaim déteſté
Qui détruit, afflige & dévore
La miſérable humanité :
Vous, qui, guidé par Uranie
Dans le dédale de nos corps ;
Y rétabliſſez l'harmonie
Et la juſteſſe des accords ;
Vous, dont l'expérience habile,
Juſques dans nos moindres vaiſſeaux ;
Sépare le ſang de la bile,
Et terminant ſes fiers aſſauts ;
Sçait rendre au teint le plus jaunâtre,
Et ſans couleur & ſans pinceaux,
Son incarnat & ſon albâtre :
Vous, à qui le Dieu du repos,
Le Dieu qui fait la ſourde oreille
Au cri du malade qui veille,
Remit ſes paiſibles pavots ;
A qui la cruelle Atropos,
Cette Déeſſe redoutable

Digitized by Google

A confié tous ſes fuſeaux,
Et la Santé ſon or potable:
Lorſque de mes jours mal tiſſus
Vous avez réparé la trame,
Et que pour s'envoler, mon ame,
Graces à vos ſoins aſſidus,
A fait des efforts ſuperflus;
Vous ne demandez pour tout gage,
Du ſentiment que je vous dois,
Que ma LANTERNE: eh! dites-moi,
Sire Eſculape, à quel uſage?
Perſonne n'en feroit ſurpris,
Si, comme tel de nos Marquis,
Vous poſſédiez un goût exquis
Pour toute ſorte d'antiquailles:
Si vous étiez un aſſaſſin,
Comme tel autre Médecin;
» Pour éclairer les funérailles
» De quelque pauvre trépaſſé
» Dont il a ſans doute avancé,
» Par ſes ſecours, l'heure fatale,
» Il la demande, & n'a pas tort,
» Dirois-je, & la lumiere pâle
» De ma lanterne obſcure & ſale,
» Peut lui donner auprès d'un mort
» L'air d'une lampe ſépulcrale.
En plein jour la lanterne en main,
Voulez-vous, comme le Cynique,
Chercher dans la place publique

Digitized by Google

Un homme ſur votre chemin ?
Ce n'eſt pas là votre deſſein.
Vous ſçavez qu'au ſiecle où nous ſommes ;
Hélas ! partout on voit des hommes.
Mais enfin, me répondez-vous,
De cette piece de ménage,
Au fonds d'un cloître, quel uſage
Faiſiez-vous donc ? Moi, Vierge ſage,
Dans l'ombre je cherchois l'Epoux.
Le jour paroît, je le découvre ;
J'entends le bruit ſourd des verrous,
Le gond gémit, la porte s'ouvre :
Adieu : la lanterne eſt à vous.

PENSÉES.

On a attaché du ridicule au nom de Philoſophe ; ne ſeroit-ce pas pour avoir un prétexte de ſe diſpenſer de l'être, ou pour ſe venger des leçons de la philoſophie ?

Le même fonds de généroſité, qui fait oublier le bien qu'on a fait, empêche d'oublier celui qu'on a reçu.

Si les hommes entendoient bien leurs vrais intérêts, ils ſe donneroient autant de mouvemens & de ſoins pour ſe garantir d'une grande fortune, qu'ils s'en donnent pour y parvenir.

Ne pourroit-on pas comparer la fortune

Digitized by Google

à une femme coquette? Même brillant, mêmes attraits, même séduction; tout charme, tout engage; aussi de part & d'autre quelle foule d'adorateurs! D'un autre côté, même légéreté, mêmes caprices, on croit les tenir; elles échappent; que de dupes!

Il est aisé de comprendre qu'un désir immodéré de plaire a fait donner les femmes dans l'affectation; mais comment le goût & le sentiment unanime des hommes n'a-t'il pu les ramener au naturel?

L'amour est pour la beauté, ce qu'est le soleil pour les fleurs: d'abord il en augmente l'éclat; mais bientôt il la flétrit & la détruit entiérement. (*Cette pensée n'est pas juste.*)

Ces hommes, qu'on voit sortir tout à coup comme du néant dans des temps de guerre & de troubles, & dont la fortune prodigieuse cause autant de surprise que d'envie, ressemblent à ces petits ruisseaux, qu'un orage subit a grossis, & qui, devenus dans un instant des torrens impétueux, désolent au loin les campagnes, & renversent avec fracas les chênes, sous l'ombre desquels ils eussent tari mille fois.

Il n'y a presque pas un jour de la vie où les hommes, qui se plaignent que la durée en est si courte, ne fassent des vœux pour l'abréger. (*Cela a été dit.*)

Digitized by Google

Le mérite naturel ſans l'éducation, eſt un diamant brute, qu'il faut examiner de près pour en connoître le prix ; il n'eſt eſtimé que des connoiſſeurs : pour le mérite ſuperficiel que donnent l'éducation & l'uſage du monde, c'eſt un faux brillant qui éblouit les yeux du peuple, & que les connoiſſeurs mépriſent : un heureux naturel, cultivé par une bonne éducation, & perfectionné par le commerce des honnêtes gens, raſſemble toutes les perfections, & réunit tous les ſuffrages.

Quoique la nature du lierre ſoit de ramper, il ne laiſſe pas de s'élever très-haut, par le moyen de l'arbre auquel il s'attache, dont il tire ſa nourriture, & qu'il empêche de parvenir au point de force & de perfection qu'il eût atteint ſans lui : image naturelle du Prince & du flatteur.

Si l'on n'a pas de plus grande ſatisfaction que d'être ſeul avec une perſonne qu'on aime, pourquoi l'homme, ſi plein d'amour-propre, ne peut-il reſter un moment avec lui-même ?

Puiſque la tendreſſe & l'amitié ſont deux des plus forts liens qui nous attachent à la vie, il ſemble que les grands devroient la quitter avec moins de peine.

La fortune eſt comme un fleuve qui ſe détourne dès qu'il rencontre des lieux éle-

Digitized by Google

vés ; la vertu & la grandeur d'ame mettent les hommes hors de ſon cours.

Un Gentilhomme peut être violent, injuſte, débauché, plongé dans la molleſſe & l'oiſiveté, ſans déroger ; mais s'il ſe rend utile à l'Etat & à la ſociété par le commerce, il déroge.

Ceux qui n'ont point devant les yeux le flambeau de la vérité, ſe flattant toujours de ſe mettre enfin au niveau de leurs déſirs, pourſuivent ſans relâche un vain phantôme de bonheur, qu'ils n'atteignent jamais, ſemblables à ces enfans qui, ayant le dos tourné au ſoleil, courent après leur ombre.

Une bonne mere ſe contemple avec plaiſir dans ſa fille, qui eſt jeune & belle, & qui lui reſſemble ; elle ne la voit jamais aſſez : une mere coquette l'éloigne d'elle le plus qu'elle peut, & voudroit ne la voir jamais : c'eſt le ſeul miroir qu'elle n'aime pas.

L'amour du repos tient les hommes dans une agitation continuelle.

Les grands génies ont des vues ſi vaſtes, que cet eſpace de temps, qu'on nomme la vie, n'eſt à leurs yeux qu'un point ſans étendue, pendant que la plûpart des hommes y voyent un vuide immenſe, qu'ils ne ſçavent comment remplir.

Digitized by Google

Que penſer des femmes ? Eſclaves en Aſie, adorées en Europe, leur deſtin eſt ſemblable à celui des fleurs, que l'homme à ſon gré, foule aux pieds, ou fait ſervir à l'ornement d'une fête.

La plûpart de ces penſées me ſemblent neuves, juſtes & vivement exprimées.

VERS

*A Monſieur & à Madame de Bullioud, ſur la belle action de leur fils, âgé de ſeize ans ; par Madame de V***.*

CHERS Bullioud, ſur les bords ignorés, ſolitaires,
Où par un vain éclat on n'eſt jamais ſéduit,
Eſt venu juſqu'à mon réduit
Le bruit des exploits militaires
De votre jeune fils ; lorſque pour ſes beaux jours
Trembloient, non moins que vous, les jeux & les amours.
Ainſi donc à ſeize ans ce Guerrier intrépide,
Dans l'horreur des combats ſignale ſa valeur :
Sa courſe périlleuſe, autant qu'elle eſt rapide,
Ne peut un ſeul moment étonner ſon grand cœur !
De Minerve avoit-il l'Egide
Pour garantir ſon ſein des horreurs de la mort ?

Non : mais dans Adonis le courage d'Alcide
Secondoit un si noble effort.
Je le suis pas à pas au milieu du carnage :
Il veut vaincre ou mourir dans le fort de l'orage ;
Et renvoyant la mort à qui veut le percer,
En digne éleve de Bellone,
Tout ce qu'il n'abat point, il sçait le disperser.
De chaque laurier qu'il moissonne,
Minerve forme la couronne
Dont le plus grand des Rois va le récompenser.
O ! tandis qu'en cent lieux la prompte Renommée
Va répandre le bruit de ses vaillans efforts,
Qu'avec plaisir de votre ame charmée
Ma sensible amitié partage les transports !
Puissent de leur Cousin mes fils suivre la trace !
Pour animer leur noble audace,
Mes fils n'ont plus besoin d'un exemple étranger ;
Puissent-ils ne jamais craindre d'autre danger,
Que le péril de la patrie.
Votre fils tient déja le prix de sa valeur :
Mais dût l'ardeur des miens toujours plus aguerrie,
N'obtenir que la gloire en exposant leur vie :
C'est assez. Ce bien seul récompense un grand cœur.

Au château de V... le 25 Juillet 1758.

Digitized by Google

VERS

Sur la Mort de mon Fils.

Toi, que le Ciel m'avoit prêté,
Durant les jours de ſa clémence;
Toi, ſur qui je fondois toute mon eſpérance;
Ma joie & ma félicité;
Toi, que j'ai tant chéri; que je chéris encore...
O mon fils! mon cher fils! je t'embraſſe, & tu meurs!
Tu meurs! & la tombe dévore
Ta bonté, tes vertus, digne objet de mes pleurs.
Quoi! les cris, les ſanglots de ta mere expirante
Ne peuvent ranimer tes beaux yeux preſqu'éteints!
Je voudrois réchauffer cette bouche mourante...
Le trépas & l'horreur pour toujours y ſont peints.
Cher Narciſſe! ô mon fils! ſi tu m'entends encore,
Si mes gémiſſemens ne ſont pas ſuperflus;
Sois ſenſible aux regrets d'un pere qui t'adore,
Qui te perd, qui s'égare, & ne ſe connoît plus.
Pour toi, je ſupportois le fardeau de la vie;
Mes peines, mes ſoucis, ſe changeoient en plaiſirs:
Tu n'es plus; je vivrai de larmes, de ſoupirs;
Du calice verſé j'épuiſerai la lie.

Par M. MENU-DE CHOMORCEAU, Avocat à Villeneuve-le-Roi.

Digitized by Google

VERS (1)

A Son Excellence Mgr l'Evêque de Laon.

AMBASSADEUR, grand Aumônier,
Qu'à ce double titre on révere,
A Rome allez négocier,
On iroit plus loin pour vous plaire :
On débite au-delà des monts
Absolutions & pardons,
Qu'à Londres on ne prise guere.
François ne pense pas ainsi,
J'y mettrois mon espoir aussi ;
Mais un appui tel que le vôtre,
Vaut sans doute en ce monde-ci
Autant qu'indulgence pour l'autre.

Par la Muse Limonadiere.

(1) *Un motif louable me détermine à donner place dans ce Recueil aux Vers de Madame Bouret. L'usage qu'elle fait d'un talent estimable en lui-même, n'est pas, pour une mere de famille de son état, un amusement frivole.*

Digitized by Google

A Son Excellence Monſeigneur de Breteuil, Ambaſſadeur de Malthe à Rome.

CHARGÉ des intérêts d'un Ordre redoutable,
Par les preuves de ſa valeur,
Vous rempliſſez, Breteuil, ce poſte avec honneur,
Auprès d'une Cour reſpectable,
Où la Religion regne dans ſa ſplendeur.
Votre illuſtre Maiſon donna plus d'un grand homme.
L'on choiſit autrefois en France, avec raiſon,
Un Miniſtre de votre nom,
Et l'on n'eſt pas ſurpris d'en voir un autre à Rome.

Par la Même.

EPITAPHE
Du Pape Lambertini.

SAGE ſous la thiare, il régna tour à tour,
Par les arts, les vertus & la paix bienfaiſante:
De Rome ſainte il fut l'amour,
Il eût fait l'ornement de Rome la ſçavante.

Par la Même.

Digitized by Google

Le mot de l'Enigme du Mercure de Septembre eſt *Magloire*. Celui du Logogryphe eſt *Hypocondriaque*, dans lequel on trouve *Cupidon, Henri, Condé, Anjou, Rouen, Aire, cœur, an, jeudi, juin, chopine, pui, arche, hydropique, ruche, or, cuivre, harpe, once, hyver, pair, navire, avoine, Tedo, dépit, ancre, appui, ciron, pou, répit, candeur, Doyen, poivre, convoi, cinq, coq, air, eau, urne, pâque, racine, hier, aride, cynique, pauvre, riche, cri* & *écho*.

ENIGME.

Je tiens de la frivolité,
Je plais par ma légéreté;
De m'avoir, on eſt entêté:
On vante ma commodité,
J'ai pourtant peu d'utilité.
Chez moi l'on ſe grille en Eté,
En hyver on eſt éventé.
Par moi de plus d'une beauté,
On a vu le corps maltraité;
Plus d'un paſſant a bien peſté,
Me rencontrant à ſon côté;
Et toi, Lecteur, dis vérité,

Digitized by Google

Juge si ma fragilité,
Et si ma multiplicité
Annoncent la solidité
Du siecle, ou sa futilité.

CARDONNE *fils*, C. A. C. G. D. M. E. D.

LOGOGRYPHE.

J'habite ici, j'habite là,
En tout lieu s'étend mon empire;
Si je te tiens, chasse-moi; mais holà!
Crains, en le soulageant, d'augmenter ton martyre.
Pour éviter les coups d'un ennemi sanglant,
Le beau sexe a recours à mon premier enfant:
Pere fécond, j'en offre plus de trente.
Lecteur (je te suppose Amant),
Ton *Iris* est-elle charmante,
Douce surtout, ce qu'on voit rarement?
Un autre de mes fils lui convient justement.
A-t'elle de l'esprit? à la malice encline,
Te fait-elle enrager? un autre exactement
Caractérisera cette aimable Lutine.
Est-elle ignorante, peu fine?
Un autre encor la peindra sûrement.
Je te montre ce que la Belle
Peut-être cache, à tes vœux trop rebelle;
Ce qui sert de comparaison
A ce trésor: un petit nom.

Digitized by Google

Dont souvent la porteuse efface une Ducheſſe ;
Celui qu'on donne aux tours d'un eſcroc, d'un fripon ;
Le modele orgueilleux de l'humaine foibleſſe :
Un fruit, une punition,
Le bouclier d'une Déeſſe,
Dont l'emploi n'eſt pas fort aiſé ;
Un oiſeau d'aſſez ſotte eſpece ;
Un animal têtu qui n'eſt guere ruſé,
Son cher fils, & leur nourriture.
Une délicieuſe ou cruelle impoſture ;
Un Roi de *Sparte*, le péché
Dont maint Laquais eſt enticlé,
L'endroit où tu me lis, ſi ce n'eſt dans la rue ;
Une maiſon en l'air
Artiſtement pendue,
Le favori de Jupiter,
Son épithete, & le ſurnom d'Ovide ;
De certaine Toiſon le raviſſeur avide ;
Son pere : ce qu'il faut ſe baiſſer pour bien voir ;
Ce qu'abhorre, dit-on, l'Egliſe,
Que prodigue un Guerrier, qu'un bon Monarque priſe :
Ou juſte ou non, ce que l'on veut avoir ;
Une expédition de guerre,
Un terme d'Ecuyer, un très-mince bijou,
Qui ſemble aux enfans le Pérou :
L'état d'un malheureux prêt à quitter la terre ;
Ce qui manque à plus d'un Auteur,

Digitized by Google

Le mot d'un libertin qu'on prêche.
Tu t'impatientes, Lecteur ?
J'abrege donc, & me dépêche ;
Mon sein renferme encor un rare masculin,
Mais un plus rare féminin :
Homme & femme ! malgré leur extrême disette ;
Cherchez-les, je vous les souhaite.

De Vilèmont.

CHANSON.
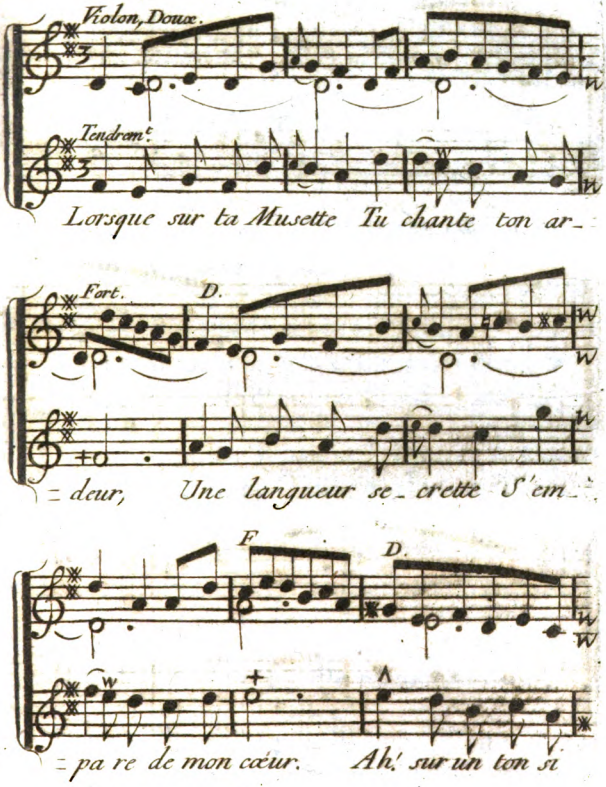
Musette dont les paroles ont été insérées dans le Mercure de Juillet 1758, p. 58.

Lorsque sur ta musette
Tu chantes ton ardeur,
Une langueur secrette
S'empare de mon cœur.
Ah ! sur un ton si tendre,
Pourquoi te faire entendre ?
Pourquoi, Colin, m'allarmer chaque jour ?
Ne peut-on pas vivre heureux sans amour ?
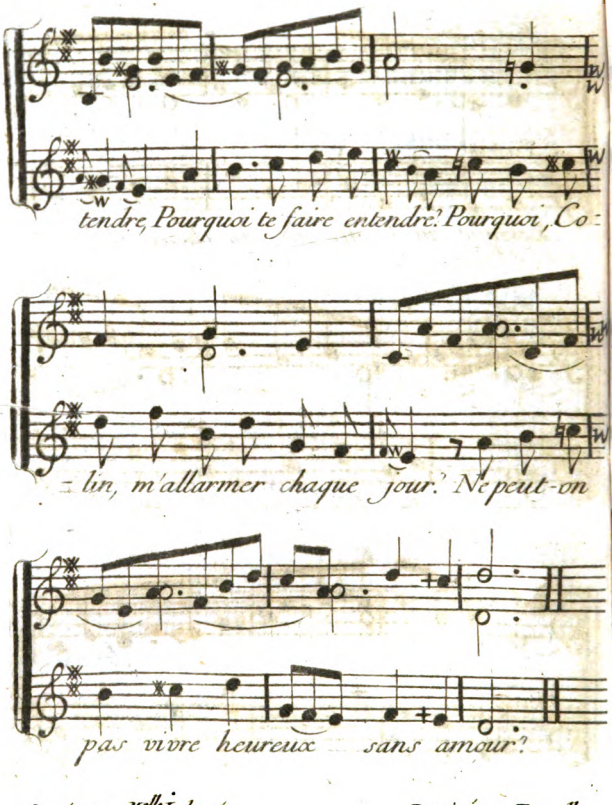
*La musique est de Mlle D***, de Bauvais.*

Digitized by Google

Musette.



Digitized by Google



Gravée par Mlle Labassée. Imprimée par Tournelle.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Suite de l'Extrait du Voyage d'Italie, par M. Cochin.

Notes sur les Ecoles de Peinture & sur les plus célebres Peintres d'Italie.

MILAN. Les Peintres particuliers à cette ville, ou dont on y voit un grand nombre d'ouvrages, sont Daniel *Crespi*, dit le *Cerano*, & les *Procaccini*. Jules-César Procaccino est bien superieur à l'autre, & Daniel *Crespi* est au moins égal au meilleur. Quoique leurs noms ne soient pas de la premiere célébrité, ils méritent cependant de l'estime. Si l'on peut reprocher au *Cerano* des incorrections de dessein intolérables, cela est racheté par un goût excellent, par une très belle maniere de peindre, large & moëlleuse; enfin par une couleur forte, agréable & séduisante. Jules-César *Procaccino*, plus correct, paroît avoir moins de fierté dans son exécution;

Digitized by Google

mais souvent son coloris est admirable, & semble prêt d'égaler celui de Rubens. D'ailleurs son pinceau est large & aimable; cependant ces Peintres ne sont pas autant connus qu'il semble qu'ils devroient l'être avec tant de talens, parce que, quoiqu'ils ayent réuni plusieurs parties de la peinture, néanmoins ils n'en ont porté aucune au plus haut degré.

PARME. Ce qui s'y trouve le plus digne de l'attention des amateurs & des Artistes, c'est sans doute le nombre d'ouvrages du *Corregio*, qu'on y voit encore. Ce Peintre sera toujours merveilleux lorsque l'on considérera que cette grandeur de maniere & le point de perfection où il a porté le coloris, ne lui ont point été enseignés, & qu'il en est proprement l'inventeur. La nature seule l'a guidé, & sa belle imagination a sçu y découvrir ce qu'elle a de plus séducteur. Ses ouvrages sont souvent remplis des plus grossieres incorrections, & cependant on ne peut résister à leur attrait, tant il est vrai, quoique bien des Auteurs ayent voulu en écrire, que les graces de la nature, considérées par le côté de la couleur, soutenues d'un pinceau large & d'un beau faire, équivalent à ce que peut produire de plus beau la correction d'un dessein châtié, qui souvent les exclut. Le *Corregio*,

Digitized by Google

malgré tous ses défauts, sera toujours mis par cette seule partie, en parellele avec Raphael & avec les plus grands Peintres qu'il y ait eu. Il est vrai cependant que ce n'est que par ses plus beaux ouvrages. Si l'on fait réflexion que cet admirable Peintre n'a eu pour maître que la seule nature, on a peine à se refuser de penser que seule elle peut montrer à chacun la véritable route qu'il lui convient de suivre, & qu'on perd trop de temps à chercher celle des autres. Personne n'a traité les raccourcis des plafonds avec plus de hardiesse. Il est vrai qu'il y a quelques figures où il est excessif & de mauvais choix; mais c'est en petit nombre, & les autres sont de la plus grande beauté. En général il aimoit à faire dans les plafonds les figures colossales. Il seroit difficile de donner de bonnes raisons pour établir que les figures dussent paroître plus grandes que le naturel, surtout dans un morceau, où s'assujettissant aux raccourcis, on paroît prétendre à faire illusion. Plusieurs Peintres l'ont suivi en cela, sans peut-être avoir d'autres raisons, sinon que le *Corregio* l'avoit fait; mais supposé que cela fasse bien au plafond de la Cathédrale, ce que l'on pourroit nier, on ne peut se dissimuler le mauvais effet que cela fait au plafond de l'Eglise de S. Jean, dont

Digitized by Google

la coupole, quoiqu'assez grande, paroît néanmoins fort petite, à cause des colosses monstrueux qui y sont, & qui ne laissent de place que pour un très-petit nombre de figures. C'est sans doute la plus belle maniere de composer, que celle qui n'employe que peu de figures, & grandes dans le tableau; mais cependant celà a des bornes, & il y a un milieu à tenir pour ne pas détruire l'illusion.

NAPLES. Les Peintres, que cette ville peut regarder proprement comme siens, sont, *Massimo*, qui avoit vraiment du mérite; *Luca Giordano*, de qui l'on y voit une quantité d'ouvrages, dont plusieurs sont très-beaux. *Solimeni*, Peintre d'un très-beau génie & d'une grande facilité, & les modernes ses éleves, qui y brillent maintenant. On peut encore compter parmi les Peintres Napolitains du second ordre *Simonelli*, dont il y a quelques morceaux assez bons. Paul *Matteis*, Peintre médiocre, quoiqu'avec quelque génie, mais qui a trop abusé de sa facilité. Il y en a beaucoup d'autres, tels que *Maria*, *Farelli*, &c. dont les ouvrages sont, pour la plus grande partie, mauvais, & les meilleurs méritent peu d'attention. Les plus distingués de ces Peintres Napolitains, que nous venons de nommer, quoiqu'excel-

Digitized by Google

lens à bien des égards, ne ſont cependant point du premier ordre. On peut en général, les qualifier de Peintres maniérés, médiocrement ſçavans dans leur art, & preſque tous imitateurs de *Pietro da Cortona*. *Maſſimo* a quelque choſe de plus ſolide & de plus propre à inſtruire ceux qui étudient la peinture; mais il n'a pas les graces & l'agrément des autres dans les caracteres de ſon deſſein & dans ſon coloris. Le plus ſéduiſant de tous, c'eſt *Luca Giordano*. Son génie eſt abondant, ſon faire eſt de la plus belle facilité; ſon coloris, ſans être bien vrai ni bien précieux pour la fraîcheur & la variété des tons, eſt cependant extrêmement agréable, & l'on peut dire en général, que c'eſt une belle couleur. Son deſſein n'a point de ces fineſſes ſçavantes qui viennent d'une étude profonde. La nature n'y eſt pas d'une exacte correction; cependant ſes ouvrages ſont aſſez bien deſſinés, & ne préſentent point de ces fautes groſſieres, qu'on trouve quelquefois dans des maîtres plus grands que lui. C'eſt un de ces maîtres, qui ont réuni toutes les parties de la peinture dans un degré ſuffiſant, pour produire le plus grand plaiſir à l'œil, ſans exciter à l'examen le même ſentiment d'admiration qu'on éprouve à la vue des ouvrages de

Digitized by Google

ceux qui, ne donnant leur principale attention qu'à une des parties de la peinture, ſont parvenus à la porter au plus haut degré. Ils n'ont point produit ce que la peinture a de plus étonnant, mais ils ont faits les tableaux les plus tableaux, qu'on me paſſe cette expreſſion, & dont le tout enſemble fait le plus de plaiſir. Il ſeroit difficile de décider lequel eſt à préférer, ou de réunir toutes les parties de la peinture dans un beau degré, ou de n'en poſſéder qu'une à un degré ſublime. Ce qu'on en peut dire, c'eſt que le Peintre qui n'aura qu'une partie ſublime, eſſuyera pendant ſa vie mille critiques ſur celles qui lui manquent, mais il ſera l'objet de l'étude & de l'admiration de la poſtérité, au lieu que celui qui poſſédera l'art du tout enſemble agréable, ſera dédommagé, par l'eſtime de ſes contemporains & les agrémens qui la ſuivent, de ce que la poſtérité pourra lui refuſer. Les talens qui ont peu coûté & qui ſont preſque entiérement le fruit des dons naturels, ſont les plus ſéducteurs : on ne peut réſiſter à leur impreſſion. Quoique ce ſoit avec raiſon que l'on dit que ce qui a été fait vîte, doit être vu de même, néanmoins il y a des beautés de facilité & d'heureuſe négligence, auxquelles on ne peut refuſer ſon admiration ; mais ceux qui étudient

Digitized by Google

dient la peinture, ne doivent point ſe les propoſer pour modeles : il eſt & trop facile de les imiter mal, & trop difficile de les égaler : il faudroit avoir les mêmes dons de la nature, ce dont on ne doit jamais ſe flatter. Ces maîtres faciles accoutument ceux qui les ſuivent à être ſuperficiels, & ſi leurs imitateurs ont un degré de talent moindre, ils tombent dans une médiocrité tout-à-fait mépriſable. Ce qu'on peut principalement conſidérer dans ce maître, & qu'on répétera ici, quoiqu'il ait déja été dit à l'occaſion de quelques-uns de ſes ouvrages, c'eſt l'accord & l'effet harmonieux de ſes tableaux. L'artifice dont il s'eſt ſervi & qu'il eſt important de connoître, eſt dévoilé plus clairement dans ſes Ouvrages que dans la plûpart des autres Maîtres, parce qu'il l'a ſouvent porté à l'excès. Il conſiſte à faire toutes les ombres de ſon tableau, en quelque façon, du même ton de couleur. Pour faire entendre ceci, ſuppoſons qu'un Peintre ait trouvé un ton brun compoſé de pluſieurs couleurs, qui ſe détruiſent aſſez les unes les autres, pour qu'on ne puiſſe plus aſſigner à ce brun le nom d'aucune couleur, c'eſt à-dire qu'on ne puiſſe le nommer ni rougeâtre, ni bleuâtre, ni violâtre, &c. alors il auroit un moyen d'ombrer tous ſes objets comme

Digitized by Google

la nature nous les préſente. L'obſcurité dans la nature n'eſt qu'une privation qui n'a aucune couleur, & qui détruit toutes les couleurs locales, à meſure qu'elle eſt plus grande. On remarquera dans tous les les Maîtres, qui peuvent être cités pour l'harmonie, qu'ils ont adopté un ton favori avec lequel ils ombrent tout, les étoffes bleues, les étoffes rouges, &c. Dans les ombres même des étoffes blanches, ce ton y entre aſſez pour les accorder avec le reſte. On le voit diſtinctement dans *Luca Giordano* & dans *Andrea Sacchi*, dont le ton d'ombres eſt aſſez ſemblable. C'eſt un brun qui tient de la couleur naturelle de la terre d'ombre. Dans les tableaux de *Pietro da Cortona*, il eſt gris-brun, ou argentin; dans le *Baccicio*, jaunâtre. Paul *Veroneſe* fait ſes ombres violâtres; le *Guercino* dans ſon meilleur temps, les fait bleuâtres. Dans *la Foſſe*, c'eſt un brun rouſſeâtre, &c. Celui de tous les tons d'ombres qui imitera le mieux la nature, ſera celui qui tiendra le moins d'une couleur qu'on puiſſe nommer. Solimeni plus fin de deſſein, & plus correct en tout que *Luca Giordano*, lui cede cependant par l'agrément du coup d'œil de ſes tableaux, par la facilité du pinceau & même par les graces. Ce n'eſt pas que ſa touche ne ſoit très-belle, & ſes

Digitized by Google

demi-teintes de la plus grande fraîcheur ; mais ses tableaux sont tout-à-fait dépares par le mauvais ton de ses ombres, qui sont souvent d'un noir bleu tout-à-fait faux, & qui plus il noircit, plus il devient désagréable. D'ailleurs, il disperse souvent ses lumieres par petites parties, qui détruisent l'effet total de ses tableaux. Cependant il n'est pas toujours tombé dans ce défaut, & les figures qui sont dans la sacristie de S. Paul sont d'un meilleur ton : aussi est-ce un des plus beaux ouvrages qu'il ait fait, & qui peut être comparé à *Pietro da Cortona* ; parce que s'il lui cede en quelque partie, il l'emporte pour la correction & la finesse du dessein. Les éleves de *Solimeni*, tels que *Francischello delle Mura* ; ont conservé une partie de ce génie surabondant qu'on admire en lui, & la beauté de sa touche. Ils sont aussi dessinateurs assez corrects & spirituels ; mais leur maniere est plus petite, leurs ombres sont trop refletées & trop belles, c'est-à-dire que les couleurs locales (1) n'y sont pas

(1) Je me sers partout de l'expression de couleur locale dans le sens qu'on lui donne ordinairement, & qui signifie la couleur propre de chaque objet, quoiqu'elle ne soit pas exacte, & qu'elle dût plutôt signifier la couleur occasionnée par le lieu & par la distance de l'œil.

Digitized by Google

assez rompues ; ce qui empêche leurs tableaux de faire de l'effet. A la vérité, on peut espérer qu'en vieillissant, ils prendront un meilleur accord. Il vaut beaucoup mieux que des tableaux pêchent pour avoir les ombres trop claires qu'autrement, parce que le temps ne fera que les améliorer.

La ville de Naples n'est pas moins embellie par les ouvrages de plusieurs Maîtres célebres qui lui sont étrangers. Ceux du *Dominichino*, quoique moindres que ce qu'il a fait à Rome & à Bologne, sont cependant remplis de grandes beautés. On y trouve des morceaux admirables du *Lanfranco*, & aucune ville d'Italie n'en présente un si grand nombre. Il en est de même d'*Antonio*, di *Ribera*, dit l'*Espagnoletto*, dont il y a des ouvrages de la plus grande beauté & nombreux ; c'est certainement un des plus grands coloristes qui ayent existé, & son exécution est admirable.

Florence. L'école ancienne de Florence, a produit quantité de Peintres qui ne sont pas sans mérite : cependant il en est bien peu qui ayent acquis quelque célébrité. Les Eglises sont remplies de tableaux de quantité de différens Maîtres, que néanmoins on croiroit tous du même, tant ils

Digitized by Google

ſont du même goût, du même caractere de deſſein, de la même maniere de draper & de la même couleur. La couleur en eſt très-griſe & foible, le deſſein grand; mais maniéré dans le goût de M. A. *Buonarotti*, qui a été le chef de cette école. Ce ſont de ces tours de figures ſi ſouples, qu'on eſt tenté de les croire impoſſibles; de ces grands contours chargés, qui ſemblent tordre les membres; de ces graces outrées qui ont du grand, mais qui ne préſentent l'idée que d'une nature imaginaire: on n'y voit point de Coloriſtes, ni de ces Peintres remplis de feu qui oſent hazarder des irrégularités pour produire des beautés qui en dédommagent ſurabondamment, & qui ſont le charme de la peinture. L'école de Florence a reçu tout ſon éclat des célebres Sculpteurs qu'elle a produits. Ce qui a été cauſe que l'on s'eſt principalement & preſque uniquement attaché au deſſein, à une correction & à une grandeur de formes qui dégénere facilement en maniere. On a beau dire qu'elle eſt grande; une grande maniere qui ne tient pas à la nature, ne vaut guere mieux qu'une plus petite qui s'en écarte également. La vérité eſt le but: le manquer d'une façon ou d'autre eſt preſqu'égal.

Il ſuit encore de cette façon d'étudier,

Digitized by Google

qu'amene une école presqu'entiérement dirigée par des Sculpteurs, qu'on dessine trop long-temps avant que de se hazarder à peindre ; qu'on ne s'attache qu'aux contours, & à placer les dedans avec exactitude, sans considérer la nature du côté des effets de la lumiere & des couleurs, qui est la partie la plus essentielle de la peinture : on peut s'en assurer par l'examen des desseins des Maîtres Florentins, qui sont d'un fini extrême, & ombrés de petites hachures qui marquent l'exactitude & la servitude.

Mais aussi on peut dire, à la gloire de l'école Florentine, qu'elle a produit les plus excellens Sculpteurs, & en plus grand nombre que toutes les autres Villes d'Italie, au contraire de la ville de Venise qui a donné tant de grands Peintres, & n'a point formé de Sculpteurs. Il est vrai que ces Sculpteurs de Florence sont maniérés, parce qu'ils ont plutôt imité *Michel-Ange*, que la nature & l'antique ; mais néanmoins ils sont sçavans, corrects & de grand goût.

La suite au prochain volume.

EXTRAIT des Poësies philosophiques. *A Paris*, chez *Guillyn*, quai des Augustins.

Digitized by Google

Ce Recueil de vers, où l'on trouvera peu de philoſophie, eſt compoſé d'un petit Poëme, de quelques Odes, & de quantité d'Epigrammes, pour la plûpart auſſi mauvaiſes que méchantes.

Un Auteur qui parle de tout avec auſſi peu de ménagement, ne s'attend pas à être ménagé, & celui qui dit de la Tragédie de Didon, que l'Auteur eſt perdu, ſi vous liſez Virgile, ne doit pas trouver étrange qu'on parle de lui avec une franchiſe honnête.

Son Poëme intitulé, *les Reſſources du Génie*, tient aſſez mal ce qu'il promet. On croiroit qu'il va ouvrir de nouvelles routes à la poéſie, à l'imagination, à l'invention en général; étendre les limites des arts; fouiller au ſein de la nature, & en tirer des tréſors inconnus; ce n'eſt rien moins que tout cela.

Il débute par une foible imitation de quelques beaux vers de la *Métromanie* ſur l'épuiſement des ſources de nos idées:

Dès long-temps tout eſt dit, répete un peuple ſot.

Obſervons que c'eſt d'après Horace & la Bruyere que ce peuple *ſot* le répete.

Pour détruire ce préjugé, l'Auteur parcourt les divers genres de poéſie. Corneille

Digitized by Google

eſt un *athlete toujours grand dans ſa courſe infinie.* Racine moins hardi, mais plus ſoutenu, *flatte notre oreille, & fait couler nos pleurs.* L'Auteur avouera du moins que tout eſt dit ſur ce parallele, & qu'il n'y a de neuf ici que la fauſſe image de l'*athlete* qui *court.* Il ajoute que perſonne encore n'a égalé Corneille & Racine; mais ne pourroit-on pas

Rapprocher, réunir leurs diverſes beautés;
Etendre *en les joignant* leurs talens limités.

Le ſecret ſans doute ſeroit merveilleux; il ſeroit à ſouhaiter auſſi que le même Peintre deſſinât comme Michel-Ange, & colorât comme Rubens. Mais eſt-ce la peine de le dire, & de le dire en vers? Il veut, pour la comédie & pour l'apologue, qu'on ait les talens de Moliere & de la Fontaine, & qu'on écrive plus correctement. C'eſt là ce qu'il appelle les reſſources du génie: ainſi du reſte.

Les *perles* de l'Elégie, le *myrte* de l'Eglogue, le *laurier* du Poëme épique ſont encore les reſſources que l'Auteur préſente aux Poëtes François. Mais il ne s'agit point ici de perles de laurier & de myrte. Il falloit approfondir les genres, en diſtinguer les caracteres, en développer l'étendue, & déſigner dans la nature les ſources

Digitized by Google

cachées, s'il en eſt, où le génie pourroit puiſer. Ce n'eſt point en effleurant la ſuperficie des objets qu'on fait un poëme philoſophique.

Il prétend que nous n'avons point de poëme épique françois. Il ne s'eſt pas flatté, ſans doute, d'en être cru ſur ſa parole; & cette déciſion tranchante auroit exigé quelque diſcuſſion. Mais il ne daigne pas même expliquer ce qu'il entend par un poëme épique. Il ſe contente d'avancer dans une note que les perſonnes d'un goût ſûr, qui ont lu Homere, Virgile & le Taſſe, n'ont pu croire que le Télémaque & la Henriade fuſſent des poëmes épiques.

Il employe l'argument de M. de Fontenelle, pour prouver que la nature n'a point dégéneré dans les hommes :

Ne voit-on plus les pins & les *larges* ormeaux,
Oſer juſqu'à la nuë élancer leurs rameaux ?

C'eſt l'art qui nous manque, dit-il : on le néglige, on n'étudie plus les Anciens.

On ne lit plus Homere & ſa trompette altiere,
Comme un or ignoré, languit dans la pouſſiere.
Virgile eſt inconnu; ſon chef d'œuvre en oubli,
Dans le profond Léthé ſemble être enſeveli.

Où l'Auteur a-t'il pris tout cela ? Si l'art avoit manqué, comme il le prétend,

à Fénelon & à Voltaire, ſeroit-ce faute d'avoir étudié les Anciens ? L'Auteur du Télémaque n'avoit point lu Homere ! l'Auteur de la Henriade n'avoit point lu Virgile ! Et quel eſt l'homme de Lettres qui n'a pas le tableau de l'Iliade & celui de l'Enéide auſſi préſent qu'Homere & Virgile l'avoient eux-mêmes ? A quoi bon ſe répandre en vaines déclamation contre ſon ſiecle ?

Que d'Homere & de Plaute on couronne le front,
Qu'on liſe encor leurs vers, les Virgiles naîtront.

Les Virgiles naîtront quand on lira Plaute : eſt-ce là de la philoſophie ?

Mais c'eſt trop inſiſter ſur un Ouvrage que l'Auteur déſavouera lui-même, quand il y aura réfléchi. L'on voit qu'il ne s'eſt pas même donné le temps de châtier ſon ſtyle, de choiſir ſes épithetes, d'obſerver dans ſes métaphores l'analogie des termes. Avec plus d'attention, il n'auroit pas écrit la *langueur* de Racine, les *vers durs* de Pompée, les *larges* ormeaux, l'*athlete* dans *ſa courſe*, &c. il n'auroit pas uni *les graces* avec *les foudres ;* il n'auroit pas dit que les *ſombres noirceurs* ont *énervé les mœurs* du François ; que les vers criminels *allument des ravages, &c.*

Ses Odes ne ſont pas écrites avec plus

de soin, ni mieux raisonnées que son Poëme.

La premiere *à la Renommée*, est une foible copie de l'Ode à la Fortune.

La marche, les mouvemens, les tours, les rimes elles-mêmes, sont le plus souvent prises de Rousseau. Mais tout cela se ressent de la négligence du Copiste.

Par exemple Rousseau a dit :

Mais de quelque superbe titre
Dont ces Héros soient revêtus ;
Prenons la raison pour arbitre ;
Et cherchons en eux leurs vertus.

On lit ici :

Mais sans s'éblouir des grands titres
Que ton orgueil a fabriqués ;
J'y consens, prenons pour arbitres
Ces Héros, de ton sceau marqués.

La conclusion de cet Ode est que,

Le Sage place dans *soi*-même
Sa joie & son bonheur suprême,
Et loin qu'il tente de chercher
A briller du fonds de sa tombe ;
Tel qu'un fruit, il mûrit, il tombe ;
Quand le sort vient le détacher.

Si l'Auteur avoit écrit en philosophe, comme il l'annonce, il auroit avoué que

Digitized by Google

ce ſage eſt heureuſement un être de raiſon ; que tout homme eſt ſoigneux de ſa renommée ; que perſonne n'a l'orgueil de ſe ſuffire ; que le deſir de ſe ſurvivre eſt l'ame des grands deſſeins & le but des nobles entrepriſes ; qu'enfin, ſuivant la penſée d'un Ancien, celui qui mépriſe la gloire n'eſt pas loin de mépriſer la vertu.

Je n'analyſerai point les Odes ſuivantes : il y a quelques traits heureux, & il dépendoit de l'Auteur de donner à ces Poéſies un mérite qu'elle n'ont pas.

J'aurois pu, dit-il, dans l'une de ſes Epigrammes,

J'aurois pu par maint trait agréable & touchant,
Fixer l'attention, la tenir ſuſpendue ;
Mais, ami, j'écrivois pour le ſiecle préſent,
Ce *ſiecle* de pantins, frivole, *voltigeant*, &c.

Il eſt au moins dangereux de penſer ainſi du ſiecle pour lequel on écrit. C'eſt la diſpoſition la plus prochaine à la négligence & à la médiocrité.

Je ne relève point les reſſemblances trop exactes que l'on apperçoit dans ces Poéſies. Mais il en eſt que l'Auteur avoit intérêt d'éviter.

Par exemple, après ces quatre vers de Boileau, que tout le monde ſçait :

Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée

Dans les bornes d'un vers enferma sa pensée,
Et donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison.

Il n'y a aucun avantage à dire dans une Ode,

Soi maudit cent fois le premier....
. . . . . .
Qui par la rime & la raison
Voulant briller avec justesse,
Creusoit une *ingrate* prison,
Où notre ame est toujours en presse.

J'ai dit un mot des Epigrammes qui terminent ce Recueil. Je finis par ce vers de Boileau sur un genre d'écrire humiliant lorsqu'on y échoue, & malheureux même lorsqu'on y excelle :

Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

L'Auteur me pardonnera sans peine la sincérité de mes remarques.

Dans sa molle facilité,
Toujours soigneux de se complaire,
Il rit avec tranquillité
De tout critique attrabilaire. (*Ode IV.*)

Je suis bien sûr qu'il ne trouvera ici aucune trace de bile noire, mais le langage courageux qu'auroient dû lui tenir ses amis avant qu'il publiât son livre.

Digitized by Google

SUITE de l'Ami des Hommes, quatrieme Partie. Mémoire sur les Etats provinciaux.

QUOIQUE ce morceau soit déja très-connu, je crois devoir en retracer l'idée pour préparer l'esprit des lecteurs à balancer les difficultés qu'on a opposées aux principes de l'Ami D. H. avec les solutions qu'il en donne. L'objet de son Mémoire est donc *l'avantage que le Roi & l'Etat trouveroient à ce que les pays d'Election fussent Provinces d'Etats.* Il en montre l'utilité, 1°. relativement au bonheur des peuples; 2°. relativement à l'autorité Royale; 3°. il propose la façon d'établir les pays d'Etats dans tout le Royaume; ainsi l'ouvrage est divisé en trois parties.

PREMIERE PARTIE. L'Auteur fait sentir combien l'administration, relativement aux impôts, est plus juste, plus douce & plus légere pour les peuples dans les pays d'Etats. Il prétend que la taille réelle sur les terres ne peut s'établir que là, & qu'il est impossible ailleurs de prendre une notion même fautive de la qualité des biens & de la nature des revenus. Il démontre le vice de la taille tarifée d'après le nombre des charrues & d'après la quantité des

Digitized by Google

bestiaux, système qui décourage l'industrie la plus précieuse à l'Etat. Il explique ce qu'on appelle affouagement, c'est-à-dire, la forme d'imposition & de levée des deniers dans les quatre grandes Provinces d'Etats, le Languedoc, la Bretagne, la Provence & la Bourgogne. Mais c'est à l'administration de la Provence qu'il s'attache particuliérement : il en suit les opérations dans le tarif des biens, dans la répartition & la levée des impôts, dans les dépenses générales & particulieres de la Province, article dans lequel il tâche de justifier, avec son éloquence naturelle, les frais excessifs de l'assemblée des Etats ; & de tous ces détails il conclut que dans aucune autre forme d'administration, l'économie, l'égalité, le bien public & l'avantage d'un chacun ne sont ni mieux, ni si bien d'accord. Il finit par une considération bien importante : sçavoir, que l'homme est fait pour se croire libre & pour être enchaîné, mais volontairement & par des liens dont il sente la nécessité & non la contrainte ; & que les peuples sont persuadés qu'ils jouissent de leur liberté dès qu'ils sont admis à l'administration de leur Province. Il compare la condition du Colon, dans les pays d'Etats, avec la condition de son semblable dans

Digitized by Google

une Province d'Election, & le contraste n'est que trop sensible.

Cependant on objecte que l'imposition réelle sur les biens fonds exempte les possesseurs des biens fictifs de leur nature, mais réels par le crédit public, comme les rentes, &c. Il répond que les grandes villes, qui sont partout l'habitation de cette classe de gens aisés, ont dans les pays d'Etats la permission de payer les subsides sur leurs entrées, & que par ce moyen les gens aisés portent les charges, relatives à leur consommation. A cette réponse satisfaisante il en ajoute quelques-unes qui le sont beaucoup moins. Il semble qu'on affoiblisse une bonne raison en lui en associant de mauvaises.

Seconde Partie. On a souvent répété qu'il seroit dangereux pour l'autorité Royale d'ériger toutes les Provinces du Royaume en pays d'Etat. L'ami des hommes attaque ce préjugé calomnieux, & il fait voir que nulle part l'autorité Royale n'est plus présente, ni plus respectée. Je ne pense pas, dit-il, qu'on veuille me citer le droit de représentation comme contraire à l'autorité : nous vivons sous une race de Princes toujours justes & toujours bons. Il présente à ce sujet le tableau pathétique & fidele de l'amour des Fran-

Digitized by Google

çois pour leurs Rois, & de l'amour de nos Rois pour leur peuple. Malheur, ajoute-t'il aux Miniſtres qui veulent ſéparer l'intérêt du Prince de celui de ſes ſujets; rien n'eſt plus inſéparable de ſa nature.

Ce qui contribue le plus au maintien de l'autorité, ce ſont les gradations de l'autorité même dans les prépoſés qui en ſont les dépoſitaires, & cette hiérarchie n'eſt obſervée que dans les aſſemblées des Etats. Ici l'Auteur donne à la Nobleſſe la prééminence qui lui eſt dûe, mais il lui échappe des propoſitions qui ne ſont rien moins qu'inconteſtables : par exemple, » quelques Princes ont, dit-on, penſé » que tous leurs ſujets étoient égaux de- » vant eux. J'ai peine à croire qu'un Etat » policé ait jamais été gouverné par un » Souverain aſſez aveugle & puſillanime » pour cela. Il eſt vrai que tous les ordres » de ſujets doivent un reſpect & une » obéiſſance égale au Souverain comme » tel & revêtu d'un pouvoir ſacré ſelon » les loix divines & humaines. Mais le » Pere de famille, le Maître, le Seigneur » ont auſſi *des droits fondés dans la nature,* » *& le droit divin.* L'autorité Souveraine » eſt faite pour maintenir tous ces droits. » Si le Prince traite le pere comme le

Digitized by Google

» fils, le maître comme le valet, le Sei-
» gneur comme le vaſſal, ainſi du reſte,
» je ne dis pas dans les détails relatifs à la
» Juſtice, où tout le monde a le même
» droit, mais comme homme, ſi tout eſt
» égal en prérogatives, en autorité auprès
» de lui, il ſera le moteur de l'anarchie
» loin d'être le ſoutien du bon ordre. »

J'avoue que ces principes me ſemblent pouſſés bien au-delà de la vérité. Politiquement ſans doute, pour l'exemple & le maintien de l'ordre établi, & des diſtinctions convenues, le Prince doit marquer des préférences relatives aux conditions : mais qu'il y ſoit obligé ſur peine de porter atteinte au droit naturel & au droit divin ; cela eſt fort. Quel eſt donc dans la nature ce droit de prééminence, je ne dis pas du pere ſur le fils, mais du maître ſur le valet, & du Seigneur ſur le vaſſal ? Cette ſupériorité, ſi je ne me trompe, eſt toute d'inſtitution humaine. Mille circonſtances peuvent autoriſer les exceptions à l'uſage reçu, & je ne vois que les conſéquences plus ou moins dangereuſes de l'interverſion de l'ordre qui doivent entrer en conſidération. Il falloit donc s'en tenir à cette raiſon de convenance à laquelle l'Auteur revient : « Les Princes
» ſçavent que les diſtinctions ſont néceſ-

Digitized by Google

» faires dans leur état ; ils aiment naturel-
» lement celle de la naissance, parce que
» presque tous héréditaires & fiers de leur
» sang, les avantages d'autrui en ce gen-
» re relevent encore la prééminence des
» leurs. »

L'administration proposée est avanta-geuse à l'autorité, elle l'est aussi aux finances. Et c'est encore un préjugé à détruire, que les pays d'Etat rendent moins au Roi que les autres Provinces. L'Auteur prouve par le fait que sur sept millions cinq cens mille livres de revenus que peut avoir la Provence, il en entre quatre dans les coffres du Roi ou à la décharge du Trésor Royal. Encore les dépenses des Communautés, relatives au bien public, les intérêts des dettes qu'elles ont contractées pour le besoin de l'Etat, les nouveaux droits de Contrôle, d'Insinuation, de Douane, &c. ne sont-ils point compris dans le calcul des quatre millions. L'Auteur a-t'il raison de dire qu'on fasse maintenant la même opération sur le plus riche pays d'Election, sur la fertile & industrieuse Normandie, & je défie tous les calculateurs ? mais, quoiqu'il en soit, Marseille & Toulon qui, par leur commerce Maritime, mettent les productions de la Provence en valeur, ne laissent aucune comparaison en-

Digitized by Google

tre cette Province & celles de l'intérieur du Royaume.

Il eſt évident que par la même adminiſtration dans toutes les Provinces, les opérations de finance ſeroient ſimplifiées, & les frais qu'elles exigent prodigieuſement diminués; que ces frais ſe diſtribueroient dans le ſein même des Provinces, & que la circulation abrégée de l'argent des ſujets au tréſor, & du tréſor aux objets de dépenſe, épargneroit une partie conſidérable de ce qui s'en perd dans le double labyrinthe de la perception & de l'emploi; il eſt encore évident que la police & la vivification qui ſont l'ame du commerce, la liberté, la protection & les occaſions du travail qui en ſont les encouragemens, gagneroient à ce qu'il propoſe; qu'en un mot tous les reſſorts de l'induſtrie ſeroient mis en œuvre avec une attention plus ſuivie, & une vigilance plus ſoutenue dans les pays d'Etat, que dans les Provinces d'Election; & à ce propos l'Auteur, après avoir rappellé les établiſſemens faits ſous les yeux du Souverain, ajoute cette réflexion qui exprime le vœu de la Nation entiere. Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter que les Provinces qui doivent une balance ſi énorme à la capitale, euſſent auſſi dans leur ſein des Arts & des Manufactures

Digitized by Google

propres à y ramener le suc alimentaire qui s'écoule nécessairement par tant d'endroits? Il rappelle le système de M. de Colbert. Ce Ministre établit des Manufactures dans les lieux les plus reculés du Royaume. C'est un examen désolant pour un citoyen que la comparaison de la vivification intérieure de ce temps-là, à celle de celui-ci. Le sang de l'Etat, qui se porte tout à la tête, en fait presque un corps apoplectique.

Mais le point capital est l'agriculture. Les encouragemens qu'elle exige sont bien peu de chose; ils se bornent presque à la tranquillité & à l'égalité dans les charges; cependant elle ne peut les attendre que de l'administration municipale. L'Ami des hommes ne craint pas de dire que « l'agriculture, telle que l'exercent nos paysans, » est une véritable galere, & qu'il est aussi » mal aisé à un de ces pauvres gens d'être » bon Agriculteur, qu'à un forçat d'être » bon Amiral. »

Il n'y a qu'un Ministere passionné pour le bien de l'état, & impatient de l'opérer, qui puisse permettre qu'on lui expose la vérité avec cette noble franchise.

Enfin le crédit des Provinces d'états au dessus de tout crédit particulier, souvent même au dessus de celui du Prince, est

Digitized by Google

fondé sur les deux bases de la confiance publique, les richesses & la sûreté. On ne doit craindre que d'en abuser. Les fonds des pays d'état, quoique répondans de dettes très-considérables, sont estimés dans l'évaluation publique au double de ceux qui sont libres de dettes, mais accablés par l'administration arbitraire. Il est donc démontré par les faits, que l'administration municipale est la plus avantageuse, 1°. au bonheur des peuples, 2°. à l'autorité & à la puissance du Souverain. Il reste à voir quelle est la façon d'établir des états provinciaux dans tout le Royaume.

TROISIEME PARTIE. L'Ami des hommes commence par détruire d'un seul mot l'objection triviale & rebattue, qu'il seroit dangereux de multiplier les corps puissans. Tous nos mouvemens sont venus de la cour, qui ne fait point corps; la ligue, les troubles de la régence de Marie de Médicis, du regne de Louis XIII & de la minorité de Louis XIV, furent tous excités par les grands qui trouvoient l'impunité & la fortune dans la désobéissance. Que les Princes soient toujours en garde contre leur cour & jamais contre leurs peuples. Le pauvre ne demande qu'à labourer en paix, &c. Il décrit ensuite, d'après M. de Boulainvilliers, les Assem-

Digitized by Google

blées des Etats dans les quatre grandes Provinces qu'il a citées, le Languedoc, la Bretagne, la Bourgogne & la Provence, & il donne la préférence aux Assemblées des Etats de Languedoc, où il ne désapprouve que la facilité de se faire représenter par Procureur. Dans les Etats de Bretagne il regarde comme un défaut l'intervalle de deux ans pour les Assemblées. Plus souvent un pere de famille regle ses comptes, mieux il arrange ses affaires. La multiplicité des Députés de la Noblesse est encore un inconvénient de ces Etats. En Bourgogne l'intervalle des Assemblées est de trois ans, & toute la Noblesse y est admise. L'Auteur observe de plus, que le corps des élus qui représente les Etats de cette Province n'a pas assez de consistance. Il voudroit que dans une Province où l'on établiroit des Etats, surtout qui ne devroient être tenus que tous les trois ans, l'autorité de l'interregne résidât dans un Conseil plus nombreux. Il propose enfin une forme nouvelle, non pour les Etats actuels, car il ne veut point innover, mais pour ceux qu'on peut établir; & il suppose cet établissement dans la Guyenne : même tarif qu'en Provence, & même vérification; mais avant tout il s'agit de régler quels biens sont nobles dans

Digitized by Google

l'étendue de la Province, & quels biens ne le ſont pas ; opération délicate, de l'aveu même de l'Auteur. Pour lever toute difficulté, il propoſe deux expédiens ; le premier ſeroit de laiſſer dans chaque terre & dans chaque bénéfice la contenance de quatre charrues, au choix des poſſeſſeurs, affranchies de toutes tailles. (Il ſemble qu'il ſeroit mieux de fixer une partie proportionnelle, comme le tiers, le quart du bénéfice ou de la terre.) Le ſecond expédient ſeroit de regarder comme nobles, tous les biens unis aux fiefs ou aux bénéfices avant l'année 1755. Il prévoit toutes les difficultés de l'un & de l'autre de ces projets ; mais il cherche le bien général. Les poſſeſſeurs eux-mêmes, voyent tous que leurs payſans accablés ſe retirent, & que la campagne ſe dépeuple. Que leur vaudra-t'elle quand elle le ſera tout-à-fait ? Il croit donc pouvoir aſſurer qu'ils entendroient raiſon & que tout applaudiroit à l'établiſſement de la taille réelle. Quant à l'adminiſtration intérieure, il regarde comme un abus pernicieux le droit de propoſer excluſivement, attribué dans certains Etats aux Préſidens Eccléſiaſtiques : il veut que ce droit ſoit commun aux Préſidens des trois Ordres, & que les diſtinctions dans

les

Digitized by Google

les assemblées ne soient que de simple déférence, & nullement d'autorité. Alors il n'y auroit aucun inconvénient à accorder, comme il le demande, la premiere place d'Administrateur à un Gentilhomme dans chaque municipauté particuliere : mais aussi ne voit-on pas quel en seroit l'avantage ; & je crois qu'il est encore mieux de laïsser chacun dans sa classe, sans présumer d'un ordre de citoyens trop favorablement au préjudice de l'autre. Selon ce nouveau plan les Officiers municipaux seroient élus tous les ans, mais les anciens serviroient encore un an avec les nouveaux pour les instruire. Les Députés aux Etats seroient pris parmi ces anciens Officiers. Les Syndics Généraux seroient renouvellés & doublés de même ; il y en auroit un ou plusieurs à la suite de la Cour ; tous les emplois généraux seroient à la nomination des Etats assemblés. Les trois Ordres délibéreroient ensemble comme en Languedoc, & non pas séparément comme en Bourgogne & en Bretagne, chaque Député auroit sa voix dans les trois Ordres sans distinction. En un mot rien de plus sage, de plus beau, de plus utile que le plan d'une administration si bien organisée : l'intérêt du peuple & celui de l'Etat, l'autorité, l'obéis-

Digitized by Google

ſance, la liberté légitime, tout y eſt ménagé, reſpecté, concilié avec une harmonie admirable, & un tel projet doit rendre ſon Auteur également cher à ſon Prince & à ſes concitoyens.

L'Ami des hommes remplit, comme on vient de le voir, les conditions attachées à ce titre. Il ne lui reſte plus qu'à répondre aux objections qu'on lui fait, & qu'il ſe fait à lui-même; & je réſerve cette partie pour le volume prochain.

LETTRES édifiantes & curieuſes, écrites des Miſſions étrangeres, par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus. 28^e Recueil.

Je ne m'étendrai point ſur la premiere & la troiſieme Lettre de ce recueil, ni ſur le détail des travaux apoſtoliques qui ſont l'objet eſſentiel de ces correſpondances. Le zele infatigable, la conſtance à toute épreuve des Miniſtres de la Religion qui vont ſemer la foi aux extrêmités du monde, l'aveugle politique & l'obſtination déplorable des infideles à en étouffer les germes dans le ſang des Martyrs; les combats de la vérité & de l'erreur, tels qu'on les a vus dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, ſont des tableaux édifians, ſans doute, mais ſi ouvent répétés dans ce recueil, que les

Digitized by Google

exemples multipliés de l'héroïsme évangélique, n'ont plus rien d'étonnant pour nous.

Mais ce que je dois observer ici pour la gloire & l'exemple des Ouvriers de l'Evangile, c'est que les Missionnaires d'Europe, & les Jésuites en particulier, en se dévouant au service de Dieu, ne renoncent pas au desir de se rendre utiles à leur patrie, & ce sont les observations philosophiques de ces Apôtres citoyens que je vais parcourir rapidement dans l'extrait de ces Lettres édifiantes à tous égards.

La seconde écrite par le Pere Vivier, du pays des Illinois, le 17 Novembre mil sept cens cinquante, contient une description assez détaillée de la Louisianne, des bords du fleuve *Missisipi* ou du *grand Fleuve*, & de la riviere de Missouri qui s'y jette.

L'embouchure du Missisipi, par le 29^{e} degré de latitude septentrionale, seroit d'un abord dangereux à cause de la multitude d'Isles & de bancs de vase dont elle est remplie, si l'on n'avoit pour guide un Pilote expérimenté. Le fleuve est difficile à remonter pour les vaisseaux. Depuis le 29^{e} jusqu'au 31^{e} degré de latitude, il n'est pas plus large que la Seine devant Rouen; mais il a beaucoup plus de profondeur;

on lui connoît plus de 700 lieues de cours. Le Miſſouri plus large, plus profond, plus rapide, prend ſa ſource d'encore bien plus loin; ſon eau, la meilleure qui ſoit au monde, domine ſi fort dans ſon mêlange avec celle du Miſſiſſipi, que celle-ci devient excellente, de mauvaiſe qu'elle eſt avant la jonction; cependant le Miſſiſſipi, découvert le premier, a uſurpé ſur le Miſſouri le nom de *grand Fleuve*.

Les deux rives du Miſſiſſipi ſont bordées dans preſque tout ſon cours de deux liſieres d'épaiſſes forêts; derriere ces forêts on trouve des pays plus élevés, entrecoupés de plaines & de bois clairſemés, ce qui vient de ce que les Sauvages mettent le feu dans les prairies vers la fin de l'automne. Le feu qui gagne de tous côtés, détruit la plûpart des jeunes arbres. Les bords du fleuve plus humides, ſont préſervés de l'incendie. Les plaines & les forêts ſont peuplées de bœufs ſauvages, & des mêmes eſpeces de bêtes fauves & de bêtes féroces que les forêts de l'Europe. Il y a des dindes & des faiſans. Le fleuve, les rivieres & les lacs abondent en poiſſons. On y trouve une quantité prodigieuſe d'oiſeaux aquatiques, les mêmes que dans nos climats.

A 15 lieues de l'embouchure du fleuve

Digitized by Google

commencent nos habitations situées sur les deux bords jusqu'à la nouvelle Orléans. Cet espace est de 15 lieues, & il n'est pas tout occupé.

Le climat, quoique plus doux que celui des Isles, paroît pesant à un nouveau débarqué. Le terroir est fort bon, presque toute espece de légume y vient assez bien. On y a de magnifiques orangers, de l'indigo, du maïs en abondance, du riz, des patates, du coton & du tabac. La vigne pourroit y réussir; le bled sarrazin, le millet, l'avoine, y prosperent. Mais le climat est trop chaud pour le froment. On y éleve toute espece de volailles & de bêtes à cornes. Le principal commerce est en bois de charpente, que l'on travaille avec des moulins à scier.

Le P. Vivier fait ici une observation curieuse. Dans presque tout pays le bord d'un fleuve est l'endroit le plus bas. Ici au contraire, c'est l'endroit le plus élevé. Du fleuve à l'entrée des *cyprieres* ou forêts, il y a jusqu'à quinze pieds de pente. Voulez-vous arroser votre terre, faites une saignée à la riviere & une digue à l'extrêmité du fossé; en peu de temps, elle se couvrira d'eau. Pour pratiquer un moulin, il n'est question non plus que d'une ouverture à la riviere, l'eau s'écoule dans les cyprieres

Digitized by Google

jusqu'à la mer. A la nouvelle Orléans rien n'est plus rare que la pierre. On y substitue la brique. Il y a des montagnes de coquillages sur le bord du lac *Pont Chartrain*, & l'on en fait de la chaux. Il croit aux environs, & encore plus du côté de la *Mobile*, quantité d'arbres qu'on a nommés ciriers, parce que de leur graine on a trouvé moyen d'extraire une cire, qui bien travaillée, iroit presque de pair avec celle de nos abeilles. Si l'usage de cette cire pouvoit s'introduire en Europe, ce seroit une branche de commerce considérable pour la Louisiane. A cinquante lieues, & plus encore à cent lieues de la nouvelle Orléans en remontant le fleuve, il croit d'excellent tabac. « Si au lieu de tirer des Etrangers » le tabac qui se consomme en France, on » le tiroit de ce pays, on en auroit de » meilleur, on épargneroit l'argent qu'on » fait sortir pour cela du Royaume, & on » établiroit la Colonie. »

Près de 350 lieues au dessus de la nouvelle Orléans, est le pays des Illinois par le 38^{e} degré 15 minutes de latitude. Le climat est à peu près semblable à celui de la France. Les grandes chaleurs s'y font sentir un peu plutôt, & plus vivement; mais elles ne sont ni constantes, ni durables. Les grands froids arrivent plus tard.

Digitized by Google

L'alternative du doux & du froid en hyver eſt fort nuiſible aux arbres fruitiers. Le terroir eſt fertile : cependant le froment n'y donne que depuis cinq juſqu'à huit pour cent ; mais il eſt à remarquer que les terres ſont cultivées négligemment, & que depuis trente ans qu'on les travaille on ne les a jamais fumées. Le maïs y donne plus de mille pour un, & le pays produit trois fois plus de vivres qu'il n'en peut conſommer. Nulle part la chaſſe n'eſt plus abondante, on y prend les taureaux ſauvages au lacet. Il y a dans cette partie de la Louiſianne cinq villages François & trois villages Illinois, dans l'eſpace de 22 lieues, ſitués dans une longue prairie bornée à l'Eſt par une chaîne de montagnes & par la riviere des Tamarouas ; à l'Oueſt par le Miſſiſſipi. Les cinq villages François compoſent environ 140 familles. Il y a dans le pays pluſieurs fontaines ſalées, des mines ſans nombre, mais qu'on n'exploite pas.

Le domaine du Roi dans ces contrées eſt illimité au Nord & Nord-oueſt ; il s'étend dans les immenſes pays qu'arroſent le Miſſouri & les rivieres qui ſe jettent dans ce fleuve, pays les plus beaux du monde.

Parmi les Nations du Miſſouri, il y en a qui n'ont de ſauvage que le nom. Les

Digitized by Google

Chef des *Panis-Mahas*, à la mort de son Prédécesseur, ayant réuni tous les suffrages, se refusa d'abord au choix qu'on avoit fait de lui ; mais obligé d'y acquiescer enfin : Vous voulez donc, leur dit-il, que je sois votre Chef, j'y consens ; mais songez que je veux être véritablement Chef, & qu'on m'obéisse ponctuellement en cette qualité. Jusqu'à présent les veuves & les orphelins ont été à l'abandon ; je prétends que dorénavant on pourvoye à leur besoin ; & afin qu'ils ne soient point oubliés, je veux qu'ils soient les premiers partagés. Depuis, la premiere portion de la chasse est constamment réservée pour les veuves & les orphelins. Ce Chef des *Panis-Mahas* honore du titre de Soleil le François le plus misérable qui se trouve dans son village : ce village peut fournir 900 hommes en état de porter les armes.

Au reste, ajoute le Missionnaire, ce pays est d'une bien plus grande importance qu'on n'imagine. La tranquillité du Canada, & la sûreté de tout le bas de la Colonie en dépendent : certainement, sans ce poste plus de communication entre la Louisiane & le Canada. Le Roi, en faisant ici un établissement solide, s'assure de la possession du plus vaste & du plus beau pays de l'Amérique septentrionale.

Digitized by Google

Le Pere Chanſeaume a envoyé de la province de *Houquang* un Mémoire ſur la cire d'arbre, que les Chinois appellent *Pe-la*. Ce n'eſt point l'extrait d'un fruit comme celle que l'on recueille aux *Illinois* & dans la *Mobile*. Celle-ci eſt l'enveloppe dont ſe couvre un petit inſecte, qui s'attache à deux eſpeces d'arbres, dont l'un tient de la nature du buiſſon, & croît dans les lieux ſecs : il ſe nomme kan-la-chu, *arbre ſec qui porte la cire*. L'autre plus grand, s'éleve dans les lieux humides, & s'appelle *choui-la-chu, arbre d'eau qui porte la cire*. Les inſectes qui donnent la cire, ne ſe trouvent pas ſur ces arbres; il faut les y appliquer, & l'Auteur en preſcrit l'opération d'après les épreuves qu'il en a faites ſur l'arbre nommé *can-la-chu*.

Je paſſerai légérement ſur la lettre du P. Amyot, deſcription plus curieuſe qu'intéreſſante d'une fête ordonnée par l'Empereur de la Chine, & exécutée le 6 Janvier 1752, pour célébrer, ſelon l'uſage, la 60^e^ année de l'âge de ſa mere.

Les décorations commençoient à l'une des maiſons de Plaiſance de l'Empereur, appellée *Yuen-Min-Yuen*, & ſe terminoient au Palais Impérial de Pekin, c'eſt-à-dire, à 4 lieues de diſtance le long de la riviere. D'abord la Cour devoit aller

Digitized by Google

ſur des barques, & quoique les froids ſoient exceſſifs à Pekin, & que l'on fût dans la ſaiſon la plus rigoureuſe de l'année, on ſe flattoit d'empêcher la riviere de gêler. Pour cela des milliers de Chinois furent occupés nuit & jour, pendant trois ſemaines, à battre l'eau, à rompre & à retirer les glaçons à meſure qu'ils ſe formoient. Malgré ces travaux incroyables la riviere prit, les barques furent inutiles, & l'on eut recours aux traîneaux; il faut avouer que notre faſte Européen eſt bien peu de choſe en comparaiſon de cette magnificence. Que l'on ſe repréſente les deux bords de la riviere décorés dans l'étendue de quatre lieues, avec toute la variété, l'élégance & la richeſſe dont eſt ſuſceptible l'Architecture Chinoiſe; les bâtimens éclairés par ces illuminations & ces feux d'artifice colorés, dont la foible imitation nous étonne; ce ſpectacle animé encore par les exercices de voltigeurs, où l'on ſçait que les Chinois excellent; enfin ce tableau immenſe coupé de loin en loin par des ſites & des points de vue champêtres où l'on avoit imité la nature dans ſes aſpects les plus riants, & dans ſes détails les plus riches, où l'on voyoit des vergers & des jardins avec des arbres de toutes les eſpeces, des fruits & des

Digitized by Google

fleurs de toutes les saisons ; des lacs, des mers, des réservoirs avec leurs poissons & leurs oiseaux aquatiques, &c. Telle est l'idée que le Pere Amyot nous donne de cette fête, en ne décrivant que ce qu'il a vu. Tout cela paroît fabuleux dans un pays où l'on manque d'hommes : mais il y a une sorte d'économie politique dans cette magnificence chez une Nation où l'espece humaine surabonde, & où les trésors du Souverain n'ont, pour se répandre sur le peuple, que les canaux de la somptuosité.

Le Mémoire de M. Paradis envoyé de Pondicheri par le Pere Cœurdoux, sur les trois façons de teindre les toiles dans les Indes seroit un morceau précieux pour nos Manufactures, si nos Teinturiers pouvoient se procurer les ingrédiens dont les Indiens composent leur rouge. Aux détails du Mémoire de M. Paradis, le Pere Cœurdoux joint de nouvelles instructions qu'il a prises sur les plantes, sur les drogues, sur leur infusion, sur la maniere de l'employer, &, ce qui est plus intéressant encore, sur les moyens de substituer nos végétaux à ceux de l'Inde dans la composition de la teinture en rouge. Le Pere Cœurdoux a déja éprouvé que la soude est au moins le parfait supplément de la

Digitized by Google

cendre de *nayourivi*, & que l'huile d'olive avec la soude tient lieu de l'huile de *Séſame* avec la cendre de *nayourivi*. Il a découvert de plus, que l'eau *âcre*, dont ſe ſervent excluſivement les Indiens pour cette infuſion, eſt chargée de nitre, & l'analyſe qui le prouve, me ſemble faite avec beaucoup de ſoin.

En un mot, ſi ce Mémoire & les notes qui l'accompagnent, ne nous donnent pas préciſément la teinture en rouge des Indiens, ils mettent nos Manufacturiers ſur la voie, & je ne doute pas que nos Botaniſtes & nos Chymiſtes ne perfectionnent aiſément la recette indiquée par ce diligent obſervateur.

Ce recueil eſt terminé par un Mémoire du Pere Gaubil, Miſſionnaire à Pekin, d'après la relation du Docteur Supao-Koang, Ambaſſadeur de l'Empereur de la Chine, Kanghi auprès du Roi des Iſles Lieou-Kieou, envoyé en 1719, & de retour en 1720. Ce Mémoire contient des détails intéreſſans, relatifs à la Géographie, à la Chronologie, au Gouvernement, aux mœurs, aux uſages, au commerce, à l'induſtrie, à l'Hiſtoire politique & naturelle des Iſles Lieou-Kieou; toutes ces obſervations annoncent dans l'Ambaſſadeur Chinois un ſçavant, un

Digitized by Google

Philoſophe, un homme d'Etat, & répondent pleinement à l'idée que nous avons de la ſageſſe de ſa patrie.

RÉFLEXIONS ſur les avantages de la libre fabrication, & de l'uſage des toiles peintes en France; pour ſervir de réponſe aux divers Mémoires des Fabricans de Paris, Lyon, Tours, Rouen, &c. ſur cette matiere. *A Geneves*, & ſe trouve *à Paris*, chez *Damonneville*, Libraire, quai des Auguſtins.

Dans l'attente d'une replique à ces réflexions, j'ai différé d'en rendre compte: on me l'avoit annoncée, & je croyois en avoir beſoin pour me préſerver de la ſéduction à laquelle on eſt expoſé, quand on n'entend qu'une partie. Mais j'ai trouvé dans les Mémoires auxquels ces réflexions répondent, ou plutôt j'ai trouvé dans ces réflexions elles-mêmes de quoi ſuppléer à la replique, & dans l'extrait que je vais donner, je ne crains pas que l'on m'accuſe de m'être laiſſé prévenir.

L'Auteur, qui ne ſe donne que pour un Citoyen zélé, croit défendre la cauſe de la Nation contre les Commerçans. Il remarque 1°. que l'intérêt d'un Commerçant, celui d'une Communauté, celui même de toutes les Communautés, peut-être oppoſé

Digitized by Google

à l'intérêt général du commerce & de l'Etat ; 2°. que des Communautés qui sont intervenues dans cette cause, il y en a plusieurs qu'elle ne regarde en aucune façon. La permission de porter des toiles peintes, dit-il, n'intéresse pas les Orfevres ni, je crois, les Epiciers, &c. Les draps ne peuvent être remplacés par les toiles peintes ; & comme les Merciers ne fabriquent aucune étoffe, il leur est absolument égal que l'on consomme telle ou telle, &c. Il met ainsi hors de cause les six Corps des Marchands de Paris, & par conséquent les mêmes classes de Commerçans dans les Provinces. Les parties véritablement intéressées sont les Fabricans de Paris, de Lyon, de Tours, de Rouen, &c. On répond à leurs plaintes sur l'état de leurs manufactures ; 1°. que le mal ne vient point, comme ils l'ont dit, de l'usage des toiles peintes, mais de la situation actuelle de l'Europe, & d'autres causes moins éloignées que l'Auteur indique en passant ; 2°. que l'usage des toiles peintes fût-il aussi pernicieux qu'ils le prétendent, il n'est pas possible de le déraciner ; que l'appas du gain en fera toujours introduire, que le bon marché & la mode en feront toujours acheter ; & que la loi prohibitive à la rigueur, ne pouvant s'exercer sans

Digitized by Google

distinction, sans exception, elle seroit à la fois odieuse & impuissante.

Qu'en un mot, la loi prohibitive pût-elle être exécutée à la rigueur, elle ne le sera jamais; & qu'il vaut encore mieux permettre la fabrication des toiles peintes que d'en tolérer la contrebande.

A ces moyens on peut opposer 1°. qu'on n'introduira plus de toiles peintes dans le Royaume, quand on n'y en débitera plus; qu'on n'y en débitera plus, quand la loi qui en défend l'usage sera mise en exécution; qu'une loi prohibitive n'est odieuse, ou ne doit l'être, qu'autant qu'elle gêne le citoyen, sans aucun intérêt pour l'Etat (& c'est ce qui est en question); que les murmures & les plaintes momentanées, si on les écoutoit, s'éléveroient de même contre toutes les opérations, où l'on sacrifie le bien particulier au bien public; qu'il y a partout des loix prohibitives bien plus rigoureuses que celles-ci, & que partout elles sont observées, quand on veut bien qu'elles le soient.

2°. Qu'à l'égard des moyens de faire exécuter cette loi sans violence, il n'y a qu'à donner l'exemple, à imposer des amendes proportionnelles, à les attribuer aux Communautés marchandes, qui sollicitent l'interdiction, & à confier le main-

Digitized by Google

tien & l'exécution de la loi aux Tribunaux chargés de la haute police ; qu'il n'y a point d'asyle pour les Faux-Monoyeurs, & que la loi qui défend la fausse monnoie, n'est pas plus sacrée, plus inviolable, que telle autre loi émanée du trône ; qu'enfin il est au moins indécent de soutenir qu'une loi qui n'interdit aux Citoyens que telle espece de vêtemens étrangers, dont l'usage est regardé par le Gouvernement comme nuisible à l'Etat, que cette loi déja prononcée & confirmée par des Arrêts, soit odieuse & doive être impuissante. Aussi l'Auteur des Réflexions se défiant de ces moyens, entreprend-t'il de prouver que la libre fabrication des toiles peintes seroit avantageuse, & il commence par établir qu'il est possible d'en fabriquer en France. Il soutient que chez nos voisins, en Suisse, en Hollande, &c. non seulement on imprime les toiles, mais qu'on y file & tire le coton, & qu'on y fait la toile même, surtout des qualités communes. C'est un fait qu'on lui a nié, & les questions de fait sont faciles à résoudre. Mais il reste encore à sçavoir si les toiles qu'on fabriqueroit en France, à l'exemple de nos voisins, soutiendroient la concurrence des toiles étrangeres, c'est-à-dire si la qualité étant égale, le prix pourroit

Digitized by Google

être le même. Quant à l'induſtrie, l'Auteur cite des eſſais qui, bien conſtatés, ne laiſſeroient aucun doute ſur le ſuccès de la filature. Quant au prix, il prétend que nos fabriques établies dans les campagnes, & ſurtout loin des grandes Villes, peuvent être au pair de celles de l'Europe : il ſemble réſulter auſſi de ſes calculs que nous ſoutiendrions la concurrence avec les toiles de l'Inde rendues en Europe ; mais ſes calculs ſont loin de s'accorder avec ceux des Marchands de Rouen ; & d'ailleurs le prix étant égal, la beauté, la bonté de la toile ſera-t'elle ici la même que dans l'Inde ? D'habiles ſpéculateurs prétendent que le coton ne ſe travaille bien que ſur les lieux ; par ce qu'il s'altere dans l'emballage & dans le tranſport, & qu'il n'eſt jamais ſi moëlleux que lorſqu'il vient d'être cueilli.

L'Auteur de l'examen ſur la prohibition des toiles peintes, en convenant qu'il eſt poſſible de fabriquer en France des toiles de coton en concurrence avec les Etrangers, dit qu'*il faut attendre que ces établiſſemens ſoient formés, & qu'avant cela il ne ſeroit pas prudent de nous conduire comme ſi nous étions arrivés au but.* On lui répond ici que pour fabriquer des toiles, on attendra qu'on puiſſe les vendre, & qu'il faut établir la conſommation en même temps que

Digitized by Google

la fabrication. Voyons à présent quel tort cet établissement feroit à nos Manufactures.

L'Auteur rappelle la distinction qu'il a faite de l'intérêt des Commerçans & de l'intérêt du commerce, & il observe qu'il ne seroit pas impossible que la fabrication des toiles peintes fût très-utile au commerce en général, quoique nuisible à chacun des Commerçans actuellement établis. Il entre ensuite dans le détail de ce préjudice à l'égard des Manufactures de soie, des Manufactures de petites étoffes en laine, & des Manufactures de cotonnades établies à Rouen.

Aux plaintes des Fabriquans de Rouen, il répond 1°. qu'ils seroient employés aux nouvelles toiles de coton; 2°. que le commerce n'en seroit point incompatible avec celui des cotonnades. Je doute que ces Fabricans soient satisfaits de pareille réponse, ni que l'exemple des Anglois les rassure sur le danger de ce concours. Aussi l'Auteur, pour leur fermer la bouche, les oppose-t'il à eux-mêmes. L'établissement de leur Manufacture nuisoit plus à celles des étoffes de laine que ne peut lui nuire celles des toiles peintes. La main-d'œuvre du peuple, la culture des terres, la nourriture du mouton, les Manufactures de

Digitized by Google

toile & de laine, tout devoit y perdre. Cependant le Conseil jugea en leur faveur. « L'intérêt particulier varie ; mais l'intérêt » de l'Etat est toujours le même, & cet » intérêt demande qu'on permette aujourd'hui la libre fabrication des toiles peintes, comme on a permis autrefois celle » des coronnades. » A cet argument pressant, quelques Citoyens répondent : Le peuple avoit besoin d'une étoffe de coton légere, & à bon marché. On a fait pour lui un établissement nuisible à la consommation de la laine, & par conséquent à l'agriculture. Mais cet établissement accordé au besoin, n'en autorise pas un plus nuisible encore, & que l'on n'accorderoit qu'au luxe ; car il seroit ridicule de prétendre que la couleur imprimée à la toile fût un objet de premier besoin. C'est surtout aux fabriques d'étoffes légeres en laine, que les toiles peintes nuiroient, & la laine n'est déja qu'à trop vil prix dans le Royaume.

L'Auteur tâche de faire voir que les Manufactures de Lyon & de Tours souffriroient peu de ce nouvel établissement, & il applanit toutes les difficultés qu'on lui oppose à cet égard d'une maniere spécieuse. Mais il va plus loin. « Qu'on exagere » tant qu'on voudra, dit-il, le vuide qui

Digitized by Google

» pourra résulter du nouvel établissement » dans nos Manufactures de soie; il est » certain qu'on n'en éprouvera aucun dans » la partie de ces Manufactures dont les » ouvrages passent chez les étrangers... Or » cela posé, je dis que le tort que les toiles » peintes peuvent faire aux Manufactures » de soie, n'est presque d'aucune impor- » tance pour le gouvernement. Il lui est » indifférent que la Nation soit vêtue de » soie ou de toile. »

Non certes, lui dira-t'on, cela n'est pas indifférent, & sans compter les inconvéniens dont je parlerai dans la suite, il est important pour l'Etat de soutenir des Manufactures, qui font une branche de commerce considérable chez l'étranger. Ce commerce, qui n'est que de luxe, est sujet à mille accidens. Les circonstances actuelles sont un exemple des interruptions qu'il peut souffrir. Faut-il dans ces momens de crise laisser anéantir les établissemens ? & qui les soutiendroit alors, si on leur ôtoit les ressources du commerce de l'intérieur! C'est un courant qui les arrose dans les temps d'aridité; il est dangereux d'en détourner la source. Observons encore que les Manufactures de soie sont moins nuisibles que jamais à l'agriculture, depuis que la plantation des mûriers & l'éducation

Digitized by Google

des vers-à-soie a fait de cette denrée précieuse une production de nos campagnes.

Que le prix de nos étoffes augmente le prix des denrées, c'est un mal pour le commerce d'industrie; mais un très-grand bien pour l'agriculture, & par conséquent pour l'Etat. L'exemple des Hollandois ne prouve rien par rapport à nous. Tout doit être au plus bas prix dans un pays qui ne produit rien. Tout doit être à un prix avantageux dans un pays qui produit tout lui-même. Il est donc vrai, concluront les Syndics de la Chambre du Commerce de Normandie; il est donc vrai, comme nous l'avons dit, qu'il faut fixer le consommateur regnicole vers les Manufactures les plus avantageuses à la consommation intérieure, & au commerce avec l'étranger.

J'ai déja touché l'article des Manufactures de laines. A ce sujet, l'Auteur observe 1°. que les Fabricans de Lainages légers, qui seuls auroient droit de se plaindre, ne se plaignent pas, ou se plaignent modérement; 2°. qu'en Angleterre où l'on traite avec tant de prédilection les Manufactures de laine, tout genre d'industrie est permis, protégé, encouragé; 3°. que cette même raison auroit dû s'opposer à

Digitized by Google

l'établissement des Manufactures de soie & de coton de toute espece.

L'Auteur avouera que c'est ici son endroit foible. Que les Fabricans se plaignent ou non d'un projet qui tend à leur ruine ; que l'Angleterre qui a le débit le plus facile & le plus avantageux de ses laines, laisse la liberté de travailler les cotons de ses Colonies ; qu'on ait eu des raisons pour établir en France des Manufactures de soie & de coton au préjudice de l'agriculture, tout cela prouve-t'il que l'on doive ruiner les seules Manufactures du Royaume, qui encouragent le Cultivateur, pour en établir une qui nous est étrangere ? Elle consommera, dit l'Auteur, le coton de nos Colonies : & que deviendra la laine de nos troupeaux ? irons-nous la vendre à la Chine ?

A ces réponses particulieres pour chaque espece de Manufacture, l'Auteur en ajoute de plus générales, que je passerai sous silence.

Les Fabricans ont donné dans l'extrême, en exposant les maux qui résulteroient de ce nouvel établissement ; l'Auteur de ces réflexions donne dans l'extrême opposé. D'un côté tout est perdu, de l'autre le mal est très-peu de chose pour les anciennes Manufactures, ou plutôt elles gagnent elles-

Digitized by Google

mêmes à l'établiſſement de celle-ci, *les unes & les autres s'aideront mutuellement*; comme l'Auteur diminue les inconvéniens qu'on lui oppoſe, il exagere tous les motifs qui peuvent le favoriſer. Ne pas permettre l'uſage d'une étoffe, c'eſt *gêner d'une maniere odieuſe la liberté des citoyens. La liberté* à ſe vêtir de toile peinte! n'eſt-ce pas abuſer des termes? Elle eſt gênée, elle doit l'être cette liberté dans bien d'autres choſes! Que la nouvelle fabrique ſe concilie avec les anciennes, ou qu'elle employe les hommes qu'elles ceſſeront d'occuper, que l'émigration de nos ouvriers en ſoierie ne ſoit pas plus à craindre qu'elle ne l'a été pour la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, lorſqu'on y a introduit les toiles peintes; que la tolérance actuelle ait fait dans nos Manufactures de ſoie tout le vuide que feroit la libre fabrication; qu'il n'y ait aucun changement ſubit à craindre par la raiſon, *qu'on ne brûlera pas toutes les robes & tous les meubles de ſoie & de laine le jour qu'on permettra de ſe vêtir & de ſe meubler en toiles peintes*; que les ouvriers renvoyés des atteliers de Lyon & de Tours puiſſent retourner à la charrue, ou commencer dans les arts un nouvel apprentiſſage; que, quelque occupation qu'on leur donne, leur profeſſion ſoit au moins auſſi utile à

Digitized by Google

l'Etat que celle qu'ils auront quittée ; tout cela peut se soutenir avec plus ou moins de vraisemblance ; mais que préserver le peuple de la tentation d'un luxe nuisible à ce peuple même, & ruineux pour les campagnes qu'il cultive à la sueur de son front, ce soit *gêner sa liberté d'une maniere odieuse ;* que l'obliger à se vêtir de la laine de ses moutons en concurrence avec les cotonnades, étoffes solides & légeres, commodes & durables, qui se lavent sans se déteindre, que la Nation fabrique elle-même, qui durent beaucoup & qui coûtent peu, ce soit *mettre un nouveau fardeau sur la tête du peuple qui consomme, & du Cultivateur déja presqu'accablé ;* donner tout cela pour des raisons, c'est, si je ne me trompe, deshonorer sa cause. Il falloit se borner à deux points : à prouver 1°. que l'établissement proposé ne nuiroit point à l'agriculture ; 2°. qu'il compenseroit au moins par ses avantages le préjudice qu'il doit causer aux anciens établissemens.

Pour en venir à ce dernier article, il est certain que dans l'alternative de laisser introduire les toiles peintes étrangeres ou d'en fabriquer nous-mêmes, le dernier parti est le meilleur ; mais sommes-nous réduits à cette alternative ?

L'Auteur fait monter bien haut le béné-

fice

fice de la main-d'œuvre, mais il doit ſçavoir que dans une concurrence libre, ce bénéfice n'eſt jamais proportionné qu'au nombre d'Ouvriers, & au temps qu'ils employent, à moins que l'induſtrie particuliere ne tienne lieu d'un privilége excluſif. Car ſi un art très-lucratif eſt en même-temps très-facile, l'induſtrie ſe portera vers cet objet, & le prix de la main-d'œuvre baiſſera juſqu'au niveau de la ſubſiſtance commune. Tel ſeroit le cas des toiles peintes; la concurrence libre, ſoit intérieure ſoit extérieure, en retrancheroit bien vîte l'excédent de ſa valeur vénale, au-deſſus du prix général & proportionnel de la main-d'œuvre.

Si le prix de la matiere premiere eſt peu de choſe, dit l'Auteur de ces réflexions, en comparaiſon de celui que la main-d'œuvre donne à la marchandiſe, on ne doit pas craindre d'élever des Manufactures, même en manquant des matieres premieres.

Non ſans doute, répondent les Economes politiques, ſi l'on n'a pas de quoi mieux occuper les hommes qu'on y employe; mais c'eſt là le nœud de la difficulté. L'avantage commun de toutes les Manufactures, qui travaillent pour l'Etranger, c'eſt de procurer aux productions du

Digitized by Google

ſol, une conſommation intérieure, équivalente au produit de l'exportation. Par exemple, vingt mille Ouvriers qui travaillent à Lyon pour l'Etranger, ſont vingt mille penſionnaires que l'Etranger nourrit dans le Royaume, & qui achetent nos denrées avec l'argent de nos voiſins. Mais les Manufactures qui mettent en œuvre les productions du pays, procurent en même-temps une double conſommation; ſçavoir, celle des Ouvriers, en denrées commeſtibles, & celle de leur ouvrage en matiere premiere. Celle-ci eſt toute en profit pour l'Etat, au lieu que l'autre n'eſt qu'un moyen d'échange plus facile & plus commode que le débit dans l'Etranger. Il n'y a donc pas à héſiter dans le choix, entre une Manufacture qui donne une valeur vénale aux production du pays, avec celle qui travaille des matieres étrangeres. L'avantage eſt encore plus ſenſible pour le commerce intérieur, puiſque l'une ne nous rend tributaires que de l'Etat, & que l'autre nous rend tributaires du pays d'où elle tire ſes matieres. Je ſuppoſe même que le peuple fût vêtu à meilleur marché avec de l'indienne, ce ſeroit lui en impoſer, que de lui préſenter cet appât; car un écu qui ne fait que circuler dans l'intérieur,

Digitized by Google

revient par l'équilibre des prix & par la succeſſion des échanges, dans les mains de celui qui le donne, au lieu que vingt ſols qui paſſent à l'Etranger, ne reviennent point ou reviennent lentement. Plus le cercle de la circulation eſt étendu, plus le reflux eſt tardif, incertain, difficile.

A l'égard du nombre des Ouvriers, nous ne ſommes pas au moment de préférer les Manufactures, qui en employent le plus, & l'Auteur a raiſon de ſe prévaloir du ſervice que le nouvel établiſſement rendroit aux campagnes, en leur renvoyant des mains inutiles; mais il a tort d'abandonner ce moyen, pour prouver que les toiles peintes occuperoient autant de Fabricans que les cotonnades. Et comment conciliera-t'il la ſuppoſition de ce même nombre d'hommes à nourrir, avec le meilleur marché qu'il annonce? Eſt-ce qu'à nombre égal, on fabriquera, on débitera plus de toiles peintes qu'on ne débite de cotonnades? Si cela eſt, la Fabrique des toiles diminuera de tout cet excédent le débit de quelqu'autre Manufacture dont elle n'occupera point les Ouvriers: or c'eſt ſurtout pour les Manufactures de laine que l'on doit craindre le préjudice de ce nouvel établiſſement.

Il ſort 20 millions pour les toiles peintes

Digitized by Google

introduites en fraude : c'eſt un grand mal ; mais l'on n'a qu'à vouloir, le mal va ceſſer avec ſa cauſe.

L'Auteur a beau nous promettre des avantages incertains pour nous dédommager d'un préjudice inévitable ; il a beau nous préſenter le bénéfice d'une nouvelle branche de commerce dans l'étranger, l'aiſance du peuple vêtu à meilleur compte, le coton de nos Colonies mis en œuvre & en valeur ; le coton de nos Colonies ne nous eſt pas ſi précieux que nos laines ; le peuple ne ſera jamais ſi avantageuſement vêtu, que de la dépouille des troupeaux qui engraiſſent les campagnes : ſi nous avons quelque branche de commerce à ſoutenir, à vivifier, c'eſt celle qui vivifie l'agriculture, & les bons Citoyens en reviendront toujours là. Il falloit donc, pour autoriſer le projet de la fabrication des toiles peintes, prouver, ou qu'il eſt impoſſible d'en empêcher l'uſage, & parconſéquent l'introduction, ou que cette nouvelle fabrique ne nuira point au débit des étoffes de laine. Ni l'un ni l'autre de ces deux articles n'eſt prouvé dans ces Réflexions.

Les maux qui réſultent de la contrebande ſont déplorables ; mais la contrebande ceſſe où ceſſe l'uſage des marchandiſes

Digitized by Google

prohibées, & l'usage va cesser dès qu'on le voudra sérieusement. La tolérance a suspendu la loi; mais que la loi soit mise en vigueur, elle n'aura pas plus d'infracteurs que toutes les autres loix de Police : une loi prohibitive des choses de premier besoin, seroit une loi impuissante de sa nature; mais personne ne peut soutenir sérieusement que dans un Etat policé, il soit impossible d'empêcher le port & l'usage d'une toile dont tout l'avantage sur les toiles permises est d'être un peu plus agréable aux yeux. Pourquoi la contrebande du tabac est-elle si difficile à détruire ? c'est qu'il est impossible de l'attaquer dans sa cause, c'est-à-dire dans l'usage du prohibé. Il n'en est pas ainsi de la toile.

C'est encore nous supposer bien crédules, que de vouloir nous persuader que la fabrication & l'introduction des toiles peintes étant libres, il en entreroit peu de l'étranger. Qu'on acheve de lever la digue, le Royaume en sera inondé dans une saison. Le danger de l'introduction n'ajoutant plus au prix de ces toiles, elles prendront le dessus sur toutes celles de nos étoffes dont elles peuvent tenir lieu, & toutes ces branches de commerce seront ruinées de fond en comble, avant que notre fabrique de toiles peintes ait eu le temps de s'essayer.

Digitized by Google

L'Auteur des Réflexions se trouve ici dans une espece de détroit; car s'il prétend que la fabrique des toiles dans le Royaume s'établira tout d'un coup, cet établissement subit rendra tout d'un coup inutiles des milliers de Fabricans dans les autres Manufactures, & s'il nous promet que cet établissement sera successif, il donne aux Manufactures étrangeres le temps de nous prévenir, & de s'enrichir à nos dépens par l'introduction de leurs toiles.

L'Auteur voudroit bien qu'on pût concilier la fabrication intérieure & la prohibition des toiles du dehors. Mais il voit qu'il retombe dans tous les inconvéniens de la contrebande. Il se réduit donc à demander qu'on impose un droit d'entrée sur les toiles étrangeres: mais ce droit, s'il est assez modique pour ne pas nous rejetter dans le danger de la contrebande, sera-t'il assez fort pour assurer à nos toiles l'avantage de la concurrence avec celles de nos voisins, & surtout avec celles des Indes? Et quand on y réussiroit, il ne s'agit pas seulement de s'assurer du débit de nos toiles dans le Royaume, il faut encore n'avoir pas à craindre que cette branche de commerce en étouffe de plus utiles. La fabrication de nos laines met en valeur nos troupeaux, & alimente l'agriculture:

Digitized by Google

la fabrication de nos soies met en valeur nos plantations de mûriers, & attire l'argent de l'étranger dans le Royaume. Il n'y a aucune apparence que nos toiles peintes deviennent jamais un objet de commerce extérieur; il est incontestable qu'elles n'ont pour l'intérieur d'autre avantage que de remplacer, peut être à un prix un peu plus bas, les Manufactures de cotonnades & d'étoffes de laine. Il n'y auroit donc en faveur de la libre fabrication des toiles peintes, que la difficulté d'en détruire l'usage; & c'est au Gouvernement seul à décider si cet obstacle au bien public est en effet insurmontable.

Je finis cet extrait par une des réflexions pleines de modération & de sagesse qu'on a faites sur le même objet, & qui renferment un grand sens sous un très-petit volume.

Une nouvelle branche de commerce de plus, peut-être combinée de trois façons différentes, tant en elle-même que relativement aux autres.

Ou elle occasionnera de la perte, ou elle produira du profit, ou enfin le profit & la perte seront compensés l'un par l'autre.

Dans le premier cas, la délibération est toute faite: il faut rejetter un système qui tend à ce but; les Mémoires des Manufac-

Digitized by Google

tures prétendent que cette perte existe : si ce fait est vrai tout est dit.

La troisieme supposition est encore à écarter : car si la perte est égale au profit, il vaut mieux rester comme on est, que de changer de situation ; tout mouvement dans ce genre occasionne toujours une secousse.

C'est donc la deuxieme combinaison seule qui réduit la question à ses véritables termes : il s'agit donc de sçavoir si la liberté des toiles peintes accroîtra le commerce de France, & si le profit qui en reviendra sera assez supérieur, non pas pour dédommager des pertes qu'on fera sur autre chose, cela tomberoit dans la troisieme supposition ; mais pour donner un profit considérable, réel, certain, solide & durable.

Car il faut au moins qu'en envisageant ce profit, on y trouve les mêmes qualités & les mêmes conditions que dans la perte : si la perte est irréparable & que le gain soit passager ; si la perte existe déja, & que le gain soit douteux & en espérance ; si la perte doit aller en augmentant, & que le gain soit borné & ne puisse s'étendre ; enfin si la perte actuelle se trouve liée à d'autres pertes considérables qu'elle peut occasionner avec vraisemblance, & que le profit

Digitized by Google

soit isolé & ne tienne à rien ; il est clair alors que les choses ne sont plus égales, & que c'est agir sagement que de résister à la tentation d'un pareil profit : il n'auroit que l'apparence du bien, & deviendroit un mal en effet.

La Régle des devoirs que la nature inspire à tous les hommes.

L'Auteur expose lui-même le plan de son ouvrage dans une instruction préliminaire, dont je vais donner le précis.

Les hommes ne se sont pas faits : leur auteur, juste & sage, comme il l'est, a dû imprimer dans leur cœur des principes qui puissent leur rapeller le premier point de perfection d'où ils sont partis lorsqu'ils s'en écartent ; enforte que pour peu qu'ils veuillent réfléchir, la connoissance de ces principes se fortifie en eux & se perfectionne. Ces regles premieres doivent être pour tous ; elles sont donc simples & assez générales pour en tirer les conséquences nécessaires aux différents états de la vie. Pour réduire la regle des devoirs à ses principes, il n'y a point de système à faire, l'unique soin, c'est d'imiter celui qui est tout fait, & de montrer la liaison de ses parties. Ce système est celui qui résulte de la constitu-

Digitized by Google

tion de notre être, de nos premiers penchans, de nos affections, de nos sentimens, & des notions naturelles qui se forment des réflexions que nous faisons sur notre propre fond. C'est-là l'école où Dieu nous renvoye. La regle des devoirs est donc dans le cœur de l'homme, & dans le cœur de tous les hommes. L'Auteur tâche de le prouver par le témoignage universel du genre humain qu'il atteste. La voix de la nature n'est point trompeuse, si son Auteur ne trompe point : or que nous dit cette voix ? C'est la matiere de ce livre.

L'homme porte en lui deux affections ou deux sentimens inaltérables, l'amour de la justice & l'amour de la gloire. Comme ces deux sentimens, dit l'Auteur, sont la base de tout mon système, je n'oublie rien pour en constater la réalité.

Le goût du bien moral est en nous un instinct, comme le goût du bon & du beau physique. Une direction semblable à celle qui mene les animaux aux alimens qui leur conviennent, ou qui leur fait faire ceux qui leur nuisent, force en quelque sorte notre ame à discerner entre les actions des hommes que nous jugeons bonnes ou mauvaises.

Cette notion, ce goût de justice ne perd jamais toute sa force sur ceux

Digitized by Google

mêmes qui font profession d'en secouer le joug. On ne suit pas toujours les saines maximes que nous suggere ce préjugé du cœur ; mais on ne cesse point de les approuver, elles restent en possession de régler le langage : la vertu jouit d'une estime forcée.

» Il est des esprits qui se refusent à ces » sorte de preuves, & qui les considerent » comme les fruits de certains préjugés » personnels : » Il en est surtout, qui regardent les sentimens du bien & du mal, du juste & de l'injuste, comme une suite des sentimens de l'utile & du nuisible, & comme relatifs à l'état de l'homme en société. D'où ils concluent que la vertu & le vice ne sont que des rapports, que les idées que nous en avons, n'ont pu venir qu'à l'homme en société, & que dans tous les cas où les idées de l'utile & du nuisible différent, les idées de juste & d'injuste, de bien & de mal, doivent différer. Qu'ainsi tel peuple a dû appeller vertu, ce que tel autre appelloit vice.

« Je leur fais voir, dit l'Auteur, que » la notion du bien & du mal moral est » universelle, & dès là même, naturelle » à tous les hommes. Ce n'est en effet que » parce qu'elle est naturelle, qu'elle

Digitized by Google

» eſt univerſelle, que quelques nations » appellent mal ce que d'autres appellent » bien. Cette objection confirme mon » principe, au lieu de l'infirmer : il en » réſulte, qu'il y a chez toutes les nations » des idées de bien & de mal, & des ter- » mes pour les exprimer. » Cependant, ſi ces idées ne ſont pas les mêmes partout, elle ne peuvent ſervir de regle ; car qui décidera de la juſte application des termes ?

J'indique, répond l'Auteur, les ſources d'où les contrariétés ont pu naître, & les moyens infaillibles pour ramener à l'unanimité les opinions les plus oppoſées.

Ce ſeroit un grand bien ſans doute ; il ne reſte plus qu'à ſçavoir ſi ces moyens ſont auſſi infaillibles que l'Auteur ſe l'eſt perſuadé.

Ces penſées, qu'il n'y a de différence entre les objets des vertus & des vices, que celle de l'utilité plus ou moins marquée, & que rien n'eſt mal, qu'autant qu'il eſt défendu par les loix civiles : » Ces » penſées bizarres ſont miſes au néant » par des raiſonnemens ſans replique, & » qui ne laiſſent plus voir dans l'objec- » tion, que du faux, de l'abſurde & du » ridicule. »

Les idées du bien & du mal moral

subsistoient avant les loix humaines ; c'est une vérité d'expérience confirmée par l'exemple de tous les peuples, & par l'aveu de tous ceux qui se sont expliqués sur l'origine du droit, sur son essence, sur ses effets : les législateurs ont trouvé l'ordre prescrit par une raison souveraine, dont la raison de l'homme n'est que comme un écoulement.

Les loix, quelques sages qu'elles soient, ne commandent & ne défendent pas tout ce qu'il y a de juste ou d'injuste, & la justice de l'homme doit toujours aller beaucoup au delà de leurs dispositions.

Deux impressions contraires, le remords & le desir de la gloire, les confirment dans la persuasion, que quand il n'y auroit jamais eu de loix écrites ou convenues, ils n'en seroient pas moins obligés de vivre selon les loix qu'ils portent gravés dans leur propre cœur.

Le remords est une impression si naturelle, qu'elle se remarque même dans les enfans. L'Auteur fait une longue énumération des effets & des témoignages des remords, attestés par toutes les Nations.

L'amour de la justice nous est donné pour nous rendre dignes de la gloire qui la suit. C'est ainsi que ces deux senti-

Digitized by Google

mens concourent à consommer le grand dessein de Dieu sur nous : l'un fait notre mérite, & l'autre notre récompense.

Un Etre ainsi constitué nous indique de lui-même la grandeur de son origine : de-là, l'Auteur s'éleve à la démonstration de l'existence de Dieu, tirée de la constitution morale de l'homme.

Les actions morales ne sont ni récompensées ni punies dans cette vie, selon toute l'étendue de leur mérite ou de leur démérite. Le mérite surtout des vertus est de nature à ne pouvoir être récompensé par aucun dédommagement digne d'elles, si ces dédommagemens sont passagers. Il y a donc des récompenses & des châtimens futurs, qui supposent les ames des hommes immortelles.

L'Auteur des principes du droit naturel, dans sa dissertation sur l'immortalité de l'ame, en réduit toutes les preuves à des probabilités. Celui ci entreprend de lui faire voir que plusieurs des preuves qu'il ne donne que pour probables, sont en effet démonstratives.

Il reprend ensuite l'enchaînement de ses principes. Il est essentiel à l'homme, pour fixer les objets de ses espérances & de ses craintes, de bien sçavoir comment il peut mériter ou démériter. No-

Digitized by Google

tre juſtice conſiſte à faire ce qui nous eſt montré comme juſte, préciſément parce qu'il eſt juſte ; dans le mal, aucontraire, on démérite par la ſeule volonté de le préférer au bien.

Mais on allégue que les vérités morales ne peuvent être démontrées. L'Auteur ſoutient qu'elles peuvent l'être : il prétend que celles qu'on appelle de ſentiment, ſont plus évidentes par elles-mêmes, que les idées purement ſpéculatives ; il en donne quelques eſſais qu'il regarde comme inconteſtables ; il obſerve que les ſimples déciſions de la conſcience, ſont communément ſi claires & ſi ſûres, qu'on ne peut les infirmer ſans ſe démentir ſoi-même, & pour ôter tout prétexte à de nouvelles inſtances, il examine ſur quels ſujets il peut naître des doutes, quelles en ſont les cauſes, &c.

Il n'y a point, dit-il, d'erreur invincible ſur les devoirs, il n'y a point de devoirs incompatibles : il parcourt toutes les cauſes des erreurs & les moyens de s'en préſerver.

Aucune raiſon ne l'emporte ſur l'obligation des devoirs indiſpenſables ; mais les obligations impoſées par des loix humaines, n'ont jamais, dit il, ce caractere : on doit ſuppoſer que les Légiſlateurs

Digitized by Google

ne ſe ſont jamais propoſé de contredire le droit naturel.

Il y a des regles pour décider des actions, quand les doutes tombent ſur les ſuites qu'elles peuvent avoir, & ſur le mauvais ſuccès qu'elles ont eu. L'Auteur croit avoir déterminé ces regles : quant à la liberté, nous en avons l'invincible ſentiment en nous-mêmes. Le fataliſme eſt une abſurdité ; nier ouvertement que nous ſoyons libres, c'eſt nier en ſecret qu'il ait un Dieu.

Telle eſt la ſubſtance du premier volume, dont la concluſion eſt que la vie de l'homme doit être toute raiſon : les principes de notre conduite s'appliquent, premiérement, à ce que nous nous devons à nous-mêmes, à ce que nous devons à nos ſemblables, & ſurtout, à ce que nous devons à notre Auteur.

Le détail de ces trois ſortes de devoirs fait la matiere des trois volumes ſuivans, dont je rendrai compte dans les prochains Volumes, ſi l'affluence des Ouvrages nouveaux m'en laiſſe le temps & l'eſpace.

Nota. Une difficulté que je n'ai pu prévoir, retarde encore l'impreſſion des notes que je me propoſois de donner ſur quel-

Digitized by Google

ques-unes des maximes recueillies dans le livre intitulé, *le Génie de Monteſquieu.*

CONSIDÉRATIONS ſur le Commerce, & en particulier ſur les compagnies, ſociétés & maîtriſes. *A Amſterdam*, & ſe trouve *à Paris*, chez *Guillyn*, quai des Auguſtins, au Lys d'or.

Oeuvres poſthumes de M. de * * * contenant ſes harangues au Palais, ſes diſcours Académiques, &c. Ce livre eſtimable, le monument le plus glorieux qu'on pût élever à la mémoire de ſon Auteur, a été imprimé, *à Lyon*, chez les freres *Duplain*, rue Merciere.

LES PENSÉES errantes avec quelques lettres d'un Indien, par Madame de * * *. *A Londres*, & ſe trouvent *à Paris*, chez *Hardi*, Libraire, rue S. Jacques, à la *Colonne d'or*.

EPÎTRE d'Héloïſe à Abailard, traduite (en proſe) de l'Anglois, avec un abrégé de la vie d'Abailard. *A Geneve*, & ſe trouve à Paris, chez *Tilliard*, quai des Auguſtins, & chez *la Marche*, au Palais-Royal.

DÉTAILS Militaires par Durival le cadet, *à Lunéville*, de l'Imprimerie de C. F. *Meſſuy*.

Digitized by Google

EXAMEN des Eaux Minérales de Verberie, se vend *à Paris*, chez *Barrois*, rue du Hurpoix, au *Mercure*.

ELOGE de M. de Fontenelle, par M. l'Abbé Trublet. Cet Eloge fait partie des nombreuses additions insérées dans l'Edition du Dictionnaire de Moreri, qui paroîtra l'année prochaine. On ne peut que louer le zele de M. l'Abbé Trublet pour la mémoire de son illustre ami. Ceux qui ont dit que M. de Fontenelle n'avoit jamais aimé & n'avoit jamais été aimé, sont bien démentis d'un côté par le fait, & il seroit difficile de se persuader, qu'une affection aussi pure, aussi vive, aussi constante, eût pris pour objet un ingrat.

ELÉMENS d'Arithmétique, d'Algebre & de Géométrie, avec une introduction aux Sections Coniques, par M. Mazeas, Professeur de Philosophie en l'Université. *A Paris*, chez P. G. *le Mercier*, rue S. Jacques, au *Livre d'or*.

DISSERTATIONS sur les biens nobles, avec des observations sur le vingtieme, & quelques autres pieces relatives à ces objets. Ce recueil intéressant paroît sous deux formes, *in*-8°. petit format, 2 volumes; *in*-12, 1. vol.

Digitized by Google

L'UTILITÉ de l'Education des Armes, ou l'Emulation renaiſſante. *A Paris*, chez *Cuiſſard*, quai de Gêvres.

L'Auteur y rappelle la jeuneſſe à l'exercice des armes, c'eſt à-dire, du fleuret; il en fait ſentir l'utilité, & parmi les avantages qu'il y trouve, celui de rendre un homme plus réſervé, plus prudent & plus brave, ſeroit un grand bien pour la ſociété, ſi le fruit de cette expérience étoit le même dans tous les hommes. Mais pour un jeune étourdi qu'elle modere, combien de lâches inſolens n'encourage-t'elle pas?

RECHERCHES hiſtoriques & critiques ſur les différens moyens qu'on a employés juſqu'ici pour refroidir les liqueurs, où l'on indique une forme de temps immémorial & pratiqué dans la plus grande partie de l'Univers, par lequel il eſt facile ſans nulle dépenſe, & avec un ſoin très-léger, de ſe procurer dans les plus grandes chaleurs de l'été, des boiſſons très-fraîches. Se vend chez *Claude Heriſſant*, fils, rue Notre-Dame. *L'extrait dans le volume prochain.*

Tractandæ ac perdiſcendæ Theologiæ ratio. Pariſiis, ex typis Prault, *ad ripam vulgò* de Gêvres, *ſub ſigno Paradiſi.*

Digitized by Google

ESSAI d'une Hiſtoire de la Paroiſſe de S. Jacques de la Boucherie, où l'on traite de l'origine de cette Egliſe, de ſes antiquités, &c. avec les plans de la conſtruction & du territoire de la Paroiſſe, gravés en taille-douce. Ouvrage intéreſſant pour les Paroiſſiens & pour les perſonnes qui aiment l'antiquité. *A Paris*, chez *Prault*, quai de Gêvres, au *Paradis*.

MANUEL Phyſique, ou maniere courte & facile d'expliquer les phénomenes de la nature, par M. J. Ferapie Dufieu. *A Lyon*, chez *Geoffroy Regnault*, rue Merciere, ſe trouve *à Paris*, chez *J. T. Heriſſant*, rue S. Jacques, *à Beſançon*, chez *Santel* le cadet, *à Avignon*, chez Chambeau, *à Marſeille*, chez *Moſſy*.

L'Auteur eſt un jeune homme ſtudieux, qui a l'eſprit net, précis & juſte, & le talent de répandre dans ſon ſtyle la clarté de ſes idées. Son ouvrage, ſans être profond, préſente des notions curieuſes pour le commun des lecteurs. Il eſt dédié aux Adminiſtrateurs de l'Hôtel-Dieu de Lyon, à cette élite de citoyens, les modeles des riches, les peres des pauvres, l'honneur de leur patrie & de l'humanité.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

THÉOLOGIE.

*SUITE des Lettres de M. l'Abbé de ***.*

Le Tome II. imprimé chez *Heriſſant*, rue Neuve Notre-Dame, 1754, contient ſix Lettres, qui ſont les XI, XII, XIII, XIV, XV & XVI^e^ qui terminent l'ouvrage.

Les 8 premieres pages de la Lettre onzieme caractériſent la vérité d'une maniere ſi noble, que je ne puis m'empêcher d'exhorter à les lire dans le livre même.

De là l'Auteur à la page neuvieme, paſſe aux termes énigmatiques, dont il regarde l'intelligence comme le premier pas qu'il faut faire pour ſaiſir la connoiſſance du ſtyle prophétique, où il reſte encore de grandes difficultés à vaincre; mais avant que de continuer l'examen de ces termes dont il a parlé dans le premier volume, il exhorte ſes éleves à l'étude du ſtyle prophétique, par une raiſon vraiement eſſentielle;

Digitized by Google

qui eſt de ſe mettre en état de concilier les paſſages de l'ancien Teſtament avec eux-mêmes, lorſqu'ils ſont cités dans le nouveau.

M. l'Abbé de*** cite en preuve de ces textes ſi néceſſaires à concilier, le Pſ. 108. *Deus laudem ne tacueris*, qui, entendu dans l'ancien Teſtament des Apoſtats, dont l'Egliſe d'Iſraël ſe plaint par la bouche de David, s'applique avec une juſteſſe admirable à Judas, Chef des Apoſtats du nouveau Teſtament.

L'Auteur, au bas de la page 15, donne une idée très-claire du ſtyle prophétique par ſa ſeule diviſion, en quatre parties, qui ſont :

1°. Les termes énigmatiques.

2°. Les termes généraux ou indéterminés.

3°. Les réticences (ou termes ſous-entendus.)

4°. Les enallages (tant dans les noms que dans les verbes.

Il n'eſt queſtion dans tout ce ſecond volume, que des termes énigmatiques & généraux.

I. On nous permettra de paſſer ce que dit ici M. l'Abbé de*** ſur les termes énigmatiques, parce que les PP. Capucins ſes éleves, en traitent d'après lui d'une maniere plus étendue dans le ſeptieme volume

Digitized by Google

de leurs principes discutés. (J'en rendrai compte dans la suite.)

Cependant on ne peut se refuser à deux observations qui précedent ce qu'il dit de ces sortes de termes.

La premiere page 16 regarde leur antiquité dans l'Eglise d'Israël. L'Auteur fait voir que Jacob, Moïse & Balaam ont employé le style énigmatique en bénissant la nation sainte. Ensuite il fait voir que d'âge en âge ce style s'est conservé par une chaîne assez suivie pour qu'on ne le perdît point de vue. Le cantique de Débora, celui de la mere de Samuel, ceux de David, celui de Salomon, les ouvrages d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel, de Daniel & de Job, de même que ceux des douze petits Prophetes, ont conservé le style énigmatique, & la récitation des Pseaumes l'a perpétué jusqu'à J. C. & jusqu'à nous.

« En effet, dit l'Auteur, au bas de la page 22, S. Jean Chrysostome, Théodoret, S. Cyrille d'Alexandrie, & S. Jerôme, nous donnent l'explication de ces termes. C'est dans ce trésor que les plus célebres Commentateurs, Cornelius à Lapide, Salméron, Bonfrérius & pluſieurs autres, & surtout Dom Calmet, ont puisé l'explication qu'ils nous en donnent... Mais soyez persuadés,

Digitized by Google

» Messieurs, que l'Ecriture Sainte bien ap-
» profondie, nous découvre tant de riches-
» ses en ce genre, qu'on ne sort pas de sur-
» prise, quand on examine à quel point on
» a porté la négligence sur un article aussi
» essentiel à l'intelligence des Pseaumes &
» des Prophetes, quant au sens histori-
» que. »

La seconde observation qui, sans porter ce titre, se trouve à la page 31, donne les raisons de l'inintelligibilité du style prophétique. L'Auteur nous en donne cinq.

La premiere est que les oracles des Pseaumes & des Prophetes contre Babylone, ne devoient être entendus qu'après le renversement de ce grand Empire. La seconde est l'endurcissement & l'aveuglement auxquels le commun, ou plutôt la très-grande partie de ce peuple se trouvoit, soit avant la captivité, soit du temps de J. C.

La troisieme est le danger où les Israëlites se seroient trouvés, si les prophéties & les Pseaumes, qui presque tous prédisent la ruine de Babylone, eussent été composés dans un style intelligible aux Apostats.

La quatrieme raison consiste en ce que rien n'étoit plus capable d'énoncer les deux alliances, qu'un style qui, par la généralité de ses termes, par ses expressions énigmatiques, & par ses réticences, forme un voile

voile qui, une fois levé, porte un jour admirable sur l'ancien & le nouveau Testament.

La cinquieme est tirée de S. Jean Chrysostome, qui croit que si le peuple eût compris combien les prophéties prononcées contre lui, étoient terribles, il auroit mis à mort les Prophetes, &c.

Il faut lire le détail de ces raisons depuis la page 30 jusqu'à la page 50.

II. L'Auteur employe les XIII & XIV^e Lettres de ce volume à développer la valeur d'un nombre de termes généraux tirés de différens textes de l'Ecriture sainte. Ensuite il explique le Ps. 116, *Laudate Dominum, omnes gentes,* & le premier Pseaume *Beatus vir qui non abiit in concilio*, &c. qui lui seul tient la XIV^e Lettre. Ce Pseaume est traité dans toute l'étendue grammaticale, nécessaire pour lever les difficultés que présentent les termes généraux qui formoient IX articles, & les énallages au nombre de 8. On nous dispensera de ce détail, auquel nous renvoyons le petit nombre de Sçavans qui ont assez de goût pour s'y intéresser.

Mais je crois ne devoir point omettre ce que M. l'Abbé de *** a remarqué à la page 280. « Les termes généraux, dit-il, » forment une espece de discours énigma-

Digitized by Google

» tique d'autant plus difficile à pénétrer, » qu'on ne s'aviſe pas d'y ſoupçonner le » moindre voile. Eh ! pourquoi le ſoup- » çonneroit-on ? puiſque l'on croit y voir » les objets à découvert. Ces termes géné- » raux ſont ſi clairs & tellement à la por- » tée de tout le monde, que l'on riſque » de n'être pas cru, quand on avance que » ces expreſſions, priſes dans la ſignifica- » tion indéterminée qu'elles préſentent, ne » rendent pas le ſens littéral de l'ancien » Iſraël. »

Et à la page 282 : « En effet, ſi l'on eût » fait lire à un Apoſtat, ou à tout autre » ennemi de l'Egliſe d'Iſraël le Pſ. 36, » Héb. 37. *Noli æmulari*, l'on ne courroit » pas le moindre riſque. Il auroit dit : Je » ſens tout le mérite de cette piece ; j'y » vois un parallele entre l'homme juſte & » l'injuſte. Cette poéſie eſt bien faite, » mais le ſujet n'eſt pas nouveau. L'Apoſ- » tat n'auroit point eu tort, puiſqu'il faut » convenir que ce Pſeaume eſt un tiſſu des » expreſſions les plus claires. Elles forment » néanmoins un voile tellement impénétra- » ble, que jamais l'Apoſtat ni le Chal- » déen n'auroient pu le percer pour y ap- » percevoir la triſte deſtinée de la Monar- » chie de Babylone & le triomphe d'Iſraël.

» Cependant l'art de s'énoncer obſcuré-

Digitized by Google

» ment, en ſe ſervant d'expreſſion géné-
» rales, n'eſt inconnu dans aucune Na-
» tion. Les diſcours conçus en termes gé-
» néraux, ſont ſouvent d'un grand ſecours
» pour s'énoncer en préſence des perſon-
» nes, ſans qu'elles s'apperçoivent qu'elles
» ſont la matiere de la converſation. Par
» ce même chiffre ſi ſimple, on peut har-
» diment laiſſer lire une Lettre à l'homme
» même contre lequel elle eſt écrite. »

On conçoit par ce que l'on vient de lire, qu'il faut examiner avec une extrême attention les termes généraux pour les reſtraindre à l'idée que le Prophete avoit en vue, bien loin de s'arrêter aux notions indéterminées qu'ils préſentent.

III. La Lettre xv fait voir que le ſtyle prophétique employe les termes énigmatiques & généraux dans la nouvelle alliance auſſi-bien que dans l'ancienne; ces termes au nombre de 18, étant expliqués par quantité de textes de l'ancien Teſtament. L'Auteur fait enſuite cette remarque, page 439 : « Je ne ſçais pas ſi tous ceux qui li-
» ront cette Lettre m'accorderont le dou-
» ble ſens littéral que je donne à tous les
» termes que je viens d'expliquer. Mais il
» ſera encore établi dans la ſuite d'une
» maniere plus développée par ceux de
» mes Eleves, à qui je remets le ſoin de

Digitized by Google

» continuer & de perfectionner cet im-
» portant Ouvrage.

» Le Cantique de Zacharie, pere de
» Saint Jean-Baptiſte, va prouver ſa réalité
» du double ſens. En effet, preſque tout
» ſon Cantique eſt compoſé des expreſ-
» ſions que je viens d'expliquer ; il n'y a
» pas un ſeul de ces termes qui n'entre
» dans la compoſition du *Benedictus* ; &
» afin qu'on n'en doute pas, je vais en
» donner la traduction à côté du texte la-
» tin, & marquer en caracteres différens
» les paroles que Zacharie a empruntées
» des Pſeaumes & des Propheres pour for-
» mer ſon Cantique d'actions de graces au
» ſujet de la naiſſance prochaine du Verbe
» incarné. »

PHYSIQUE.

LETTRE d'un Médecin à l'Auteur du Mercure

MONSIEUR, puiſque M. Olivier de Villeneuve, Médecin de la Faculté de Montpellier, dans ſon triomphe de l'éther, inſéré dans le premier volume du Mercure de Juillet, nous déclare qu'il

Digitized by Google

eſt bien réſolu à ne rien écrire déſormais pour l'établiſſement de ſon principe ; qu'il croit auſſi ſolidement établi, qu'inconteſtable, & que c'eſt pour la derniere fois qu'il préconiſe l'éther, en expliquant ſommairement le feu, la chaleur, la flamme, la fumée, la lumiere, il eſt temps de propoſer à ce ſçavant Médecin, nos doutes ſur ſes explications, & de ranimer, s'il ſe peut, ſon ardeur, qui paroît vouloir s'éteindre dans le *feu*, *la chaleur*, *la flamme*, *&c.* Et d'abord prions-le d'établir les titres de propriété du principe, qu'il nous dit être ſien, & qu'il n'a pas jugé néceſſaire de rappeller ici, ſans doute, comme ſuffiſamment connu.

C'eſt ſans contredit une grande découverte, que celle d'un principe nouveau, qui ſemble ne devoir naître que d'une immenſité de faits qui le reconnoiſſent pour pere. Newton a découvert des principes nouveaux. La table des affinités de M. Geoffroy, a fourni des principes nouveaux en Chymie. La belle diſſertation de Boerhaave, ſur le feu, la chaleur, &c. établit, à l'aide d'un grand nombre d'expériences la principale propriété du feu, qui eſt la raréfaction des corps.

Pareillement, les expériences de M. Nedham, de la Société de Londres, ont

Digitized by Google

conduit ce Sçavant plein de ſagacité à des principes qu'il peut regarder comme ſiens : une infinité de nouveaux phénomenes lui ont fait voir une force expanſive, qui pénetre intimement chaque partie inſenſible de ſubſtances végétales & animales, & qui eſt contrebalancée par une force de réſiſtance, laquelle venant à diminuer (par l'action de l'eau, par exemple, qui tient en digeſtion ces ſubſtances,) laiſſe cette force ſe manifeſter ſenſiblement.

Or je dis qu'à quelque identité qu'on puiſſe rappeller ces principes, ils n'en ſont pas moins propres aux grands hommes qui les ont annoncés, parce qu'ils y ſont arrivés par différens chemins.

Pauci quos æquus amavit,
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti, potuêre.

M. Olivier doit donc nous faire voir que ſon principe, qu'il dit auſſi ſolidement établi qu'inconteſtable, eſt le réſultat de ſes recherches & de ſes expériences : & alors nous nous ferons un plaiſir de le mettre au nombre des grands hommes que nous venons de citer.

Les raréfactions victorieuſes du centre à la circonférence, les raréfactions victorieu-

Digitized by Google

ſes de la circonférence au centre, les raréfactions du centre à la circonférence, & de la circonférence au centre en équilibre, ou à peu près. Voilà le grand reſſort de la nature. De-là doivent éclorre tous les phénomenes de l'Univers. Auſſi déclare-t-il qu'*il ne finiroit pas, s'il parcouroit toutes les expériences qui ſe préſentent en foule à ſon eſprit, pour établir les rapports ſucceſſifs que doivent avoir les raréfactions centrifuges & centripetes. Car tout s'opere par raréfaction, tout eſt redevable à l'éther, au ſeul raréfiant univerſel.*

Ces principes énoncés à la maniere de M. Olivier, ſe rapprochent au fond du fameux principe d'action & de réaction, dans lequel conſiſte la vie de cet Univers. Et ſi notre Auteur eût voulu prendre la peine de conſulter les ouvrages des Grands hommes que je viens de citer, il auroit reconnu que Newton, par des obſervations Aſtronomiques, Geoffroi, par des expériences Chymiques, Boerhaave, par des expériences Phyſiques, & Nedham, par des obſervations Microſcopiques, enſeigne nettement & clairement, ce qu'il s'efforce de comprendre & d'expliquer, par des ſpéculations abſtraites.

Tous ces illuſtres Sçavans ont vu le

Digitized by Google

grand principe, le grand reſſort de la nature d'auſſi près, qu'il paroît être poſſible; M. Olivier ſemble ne le vouloir obſerver que de loin; & comme il ne le voit revêtu d'aucune forme ſenſible, ſon imagination lui en prête qui ſont purement idéales. Il tombe à peu près dans le même inconvénient, que ceux qui ont voulu expliquer l'arrangement de cet Univers, en ne demandant que de la matiere & du mouvement.

Mais venons à l'objet de ce mémoire, dans lequel il ſe propoſe d'expliquer, le feu, la chaleur, la fumée, la lumiere, &c. Après avoir permis de donner à l'éther, le nom de feu élémentaire, il nous dit, que *l'air, la nuit comme le jour, l'hiver comme l'été, n'en eſt pas plus ou moins air, qu'il eſt autant mu en hiver comme en été, que pour approfondir le nouvel état de l'air au ſoleil levant, il ne faut pas confondre les termes d'effluence & de réfluence*; il abandonne aux Aſtronomes les fameuſes queſtions ſur l'émanation des corpuſcules du ſoleil, ſur le mouvement ou le repos de la terre; queſtions ſuperflues pour la connoiſſance de la lumiere, & il prend le parti d'allumer du feu ou un flambeau, & nous invite à obſerver, avec une attention *ſinguliere*,

Digitized by Google

ce qui va se passer ; écoutons-le.

Pour qu'un flambeau éclaire & continue d'éclairer, il faut que l'air qui se succede à lui-même pour l'environner immédiatement, devienne plus rare du centre à la circonférence, à proportion qu'il aborde le flambeau, & il conclut quelques lignes après : *La lumiere n'est qu'un air dardé en rayons lumineux, en lignes pyramidales, en cônes aéréo-éthérés*, & tout cela se voit à la chandelle. Vous souvenez-vous, Monsieur, de quelle maniere Strabon instruit Thalès, dans la Comédie de Regnard, intitulée *Démocrite*.

On pourroit demander à l'Auteur, ce qu'il entend par des *raréfactions excentrales, dont les degrés sont autant inconcevables que nombreux*.

Des degrés inconcevables ! Pourquoi altere-t'il le langage des Géometres, en parlant de *lignes tirées d'un centre à tous les points d'une circonférence circonscrite* ? Une circonférence n'est ni inscrite ni circonscrite à un centre, mais elle peut être inscrite ou circonscrite à un polygone régulier.

Mais quand il prétend que la lumiere, que la terre réfléchiroit à une distance aussi grande qu'est celle de la lune, seroit en tout semblable à celle que la

Digitized by Google

lune répand *d'un ſecond bond*, il fait voir qu'il ignore que la différence des diametres dans les ſphéres refléchiſſantes, produit néceſſairement de la différence dans les réflexions, par la divergence des rayons; mais ne pouſſons pas la critique plus loin, & reſpectons, dans M. Olivier, un habile Médecin, peu occupé de la Phyſique expérimentale, & abſolument neuf dans les ſciences Phyſico-Mathématiques, ſans leſquelles on peut être très-diſtingué dans la pratique, & craignons déja de nous attirer le reproche.

Pol me occidiſtis, amici,
Non ſervaſtis, ait, cui ſic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratiſſimus error.

PRIX d'Eloquence de l'Académie Françoiſe, pour l'anné 1759.

Le vingt-cinquieme jour du mois d'Août 1759, fête de S. Louis, l'Académie Françoiſe donnera un Prix d'Eloquence, qui ſera une médaille d'or de la valeur de ſix cens livres. (1)

(1) Le Prix de l'Académie eſt formé des fondations réunies de Meſſieurs *de Balzac*, *de Clermont-Tonnerre*, Evêque de Noyon, & *Gaudron*.

Digitized by Google

Elle propoſe pour ſujet, l'*Eloge de Maurice Comte de Saxe, Maréchal de France.*

Il faudra que le Diſcours ne ſoit que d'une demi-heure de lecture au plus, & l'on n'en recevra aucun ſans une approbation ſignée de deux Docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, & y réſidans actuellement.

Toutes perſonnes, excepté les Quarante de l'Académie, ſeront reçues à compoſer pour ce Prix.

Les Auteurs ne mettront point leur nom à leurs ouvrages, mais ils y mettront un paraſe avec une ſentence ou deviſe telle qu'il leur plaira.

Ceux qui prétendent au Prix, ſont avertis que les pieces des Auteurs qui ſe ſeront fait connoître, ſoit par eux-mêmes, ſoit par leurs amis, ne concourront point, & que Meſſieurs les Académiciens ont promis de ne point opiner ſur celles dont les Auteurs leur ſeront connus.

Les ouvrages ſeront remis avant le premier jour du mois de Juillet prochain à M. Brunet, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, au Palais; & ſi le port n'en eſt point affranchi, ils ne ſeront point retirés.

L'Auteur de l'Ode ſur l'*Immortalité de l'Ame*, qui a remporté le prix de Poéſie, ne s'eſt point fait connoître.

Digitized by Google

PRIX proposé au jugement de l'Académie Royale des Sciences.

UN Citoyen zélé, désirant d'être utile à sa Patrie, & persuadé de l'importance de l'art de la Verrerie dans le Royaume, a souhaité qu'on pût répandre de nouvelles lumieres sur cet objet. Dans cette vue il a fait remettre à l'Académie une somme de cinq cens livres, pour être donnée, par forme de Prix, à celui qui, au jugement de l'Académie, réussira le mieux à *déterminer les moyens les plus propres à porter la perfection & l'économie dans l'art de la Verrerie.*

Les Sçavans & les Artistes de toutes les Nations sont invités à travailler sur ce sujet, même les Associés-Etrangers de l'Académie. Les seuls Académiciens regnicoles en sont exclus, comme des autres Prix proposés par l'Académie.

Ceux qui composeront, sont invités à écrire en françois ou en latin, mais sans aucune obligation. Ils pourront écrire en telle langue qu'ils voudront, l'Académie fera traduire leurs ouvrages.

On les prie de faire ensorte que leurs écrits soient très-lisibles.

Ils ne mettront point leur nom à leurs

Digitized by Google

ouvrages, mais seulement une sentence ou devise. Ils pourront, s'ils veulent, attacher à leur écrit un billet séparé & cacheté par eux, où seront, avec la même sentence, leur nom, leurs qualités & leur adresse, & ce billet ne sera ouvert par l'Académie, qu'au cas que la piece ait remporté le Prix.

Ceux qui travailleront pour le Prix, adresseront leurs ouvrages francs de port, à Paris au Secrétaire perpétuel de l'Académie, ou les lui feront remettre entre les mains. Dans le second cas le Secrétaire en donnera en même-temps à celui qui les lui aura remis, son récépissé, où sera marqué la sentence ou devise de l'ouvrage & son numéro, suivant l'ordre ou le temps dans lequel il aura été reçu.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au onze Novembre 1759 inclusivement.

L'Académie adjugera ce Prix à sa premiere assemblé de 1760, & son jugement sera annoncé dans les papiers publics.

S'il y a un récépissé du Secrétaire pour la piece qui aura été couronnée, le Trésorier de l'Académie délivrera la somme de 500 livres à celui qui lui rapportera ce récépissé. Il n'y aura à cela nulle autre formalité.

Digitized by Google

S'il n'y a pas de récépissé du Secrétaire, le Tréſorier ne délivrera le Prix qu'à l'Auteur même, qui ſe fera connoître, ou au porteur d'une procuration de ſa part.

L'Académie auroit bien ſouhaité faire connoître celui qui a ſi généreuſement contribué à la perfection d'un art auſſi utile que la Verrerie. Mais en faiſant voir ſon amour pour le bien public, il a ſoigneuſement caché ſon nom, & elle n'a pu le déſigner que par celui de citoyen.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale de Nancy, tenue le 8 Mai de cette année.

M. André ouvrit la ſéance par la lecture des *Découvertes dans le genre fabulaire, précédées de quelques obſervations & réflexions :* Ouvrage envoyé à la Société royale, par M. Groſley, de Troyes, Aſſocié étranger. Seroit il impoſſible, dit-il, de devenir original en ce genre, même après la Fontaine ? Furetiere, la Mothe n'ont pu s'élever à cette gloire en inventant ; par quelle voie la Fontaine y eſt-il lui-même parvenu ? Il a imité. Il s'en glorifie auſſi hautement que la Mothe s'en défend.

Ses modeles ont été Eſope, Phédre,

Digitized by Google

Horace, Avienus. M. Groſley, après avoir caractériſé le génie & la maniere de chacun de ces Auteurs, peint ainſi notre immortel Fabuliſte. La nature l'avoit formé pour ce genre, en verſant dans ſon ame, en mettant dans ſes mœurs, la ſimplicité, l'ingénuité, la naïveté...

Une exacte conformité de goût l'avoit entraîné vers Rabelais, vers Bocace, vers l'Arioſte. Il ſe retrouvoit dans tous ces Auteurs, dont l'étude continue avoit achevé de déterminer ſa vocation, & de développer ſes talens preſqu'à ſon inſçu... Il connut auſſi nos anciens Fabliaux, ſources où Rabelais, l'Arioſte avoient puiſé, monument précieux de la naïveté de nos Ayeux. Cette habitude avec les Narrateurs anciens & modernes eut tout l'effet qu'elle devoit avoir ſur un génie tel que celui de la Fontaine. Elle fit couler de ſa plume ces beautés légeres qui ne conſiſtent point dans les penſées recherchées, mais dans un certain air naturel, dans une ſimplicité facile, élégante & délicate, qui ne tend point l'eſprit, qui ne lui offre que des images communes, mais vives & agréables; qui ſur chaque ſujet ne lui préſente que les objets dont il peut être touché; qui enfin toujours montée au ton de la nature, ſaiſit habilement, & fait

Digitized by Google

paſſer dans l'ame des lecteurs tous les mouvemens que les choſes qu'elle peint doivent produire.

Je ne ſçais, continue M. Groſley, ſi je ne me ſuis point fait illuſion ; mais je crois avoir ſenti dans la lecture réfléchie des Ouvrages de la Fontaine, des nuances qui ſemblent diſtribuer ſes Fables en quatre claſſes.

Dans la premiere, la Fontaine s'eſt propoſé la ſimplicité toute nue des Fables d'Eſope. Telles ſont les Fables de *la Montagne qui accouche ; du Coq & de la Perle*, &c.

Dans la ſeconde à laquelle appartient *le Lion devenu vieux*, il a imité la ſimplicité douce & fleurie de l'affranchi d'Auguſte.

Il a joûté dans la troiſieme avec Horace. *Le Renard & la Cicogne, le Héron, les Animaux malades de la peſte*, & les autres Fables de cette claſſe réuniſſent l'élégance, la vérité, la naïveté des images, & toutes les graces de détail que l'ami de Mécene avoit répandues dans ſa Fable *du Rat de ville & du Rat des champs.*

Dans la quatrieme, il ceſſe enfin d'imiter, il s'ouvre une nouvelle route. A la tête des Fables de cette claſſe, je place celle de *la jeune Veuve.* C'eſt là que ne travaillant que d'après lui-même, il a dé-

Digitized by Google

ployé, comme dit M. de la Mothe, *tout ce que le riant a de plus gai, tout ce que le gracieux a de plus attirant, tout ce que le familier a de plus élégant, toute la liberté du naturel, tout le piquant de la naïveté.*

M. de la Mothe voulut être en même temps, & l'Esope, & le La Fontaine. Il ne fut ni l'un ni l'autre aux yeux du Public, qui semble, par sa décision sur les Fables de la Mothe, avoir voulu mettre le genre naïf en réserve contre les entreprises du bel-esprit.

Averti par le mauvais succès de la Mothe, M. Richer s'est renfermé dans une des routes que la Fontaine avoit ouvertes par l'imitation de l'élégance douce, simple & châtiée de Phedre. Le Public lui a adjugé la place que la Mothe ambitionnoit au dessous de la Fontaine.

Cet exemple nous éclaire sur les ressources qui restent à nos Fabulistes : c'est de suivre la Fontaine dans l'une des quatre routes qu'il a tenues. Mais il faut le suivre comme il suivoit ses modeles. Il embellissoit des beautés propres à l'un, les sujets pris de l'autre. La Fable du *Renard & de la Cicogne*, prise de Phedre, il la traite à la maniere d'Horace : dans celle du *Rat de ville & du Rat des champs*, imitée d'Horace, il prend le ton de Phedre.

Digitized by Google

Ses quatre routes ſeront pour nos Fabuliſtes, ce que ſont pour nos Architectes les cinq Ordres anciens. Un ſixieme, quoiqu'imaginé par le Brun, a échoué.

Dans la ſuite de cet Ouvrage, qui n'a pu être lu en entier à cette ſéance, M. Groſley recherche quels ſont dans chaque ſujet les modeles que la Fontaine a imités. Eſope & Phedre ſont connus. Il parle d'Avienus, de Gabrius, de Faërne, d'Abſtemius, de l'excellent Recueil donné par Cumérarius, de celui qu'a donné en 1610 Iſaac Verclet, petit-neveu de MM. Pithou, & du Recueil des Facéties de Bébelius. Par l'examen de ces différens Recueils, M. Groſley croit être parvenu à déterminer le modele que la Fontaine s'eſt propoſé pour chaque Fable. Il n'eſt en défaut que ſur cinq ou ſix.

Il y a des ſujets qui ont été traités par le plus grand nombre de ces Auteurs. Elles ont quelquefois gagné, quelquefois perdu en paſſant par tant de mains; la Fontaine les a ſuivies dans toutes, & profité de toutes les nouvelles beautés qu'elles y ont acquiſes.

L'objet des recherches de M. Groſley a été de ſaiſir la maniere d'imiter de la Fontaine, & ſa ſupériorité ſur ſes modeles. Il donne pour exemples deux Fables; celle

Digitized by Google

de l'Araignée & de la Goutte, tirée du Recueil de Cumérarius, & dont Nicolas Gesbellius est l'Auteur, & celle des Animaux malades de la peste, prise de Bébelius. La même Fable se trouve dans le quinzieme Sermon de Raulin sur la Pénitence.

M. Grosley finit par inviter nos Fabulistes à examiner la maniere d'imiter de la Fontaine, & à se bien convaincre qu'ils ne l'égaleront, s'il est possible, qu'en le suivant dans les routes qu'il a ouvertes, & non en s'engageant dans des routes nouvelles.

Après la lecture de cet Ouvrage, M. le Chevalier de Solignac, Secretaire perpétuel, lut un Discours en forme de Lettre, dont il ne désigna l'Auteur qu'en disant, qu'il étoit tout à la fois *protecteur & favori des Muses.* Le portrait que cet Auteur fait des grandes qualités nécessaires à un Prince, servit bientôt à le faire mieux connoître.

Je donnerai ce Discours en entier, s'il est possible, dans le volume prochain.

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Dijon, & Sujets proposés pour les Prix des années 1759, 1760 & 1761.

L'ACADÉMIE termina ses séances le Dimanche 13 Août, par une assemblée publique, dans laquelle M. l'Abbé Richard, Secretaire perpétuel pour les belles-Lettres, fit l'éloge de MM. Devepas, Académicien honoraire, & Meney, Associé, morts dans l'année. M. Guyot lut un Discours sur la modestie; M. Picardet une piece en vers contre les détracteurs du siecle, & M. Hoin un Discours sur la question de Médecine proposée par l'Académie; il s'attacha particuliérement à prouver que l'observation comparée, peut fournir les moyens de distinguer promptement le caractere des différentes maladies épidémiques.

Sujet pour le prix de Physique de l'année 1759 : *Déterminer les causes de la graisse du vin, & donner les moyens de l'en préserver, ou de le rétablir.*

Sujet pour le prix de Belles-Lettres de l'année 1760 : *Les Sciences & les Arts les plus utiles & les premiers cultivés, sont-ils*

Digitized by Google

ceux qui ont été portés jusqu'à présent à une plus grande perfection ?

Sujet pour le Prix de Médecine de l'année 1761 : *Quels sont les moyens de distinguer le caractere des différentes maladies épidémiques ; & quelles sont les regles de conduite qu'on doit suivre dans leur traitement ?*

Cette derniere question utile autant qu'intéressante, avoit déja été proposée pour cette année ; mais l'Académie n'ayant pas eu lieu d'être satisfaite des Mémoires qui lui ont été adressés, a cru devoir la proposer de nouveau ; & pour donner tout le temps de faire les recherches nécessaires, elle a renvoyé la distribution du Prix à l'année 1761.

Pour remplir les vues de l'Académie, les Auteurs doivent particuliérement s'attacher, d'après les observations qui nous ont été transmises des différentes maladies épidémiques, à réduire ces mêmes maladies à certains genres, & les genres aux especes qu'ils comprennent ; à indiquer avec précision les moyens de reconnoître chaque genre & chaque espece ; à tracer la route qu'on doit suivre jusqu'à ce qu'on puisse les distinguer ; enfin à établir les indications curatives qu'offrent chacune d'elles.

Il sera libre d'écrire en latin ou en

Digitized by Google

françois sur les différens sujets proposés, observant que les Ouvrages soient lisibles, & que la lecture de chaque Mémoire n'excede pas trois quarts d'heures. On en excepte le sujet de Médecine, pour lequel, vu son utilité, on ne prescrit aucune limite. Les Mémoires, francs de port, seront adressés à M. Petit, rue du vieux Marchef, avant le premier Avril des années indiquées pour chaque sujet; passé ce temps, ils ne seront plus admis au concours.

On mettra au bas des Ouvrages une sentence ou devise; elle sera répétée sur une feuille de papier pliée en plusieurs doubles, & cachetée.

Les Prix proposés consistans chacun en une Médaille d'or de la valeur de trois cens livres, seront distribués successivement à la fin de chaque année.

SÉANCES PUBLIQUES

De la Société Littéraire d'Arras.

M. le Marquis de Mézieres, Lieutenant Général des Armées du Roi, & Gouverneur de la Ville de Longwy, élu associé honoraire de cette Compagnie, y prit séance le 11 Février dernier 1758, & pronon-

Digitized by Google

ça sur sa réception un discours, auquel répondit M. Denis, Trésorier de la Chancellerie d'Artois, Directeur de la Société.

Ensuite M. l'Abbé de Lys, Bénéficier de la Cathédrale d'Arras, lut des observations Météorologiques, dans lesquelles il examina si la grande hauteur du mercure peut indiquer l'hyver un très-grand froid, comme l'insinue une planche graduée d'un barometre de l'Académie de Florence; pourquoi dans les vents du Nord le mercure est toujours plus élevé que dans les autres vents, & pourquoi il étoit le 30 Janvier de cette année, à vingt-huit pouces onze lignes.

M. Durant fils, Médecin des Hôpitaux du Roi, en survivance, fit la lecture d'une lettre sur une maladie extraordinaire, à la fin de laquelle les cheveux de la malade se trouverent de couleur sanguine. Le Pere Lucas, Jésuite, lut une Dissertation sur le même sujet, après quoi il donna des réflexions Physiques sur la superficie de la terre, sur la formation des montagnes qui la couvrent, & sur les corps hétérogenes que renferment ses couches homogenes.

On croit devoir ajouter ici la liste des autres ouvrages lus dans quelques séances publiques, qui ont précédé & suivi celle dont on vient de rendre compte.

Digitized by Google

De M. Denis. Discours dont l'objet est de faire voir que les Sciences sont nécessaires à l'homme, & qu'elles procurent à l'Etat & aux mœurs les plus précieux avantages.

De M. l'Abbé de Lys. Dissertation sur la diversité des langues, où l'on établit que cette diversité est nuisible aux Sciences proprement dites.

Mémoire sur la vie de François Richardot Evêque d'Arras, contenant le détail des cérémonies observées à son Entrée solemnelle dans cette ville.

De M. Durant. Essai sur l'homme.

Du Pere Lucas. Mémoire sur plusieurs phénomenes hydrauliques de la Province d'Artois; sçavoir, les exondations singulieres du puits de *Boyaval*, les sources bouillonnantes de *Fontaine-les-Boullans*, les fontaines saillantes du Château de *la Vasserie*, & les fontaines intermittentes de *Bailleul Mont.*

Nouvelles Observations physiques sur les eaux du pays & des environs, particuliérement sur la fontaine du marais de *Beuvry*, près de Béthune, & sur l'eau naturellement rousse de l'auberge de *Mariembourg* dans la ville de Douay.

Histoire de la pierre à fusil, ou *silex*, dans laquelle il est traité de l'origine de cette

Digitized by Google

cette pierre, de sa formation, de ses différentes especes, de ses diverses configurations, des corps hétérogenes qui adherent à sa superficie, & de l'usage qu'on peut en faire.

De M. Camp, Avocat, présentement Député des Etats d'Artois à la Cour. Discours sur l'utilité des recherches de monumens antiques, & de médailles dans la Province d'Artois (*seconde partie*).

Recherches historiques, tirées de plusieurs manuscrits & titres anciens, sur ce qui s'est passé à Arras en 1459 & 1460, au sujet des Vaudois, ou prétendus Sorciers, qui y furent condamnés à différens supplices.

Mémoire sur l'origine & l'ancien usage de la *Garance*, en Artois.

De M. l'Abbé Simon, Prêtre du Diocese d'Arras. Dissertation sur les causes du pyrrhonisme littéraire.

De M. de Ruzé-de Jouy, Receveur & Agent de l'Ordre de S. Louis. Discours dont le but est de prouver que l'inconstance naturelle aux hommes nuit autant, que la foiblesse des talens dans la composition des Ouvrages de littérature.

De M. Dupré d'Aulnay, Membre de la Société Littéraire de Châlons, Associé externe de celle d'Arras. Réflexions sur la cause du

Digitized by Google

flux de la mer, & de l'aſcenſion de la ſeve dans les végétaux.

Autres ſur le Traité phyſico-méchanique de M. Haukſbée, traduit de l'Anglois par M. de Brémont, & mis au jour avec des notes par M. Deſmarets.

De M. Beauzée, Profeſſeur de Grammaire à l'Ecole Royale Militaire, Aſſocié externe. Eſſai d'analyſe ſur le verbe.

De M. Maſſon. Ode ſur la naiſſance de Monſeigneur le Comte d'Artois.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

Le cœur de l'Eglise des Peres de l'Oratoire, rue S. Honoré, vient d'être orné de cinq tableaux, de la main du Sieur Michel Ange Challe, Peintre ordinaire du Roi, Membre de son Académie Royale de Peinture & Sculpture.

Le moment terrible, qui doit nous rendre à la vie, & qui fera la récompense des justes & la punition des méchans, occupe le milieu, dans une espace de 11 pieds d'élévation sur 9 de largeur.

Jesus-Christ au sein de la lumiere sur un trône de nuages, tend la main droite aux Prédestinés: Adam & Eve, qui lui sont présentés par l'Ange Gardien, demandent grace pour eux & leur postérité, tandis qu'à la gauche, S. Michel, Ministre de la vengeance, lance

Digitized by Google

la foudre sur les péchés, allégoriquement personnifiés, en leur opposant son bouclier lumineux, où paroît en lettres de feu, le nom du Tout-Puissant.

L'envie, le plus dangereux de tous les vices, est renversée s'arrachant les cheveux, écrasant d'une main le fatal serpent qui semble encore menacer Eve; l'homicide, le poignard sanglant, la fureur dans les yeux, tombe avec l'avarice; le mensonge, levant son masque, se voit confondu avec l'orgeuil; la terre, qui s'ouvre pour les engloutir, laisse échapper des flammes à travers lesquelles on apperçoit la gourmandise & la luxure.

Un Ange, au son de la trompette, rassemble les Justes: Abel, Abraham, Sara, Noé, & plusieurs Patriarches sortent du sein de la terre, dans une obscurité qui marque que les astres sont anéantis.

Aux deux côtés, sur des grandeurs à peu près pareilles, sont représentées la Résurrection & l'Ascension.

Dans le premier tableau, Jésus-Christ triomphant de la mort, sort du tombeau, dont deux Anges soulevent la pierre; la lumiere qu'il répand, saisit de crainte les Soldats prépposées à la garde du Sépulchre; leur Officier qui cherche à fuir, est ar-

Digitized by Google

fêté par ceux de sa troupe qui se mettent en défense ; un d'eux renversé se couvre de son bouclier, ne pouvant soutenir la vue de ce prodige ; deux jeunes Anges dans les nuages, tiennent des chaînes & des entraves rompues, (symboles de notre heureuse délivrance, qui nous soustrait au pouvoir de la mort).

Dans le deuxieme, le Sauveur retournant dans le sein de son pere, s'éleve sur un nuage ; deux Anges vêtus de blanc, le montrent aux onze Disciples, en les assurant de son retour à la fin des siecles ; S. Pierre, tenant les clefs, dont il est dépositaire, marque son étonnement & son admiration ; S. Jean à genoux, tend les bras à son divin maître, ainsi que plusieurs des Apôtres qui sont debout sur la pente de la montagne.

Deux autres tableaux plus petits, qui servent de dessus de portes aux entrées de ce cœur, représentent les Pélerins d'Emaüs, & l'incrédulité de S. Thomas.

Jésus-Christ, dans ce dernier, témoigne sa bonté pour la foiblesse de cet Apôtre incrédule, en lui laissant toucher ses plaies ; S. Pierre & les autres Disciples admirent avec respect la clémence du Sauveur.

Dans celui qui est au côté opposé,

Digitized by Google

Jésus-Christ bénit le pain pour le partager aux deux Pélerins qu'il avoit joints sur le chemin d'Emaüs; leur étonnement extrême à la vue de celui qu'ils croyoient au rang des morts, est exprimé sur leur visage.

L'un, opposé à la lumiere qui éclaire la table, s'avance pour mieux le reconnoître, l'autre étend les bras, persuadé de la vérité, & demeure en admiration; la Lune qui paroît derriere un nuage, marque le moment de l'action.

MUSIQUE.

TROISIEME Recueil d'Airs en Duo tiré des Opera de MM. Rameau, Rebel & Francœur, &c. Opera Comiques, Parodies, &c. choisis & ajustés pour les flûtes, violons, pardessus de viole, & dont la plûpart peuvent se jouer sur la vielle & sur la musette, soit naturellement, soit par transposition; par M. Bordet. Prix en blanc 6 liv. A Paris, à la demeure du sieur Bordet, rue Saint Denis, chez M. Bayle, Avocat en Parlement; & aux adresses ordinaires.

L'on trouvera aux mêmes adresses ses deux premiers Recueils chacun à 6 liv.

Digitized by Google

Dans le premier eſt une Méthode raiſonnée pour apprendre la muſique, à jouer de la flûte, & de pluſieurs Inſtrumens.

Six Sonates de ſa compoſition, pour deux flûtes, violons, ou pardeſſus de viole, dans le goût des Duo de M. Lavaux : parties ſéparées 4 liv. 16 ſols.

Les deux premiers Recueils de M. Bordet ayant eu le plus brillant ſuccès, nombre de perſonnes, & même gens de diſtinction, l'ont engagé à en donner au Public un troiſieme. Il ſe flatte d'avoir raſſemblé dans celui-ci un choix de morceaux des plus célebres Auteurs, plus intéreſſans que difficiles.

Ludus Melothidicus, ou le Jeu des dés harmonique, contenant pluſieurs calculs par leſquels toute perſonne compoſera différens menuets avec l'accompagnement de baſſe en jouant avec deux dés, même ſans ſçavoir la muſique. A Paris, chez M. de la Chevardiere, rue du Roule, à la Croix d'or, & aux adreſſes ordinaires de Muſique ; à Lyon, chez les freres le Gouy, place des Cordeliers.

Digitized by Google

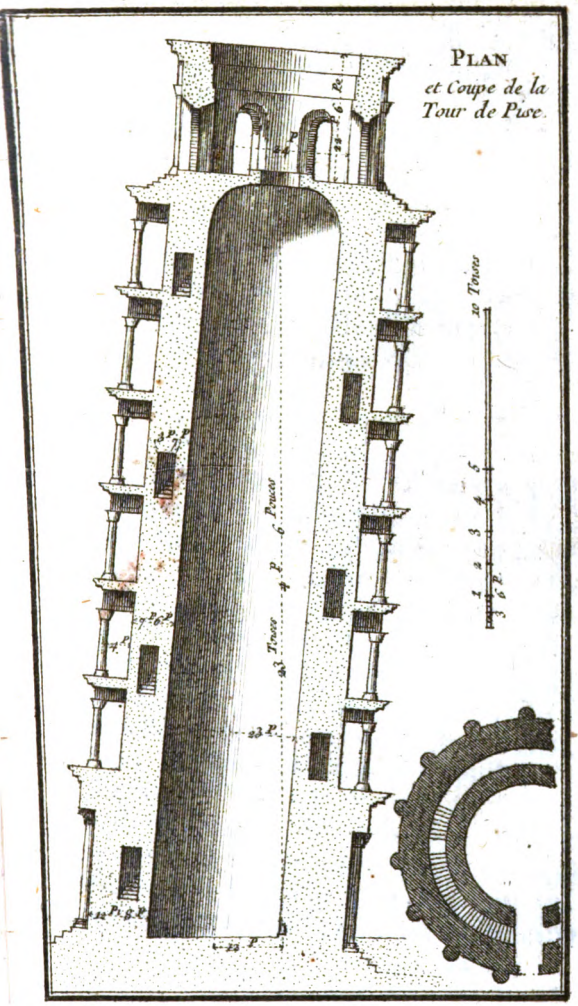
ARTS UTILES.

ARCHITECTURE.

Observations sur la Tour de Pizes.

On a beaucoup écrit en différens temps sur la Tour de Pizes. Il en étoit question dans l'extrait d'un Mémoire de M. de la Condamine, inséré dans le Mercure du mois d'Août de l'année derniere. M. Cochin dans le Voyage d'Italie qu'il vient de mettre au jour, en a parlé en Artiste qui sçait examiner les objets digne d'attention, & en rendre compte : il est même entré dans des détails qui tendent à prouver combien est ridicule l'opinion de ceux qui ont cru qu'elle avoit été ainsi construite à dessein par l'Architecte. Il n'en donne point de mesures. M. de la Condamine donne celle de la hauteur qui est exacte. Celle de l'inclinaison ne l'est pas. Elle est, comme il le dit, d'un douzieme de la hauteur : mais on ne la trouve telle que depuis le rez-de-chaussée, jusques sur la plateforme d'où l'on sonne les cloches, qui sont dans les fenêtres du donjon. Un plan &

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

une coupe de cet édifice, des mesures prises avec soin, & quelques remarques faites par un Architecte qui l'a examiné attentivement, en donneront peut-être une connoissance plus exacte que celles que l'on a données jusqu'à présent. Joseph Martini dans son livre intitulé, *Theatrum Basilicæ Pisanæ*, dit que cette tour fut commencée en 1174 au mois d'Août; que Guillaume qui étoit Allemand en fut l'Architecte; après lui Bonanni de Pises, & enfin Thomas, aussi de Pises, qui fit exécuter le donjon.

Il est aisé de démontrer que ces Architectes n'ont jamais songé à la bâtir exprès hors de son aplomb de 12 pieds, sur la hauteur de 142, à compter, comme on l'a dit, depuis le bas jusques sur la platteforme. Il paroît même sûr qu'elle commença à s'incliner du côté du midi, lorsqu'elle fut élevée à cette hauteur, & peut-être un peu avant, comme le remarque M. Cochin; mais certainement elle ne s'inclina pas alors du douzieme de sa hauteur. La raison est que l'inclinaison du donjon est bien moins considérable que celle de la tour: d'où l'on doit conclure que la tour s'étant inclinée de 7 à 8 pieds seulement, lorsqu'on l'eût construite jusqu'à la platte forme, on éleva au dessus, &

Digitized by Google

en retraite, le donjon perpendiculairement, avec d'autant plus de confiance, que ce fut probablement alors que l'on ajouta aux fondemens un empatement d'environ cinq pieds, selon ce qu'en a écrit George Vazari. Mais malgré la sûreté qu'on avoit cru acquérir, le tout s'étant encore incliné, il en résulta que le donjon sortit de son àplomb d'environ neuf pouces; & parconséquent en raison de la nouvelle inclinaison de la tour, qui fut de quatre pieds six pouces, & qui jointe à celle de sept pieds & demi, qui existoit avant la construction du donjon, en forma une de douze pieds, ou peut-être de moins : car Vazari ne la donne que de six bras & demi, c'est-à-dire de onze pieds deux lignes : si cela est vrai, il s'ensuit que depuis environ deux cens ans, elle a augmenté d'un pied, & que si l'effet continuoit, la chûte en résulteroit nécessairement. A toutes ces observations, on peut en ajouter quelques-unes sur la construction de cet édifice, par lesquelles on achevera de démontrer que son inclinaison est un pur accident.

Les joints de lit & les joints montans sont inclinés. Les marches de l'escalier pratiqué dans l'épaisseur du mur circulaire, sont pentives, de maniere qu'en y montant le corps incline tantôt à droite, tan-

Digitized by Google

tôt à gauche ; mais l'appareil eſt ſi bien fait & la liaiſon eſt ſi bonne, qu'il n'eſt pas étonnant que cet accident n'ait cauſé aucune déſunion des parties de cette tour ; & quoique délicate en apparence, elle eſt bâtie de maniere à avoir pu réſiſter aiſément aux mouvemens que la mauvaiſe qualité d'une portion du terrein ſur lequel elle eſt élevée, a occaſionnés à diverſes repriſes.

Il eſt à préſumer qu'elle a été établie ſur un maſſif général conſtruit en bons matériaux, & dont le diametre eſt d'environ dix toiſes. Le diametre intérieur de la tour eſt de 23 pieds au rez-de-chauſſée. Le mur circulaire a d'épaiſſeur douze pieds huit pouces, ſans y comprendre les colonnes engagées qui y ajoutent un pied huit pouces, & en ont deux & demi de diametre. Quoique les colonnes qui ſont au deſſus de ces premieres ſoient fort petites ; &, par leur iſolement, laiſſent entr'elles & le mur des portiques circulaires d'environ quatre pieds de largeur, ce mur conſerve encore une épaiſſeur de ſept pieds huit pouces. A la vérité l'eſcalier eſt pris dedans ; mais il l'affoiblit peu, il n'occaſionne qu'un vuide en ſpirale, & laiſſe entre ſes révolutions des maſſifs conſidérables conſtruits avec des blocs de marbre

Digitized by Google

dont les uns font les marches, & les autres les plafonds au deſſus, & qui ont aſſez de priſe dans les murs pour ne faire qu'un tout avec eux ; il en eſt de même des architraves au deſſus des petites colonnes. Ce ſont des morceaux de marbre qui d'un bout entrent dans le mur, & de l'autre ſont comprimés entre les chapiteaux, & la charge des archivoltes & des corniches qui ſont au deſſus. Il eſt probable qu'il y a dans ces colonnes en haut & en bas de petites ancres de fer ou de bronze retenues par des tirans de même matiere, & que les aſſiſes des murailles ſont cramponées avec ſoin. Toutes les parties de cette tour étant ainſi liées enſemble, elle a donc pu aiſément s'incliner ſans qu'elles ayent ſouffert aucun dérangement, & donner une preuve de ſa bonne conſtruction, de l'intelligence, & de l'attention des Architectes qui en ont été ſucceſſivement chargés : cela doit ſûrement les rendre bien plus recommandables que l'idée extravagante de bâtir une tour inclinée, qui ne peut jamais paſſer pour une merveille, ſurtout aux yeux des perſonnes qui ont quelques connoiſſances des arts & des mathématiques.

Digitized by Google

TEINTURE.

Le sieur Duval-Desmaillaits avertit le Public qu'il a fait sur les couleurs des découvertes dont les avantages sont les plus singuliers, entr'autres sur le rouge. Ce beau rouge ne revient pas à plus d'un louis d'or la livre, & une livre suffit pour teindre 500 aulnes d'étoffes par jour sans se fatiguer, & aussi-tôt qu'elle est seche, on la peut mettre à la calendre.

Cette couleur écarlate s'applique sur toutes étoffes & toiles, sur la soie & le coton, & cela à froid; on pourroit l'appliquer de même à chaud. Cette teinture est si parfaite, qu'elle peut aller à la lessive cent & cent fois sans aucun altération, & elle pénetre l'étoffe avec la même vivacité dans toute son épaisseur.

Il y a plus, ces étoffes écarlates étant hors de tout service, on brûle l'étoffe dans un creuset, au dernier dégré de feu si l'on veut, & l'on trouve cette couleur écarlate plutôt exaltée qu'altérée, & quand cette couleur aura mille & mille fois été tirée de ces étoffes & employée de nouveau, elle sera toujours la même. Cette écarlate est conséquemment aussi parfaite, que celle par la cochenille est imparfaite & susceptible

ble de taches; celle-ci au contraire portant son propre attrament, & étant fixe & permanente, elle ne craint ni eau forte, ni eau regale, ni aucun mordant, brûlant, corrodant de toute autre nature même la plus active.

L'Auteur ne s'étendra pas sur le bleu & le verd, il fera seulement observer en passant que si les Teinturiers sçavoient trouver le véritable attrament de ces couleurs qui est en elles, ainsi qu'il est dans ce rouge-ci, ils éviteroient l'inconvénient de les altérer par leur attrament étranger, qui les rend très-imparfaites même jusqu'à blesser la vue. En effet, toutes les couleurs des Indiennes & des Perses sont si altérées par les faux attramens que ces Teinturiers emploient pour faire tenir leurs couleurs, qu'elles sont très-imparfaites en Perse aussi-bien qu'ailleurs. Pour peu que l'on reflechisse sur les couleurs des Indiennes & des Perses, on verra que ces fausses couleurs fatiguent infiniment la vue; mais on le verra bien mieux lorsque les vraies couleurs ci-dessus annoncées paroîtront dans leur vivacité naturelle. Ces couleurs récréeront la vue, la fortifieront, & la rétabliront même de sa débilité.

Nota. J'insere ces sortes d'avis à peu près tels qu'on me les envoye : c'est au Public à mesurer sa confiance, & aux Curieux à vérifier les faits.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

Le 12 Septembre, on a donné *le Rival favorable* à la place de *la Coquette trompée*. Les paroles sont de M. Brunet, la musique de M. Dauvergne.

Ce Musicien plein de talent, de docilité & de modestie, a cédé aux instances qu'on lui a faites de composer à la hâte quelques scenes qu'on pût ajuster au divertissement de l'acte comique des fêtes d'*Euterpe*. Il s'est donc essayé sur de nouvelles paroles; mais ce petit acte, quoiqu'assez bien écrit, est dénué d'action, de chaleur & d'images, & le plus habile Musicien a besoin d'être inspiré par le Poëte. Un Poëme lyrique mal versifié, mais qui présente ou indique des sentimens, des tableaux, des mouvemens à exprimer, est préférable, pour le Musicien, au Poëme le plus élégant, qui ne lui donne rien à peindre.

Digitized by Google

COMEDIE FRANÇOISE.

Extrait de la Comédie intitulée, l'Isle déserte.

FERDINAND & *Constance*, que l'Hymen & l'Amour venoient d'unir, ayant entrepris un voyage sur mer, furent jettés par la tempête sur les bords d'une Isle inhabitée, avec *Silvie*, sœur de *Constance*. Tandis qu'elles dormoient dans un lieu écarté, *Ferdinand* disparut, & *Constance* ne douta point qu'il ne l'eût abandonnée. Dans sa douleur, elle s'est occupée à graver ces mots sur un rocher :

Du traître Ferdinand Constance abandonnée,
Finit ici sa vie & ses malheurs.
O toi ! qui de son sort apprendras les horreurs,
Venge la d'un perfide, & plains sa destinée.

Le dernier mot n'est gravé qu'à demi, lorsque l'action de la piece commence.

Le caractere naïf & enjoué de *Silvie*, contraste heureusement avec la situation de *Constance*. *Silvie* avoit perdu sa petite épagneule : elle la retrouve ; elle est enchantée, elle vient faire part de sa joie à sa sœur ; mais voyant qu'elle y est peu sen-

Digitized by Google

sible, & qu'elle ne cesse de gémir ; elle lui peint le calme & la douceur de leur vie, & ne conçois pas que *Constance* puisse regretter d'autres lieux.

Mais cet endroit charmant, que sans cesse tu nommes,
N'est-il pas ce séjour habité par des hommes ?

Constance les lui a peint cruels & perfides ; elle ajoute encore à ces traits. *Silvie* ne conçoit pas que l'on regrette ce que l'on haït, & qu'on veuille être vangé de ce qu'on aime : cependant elle se doute que sa sœur ne lui dit pas tout.

Je réfléchis souvent, & ce matin encore ;
En voyant mille oiseaux, au lever de l'aurore,
Je pensois . . . . . .

Constance, *en se retirant.*

Ces oiseaux, qu'anime le printemps,
Auront, avant l'été, *pleuré* mille inconstans.

Silvie, seule livrée à ses réflexions, apperçoit un vaisseau, spectacle nouveau pour elle : sa surprise redouble à la vue des hommes qui débarquent. Elle se cache pour les observer. *Ferdinand* avec *Timante*, son ami, vient chercher *Constance* dans cette Isle. Il reconnoît les lieux où il la laissée. C'est-là, dit-il, où je fus attaqué,

Digitized by Google

& d'où les brigands m'arracherent. Il s'éloigne pour chercher les traces de ſon épouſe. *Timante* déplore les malheurs de ſon ami. Il ſort. *Silvie* témoigne ſon embarras ſur l'eſpece d'êtres qu'elle vient de voir, & ſur l'émotion qu'elle éprouve. *Ferdinand* revient déſolé que ſes recherches ayent été vaines. Il lit les vers gravés ſur le marbre, & s'écrie dans ſon déſeſpoir :

Conſtance ne vit plus, & me croyoit parjure !

Timante le retrouve dans cette ſituation accablante. *Ferdinand* veut mourir dans cette Iſle, & dit adieu à ſon ami. *Timante* ſe réſoud à le faire enlever de force, & il en donne l'ordre aux Matelots.

Silvie cherche ſa ſœur pour l'inſtruire de ce qui ſe paſſe, & ne la trouve point. *Timante* apperçoit *Silvie*. Elle eſt d'abord tremblante, & lui défend d'approcher.

Timante.

Au moins ſi je ſçavois de quoi tu t'épouvantes ?
Les hommes ne ſont pas des bêtes dévorantes.

Silvie.

Quoi ! tu ſerois un homme ?

Timante.

Oui, je paſſe pour tel.

Digitized by Google

La frayeur de *Silvie* redouble ; elle se jette aux genoux de *Timante*. Il la rassure, & lui demande où *Constance* a fini ses jours. Il apprend qu'elle est vivante ; il est au comble de la joie.

Cours, vole vers ta sœur, tandis qu'à Ferdinand ...

Silvie.

Il est donc avec toi, cet ingrat, ce tyran,
Ce monstre ?

Timante.

Que ces mots ne souillent plus ta bouche :
Dans peu je t'instruirai de tout ce qui le touche.

Ils vont chacun de leur côté pour chercher *Ferdinand* & *Constance*.

Les hommes ne sont pas si méchans, ce me semble, dit Silvie, en le quittant. Vient un Matelot qui, dans son langage, dit des douceurs à *Silvie*. Celui-ci n'est pas si bien reçu. Elle le quitte pour aller chercher sa sœur. *Constance* revient au rocher pour achever de tracer l'inscription qu'elle veut laisser en mourant. Elle rencontre le Matelot, & c'est de lui qu'elle apprend que *Ferdinand* est arrivé dans l'Isle. *Constance* s'évanouit. Le Matelot fait de son mieux pour la secourir : il entend *Timante ;* il l'appelle. Celui-ci accourt : il ne doute pas que ce ne soit *Constance* elle-même. Il la

Digitized by Google

rappelle à la lumiere, justifie son ami, en racontant son enlévement & son esclavage. *Ferdinand* arrive enfin, reconnoît *Constance*, se jette dans ses bras. Ils se disent l'un à l'autre les choses les plus touchantes sur leur amour & sur les maux qu'ils ont soufferts. *Silvie* & *Timante* s'expliquent à leur tour.

Timante.

. . . . . Si tu m'aimois, Silvie,
Je ne dirois qu'un mot, & tu serois ravie.

Silvie.

Quand on aime, a ton bien du plaisir à se voir?

Timante.

Beaucoup.

Silvie.

Je t'aime donc.

Timante.

Tu combles mon espoir;
Mais de tes sentimens j'ose espérer ce gage,
Consens qu'un doux Hymen.

Silvie.

Point, point de mariage.

Elle craint que *Timante* ne l'abandonne. *Constance* la rassure, & lui dit:

Non, ma sœur, Ferdinand ne m'a point délaissée

A tort je te disois, dans ma triste pensée,
Tant de mal de son sexe : hélas ! il n'en est rien.

Silvie.

Quand j'apperçus Timante, ah ! je m'en doutois bien.

On voit que cette piece est mêlée de pathétique & de comique. La naïveté & la vivacité de *Silvie*, que Mlle Guean joue parfaitement bien ; la franchise & le ton joyeux du Matelot égayent le fonds de l'action par des scenes réellement plaisantes, & ces couleurs, quoiqu'opposées, s'allient agréablement. Il est superflu d'observer que le défaut de l'action théâtrale est l'inutilité répétée des recherches & des mouvemens que se donnent les Acteurs, courant sans cesse les uns après les autres. Mais ce défaut est bien racheté. A l'égard du dénouement, j'aurois voulu que *Ferdinand* trouvât *Constance* occupée à finir l'inscription ; c'est là que Métastase a placé la reconnoissance. Son imitateur a préféré le comique du Matelot secourant *Constance* évanouie, au pathétique d'une reconnoissance imprévue. Je ne sçais s'il a eu raison.

Le jeudi 31 Août, on représenta, pour la premiere fois, la Tragédie d'*Hypermnestre*, de M. Lemiere, Auteur connu par d'heureux essais.

Digitized by Google

Les juſtes applaudiſſemens qu'elle reçut, redoublerent au tableau terrible qui précede le dénouement, & qui décida le plein ſuccès de la piece. Le Public demanda l'Auteur ; il fut obligé de ſe montrer, & d'être préſent à ſon triomphe.

Je donnerai une idée de cette Piece dans le volume ſuivant.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le ſamedi 23 Août, les Comédiens Italiens donnerent la premiere repréſentation des *Femmes filles*, ou des *Maris battus*, Parodie nouvelle d'Hypermneſtre en un acte en vers. Cette piece n'a eu qu'un ſuccès médiocre.

L'extrait de Mélezinde au volume prochain.

OPERA COMIQUE.

Le ſamedi 9 Septembre, on a donné avec ſuccès *Nina* & *Lindor*, Opera Comique en deux actes, mis en muſique par M. *Duni*.

Quoique la muſique n'en ſoit pas d'un caractere auſſi ſaillant que celle du *Peintre*

Digitized by Google

amoureux de son Modele, elle n'a pas laissé de plaire beaucoup. Les vers de ce Poëme sont officieux pour l'Ariette; & le mêlange du gai, du gracieux, du naïf & du touchant, y donnoient au Musicien de quoi briller dans ces différens genres. Le divertissement, qui peint les jeux de l'enfance, est d'une composition ingénieuse. Les jeunes Acteurs qui ont exécuté cet Opera Comique, ont partagé l'honneur du succès avec le Poëte & le Musicien. Mlle Baron y a joué le rôle de Nina avec une vérité charmante. Il semble qu'elle ait voulu se venger du reproche qu'on lui avoit fait d'avoir perdu de sa naïveté. Dans ce même Spectacle a paru pour la premiere fois Mlle Villette, dont la voix brillante & flexible a fait la plus vive impression. C'est un talent acquis à l'Académie Royale de Musique.

Le *Médecin de l'Amour*, Opera Comique en un acte, fut représenté pour la premiere fois sur le même Théâtre, le vendredi 22 Septembre.

Je donnerai l'extrait de ces deux Pieces dans le Mercure prochain.

Digitized by Google

CONCERT SPIRITUEL.

Le vendredi 8 Septembre, jour de la Nativité de la Vierge, le Concert a commencé par une ſymphonie, ſuivie d'*Exaltabo te*, Motet à grand chœur de M. Giraud, qui a été entendu avec plaiſir. Mlle Faure a chanté un petit Motet de M. Mouret. A travers ſa timidité, on a reconnu une belle voix, & l'on ne doute pas qu'elle ne ſoit admirée lorſqu'elle paroîtra dans tout ſon éclat. M. Balbaſtre a joué ſur l'orgue l'ouverture des fêtes de Paphos. Mlle Hardy qui a chanté au Concert précédent, a fait un nouveau plaiſir en chantant une Ariette, & un Duo avec M. Albaneze, ſon Maître. Le Concert a fini par *Exultate, juſti*, Motet à grand chœur de M. Mondonville.

Le Public eſt très-ſatisfait de ce Spectacle, & des ſoins que ſe donnent les Directeurs pour lui plaire.

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE BERLIN, *le 19 Août.*

LE 15 du même mois, les Ruſſes ſe préſenterent devant Cuſtrin. Ce n'étoit qu'un gros détachement de leur grande armée qui reſta campée ſous Landſberg. Ils commencerent tout de ſuite à bombarder la Place avec la plus grande violence, & le bombardement continua ſans interruption juſqu'au 17. Durant ce court intervalle, tous les édifices publics & particuliers furent ou écraſés, ou dévorés par les flammes. Il ne reſta pas dans la Ville une ſeule maiſon ſur pied, & ſes infortunés habitans virent tous leurs effets ou conſumés par le feu, ou enſevelis ſous les ruines. Le 17 au matin, les Ruſſes ſommerent le Commandant de ſe rendre, lui faiſant appréhender tous les malheurs qui ſont inévitables à une Ville priſe d'aſſaut. La réponſe fut telle qu'on devoit l'attendre de la part d'un Officier qui connoît l'importance de cette Place, & qui ne voyant point ſes fortifications entamées, n'étoit point dans le cas de capituler. Sur ſon refus, le bombardement recommença, mais avec moins de vivacité.

Digitized by Google

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Le Roi a nommé M. le Marquis de Contades Maréchal de France.

On a appris par une Gazette extraordinaire de Londres, que Louisbourg avoit capitulé le 26 Juillet dernier. Quoique cette nouvelle soit annoncée d'une maniere positive, cependant comme cette Gazette ne contient aucun détail du siege, ni de la prise de la Place, & qu'on n'a reçu aucune lettre du Gouverneur, ni des autres Officiers. Il faut attendre des nouvelles plus circonstanciées à cet égard.

On a reçu avis le 13 Septembre que M. le Duc d'Aiguillon, avec ce qu'il avoit pu rassembler de troupes, avoit attaqué dans l'anse de Catz le lundi 11, les Anglois au nombre de douze à treize mille hommes, dans le temps qu'ils se rembarquoient; que les ennemis avoient d'abord soutenu cette attaque avec beaucoup de fierté; mais qu'ils avoient été enfoncés, taillés en pieces & culbutés dans la mer; que nos troupes s'étoient portées dans l'action avec la plus grande intrépidité, & qu'elles avoient poursuivi les Anglois dans la mer même, en y entrant jusqu'à la ceinture; que les Anglois ont eu plus de trois mille hommes tués sur le rivage, sans compter ceux qui se sont noyés, soit dans les bâtimens de transport qui ont été coulés à fonds, soit en voulant se sauver à la nage; qu'au départ du Courier,

Digitized by Google

le nombre des prisonniers montoit à plus de cinq cens, parmi lesquels il y avoit beaucoup d'Officiers & de la plus grande distinction ; que MM. le Chevalier de Polignac & le Comte de la Tour-d'Auvergne, avoient été blessés dangereusement, ainsi que M. le Marquis de Cucé, Cornette des Mousquetaires du Roi, qui étoit à l'action comme Volontaire. Il paroît que la perte des Anglois est en tout de quatre à cinq mille hommes.

Extrait d'une Lettre de Vienne, du 8 Septembre 1758.

On n'a point encore de relation bien circonstanciée de ce qui s'est passé le 25 & le 26 Août, entre les armées de Russie & de Prusse. Ce qu'on en sçait aujourd'hui, pour n'être pas encore bien détaillé, n'en est pas moins exact ni moins positif : c'est le résultat de plusieurs lettres écrites du camp de l'armée Impériale de Russie, à Gross-Camin le 29 Août. D'après ces lettres, Sa Majesté Prussienne vint le 25 à la tête d'une armée de cinquante à cinquante-cinq mille hommes attaquer l'armée de Russie, près du village de Zorndorff dans le Baillage de Quartsch.

Le Général Comte de Fermer n'avoit ce jour-là que trente-huit mille hommes sous les armes, & le terrein où il falloit combattre, coupé par des marais & des bois, ne lui permettoit pas de prendre une position également avantageuse en tous ses points. La bataille commença à neuf heures du matin par une canonnade des plus vives, qui fut soutenue de part & d'autre pendant une heure & demie.

Les Prussiens débouchèrent par les défilés de Sicher & de Gross-Camin, derriere l'aîle gauche des Russes, & s'étendirent vers Zorndorff, point

Digitized by Google

d'appui de l'aîle droite de l'armée de Ruſſie. Ayant mis près d'une heure & demie à ſe former, ils s'attacherent d'abord à cette aîle ; mais inſenſiblement le feu s'étendit juſqu'à l'aîle gauche, & les deux armées ſe trouverent engagées de front. L'attaque fut alors générale & furieuſe ; mais l'armée Impériale de Ruſſie, non ſeulement la ſoutint par tout avec une fermeté inébranlable ; mais elle repouſſa l'ennemi avec tant de vigueur, qu'à midi la premiere ligne fut entiérement culbutée.

Le Roi de Pruſſe fit avancer ſon corps de réſerve pour rétablir cette ligne ; mais elle fut renverſée de nouveau, & la Cavalerie des Ruſſes ſe jettant le ſabre à la main ſur l'Infanterie Pruſſienne, l'enfonça, & y fit un carnage horrible. Cependant Sa Majeſté Pruſſienne faiſant les derniers efforts, réuſſit à percer entre l'aîle droite & l'aîle gauche, ſépara la premiere de l'autre, la mit en confuſion, & pourſuivant vivement cet avantage, pouſſa cette aîle droite juſqu'au bord d'un marais.

L'aîle gauche ſoutint ſa poſition malgré ce revers, & ne perdit pas un pouce de terrein. La nuit ſurvint, & ce fut ſans doute dans ce moment que les Pruſſiens croyant la victoire décidée pour eux, ſe hâterent de l'annoncer par des Couriers à toute l'Europe. Mais on ne fut pas de cet avis dans l'armée Ruſſienne. Le Général Major de Demicourt, par une préſence d'eſprit admirable, rallia les ſoldats diſperſés ſur le bord du marais, en forma un corps compoſé d'Infanterie & de Cavalerie, marcha derechef à l'ennemi, le prit à dos & en flanc, le chaſſa à une demi-lieue au-de-là du champ de bataille, s'y établit, en avertit l'aîle gauche, qui marchant tout de ſuite en

Digitized by Google

avant, acheva de s'en emparer, & s'y soutint.

Le lendemain 26, on se canonna encore pendant quelque temps fort vivement; & l'armée Impériale de Russie, toujours en possession du champ de bataille, enterra ses morts, rassembla ses trophées, en canons, étendards & drapeaux, & finit ainsi la journée.

Le 27, comme l'armée devoit se rapprocher de ses magasins, & se mettre à portée de la division du Général Romanzow, elle leva son camp en présence de l'ennemi & en plein jour, & alla s'établir à Gross-Camin, où le 28 il ne se passa rien de nouveau.

Le 29, les deux armées firent presqu'en même temps des feux de réjouissance, pour célébrer une victoire que l'une croyoit avoir gagnée, & que l'autre lui arracha par une manœuvre, qui fait également l'éloge de la sagacité & de la fermeté de ses Généraux, de l'intrépidité & du courage opiniâtre de ses troupes.

Ces deux journées ne peuvent qu'avoir été très-sanglantes. Elles font un événement dont l'histoire ne fournit guere d'exemple, & qui sera un monument éternel de gloire pour les armes Impériales de Russie.

On n'a jusqu'ici aucun détail de la perte qu'on a faite de part & d'autre en morts, blessés & prisonniers, & tout ce récit n'est encore que préliminaire à la relation qui doit nous venir.

Une lettre du Général Fermer écrite le 31 Septembre du camp de Gross-Camin, à M. de Soltikoff, Ministre de Russie à Hambourg, marque qu'après treize heures de combat le plus opiniâtre, il avoit repoussé le Roi de Prusse, pris vingt-six pieces de canon & plusieurs étendards, qu'il feroit joint le premier de ce mois par le Général

Romanzow, & qu'il poursuivroit alors ses opérations.

Détail de l'affaire qui s'est passée le 8 Juillet entre les Troupes du Roi, commandées par M. le Marquis de Montcalm, & celles d'Angleterre, aux ordres du Général Abercromby.

M. le Marquis de Montcalm ayant été envoyé par M. le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur Général du Canada, pour protéger la frontiere de la Colonie du côté du Lac Saint-Sacrement, se rendit à Carillon le 30 Juin. Il y trouva huit Bataillons de troupes de terre, une compagnie de Canonniers, deux à trois cens Ouvriers, & quelques Sauvages. Il reçut quelques jours après un renfort de quatre cens hommes des troupes de la Colonie & des Canadiens, commandés par M. de Remond, Capitaine. Il apprit à Carillon, que les Anglois avoient assemblé au fonds du Lac Saint-Sacrement, près des ruines du Fort Georges, une armée composée de vingt mille hommes de Milice, & de six mille de troupes réglées, aux ordres du Major Général Abercromby, & qu'elle devoit se mettre en mouvement pour s'emparer du Fort Carillon & envahir le Canada. Sur l'avis que M. le Marquis de Montcalm en donna à M. le Marquis de Vaudreuil, & sur ceux que ce Gouverneur en avoit déja reçus, il changea la destination de M. le Chevalier de Levis, qui avoit été détaché du côté de Corlac; il lui donna ordre de se joindre à M. le Marquis de Montcalm, & fit les dispositions nécessaires pour lui procurer d'autres renforts.

M. le Marquis de Montcalm prit d'abord le parti d'occuper le poste de la Chute, sur le bord du Lac Saint-Sacrement, pour retarder l'ennemi,

Digitized by Google

Il y resta jusqu'au 6 Juillet que les Anglois parurent en force sur le Lac. M. le Marquis de Montcalm repassa la riviere de la Chute avec toutes ses troupes, pour venir camper sous le Fort Carillon, où il avoit déja fait tracer des retranchemens. Il envoya en même temps différens détachemens, pour harceler l'ennemi dans sa descente. Un de ces détachemens, commandé par MM. de Trépezée & de Langis, s'étant égaré par la faute des guides, tomba dans une colonne de l'armée ennemie déja toute formée.

De ce détachement, qui étoit d'environ trois cens hommes, il y eut deux Officiers tués, quatre Sauvages, & cent quatre-vingt-quatre soldats des Troupes & Milices tués, ou prisonniers; le reste joignit le corps de nos Troupes.

M. le Marquis de Montcalm n'avoit dans son camp devant Carillon en y arrivant, qu'environ deux mille huit cens hommes de troupes de France, & quatre cens cinquante de la Colonie, encore faut-il distraire de ce nombre un des bataillons de Berry, lequel, à l'exception de sa compagnie de Grenadiers, fut occupé à la garde & au service du Fort.

Le 7 Juillet au matin, l'armée fut toute employé au travail des abbatis, sous la protection des compagnies de Grenadiers & des Volontaires qui la couvroient. Les Officiers, la hache à la main, donnoient l'exemple, & les drapeaux étoient plantés sur l'ouvrage. La gauche occupée par les bataillons de la Sarre & de Languedoc, étoit appuyée à un escarpement distant de quatre-vingt toises de la riviere de la Chute. Le sommet de l'escarpement étoit couronné par un abbatis. Cet abbatis flanquoit une trouée que gardoient de front les deux compagnies de Volontaires de

Digitized by Google

Bernard & de Duprat. Derriere cette trouée, on devoit placer six pieces de canon. La droite gardée par la Reine, Bearn & Guyenne, étoit également appuyée à une hauteur dont la pente n'étoit pas si roide que celle de la gauche. Dans la plaine, entre cette hauteur & la riviere de Saint-Fréderic, furent portés les Troupes de la Colonie & les Canadiens, qui s'y retrancherent aussi avec des abbatis. Le canon du Fort étoit dirigé sur cette partie, ainsi que sur le lieu où le débarquement pouvoit se faire à la gauche de nos retranchemens. Le centre suivoit les sinuosités du terrein, conservant le sommet des hauteurs, & toutes les parties se flanquoient réciproquement. Ce centre étoit formé par les bataillons de Royal Roussillon & par le premier bataillon de Berry. Dans tout le front de la ligne, chaque bataillon avoit derriere lui une compagnie de Grenadiers & un Piquet en réserve.

Ces especes de retranchemens étoient faits de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, ayant en avant des arbres renversés, dont les branches coupées & pointues faisoient l'effet de chevaux de frise.

Le 7 au soir, il arriva quatre cens hommes d'élite des Troupes qui avoient d'abord eu une destination particuliere sous les ordres de M. le Chevalier de Levis. Leur arrivée répandit une grande joie dans notre armée, & M. le Chevalier de Levis arriva bientôt après avec M. de Sennezergues, Lieutenant Colonel du Régiment de la Sarre.

M. le Marquis de Montcalm chargea le Chevalier de Levis de la défense de la droite, le sieur de Bourlamaque de celle de la gauche, & il se réserva le commandement du centre, pour être plus à portée de donner ses ordres partout.

Digitized by Google

L'armée coucha au bivouac. Le 8. à la pointe du jour, on battit la générale, pour que toutes les troupes puſſent connoître leurs poſtes. Après ce mouvement, une partie fut employée à achever l'abbatis, & l'autre à conſtruire les batteries.

Vers les dix heures du matin, les troupes legères des ennemis parurent de l'autre côté de la riviere, & firent un grand feu, mais de ſi loin, que l'on continua le travail ſans leur répondre.

A midi & demi leur armée déboucha ſur nous. Nos gardes avancées, ainſi que les volontaires & les compagnies de grenadiers, ſe replierent en bon ordre, & rentrerent dans la ligne, ſans perdre un ſeul homme. Au moment même du ſignal convenu, les travailleurs & toutes les troupes furent à leurs armes & à leurs poſtes. La gauche fut la premiere attaquée par deux colonnes, dont l'une cherchoit à tourner le retranchement, & ſe trouva ſous le feu du Régiment de la Sarre; l'autre dirigea ſes efforts ſur un angle ſaillant, entre Languedoc & Berry. Le centre où étoit Royal Rouſſillon, fut attaqué preſqu'en même-temps par une troiſieme colonne, & une quatrieme porta ſon attaque vers la droite, entre les Bataillons de Bearn & de la Reine.

Comme les troupes de la Colonie & les Canadiens, qui occupoient la plaine du côté de la riviere de Saint-Frédéric ne furent point attaqués, ils ſortirent de leur retranchement, prirent en flanc la colonne qui attaquoit notre droite, & tomberent deſſus avec la plus grande valeur; ces troupes étoient commandées par le ſieur de Remond, Capitaine.

Environ à cinq heures, la colonne qui avoit attaqué les Bataillons de Royal Rouſſillon, s'étoit rejettée ſur l'angle ſaillant du retranchement, dé-

Digitized by Google

fendu par le Bataillon de Guyenne & par la gauche de celui de Bearn : la colonne qui avoit attaqué les Bataillons de la Reine & de Bearn, s'y rejetta auſſi, de ſorte que le danger devint très-grand à cette attaque. M. le Chevalier de Levis s'y porta avec quelques troupes de la droite : M. le Marquis de Montcalm y accourut auſſi avec quelques troupes de réſerve. Ils firent éprouver aux ennemis une réſiſtance qui rallentit d'abord leur ardeur. Le ſieur de Bourlamaque fut bleſſé à cette attaque, & les ſieurs de Sennezergues & de Privat, Lieutenans-Colonels, le ſuppléerent.

Vers les ſix heures, les deux colonnes de la droite abandonnerent leur attaque, vinrent faire encore une tentative contre les Bataillons de Royal Rouſſillon & de Berry, & enfin tenterent un dernier effort à la gauche.

Depuis ſix heures juſqu'à ſept, l'armée ennemie s'occupa de ſa retraite, favoriſée par le feu de ſes troupes légeres, qui dura juſqu'à la nuit.

Pendant l'action, le feu prit en pluſieurs endroits ; mais il fut éteint ſur le champ. On reçut du Fort en munitions & en rafraîchiſſemens, tous les ſecours néceſſaires.

L'obſcurité de la nuit, l'épuiſement & le petit nombre de nos troupes, les forces de l'ennemi qui, malgré ſa défaite, étoient encore bien ſupérieures aux nôtres, la nature du pays dans lequel on ne peut s'engager ſans guides, ne permirent pas à nos troupes de pourſuivre les Anglois. On comptoit même qu'ils reviendroient le lendemain à la charge, mais ils avoient abandonné les poſtes de la Chute & du Portage ; & M. le Chevalier de Levis qui fut envoyé le lendemain pour les reconnoître, ne trouva que des traces d'une fuite précipitée.

Digitized by Google

On estime la perte des ennemis d'après le rapport de leurs prisonniers, à quatre mille hommes tués ou blessés, parmi lesquels il y a plusieurs Officiers de marque. Le Lord How & le sieur Spitall, Major général des Troupes réglées, ont été tués.

Cinq cens Sauvages qui étoient dans l'armée Angloise, sont toujours restés derriere, & n'ont pas voulu prendre part à l'action.

Le succès de cette journée est dû aux bonnes dispositions de M. le Marquis de Montcalm, & à la valeur de nos troupes. MM. le Chevalier de Levis & de Bourlamaque, se sont distingués dans le commandement de la droite & de la gauche; le premier a eu plusieurs coups de fusil dans son habit, & le second a été blessé dangereusement. M. de Bougainville, Aide de Camp de M. le Marquis de Montcalm & M. de Langis, ont été blessés à ses côtés. Tous les Officiers en général méritent les plus grands éloges.

Nous avons perdu douze Officiers & quatre-vingt-douze soldats tués sur le champ de bataille. Il y a eu vingt-cinq Officiers, & deux cens quarante-huit soldats blessés.

Le Corsaire *le Moissonneur*, est rentré dans le port de Dunkerque avec une prise Angloise estimée vingt-deux mille livres, & une rançon de deux cens cinquante guinées. Il va armer de nouveau pour sa troisieme course, qui aura lieu à la fin de ce mois.

BÉNÉFICES DONNÉS.

Sa Majesté a donné l'Abbaye Réguliere de l'Etoile, Ordre de Cîteaux, Diocese de Poitiers, à

Digitized by Google

M. l'Abbé de la Corne, Doyen du Chapitre de Québec, & Conſeiller-Clerc au Conſeil Souverain de la même Ville; & l'Abbaye de la Déſerte, Ordre de Saint Benoît, Dioceſe & Ville de Lyon, à la Dame de Monjouvent, Religieuſe Urſuline à Bourg en Breſſe.

MORTS.

MESSIRE Charle Chatelain, Chapelain du Roi, Chanoine de Soiſſons, Prieur Commandataire de Friardel & de Lieru, mourut à Lieru le 29 Juillet, âgé de ſoixante-dix-neuf ans.

Meſſire François-Iſaac de la Cropte, Comte de Bourzac, Marquis de la Jarrie, Seigneur de Chaſſagnes, Vandoire, Belleville, &c. ci-devant premier Gentilhomme de la Chambre de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Conty, & ancien Meſtre de Camp, Lieutenant du Régiment de Cavalerie de Conty, mourut à Noyon le 31 Juillet dernier, dans la ſoixante dix-ſeptieme année de ſon âge. Il étoit fils de François-Iſaac de la Cropte, Comte de Bourzac, & de Suzanne Tiraqueau de la Jarrie, & frere aîné de Jean-François de la Cropte de Bourzac, Evêque-Comte de Noyon, Pair de France, & avoit épouſé Dame Marie-Antoinette-Achars de Joumard de Legé, fille de feu Meſſire Louis-Achars de Joumard, Vicomte de Legé, & Dame Eliſabeth de la Faye, dont il laiſſe 1°. Suzanne de la Cropte; 2°. Jean-François de la Cropte; 3°. Françoiſe-Eliſabeth-Suzanne de la Cropte, & 4°. Louis-François-Joſeph de la Cropte, Chevalier de Malthe.

Le 2 Août, mourut au village de Conche, dans

Digitized by Google

le Diocese de Mende, Florette Roux, âgée de cent dix-huit ans & quatre mois. Son mari, Jacques Guin, mourut l'année derniere âgé de cent quatorze ans. Ils ont vécu ensemble soixante-dix-neuf ans, & ont eu dix-huit enfans, douze garçons & six filles : quatorze de ces enfans vivent encore. Leur mariage avoit été béni par un Ministre quelque temps après la révocation de l'Edit de Nantes. Jacques Guin se distingua parmi les Rebelles, connus sous le nom de *Camisards*. Il s'étoit d'abord attaché à Joannen, & combattit sous ses ordres à l'affaire de Chandomerge. Il quitta Joannen pour suivre Roland, lequel ayant bonne opinion de ses talens, lui donna le commandement d'une Troupe de cinquante hommes. Il se trouva avec ce dernier à Fontmort, où le Régiment de Champagne fut si maltraité. Enfin il l'accompagna auprès du Maréchal de Villars, & lui servit de conseil pour conclure son traité particulier.

Messire Bleixart-Louis-Edouard-Henri le Gras, Chevalier de Vaubersey, fils de feu Messire François-Edouard le Gras de Vaubersey, Seigneur de Mongenôt, Lieutenant des Maréchaux de France au département de Champagne & Brie, & de Dame Marie-Claire de Relongue de la Louptiere, est mort au château de la Louptiere en Champagne, le 10 Août, âgé d'un an, onze mois 21 jours. Il étoit arriere-petit neveu de Messire Simon le Gras-de Vaubersey, Evêque de Soissons, qui a eu l'honneur de sacrer Louis XIV.

Messire Robion, ancien Curé de Dartas, dans le Diocese de Vienne, y est mort le 11 Août âgé de cent huit ans. Il possédoit cette Cure depuis près de quatre-vingt ans, & il avoit vu naître tous ses Paroissiens. La servante qui l'a toujours servi vit encore, & a cent quatre ans.

Digitized by Google

M. Bouguer, l'un des Membres de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres & de Berlin, Honoraire de l'Académie de Marine, eſt mort en cette Ville le 13 Août, dans la ſoixante-troiſieme année de ſon âge.

Meſſire Charles-Louis de Monſaulnin, Comte de Montal, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Chevalier des Ordres de Sa Majeſté, Gouverneur des Ville & Château de Guiſe, eſt décédé dans ſes terres en Bourgogne le 22 Août, âgé de ſoixante-dix-ſept ans.

SUPPLÉMENT
A L'ARTICLE CHIRURGIE.

Hôpital de M. le Maréchal-Duc de Biron (1).

Treizieme traitement depuis ſon établiſſement.

Le nommé Bouvet, Compagnie de la Ferriere, eſt entré le premier Juin, & eſt ſorti le 18 Juillet. L'on ne peut aſſurer la guériſon radicale de ce ſoldat, parce que ſa maladie étoit fort grave, auroit demandé qu'il reſtât encore une quinzaine de jours à l'hôpital, & que par un entêtement déplacé, il a voulu ſortir abſolument. On le croit cependant guéri.

(1) *J'ai reçu une Lettre anonyme contre le Remede de M. Keyſer.* 1°. *Je ne ferai jamais aucun uſage des Lettres anonymes, quand l'objet en ſera de quelque conſéquence.* 2°. *L'on a vérifié les faits contenus dans celle-ci, & j'ai en main les preuves de leur fauſſeté.*

Digitized by Google

Le nommé Joseph, de la Compagnie d'Obsonville, est entré le 17 Juin, & est sorti le 27 Juillet parfaitement guéri.

Le nommé Marinigay, de la Compagnie de la Tour, est entré le 17 Juin. Ce soldat étoit dans l'état le plus fâcheux ; il avoit la poitrine affectée, & crachoit le sang. Il est sorti le 25 Juillet parfaitement guéri.

Le nommé Bavoyau, de la Compagnie de le Camus, est entré le 29 de Juin, & est sorti le 8 Août parfaitement guéri.

Le nommé le Blanc, de la Compagnie de Bouville, est entré le 30 Juin, & est sorti le 8 Août parfaitement guéri.

Le nommé Mitouart, de la Compagnie de la Sône, est entré le 13 Juillet, & est sorti le 22 Août parfaitement guéri.

Le nommé Lagrenade, Compagnie de Tourville, est entré le 20 Juillet, & est sorti le 22 Août parfaitement guéri.

Suite des Expériences continuelles dans les diverses Villes & Provinces du Royaume, entr'autres à Grenoble, Dijon & Saint-Malo.

GRENOBLE.

Lettre de M. Marmion, Docteur Aggrégé à la Faculté de Médecine du Dauphiné, à M. Keyser, en datte du 2 Août 1758.

J'ai tardé, Monsieur, jusqu'à présent à avoir l'honneur de vous écrire pour vous faire part du succès de vos dragées pour le traitement des maladies vénériennes, parce que je voulois finir plusieurs épreuves que j'en ai faites, & qui ont répondu à votre attente. Je crois avoir eu celui déjà

Digitized by Google

de vous marquer que j'avois fait administrer votre remede sur deux pauvres attaqués de symptômes formidables, qui sont très-bien guéris. Depuis ce temps, je l'ai employé avec le même succès sur nombre de personnes. Je puis donc maintenant assurer que votre méthode a des avantages, & que conduite avec la bonne administration que vous indiquez, elle guérit parfaitement sans les désagrémens des salivations fongueuses, qui sont suivies d'événemens si fâcheux.

Le traitement par vos dragées, plus doux & plus aisé, mérite certainement la préférence sur les frictions mercurielles. C'est l'opinion que j'ai, Monsieur, sur votre remede que je me ferai un plaisir de faire administrer quand l'occasion s'en présentera, pour contribuer avec vous, autant qu'il me sera possible, au bien public. J'ai l'honneur d'être, &c. Signé, *Marmion*, Médecin de l'hôpital du Roi, à Grenoble.

DIJON.

Lettre de M. Maret, Maître en Chirurgie de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon, Chirurgien de l'Hôpital général, & celui des Filles de Sainte Anne, à M. Keyser, en date du 13 Juillet 1758.

J'ai eu la satisfaction, Monsieur, de traiter le mois dernier, avec vos dragées, dans notre hôpital général, de l'agrément de Messieurs nos Directeurs, une femme de soldat âgée de 25 ans, attaquée de maladie vénérienne. Sa tête étoit couverte de pustules dans un état de suppuration putride. L'on en voyoit de très-grosses sur les ailes du nez, les commissures des levres & le menton. Quelques-unes plus petites étoient répandues sur

Digitized by Google

le col, les épaules & les bras : elles étoient accompagnées d'insomnies & de douleurs nocturnes dans les membres, & elles avoient été précédées par d'autres maladies, fruit ordinaire de l'incontinence. Tous ses symptômes, dix jours après l'usage de vos dragées, diminuerent ; le sommeil revint, les douleurs cesserent, les pustules se dessecherent ; enfin, en suivant le traitement que vous prescrivez, la malade fut parfaitement guérie, environ quarante jours après son entrée dans l'hôpital. Cette femme, très-contente de la maniere douce dont elle avoit été traitée, en alla témoigner sa reconnoissance à M. Marlot, notre Maire, qui a bien voulu donner une attestation de l'état où il l'a trouvée, & légaliser les certificats de deux de mes confreres qui ont vu la malade devant & après le traitement. Je vous envoie ces trois pieces justificatives, qui, ainsi qu'une multitude de pareilles que vous recevez de toutes parts, doivent constater de plus en plus l'excellence de votre remede. Recevez mes remercimens, Monsieur, de ce que vous m'avez donné les moyens de reconnoître par moi-même l'efficacité de votre remede. J'ai l'honneur d'être, &c. Signé, *Maret* de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon.

Certificat de M. Marlot, Maire de Dijon.

Nous, Vicomte, Mayeur, Prevôt & Lieutenant-général de Police de la ville de Dijon, & l'un des Présidens du bureau d'administration de l'hôpital de ladite ville, attestons que le sieur Maret l'aîné, Maître en Chirurgie, & Chirurgien dudit hôpital, y a traité avec les dragées de M. Keyser, une femme attaquée de la maladie vénérienne, & qu'après six semaines ou environ, il

Digitized by Google

nous l'a représentée dans un état qui nous a fait juger qu'elle étoit guérie ; & l'ayant interrogée, elle nous a dit ne plus ressentir aucunes douleurs, & n'avoir plus aucuns des symptômes du mal dont elle étoit incommodée. Fait à Dijon, le 13 Juillet 1758. Signé, *Marlot.*

Certificat de M. Enaux, Maître en Chirurgie à Dijon.

Je, soussigné, Maître en Chirurgie de la ville de Dijon, certifie avoir vu pendant le mois de Mars de la présente année, une femme au grand hôpital de Dijon, ayant des pustules à la tête; & des douleurs nocturnes dans les membres, laquelle M. Maret, Chirurgien dudit hôpital, m'a dit devoir traiter avec les dragées de M. Keyser, & qu'après leur usage pendant trente-cinq ou quarante jours, j'ai revu la femme qui m'a dit ne ressentir aucunes douleurs, ses pustules étant effacées sans l'usage d'aucun topique. Fait à Dijon, ce 10 Juillet 1758. Signé, *Enaux.*

Certificat de M. Hoin, l'un des deux Chirurgiens de l'Hôpital de Dijon.

Je, soussigné, l'un des deux Chirurgiens alternes de l'hôpital de Dijon, certifie qu'étant en exercice audit hôpital dans le cours du mois de Mars dernier, j'y ai vu une femme qui se plaignoit de douleurs nocturnes, & dont la tête étoit couverte de pustules dans un état de suppuration putride; que ces accidens me parurent dépendre d'un virus vénérien; qu'en ayant fait avertir M. Maret mon collegue audit hôpital, qui m'avoit témoigné le désir qu'il avoit d'éprouver un remede contre les maladies vénériennes, je lui ai cédé le traitement de cette femme, quoiqu'il ne dût entrer en exer-

Digitized by Google

cice audit hôpital, que le premier jour du mois suivant; que M. Maret m'a dit depuis, qu'il entreprenoit la guérison de cette malade par l'usage des dragées de M. Keyser; qu'environ deux mois après, il m'a fait revoir la même femme dont les pustules étoient absolument desséchées, & qui m'assura qu'elle jouissoit d'une très-bonne santé, & en avoit toutes les apparences. Fait à Dijon, ce 10 Juillet 1758. Signé, *Hoin.*

Nous, Vicomte, Mayeur & Lieutenant-général de Police de la ville de Dijon, attestons que la signature ci-dessus, est celle du sieur Hoin, Maître en Chirurgie en cette ville, & l'un des Chirurgiens de l'hôpital général de ladite ville. Fait à Dijon le 13 Juillet 1758. Signé, *Marlot.*

M. Keyser supplie le Public d'observer que voila déja plus de trente des principales villes du royaume, qui ont fait avec la plus grande satisfaction, les épreuves les plus authentiques de ses dragées, qu'il n'y a peut-être jamais eu de remede dont on ait rendu un compte si exact, & qui ait subi autant d'examens, puisqu'indépendamment d'un hôpital fondé en sa faveur, & treize traitemens consécutifs qui y ont déja été faits, il résulte de tous les endroits où il l'a envoyé, des témoignages à la vérité desquels il seroit impossible de se refuser; & il ose se flatter de n'avoir plus besoin d'afficher dorénavant, la continuité de ses succès, pour persuader le Public, & étouffer les faux & mauvais propos que la jalousie de ses adversaires se plaît d'enfanter chaque jour.

Il prie Messieurs ses Correspondans de ne pas s'impatienter s'ils ne trouvent pas encore leurs Lettres & Certificats insérés dans les Mercures, ne pouvant en mettre que deux ou trois à la fois,

Digitized by Google

& les annoncer les uns après les autres.

Il espere donner dans les volumes prochains, la liste générale de ses correspondans actuels, & n'attend plus pour cela, que les réponses de quelques-uns, & la fin des épreuves de quelques autres.

Il a l'honneur de prévenir aussi ceux qui pourroient par fausse prévention ou autres raisons, ne pas desirer de voir leurs noms insérés dans la liste, de lui en écrire avant le 15 Octobre, ne voulant les gêner en aucune façon, & ne leur demandant que ce que la vérité & la justice pourront leur dicter à cet égard pour le bien de l'humanité.

AVIS

*A l'Auteur de la Lettre anonyme sur l'*Instruction de la Jeunesse, *dans le second volume du Mercure du mois de Juillet dernier, fol.* 137.

MONSIEUR, sur l'avis que vous donnez au bas de votre Lettre, un Seigneur auroit envie de faire connoissance avec l'Auteur de la nouvelle Méthode dont vous parlez; il m'a écrit à cet effet, & je me presse de vous en faire part pour que vous lui procuriez ce plaisir. Mon adresse est à M. Gelein, Agent des RR. PP. Célestins, près l'Arsenal, demeurant en leur maison. Je me flatte que vous voudrez bien me faire connoître cet habile hom-

Digitized by Google

me, à moins qu'il ne juge plus à propos de se donner la peine de venir dans cette maison. J'attendrai avec impatience que vous me procuriez l'honneur de le connoître par celui de ces deux moyens qu'il trouvera bon.

J'ai l'honneur d'être, &c.

GELEIN.

Paris, ce 8 Septembre 1758.

Faute à corriger dans le Mercure de Septembre.

PAGE 103, *ligne* 9, *au lieu de* Marseillois, *lisez*, Massiliens.

Je prie ceux qui m'envoyent leurs manuscrits de vouloir bien marquer distinctement les lettres des noms propres sur lesquels le sens ne peut lever l'équivoque des caracteres. La ressemblance du z avec l'r de l'écriture courante a fait imprimer dans le Mercure d'Août à l'article des Morts, page 213, Philibert de Sizy au lieu de Siry, & de même Hugues de Sizy au lieu de Hugues de Siry.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le premier Mercure du mois d'Octobre, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Septembre 1758.

GUIROY.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

FABLE. Le Mouton & le Dogue, *page* 5
Epître à Cléanthe, 7
Heureusement. Anecdote Françoise, 9
Ode Anacréontique, 36
Réponse de M. de Voltaire à une Enigme qui venoit de Madame la Ducheſſe d'Orléans, 39
Lettre à l'Auteur du Mercure, & Sonnet par Mademoiſelle R... B... 40 & 42
Lettre à l'Auteur du Mercure, & Vers au Marquis de... âgé de 10 ans, le jour de ſa Fête, en lui préſentant un laurier, 43 & 44
Parva leves capiunt animos, pour le Lecteur ou pour moi, 45
Epître à M ***, par Madame de... Religieuſe au Couvent de... 51
Penſées, 54
Vers à Monſieur & à Madame de Bullioud, ſur la belle action de leur fils, âgé de ſeize ans, par Madame de V***, 58
Vers ſur la Mort de mon Fils, 60
Vers à Son Excellence Monſeigneur l'Evêque de Laon, par la Muſe Limonadiere, 61
Vers à Son Excellence Monſeigneur de Breteuil, Ambaſſadeur de Malte à Rome, par la même, 62
Epitaphe du Pape Lambertini, par la même, *ibid.*
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure de Septembre, 63
Enigme, *ibid.*
Logogryphe, 64
Chanſon, 66

Digitized by Google

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Suite de l'Extrait du Voyage d'Italie, par M. Cochin. Notes sur les Ecoles de Peinture & sur les plus célebres Peintres d'Italie, 67
Extrait des Poésies Philosophiques, 78
Suite de l'Ami des Hommes, quatrieme Partie. Mémoire sur les Etats Provinciaux, 85
Lettres Edifiantes & curieuses, écrite des Missions Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, 98
Réflexions sur les avantages de la libre fabrication & de l'usage des toiles peintes en France, &c. 109
La Regle des devoirs que la nature inspire à tous les hommes, 129
Considérations sur le Commerce, & en particulier sur les Compagnies, Sociétés & Maîtrises, 137
Œuvres posthumes de M. de * * *, *ibid.*
Les Pensées errantes, avec quelques Lettres d'un Indien, par Madame de * * *, *ibid.*
Epître d'Héloïse à Abailard, traduite (en prose) de l'Anglois, avec un abrégé de la Vie d'Abailard, *ibid.*
Détails Militaires, par Durival, *ibid.*
Examen des Eaux minérales de Verberie, 138
Eloge de M. de Fontenelle, par M. Trublet, *ibid.*
Elémens d'Arithmétique, d'algebre & de géométrie, avec une Introduction aux Sections coniques, par M. Mazeas, *ibid.*
Dissertations sur les biens nobles, &c. *ibid.*
L'utilité de l'Education des Armes, &c. 139
Recherches historiques & critiques sur les différens moyens qu'on a employés jusqu'ici pour refroidir les liqueurs, &c. *ibid.*
Tractanda ac perdiscenda Theologia ratio, *ibid.*
Essai d'une Histoire de la Paroisse de S. Jacques la Boucherie, 149

Digitized by Google

Manuel physique, ou maniere courte & facile d'expliquer les phénomenes de la nature, *ibid.*

ART. III. Sciences et Belles Lettres.

Théologie. Suite des Lettres de M. l'Abbé de ***, 141
Physique. Lettre d'un Médecin à l'Auteur du Mercure, 148
Prix d'Eloquence de l'Académie Françoise, pour l'année 1759, 154
Prix proposé au jugement de l'Académie Royale des Sciences, 156
Séance publique de l'Acad. Royale de Nanci, 158
Séance publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon, 164
Séances publiques de la Société Littéraire d'Arras, 166

ART. IV. Beaux-Arts.

Peinture. 171
Musique. 174
Architecture. Observations sur la tour de Pises, 176
Teinture. 181

ART. V. Spectacles.

Opera, 183
Comédie Françoise. Extrait de la Comédie intitulée, l'*Isle déserte*, 184
Comédie Italienne, 190
Opera Comique, *ibid.*
Concert Spirituel, 192

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 193
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c, 194
Bénéfices donnés, 203
Morts, 204

La Chanson notée doit regarder la page 66.
Et la Planche gravée la page 176.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 08573 8141



Digitized by Google